Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

XXIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 1 - 1899



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE



Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

XXI[e] ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 1 - 1899



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

Réimprimé avec le consentement des propriétaires

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE CORRESPONDANCE HISPANIQUE

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE CORRESPONDANCE HISPANIQUE [1]

Se suplica á los Señores Correspondientes se sirvan dirigir indistintamente al secretario de la sección de Burdeos M. Georges Cirot, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux, *ó al secretario de la sección de Tolosa,* M. Louis Dubois, professeur au Lycée de Toulouse, *cuantos datos* (errata *ó* addenda) *juzguen útiles acerca de sus nombres, títulos y señas.*

La Sociedad no exige cuota alguna á los Señores Correspondientes. No les pide sino que sean sus colaboradores. Acogerá con placer cuantos datos se le comuniquen relativos á descubrimientos y trabajos de todas clases, concernientes á la arqueología, la historia y al arte de Portugal y de los países de lengua española ó portuguesa. Estas comunicaciones se insertarán regularmente en el Bulletin hispanique. — *La Sociedad estimará especialmente que los Señores Correspondientes le indiquen todas las Sociedades, Academias arqueológicas, literarias ó artísticas, Revistas y publicaciones que conozcan, y que le envíen libros, mapas, fotografías, dibujos, calcos de lápidas y monedas, recortes de periódicos con sus observaciones sobre el particular que contengan, y en fin cuanto pueda contribuir al más completo éxito de sus estudios.*

Adra (provincia de Almería) :

Sr. D. Joaquín Amat Martín, cura párroco (archéologie).

Almendralejo :

Excmo. Sr. Marqués de Monsalud, membre de la Real Academia de la Historia (archéologie).

Sr. D. Antonio Martínez de Pinillos (archéologie).

El Alosno (provincia de Huelva) :

Sr. D. Juan López Hermida, cura párroco (archéologie).

Arcos de la Frontera :

Sr. D. Miguel Mancheño, notario público (archéologie).

1. Nous donnons l'indication des titres et fonctions en français lorsqu'elle n'a pas à entrer dans la formule de l'adresse. Quand les titres ou fonctions ne marquent pas suffisamment l'ordre de compétence, nous avons indiqué celle-ci entre parenthèses.

Badajoz :

Sr. D. Tomás Romero de Castilla, jefe del Museo provincial, catedrático en el Instituto (archéologie).

Barcelona :

Sr. D. Elías de Molíns, jefe del Museo provincial de antigüedades de Barcelona. Correspondant de l'Institut archéologique de Berlin et de Rome, directeur de la *Revista crítica de historia y literatura españolas, portuguesas é hispano-americanas.*

Bonete (provincia de Albacete) :

Sr. D. Pascual Serrano Gómez (archéologie).

Chipiona (provincia de Cádiz) :

Sr. D. Bartolomé Junquero (archéologie).

Ciudad Real :

Sr. D. Antonio Blázquez, Comisario de guerra (archéologie).

Córdoba :

Sr. D. Ricardo Gómez, del cuerpo de Archiveros (archéologie).

Cuevas (provincia de Almería) :

R. P. Fr. Paulino Quirós, de la órden de Santo Domingo, profesor de historia y geografía en el colegio de los PP. Dominicos.

Dalias (provincia de Almería) :

Sr. D. José Ferer Ariza, cura párroco (archéologie).

Durango :

Sr. D. José María de Bernaola, cura párroco (archéologie).

Elche :

Sr. D. Pedro Ibarra y Ruiz, archivero bibliotecario (archéologie et histoire locale).

Estepa :

Sr. D. Antonio Aguilar, correspondant de la Real Academia de la Historia (archéologie).

Gerona :

Illmo. Sr. D. Ramón Font, vicario general (archéologie et philologie).

Herrerias (près de Cuevas de Vera, provincia de Almería).

M. Louis Siret, ingénieur (archéologie).

Huelva :

Sr. D. Manuel Jiménez y Jacome, Rascón, 47 (archéologie).
Sr. D. José Sánchez de Mora, director del Instituto (archéologie).

Jerez de la Frontera :

Illmo. Sr. Dr. Baldomero de Lorenzo y Leal, canónigo de la Iglesia catedral (archéologie).

Illmo. Sr. D. José de la Herrán y Lacoste, jefe de la Biblioteca municipal, 9, plaza del Progreso (archéologie).

Sr. D. Antonio de Góngora y Fernández, catedrático del Instituto, San Pablo, 13 (numismatique).

Lorca :

Sr. D. Francisco Cánovas (archéologie).

Sr. D. Luis Gabaldón.

Madrid :

Excmo. Sr. Conde de Valencia de San Juan, San Gerónimo, 38 (archéologie et beaux-arts).

R. P. Fidel Fita, individuo de la Real Academia de la Historia (archéologie).

Sr. D. José Cascales y Múñoz, Preciados, 52 (littérature et archéologie)

Sr. D. Adolfo Herrera, Cedaceros, 14 (numismatique).

Sr. D. José Ramón Mélida, jefe de la Sección primera del Museo arqueológico nacional, Campoamor, 15. Membre de la R. Academia de Bellas Artes de San Fernando.

Sr. D. Antonio Vives, Peligros, 4 (archéologie et numismatique).

Málaga :

M. Olivier Ordinaire, consul de France (archéologie).

Medina-Sidonia :

El Doctor Thebussem (littérature et archéologie).

Mérida :

Sr. D. Pedro Plano y García, jefe del Museo arqueológico, historien de Mérida.

Sr. D. Tomas Romero de Castilla, Alfonso IX, 20 (archéologie).

Niebla (provincia de Huelva) :

Sr. D. Cristóbal Rafael Jurado, cura párroco (archéologie).

Palencia :

Sr. D. Francisco Simón y Nieto, San Juan, 12 (archéologie).

Sevilla :

Excmo. Sr. D. Juan Pérez de Guzman y Boza, duque de T'Sercaes, plaza del Duque, 7 (littérature, bibliophile).

Sr. D. Antonio Ariza, secretario de la Comisión de monumentos, Alfonso XII, 12 (archéologie).

Sr. D. Antonio Caballero y Rueda, Almirante Hoyos, 5.

Sr. D. Manuel de Campos Munilla, jefe del Museo arqueológico provincial (archéologie).

Sr. D. Carlos Cañal, abogado, Rosario, 19, membre de la Real Academia de Sevilla (histoire, archéologie préhistorique).

Sr. D. Manuel Fernández López, historien de Carmona, Argote de Molina, 29. Membre de la R. Academia de Sevilla (archéologie).

Sr. D. José Gestoso, jefe del Museo Municipal, Gravina, 27.

Sr. D. José Gómez, notario, despacho de la Andalucía moderna, Sauceda, 1 (archéologie).

Sr. D. Francisco Rodríguez Marín, Almirante Hoyos, 3 (littérature).

Sr. D. José María de Valdenebro y Cisneros, jefe de la Biblioteca de la Universidad, Gandesa, 4.

M. Jules Ferran, ingénieur des chemins de fer andalous, Infanzones, 5 (archéologie).

M. Pavet de Courteille, consul de France.

Tarragona :

Sr. D. Angel del Arco, jefe del Museo arqueológico.

Toledo :

Sr. D. Juan Moraleda y Esteban, San Ildefonso, 6; correspondant de la R. Academia de la Historia.

Valencia :

Sr. D. Luis Tramoyeres Blasco, secretario de la Academia de Bellas Artes de Valencia.

Vich :

Sr. D. José Gudiol y Cunill, presbítero, conservador del Museo artístico-arqueológico episcopal de Vich.

Sr. D. José Serra y Campdelacreu, Rambla de Santa Clara, 5.

Villafranca de los Barros :

Sr. D. José del Rabal, (archéologie).

Vitoria :

Sr. D. Julián Apraiz, director del Instituto de Alava (littérature).

Villanueva y Geltrú (provincia de Barcelona) :

Sr. D. Oliva Mila, conservador del Museo-Biblioteca Balaguer.

Lisbonne :

Sr. José Leite de Vasconcellos, profesor na Biblioteca nacional de Lisboa, directeur du Museo ethnologico portuguès (archéologie).

Montevideo :

Sr. D. José Enrique Rodó, catedrático de literatura en la Universidad, calle Pérez Castellanos, 120.

MEMBRES ÉTRANGERS[1]

Mr George Bonsor (archéologie; explorateur de la nécropole de Carmona).

Mr Edward Spencer Dodgson, correspondant de la Real Academia de la Historia (langue et littérature basques).

MEMBRES FRANÇAIS

M. Bordes, professeur au lycée d'Agen (littérature).

M. Albert Dufourcq, secrétaire du *Bulletin critique*, 5, rond-point Bugeaud, Paris (histoire et hagiographie).

M. Arthur Engel, 66, rue de l'Assomption, Paris (archéologie et numismatique).

COMITÉ DE BORDEAUX

M. Bourciez, professeur de langues et littératures du Sud-Ouest de la France à l'Université.

M. Bouvy, bibliothécaire de l'Université, chargé d'un cours, de langue et littérature italiennes à l'Université.

M. Brutails, archiviste de la Gironde.

M. Cirot, maître de conférences d'études hispaniques à l'Université, secrétaire de la section de Bordeaux.

M. Despagnet, professeur de droit international à l'Université.

M. Duguit, professeur de droit constitutionnel et administratif à l'Université, secrétaire général du Comité régional de l'Alliance française à Bordeaux.

M. Imbart de La Tour, professeur d'histoire du Moyen-Age à l'Université.

M. Jullian, professeur d'histoire romaine et d'histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest de la France à l'Université.

M. Le Breton, professeur de littérature française à l'Université.

M. Paris, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université.

M. Radet, professeur d'histoire ancienne à l'Université, directeur de la *Revue des Études anciennes* et de la *Revue des Lettres françaises et étrangères*.

1. Les membres français ou étrangers qui habitent en Espagne figurent aux villes où ils ont leur résidence fixe.

M. Sauvaire-Jourdan, chargé des cours d'économie politique et de législation et économie coloniales à l'Université.

M. de Tréverret, professeur de littératures étrangères à l'Université.

COMITÉ DE TOULOUSE

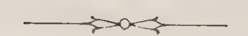
M. L. Dubois, professeur d'espagnol au Lycée, secrétaire de la section de Toulouse.

M. J. Ducamin, professeur d'espagnol à Toulouse.

M. A. Jeanroy, professeur de langues et littératures méridionales à l'Université.

M. H. Lacaze, professeur d'espagnol à Toulouse.

M. E. Mérimée, professeur de langue et littérature espagnoles à l'Université.



Vol. I. Janvier-mars 1899 N° 1.

Bulletin hispanique

LE *BULLETIN HISPANIQUE*

Dans le premier numéro de la *Revue des Lettres françaises et étrangères*[1], M. Georges Radet expliquait l'organisation nouvelle des *Annales de Bordeaux,* appelées à devenir, grâce à la collaboration de professeurs des Facultés de Toulouse, de Montpellier et d'Aix-Marseille, l'un des principaux organes des Universités du Midi. Il rappelait qu'une section particulière de cette publication était réservée, sous le nom de *Bulletin hispanique*, aux études de littérature, de langue, d'histoire et d'archéologie espagnoles et portugaises; il manifestait enfin l'espoir que ce *Bulletin* prendrait, dans chaque fascicule, une ampleur nouvelle. Je voudrais, dès aujourd'hui, répondre pour ma part à l'appel ainsi adressé à ceux qui, des deux côtés des Pyrénées, souhaitent de voir s'établir entre la France et l'Espagne des rapports intellectuels plus étroits et plus suivis. Et, puisque les fondateurs du *Bulletin* me font l'honneur de m'associer à la direction de leur œuvre, on me permettra de montrer brièvement pour quels motifs cette tentative de collaboration internationale mérite d'être encouragée, et de préciser en même temps le rôle, modeste mais utile, qu'une telle publication pourrait jouer pour le plus grand profit des travailleurs des deux pays.

Qu'il y ait encore beaucoup à faire pour établir entre l'Espagne et la France des communications intellectuelles plus rapides et plus commodes, ceux-là en conviendront sans peine qui, par devoir ou par goût, ont eu à se préoccuper de ce qui se faisait de l'autre côté

1. *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Universités du Midi,* 21e année. *Rev. des Lettres franç. et étrang.*, t. I, n° 1.

des Pyrénées. Nous ne saurions sur ce point nous faire d'illusion : nul autre peuple n'a été jusqu'ici plus ignorant que nous du développement littéraire, artistique ou scientifique de nos voisins du Sud-Ouest. Et, pour nous excuser, il ne suffit pas de dire que si nous ignorons ce développement, c'est qu'il n'existe pas : *ignotum, ergo ignobile.* C'est bien moins, en réalité, l'absence ou la médiocrité de la production intellectuelle dans la Péninsule qui explique notre ignorance, que la rareté des moyens d'information, et peut-être aussi certaine paresse qui nous pousse à suivre docilement les routes tracées et les courants établis. Ces moyens d'information, si multipliés dans d'autres domaines, ont été longtemps à peu près nuls ici : l'attention des savants et du public était attirée d'autres côtés. On eût dit que, derrière cette barrière des Pyrénées, « où commence l'Afrique, » il n'y avait vraiment rien qui méritât d'être connu.

Depuis quelque temps, il semble qu'on revienne un peu de ce préjugé injurieux et de cette commode ignorance. Une double série de faits permet du moins d'augurer pour les études hispaniques en France un retour de faveur, en même temps qu'un renouvellement nécessaire. D'un côté, en effet, on commence à soupçonner que la littérature contemporaine en Espagne n'est pas aussi insignifiante, aussi méprisable qu'on se l'imaginait *a priori.* Quelques œuvres des romanciers, des dramaturges, des poètes, des historiens ont été traduites et présentées au public français. Ce ne sont pas toujours les meilleures, il est vrai, et je ne prétends pas que toutes ces traductions donnent une idée bien exacte de l'original. Mais, plus ou moins, toute traduction en est là. Et, d'ailleurs, on sait de reste — et combien cela est vrai pour l'Espagne! — que ce sont les œuvres les plus originales qui résistent le plus opiniâtrément aux traducteurs. Quoi qu'il en soit, on s'est aperçu, enfin, qu'après les romans vertueux, mais trop vantés, de Fernán Caballero, la Nouvelle espagnole, jadis si féconde, n'avait pas dit son dernier mot, et que les Valera, les Pérez Galdós, les Pereda, les Pardo Bazán, les Palacio Valdés (pour ne citer ici que les plus connus), constituaient un groupe très vivant, très varié et très intéressant. Mais, pour que ce soupçon se change en certitude, il y a bien à faire encore : songeons que les meilleures œuvres des premiers d'entre eux, de Pérez Galdós, par exemple, ou de Pereda, n'ont pas encore été traduites; et en vérité, encourageons-le, mais plaignons-le d'avance, le traducteur qui se chargera de cette tâche. Quant au théâtre, il n'a plus l'éclat dont il brilla à certaines époques : cependant, des tentatives récentes montrent que l'antique veine n'est point à jamais tarie : Guimerá, Feliú y Codina, Dicenta, avec des succès divers, ont montré des voies nouvelles. Quoique la critique académique fulmine volontiers ses excom-

munications contre le *género chico*, peut-être Benavente, Quevedo ou Ramón de la Cruz ne renieraient-ils point quelques-uns de ces *Sainete-ros,* trop indulgents d'ailleurs à eux-mêmes, comme jadis leurs compatriotes Sénèque et Martial. Tel qu'il est, ce théâtre s'aventure déjà à franchir la frontière : n'a-t-on pas vu dernièrement, à Paris, une troupe espagnole jouer, à côté des vieux drames de cape et d'épée de Moreto ou de Calderón, des pièces qui datent d'hier? María Guerrero n'a-t-elle pas partagé les succès de Novelli et de la Duse? Pour les lyriques, point n'est à craindre qu'ils manquent jamais en Espagne; ce qui est à redouter plutôt, c'est leur nombre, et la facilité d'une Muse trop prolixe. Mais si dans cette foule harmonieuse on n'aperçoit pas encore les vrais héritiers des Bécquer, des Núñez de Arce, des Campoamor, ou même de l'incomparable troubadour que fut Zorrilla, en revanche, d'un autre côté, à l'ombre des Universités, on voit se former lentement une école de jeunes érudits, peu nombreux encore, mais bien outillés pour cultiver avec fruit le vaste domaine presque intact. La critique vraiment scientifique, qui avait presque cessé d'être un produit espagnol, se reprend à fleurir autour de la chaire d'où descend Menéndez Pelayo et où montera sans doute un disciple digne de lui. Actuellement presque toutes les branches des sciences historiques, archéologiques, philologiques comptent des travailleurs zélés; des revues spéciales, telles que la *Revista crítica de historia y de literatura*, se sont fondées, qu'inspire un esprit tout moderne : elles initient peu à peu le public des travailleurs à des méthodes plus rigoureuses, et partant plus fécondes. Les admirables dépôts d'archives de l'Espagne révèlent chaque jour quelques-unes des richesses qu'ils gardaient avec un soin trop jaloux, et maintenant ceux qui les en font sortir portent souvent des noms espagnols. Enfin une partie plus nombreuse du public, — quelque sollicitée qu'elle soit actuellement par les problèmes les plus redoutables, — accorde plus volontiers son attention aux travaux patients des érudits. Peut-être les violentes secousses que la société espagnole vient de traverser, en faisant comprendre l'urgente nécessité d'une rénovation totale, montrera-t-elle l'utilité d'adopter, dans toutes les branches de l'activité intellectuelle, des procédés plus exacts et plus scientifiques. Ce n'est pas la première fois qu'une défaite aura été plus féconde qu'une victoire.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil sur l'état présent des études hispaniques en France, nous n'aurons sans doute pas lieu de nous enorgueillir outre mesure : nous constaterons cependant, dans l'ensemble, certain progrès déjà sensible. Et, tout d'abord, on pourra se convaincre par des faits que la langue et la littérature espagnoles sont en train de reconquérir leur place légitime dans notre enseignement public, à ses divers degrés (fondation de chaires

ou de conférences dans les Facultés, programmes des concours et examens de l'enseignement secondaire ou primaire; création de cours dans les lycées et collèges, etc.). Si l'on considère que chez nous tout repose en dernière analyse sur l'enseignement officiel et que tout y aboutit, c'était là sans doute, dans l'intérêt de l'avenir de ces études, la réforme essentielle et la plus pressée. C'était aussi le moyen le plus efficace de provoquer des travaux et des vocations. Nous avons montré ailleurs, à plusieurs reprises, ce qui a été fait déjà pour combler cette lacune fâcheuse, et pour restaurer, surtout dans nos régions, l'étude des langues méridionales : nous n'y reviendrons pas. Nous constaterons seulement que cette restauration est actuellement en bonne voie, et qu'elle a produit déjà des conséquences heureuses pour le perfectionnement de cette branche des études romanes, par exemple, la création du concours d'agrégation des langues méridionales. On peut espérer de même, sans optimisme exagéré, que l'institution des bourses de voyage aura aussi de bons effets. Déjà, quelques thèses de doctorat ont été soutenues ou se préparent, qui roulent sur des sujets d'histoire ou de littérature espagnoles; des travaux d'érudition analogues ont été entrepris dans ces derniers temps soit à l'École des Hautes Études, soit à l'École des Chartes. Les ouvrages relatifs à l'Espagne, les traductions d'auteurs anciens ou modernes, les éditions classiques, les grammaires, les anthologies sont moins rares qu'autrefois. La *Revue hispanique,* sous l'active direction de M. Foulché-Delbosc, a prouvé, en vivant, qu'une revue d'érudition purement espagnole et portugaise pouvait trouver un public en France : elle a groupé autour d'elle un certain nombre de spécialistes, encouragé des bonnes volontés hésitantes et ramené l'attention sur cette branche négligée des hautes études philologiques.

Sans pousser plus loin cette revue rapide, il est donc permis de penser, en voyant ce qui se passe de l'un et de l'autre côté des Pyrénées, que le moment est opportun pour développer l'œuvre commencée : si le *Bulletin hispanique* y contribue en quelque façon, il n'aura pas été inutile. Point n'est besoin de rappeler, — ce qui a été dit ici même, — que les Facultés du Midi, ne serait-ce qu'en raison des chaires spéciales qu'elles renferment, sont naturellement désignées pour cette mission. Elles pourraient, par le *Bulletin,* servir d'intermédiaire entre les deux pays, et l'on n'en saurait trouver de plus autorisé pour faire connaître à l'un ce qui se fait de bien dans l'autre, et pour resserrer par là des liens de fraternité intellectuelle qui ne gêneront ni leur indépendance réciproque, ni leur originalité, ni la libre expansion de leur génie propre.

Nous ne tracerons pas ici le programme définitif de ce que sera

le *Bulletin*, non seulement parce que les programmes, ainsi que le déclarait M. Radet, « sont ambitieux, gênants et tiennent rarement ce qu'ils promettent, » mais surtout parce que c'est l'expérience elle-même qui nous montrera ce qu'il convient exactement de faire. C'est elle aussi qui nous révélera les sympathies et les collaborations sur lesquelles nous pourrons compter. Il faut bien cependant, dès aujourd'hui, indiquer sommairement ce que devrait être, selon nous, notre recueil. Tout d'abord, répétons-le, un intermédiaire, aussi bien informé que possible, entre les travailleurs ou le public lettré des deux pays. Pour rendre service aux uns et aux autres, il devra s'appliquer : d'une part, à faire connaître chez nous tout effort sérieux tenté dans la Péninsule, sur le terrain de la littérature, de la philologie, de l'histoire, de l'art, de l'archéologie aux diverses époques ; et, d'autre part, résumer ou tout au moins enregistrer ce qui, en France ou à l'étranger, peut particulièrement intéresser nos voisins. Les comptes rendus critiques, les analyses plus ou moins détaillées ou même la simple annonce des œuvres nouvelles, figureront naturellement dans cette section. Nous poursuivrons régulièrement, en le commençant en janvier 1899, le dépouillement de toutes les revues espagnoles, portugaises ou américaines, de quelque valeur, qu'il nous aura été possible de nous procurer. Nous suivrons avec intérêt le mouvement scientifique des Universités et des établissements de haut enseignement dans la Péninsule. Et, de même, nous accorderons une attention non moins sympathique aux progrès, en France et particulièrement dans le Midi, de l'enseignement des langues méridionales. Nous serions heureux de servir, au besoin, d'interprètes aux professeurs chargés de cet enseignement, qui ont besoin de se concerter pour la défense de leurs intérêts comme pour le perfectionnement de leurs méthodes. En plaidant leur cause auprès des autorités régionales ou du pouvoir central, nous croirons faire une œuvre utile de décentralisation.

Cette attention aux questions pédagogiques, et cette double série de renseignements, que nous tâcherons de rendre peu à peu aussi riches et aussi précis que possible, donneront au *Bulletin* un caractère particulier. Il ne fera pas double emploi avec les revues purement scientifiques ou critiques, qui s'occupent, spécialement ou accidentellement, des Lettres hispaniques. Cela ne veut pas dire que nous bornions notre ambition à ce rôle d'informateur ou d'intermédiaire. Nous accueillerons dans la *Revue des Lettres françaises et étrangères* d'abord, nous reproduirons ensuite dans le *Bulletin*, les articles originaux, les études personnelles ayant rapport aux études hispaniques. De même que nous serons reconnaissants à tous ceux qui, de France ou d'Espagne, nous fourniront les éléments de l'enquête

que nous entreprenons, de même nous faisons appel aux spécialistes, savants, philologues ou lettrés. *Revue* et *Bulletin* sont ouverts à toute communication, rédigée en français, en espagnol ou en portugais, qui rentrera dans le cadre, d'ailleurs très général et très souple, que nous venons d'esquisser. Nous comptons, enfin, pour nous soutenir dans notre entreprise, et pour répandre le *Bulletin*, sur la sympathie de ceux qui pensent que de la communion plus intime des idées entre deux nations il ne peut sortir que des conséquences heureuses pour chacune d'elles.

E. MÉRIMÉE,

Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Toulouse.

TÊTE D'ENFANT

MARBRE GREC TROUVÉ A CARTHAGÈNE

(Planche I)

La tête que reproduit notre planche I provient de Carthagène. Il est peu de villes espagnoles dont l'archéologue se croie en droit de plus attendre, et qui lui réserve plus de déceptions. De l'époque ibérique, — car le site a très probablement été habité avant la fondation de la colonie conduite par Hamilcar[1], — de l'époque carthaginoise, de l'époque romaine, il n'est parvenu que quelques rares débris, si l'on excepte les monnaies puniques et les inscriptions latines. Les amateurs de la ville, en bien petit nombre, ne s'intéressent guère qu'à la numismatique, et il n'y a pas de Musée. S'il se fait quelque modeste trouvaille de monument figuré, on envoie l'objet au Musée provincial de Murcie, dont l'installation est, d'ailleurs, plus que primitive. Cependant, grâce à l'intervention de M. Arthur Engel, à qui l'archéologie espagnole doit tant, la *Sociedad Económica* donne l'hospitalité, dans son bel immeuble, aux inscriptions qui, en 1894, gisaient pêle-mêle sur l'emplacement de l'*Ayuntamiento* détruit, et à quelques fragments de sculpture et de céramique antiques.

Parmi ceux dont M. Arthur Engel a dressé la liste[2], la première place revient sans conteste à « une tête d'éphèbe en haut relief, sans doute détachée d'un sarcophage; elle est en marbre, de fort bon style, et ceinte d'une couronne de laurier percée de petits trous qui ont peut-être servi à y fixer des ornements ».

1. Sur l'histoire de Carthagène, voy. Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, art. *Carthago nova* (Emil Hübner).

2. A. Engel, *Nouvelles et Correspondance*, dans la *Revue archéologique*, t. XXIX, 1896, p. 209 (p. 8 du tirage à part).

J'ai photographié ce joli morceau au mois de juin 1898, et je le crois digne d'une courte étude. M. Engel en a fort bien noté le mérite. Il s'abuse seulement, je crois, lorsqu'il y voit un fragment détaché d'un sarcophage : on l'a appliqué, comme un bas-relief, sur une planche vernie, et c'est cette disposition qui a fait illusion à notre ami. C'est vraiment la tête détachée d'une statue, et d'une statue non d'éphèbe, mais d'enfant.

Je n'ai pu avoir aucun renseignement sur la découverte. Tout ce que l'on a pu me dire, c'est que le marbre a été trouvé à Carthagène même, il y a quelques années. Le visage a souffert d'un coup de pioche qui lui a fortement écaillé le front, et les pointes les plus saillantes de la couronne ont été brisées. Mais les traits n'ont pas été défigurés; l'œuvre conserve sa fraîcheur native, et l'œil est charmé de la grâce et de la pureté qui, aussi bien que le marbre à gros grains brillants, en décèlent à n'en pas douter l'origine grecque.

L'époque où a été sculptée cette tête savoureuse n'est pas difficile à déterminer avec quelque certitude. Ce qui frappe, à première vue, c'est l'expression boudeuse du visage, marquée par le pli très accentué qui sépare les joues des narines et de la bouche, et par la contraction maussade des lèvres. On songe dès lors à l'innombrable série d'Éros ou d'enfants badins ou pleureurs dont l'art hellénistique a fait ses délices, et dont la fantaisie spirituelle des coroplastes, jointe aux épigrammes des faiseurs de petits vers galants, nous ont révélé les grâces gamines. L'enfant de Carthagène, dont par malheur ne s'est conservée que la tête, par la bouderie de sa moue chagrine, est bien le frère des Éros lutins où se complaît l'adresse humoristique des modeleurs de Tanagra et de Myrina.

Et c'est encore à cet essaim joueur de Cupidons et de *putti* ressuscités des sépultures de Béotie ou d'Éolide que fait songer la couronne qui entoure les cheveux drus et courts. Au laurier s'entremêle une bandelette en torsade; des tiges fixaient probablement des touffes de baies d'or ou de bronze; cet ornement presque indispensable sied bien aux jeunes suivants du cortège bachique, dont l'aimable présence égayait la pesante

mélancolie de la tombe. Peut-être même, sans trop de hardiesse, pourrais-je dire que ce triste visage, où le chagrin se traduit sans excès en une jolie moue enfantine, est celui d'un mystérieux Éros funèbre.

Cependant, si je n'hésite pas à rattacher ce joli marbre à la pittoresque floraison de l'art hellénistique, encore dois-je noter les caractères non moins précis qui lui fixent sa place plutôt au troisième siècle qu'au second. Une erreur longtemps accréditée, mais dont il est maintenant fait justice, veut que l'art hellénistique ait le premier bien compris et rendu le charme naïf du corps et du visage de l'enfant, et les grâces de ses plaisirs et de ses peines. « L'enfant, » dit M. Max Collignon, « a déjà conquis sa place dans la sculpture avant l'époque des successeurs d'Alexandre, comme il a bien souvent tenté le pinceau des peintres de vases attiques. Qu'on se rappelle la stèle de La Haye (*Journal of hellenic Studies,* t. XXX, 1884, pl. XXXIX), le Ploutos enfant de Képhisodote, le Dionysos de Praxitèle... On n'hésitera pas à admettre que l'art classique avait connu la représentation de l'enfant[1]. » Ce que l'art hellénistique y a introduit de nouveau, c'est plus de *naturalisme :* « Il la traite avec plus d'amour, plus de curiosité, et prend plaisir à étudier pour lui-même le type de l'enfant, avec ses formes rondes et potelées[2]. » Il faut ajouter que ces qualités, qui se retrouvent clairement dans le marbre de Carthagène, s'accompagnent dans les œuvres purement hellénistiques des défauts qui en sont l'excès; la naïveté se change trop souvent en esprit, la grâce en mièvrerie. Les Amours et les *putti* ont trop de joie à se sentir pleurer ou rire, à se mouvoir ou s'arrêter en des postures coquettes; ce sont trop de jolies poupées, j'allais dire de délicates marionnettes dont on voit l'auteur remuer les ficelles. Et la facture raffinée des sculpteurs vaut leur pensée ingénieuse; elle est trop habile et trop désireuse d'étaler sa virtuosité, parce que la conception n'est pas assez simple; l'amour du détail, que l'ébauchoir et le ciseau se plaisent à rendre avec une élégante maîtrise, gâte

1. M. Collignon, *Histoire de la sculpture grecque,* t. II, p. 604.
2. *Ibid.*

trop souvent la pureté du goût; l'ensemble y perd de son effet; la recherche du naturalisme chasse le naturel.

On ne peut reprocher ces fautes à la tête de Carthagène. Le sculpteur, s'il est vraiment de l'époque hellénistique, et si je n'ose pas le classer parmi les artistes du IVe siècle, a su du moins conserver les meilleures traditions de ce siècle. Praxitèle a fait descendre les dieux sur la terre; il s'est attaché aux formes incertaines des divinités jeunes, aux mollesses troublantes de l'adolescence, et par là même il a ouvert la porte aux mièvreries de disciples imprudents; mais la sévérité de son goût attique l'a préservé des abus, et l'on ne saurait, dans le modelé de ses œuvres les plus spirituellement ingénieuses, découvrir que lui-même ait oublié ce qu'exige la sculpture restée maîtresse de soi : un outil rompu à toutes les difficultés et audacieux à bon escient, mais toujours sage, et qui, lorsqu'il caresse le marbre, ne vise cependant à lui donner qu'un modelé simple et ferme. Autant que les maîtres impeccables du Ve siècle, Praxitèle sait voir la nature comme doit la voir l'art vraiment classique, et la copier, disons mieux, l'interpréter comme il faut qu'on l'interprète. Or, l'Éros de Carthagène, s'il est boudeur, l'est sans mièvrerie : ses joues potelées, ses lèvres charnues, son menton grassouillet et son nez relevé ont l'ingénuité amusante de l'enfance; si l'impression que laisse cette gracieuse figure est celle d'un réalisme cherché, ce réalisme est sincère et sans excès. Le sculpteur l'obtient avec goût, sans effort d'esprit subtil; et quant à la facture, elle est, avec beaucoup de souplesse, simple, solide et franche. C'est un éloge, ici, qui s'impose, et qui a son prix, car au IIIe siècle déjà il devient rare. Il assure au marbre que la *Sociedad Económica* de Carthagène conserve avec un soin jaloux une place de choix dans la série des têtes grecques d'enfants.

Pierre PARIS.

LA PLAINE DE LA CONSOLATION

ET LA VILLE IBÉRIQUE D'ELLO[1]

Nommé membre correspondant de la Société hispanique de Bordeaux et désireux, aussi bien de reconnaître cet honneur, que de resserrer les relations scientifiques entre nos deux nations (Dieu veuille que les relations politiques se resserrent également!), j'inaugure ces rapports par une communication sur la Plaine de la Consolation *(El Llano de la Consolación)*, territoire dépendant de Montealegre, province d'Albacete[2].

Pour rendre l'intelligence de cette étude plus facile, je la diviserai en trois parties :

1° Découverte des ruines;

2° Leur description, leur importance et leur antiquité;

3° Identification de la ville antique.

I

Comme la plupart des découvertes, celle des ruines qui nous occupent est purement accidentelle. A environ deux kilomètres au sud-ouest de Montealegre, s'étend une vaste plaine fertile, arrosée en partie par des canaux d'irrigation, à l'extrémité occidentale de laquelle s'élève un joli sanctuaire où l'on vénère une image de la T. S. Vierge de la Consolation. A jour fixe, tous les gens du voisinage y accourent en foule pour accomplir des vœux et porter des offrandes. Et comme c'est dans ses expansions qu'on étudie le mieux un peuple, ainsi que

1. La Société de Correspondance hispanique remercie M. Pascual Serrano Gómez, non seulement de la contribution toute nouvelle qu'il apporte à la géographie de la région si importante du Cerro de los Santos, mais encore de l'intérêt qu'il prend à notre œuvre scientifique et doublement patriotique. C'est bien le lieu de rappeler qu'il a accompagné notre collègue, M. Pierre Paris, dans un de ses derniers voyages en Espagne, mettant à son service ses relations et sa connaissance de la région d'Alicante-Murcie-Albacete. D. Pascual Serrano, maître d'école du village de Bonete, a su réunir une excellente collection d'antiquités locales et un médaillier dont M. Paris, après M. A. Engel, a pu apprécier le bon ordre et l'intérêt. Nous espérons que M. Serrano nous honorera souvent de sa précieuse collaboration. — G. C.

2. On trouvera, sur le même sujet, quelques notes importantes de M. Arthur Engel, dans son *Rapport sur une mission scientifique en Espagne* (1891), ap. *Arch. Miss.*, t. III, 1892, p. 85.

les enfants dans leurs jeux, je me rendis là en 1891, et je pus y observer un culte qui tient de la superstition et de l'idolâtrie : en effet, à certains moments, on ne sait si l'on assiste à une fête où l'on paie un tribut de louanges à une Vierge très pure avec de l'encens, des orgues et des cantiques sacrés, ou bien à des bacchanales où le vin et d'autres excès donnent lieu à des scènes peu édifiantes.

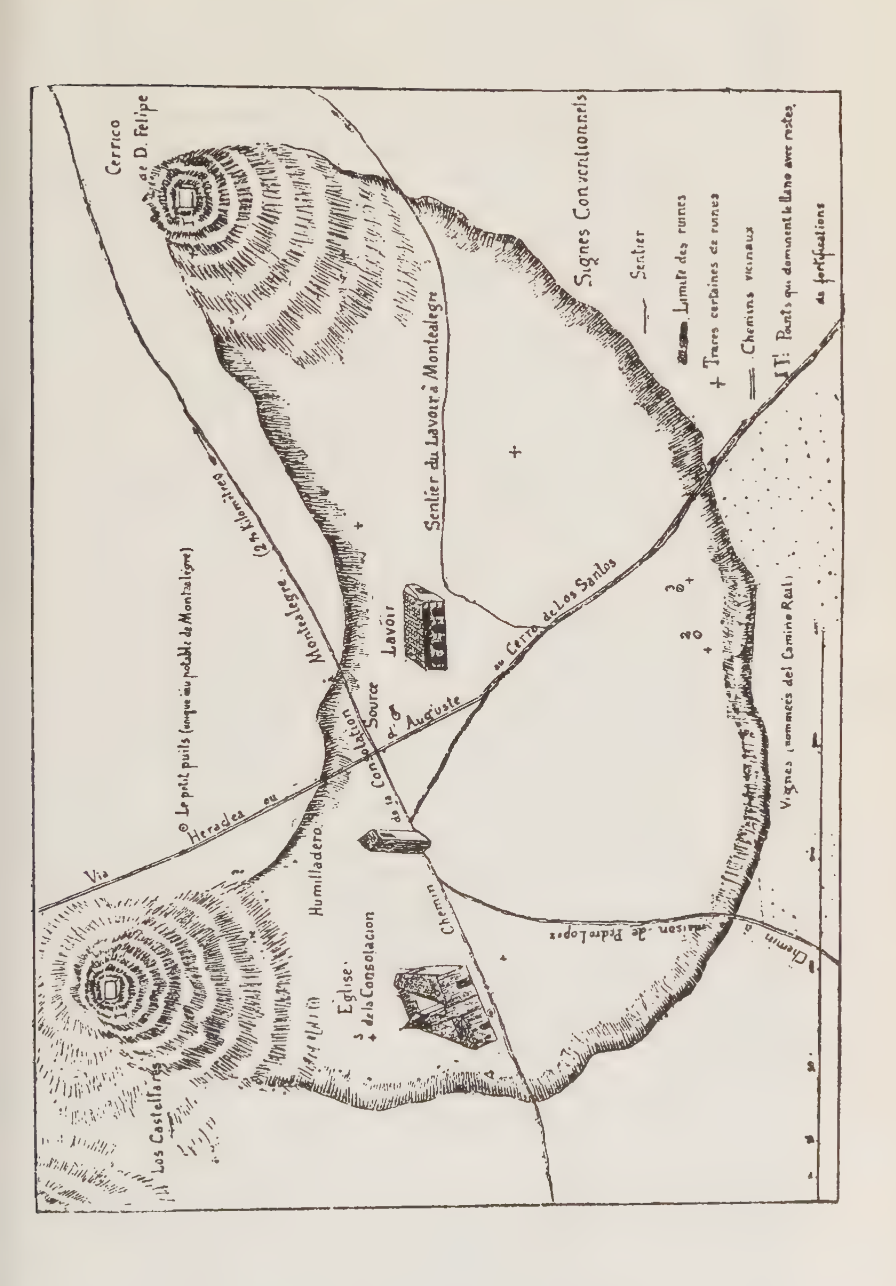
Tandis que je me livrais à ces méditations, je fis la rencontre d'un gros mur contigu à l'habitation de l'ermite, et dont toutes les pierres étaient liées par du ciment romain. Parcourant alors les alentours du sanctuaire, je remarquai de tous côtés des traces indubitables d'une ville ancienne, et j'appris qu'on avait trouvé, en effet, dans toute la plaine, des monnaies, des objets de céramique, des figurines de bronze et des morceaux de statues en pierre. Une seconde visite, plus minutieuse, me permit d'observer la *Via Augusta,* qui passait par là, et deux petites hauteurs avec des traces évidentes de fortifications. Il n'y avait plus de doute possible : les ruines qui m'avaient frappé étaient celles d'une ancienne ville. Je fis part de mes observations à Don Juan Antonio González, alors curé de Montealegre, grand amateur d'archéologie, et nous convînmes de faire des fouilles ensemble dans des endroits déterminés. J'attendais un avis de M. González pour les commencer, quand j'appris, avec une surprise bien légitime, qu'il les faisait tout seul.

Le résultat de ces fouilles fut la découverte de cinq ou six grands morceaux de statues de pierre. Ces fragments furent vendus à M. Arthur Engel, qui avait obtenu vers cette époque, de M. le comte de Montealegre, marquis de Villafuerte y Valparaiso, l'autorisation de faire des fouilles au Cerro de los Santos (Colline des Saints). Le savant archéologue, dans son *Rapport*, signalé plus haut, puis M. González et moi, dans divers articles publiés par les journaux[1], nous fîmes connaître ces ruines qui ont acquis une grande renommée parmi les archéologues nationaux et étrangers.

II

Dans l'endroit marqué 1 sur notre croquis[2], s'élève un petit mont en forme de cône dont l'altitude est d'environ cinquante à soixante mètres au-dessus du niveau de la plaine. On l'appelle « los Castellares ». Il y a là des traces évidentes de l'existence d'un fort, et le nom actuel indique que c'était un château fort *(castillo)*. Ce qui subsiste

1. *Enseñanza Católica de Murcia* et *Diario de Albacete*, de l'année 1891 à 1894.
2. Voir p. 13.



Cerrico de D. Felipe
Signes Conventionnels
Sentier
Limite des ruines
Traces certaines de ruines
Chemins vicinaux
Sentier du Lavoir à Montealegre
Lavoir
Source d'Auguste
au Cerro de Los Santos
Montealegre
Via Heradea ou
Humilladero
Chemin de la Consolation
Eglise de la Consolacion
Los Castellares
Vignes (nommées del Camino Real)
maison de Pedro Lopez

de l'édifice est très peu de chose; ce sont, sur le sommet lui-même, deux petits réduits de construction romaine, où tiendraient à peine vingt hommes. Il est à remarquer que l'un d'eux, de forme circulaire, est soit une fosse, soit une galerie de communication avec un autre endroit. Ce pourrait être encore un puits, et dans ce cas il fallait aller profondément pour arriver au niveau des eaux, car nous ne pouvons pas supposer que ce fût une citerne ou *aljibe,* attendu qu'elle n'a ni n'a pu avoir de conduit pour recueillir les eaux. Ce qui nous fait pencher vers la première hypothèse, ce sont les fouilles que nous avons pratiquées en cet endroit, et les recherches que nous avons faites le 6 avril de la présente année en compagnie de M. Pierre Paris : elles ont eu pour résultat de nous faire trouver quelques murs ou *paredes*, dont les uns, comme des rayons, convergent vers le sommet et dont les autres, qui entourent la colline par la base, ont dû faire partie d'une enceinte. Sur cette colline, le propriétaire, D. José Rubia, de Montealegre, a découvert des monnaies ibériques, romaines et arabes, des squelettes humains et des objets de céramique. On voit partout, à des signes indubitables, que ce fort a été détruit par le feu.

Le point 1 est certainement lui aussi un fort. Situé sur un monticule qui ne doit pas dépasser le niveau ordinaire de plus de huit à dix mètres, on l'appelle « El Cerrico de D. Felipe ». On n'y voit pas de reste de construction, sauf une fosse ou puits que le maître du terrain, D. Rafael Morcillo, avocat à Montealegre, eut le désir de nettoyer; il le fit jusqu'à une profondeur de dix à douze mètres, et abandonna l'entreprise à cause de la difficulté qu'il y avait d'atteindre le fond. A cette profondeur, il trouva une lampe, une pièce de monnaie et de nombreux morceaux de corne de cerf. Il a envoyé ces objets à Valence, et c'est pourquoi nous n'avons pas pu les étudier. Ces deux forts pouvaient-ils communiquer entre eux par les fosses dont nous venons de parler? Laissons aux personnes compétentes, à défaut de fouilles, le soin de décider.

Le point 4 est le mur de ciment romain dont nous parlions au commencement : c'est sa découverte qui a amené celle de ces ruines; mais aujourd'hui il est sur le point de disparaître.

Le lieu désigné par le chiffre 3 est celui où M. González fit les fouilles dont il a été question ci-dessus, et qui eurent pour résultat la découverte de la statue sans tête, d'un personnage assis dans un fauteuil, d'un morceau de sphinx, d'un buste de belle grandeur, d'une espèce de chèvre ou de taureau et de divers morceaux de statues. Le tout, très mal conservé, a été acquis, comme nous l'avons dit précédemment par M. Engel, et se trouve au Louvre. Au même endroit nous avons trouvé, à notre tour, trois animaux ailés en très mauvais état : aussi n'ai-je recueilli que le meilleur, d'un poids de

quatre-vingts à cent kilogrammes, que je conserve dans ma collection. Le 6 avril dernier, M. Paris voulut faire des fouilles dans ce même endroit : mais cela ne nous fut pas possible, parce que, aux premiers coups de pioche, l'eau jaillit en abondance. Nous ne pûmes pas non plus les faire ailleurs, parce que les points qui nous paraissaient les plus favorables étaient couverts de céréales et de légumes.

Au point 2, je fis des fouilles en février 1897 et je rencontrai une tête de cheval, un buste que je ne recueillis pas, parce qu'il était mal conservé, quatorze morceaux de volutes et de corniches aux jolis dessins[1], des pierres avec des sculptures très intéressantes et une urne cinéraire. J'ai fait présent du tout à mon ami et confrère D. Antonio Vives, le savant numismate, qui, à son tour, l'a offert à l'Academia de a Historia de Madrid, dont il fait partie. Sur le même terrain, M. González pratiqua d'autres fouilles, en collaboration avec D. Pedro Antonio Garcia et D. Juan Tornero : ils trouvèrent une belle tête d'homme bien conservée, une petite tête de taureau, en pierre aussi, très jolie, trois urnes cinéraires et deux épées ibériques en forme de faux *(falcatas)*. La tête de taureau, une urne et une épée, qui échurent en partage à mon cousin Tornero, me furent offertes. La tête de taureau est la sculpture la plus importante qu'on ait trouvée au Llano[2] ; j'en ai fait présent à M. Vives, qui en a tiré de beaux moulages en plâtre.

Sur le même point encore, mon ami D. Ismaël Pastor, médecin de Novelda (Alicante), fit des fouilles l'an dernier, sans rien trouver de remarquable. Ce sont là les seules fouilles faites au Llano, ou pour mieux dire les seuls essais de fouilles, car les nôtres furent les plus importantes, et cependant nous n'y employâmes que trente journées d'ouvriers. D'autres objets divers ont été trouvés dans ces ruines : de ce nombre, nous avons pu acquérir un petit cheval de bronze très intéressant que l'ermite avait trouvé dans l'endroit désigné sur le croquis par le chiffre 5, et diverses fibules d'un travail très délicat.

La fameuse *Via Heraclea*, appelée depuis *Augusta*, qui partait des murs d'Hercule du temple de Gadès, pour aller finir sur les bords du Tibre, faisait communiquer avec la métropole des villes très importantes de la Province hispanique, comme on peut le voir par les vases apollinaires, faits il y a vingt siècles pour servir de guides aux voyageurs; elle passait par ces ruines, et l'on en rencontre quelques parties dans un état relatif de conservation[3]. Elle est indiquée sur notre croquis.

1. Ce sont les fragments de corniches et de volutes que M. Mélida mentionne dans le *Bulletin hispanique* d'avril-juin 1898 (*Revue des Universités du Midi*, t. IV, p. 223).

2. C'est à cette tête de taureau que fait allusion M. J.-R. Mélida dans le *Bulletin hispanique* d'avril-juin 1898, p. 223. Le musée archéologique de l'Université de Bordeaux en possède un moulage.

3. La partie la mieux conservée se trouve au site appelé la Peñuela, sur ce territoire de Corral Rubio, à environ cinq ou six kilomètres au nord-ouest des ruines que nous décrivons.

Le point 6 désigne une source appelée « el Pocico », la seule source d'eau potable qui existe dans Montealegre.

La grande étendue superficielle de ces ruines (nous ne croyons pas l'exagérer en disant qu'elle est de deux cent cinquante à trois cent mille mètres carrés), les grandes pierres de taille qu'on voit encore dans les chaussées et qu'on extrait continuellement en cultivant ces terres, les forts, les nombreux morceaux de statues trouvés presque par hasard, la présence de la *Via Augusta*, qui unissait les grands centres de population, et sa situation sur une vaste surface plane, légèrement inclinée, tout dit clairement qu'il y avait là une ville importante. Il serait très intéressant pour l'étude de cette région bastitane de pratiquer là des fouilles étendues ; car, indubitablement, ces ruines appartiennent à une des principales, sinon à la principale ville de la région. Si, comme c'est notre opinion, — et plus loin nous essaierons de le démontrer, — ces ruines sont celles de la ville célèbre d'Ello *(civitas Elotana)*, il suffira, pour en faire ressortir l'importance, de dire qu'elle fut le siège d'un évêché (comme on peut le voir dans les actes d'un des célèbres conciles de Tolède)[1], et une des sept villes qui composèrent le petit royaume de Tadmir ou Teodomiro, formé après que la monarchie wisigothe eut disparu avec D. Rodrigo dans les eaux troubles du Guadalete.

Pour ce qui est de l'antiquité de ces ruines, nous sommes porté à la croire très grande : on y trouve des céramiques de toutes les époques, des urnes cinéraires et des épées ibériques en forme de faux. Nous ne pouvons les faire remonter aux âges paléolithique ou néolithique, parce que l'on n'y a trouvé ni haches ni autres instruments ou outils en pierre ; ni même à la période du cuivre pur (s'il est vrai qu'elle ait existé avant celle du bronze, comme l'enseigne M. Villanova y Piedra[2], et comme il l'a soutenu devant le Congrès d'archéologie préhistorique de Lisbonne), car nous savons que l'homme de ces périodes, surtout des premières, était troglodyte, et il n'y a, dans le Llano ou dans ses environs, ni traces de cavernes naturelles ou artificielles, ni tumulus, ni dolmens, et on n'y a trouvé d'autres objets de cuivre que des fibules romaines.

Pour toutes ces raisons, nous inclinons à dire — jusqu'à ce que de nouvelles fouilles plus étendues nous fournissent plus de données — que la plus haute antiquité à laquelle nous puissions les faire remonter, c'est la période du fer. Du reste, cette opinion se trouve confirmée par

1. Au concile provincial de Tolède d'octobre 610 (sous le roi Gundemar), où furent affirmés les droits du siège de Tolède à la dignité de siège métropolitain de la province de Carthagène. La dernière signature est celle de *Sanabilis sanctae ecclesiae Elotanae episcopus*. — Ce rang n'indique pas que l'église en question fût peu importante, mais seulement que son évêque était, des quinze qui signèrent, celui dont la consécration était la plus récente. — G. C.

2. Dans son livre : *Origen, naturaleza y antigüedad del hombre.*

les fouilles et les études que nous avons faites dans toute cette région, fouilles dont les résultats ne tarderont pas à être publiés par M. Paris et par moi.

III

Abordons maintenant le dernier point de notre travail; comme c'est le plus important, il nous commande une certaine réserve et nous prions nos lecteurs de ne point regarder nos conclusions comme définitives. Si nous touchons à cette question difficile, c'est seulement pour susciter des émules plus compétents, qui puissent montrer d'une manière évidente à quelle ville appartiennent ces ruines.

Il est un fait certain, quelque honte que nous éprouvions à le dire, c'est que la géographie de l'Ibérie est encore dans l'enfance. Bien que des érudits, en effet, ou des gens qui passent pour tels, guidés par la fantaisie plus que par la raison, donnent de longues énumérations de villes anciennes, fixant avec précision les points auxquels elles correspondent actuellement, il est certain que fort peu nombreuses sont celles dont on connaît la situation d'une manière sûre.

Personne, que nous sachions, n'a, jusqu'à présent, attribué un nom ancien aux ruines de la plaine de la Consolation, ou n'a dit à quelle ville elles appartiennent. Quant à nous, nous appuierons en partie la thèse soutenue par D. Aureliano Fernández Guerra dans sa réponse au discours de M. de la Rada, lors de sa réception à l'Académie royale. Dans ce travail plein d'érudition, le savant et regretté archéologue considère le Cerro de los Santos comme un faubourg *(Pale)* d'Ello[1], et place cette dernière et importante cité sur le mont Arabi, territoire de Yécla, à environ trois kilomètres au sud du Cerro. Nous admettons volontiers, avec M. Guerra, que la cité d'Ello était dans cette région bastitane; quant à la position exacte qu'elle y occupait, il faut, suivant nous, songer non au mont Arabi, mais bien à la plaine de la Consolation.

Nous fondons cette opinion sur ce qui suit :

En premier lieu, nous dirons, pour qu'il ne vienne à l'idee de personne que nous essayons de diminuer la mémoire vénérée de M. Fernández Guerra, que, lorsqu'il écrivit son discours, on ne connaissait pas encore les ruines du Llano; et que D. Paulino Savirón et D. Ventura Ruiz Aguilera, qui furent chargés de la direction des fouilles du Cerro et qui donnèrent à MM. de la Rada et Guerra les données topographiques sur la région, durent se laisser beaucoup

1. Discours lu devant l'Académie royale d'histoire, à la réception publique de D. Juan de Dios de la Rada y Delgado, le 27 juin 1875, p. 123.

emporter par leur imagination pour voir sur l'Arabi des ruines qu'on pût supposer, d'après leur importance, appartenir à la populeuse Ello. Nous sommes certain que si ces savants avaient visité avec soin la contrée, pour en parler en toute connaissance de cause, ils n'auraient pas vu, dans les faibles traces de ruines qu'on remarque sur l'Arabi, des motifs suffisants pour y placer Ello, pas plus que dans aucun autre endroit des environs du Cerro. Mais, chose très probable, ils n'ont pas remarqué les ruines de la plaine de la Consolation, qui se trouvent à environ six kilomètres au nord du Cerro[1].

Ce qui confirme surtout notre opinion, c'est que l'art, l'époque et les types des statues trouvées dans le Llano, et dont nous avons parlé précédemment, sont, comme on peut le voir au Louvre, à l'Académie espagnole, chez D. Antonio Vives, à Madrid, et dans notre musée, absolument les mêmes que pour les statues trouvées dans le Cerro[2]. Elles sont taillées dans la même pierre calcaire.

Dans le Llano, il est hors de doute qu'il y avait une cité populeuse, d'après la grande étendue de ses ruines, l'importance des objets trouvés et d'après les forts. Il ne me semble donc pas logique qu'à une aussi faible distance que celle qui sépare le Llano de l'Arabi, il y eût deux villes aussi importantes. En outre, le rapport, comme étendue, entre les ruines de l'Arabi et celles du Llano, est le même que celui qu'il y aurait entre les ruines du petit village où j'écris et celles de Paris. La *Via Augusta* ne passe pas non plus par l'Arabi, mais bien à un ou deux kilomètres à l'est; et pour passer par tous les points dont parle M. Guerra dans la note de la page 123 de son *Discours* déjà cité, il faudrait qu'elle formât des zigzags inadmissibles.

Ello étant une ville si importante, il est étonnant que l'*Itinéraire d'Antonin* ne la nomme pas, quand il décrit la grande route ou voie de Laminium à Sætabis. C'est ce qui nous a toujours fait nous demander si ce n'était pas une autre route qui passait par le Llano de la Consolación et le Cerro de los Santos. Un fait qui vient à l'appui de cette hypothèse, c'est l'existence, dans le village de Bonete, d'un chemin presque abandonné aujourd'hui, qui porte, soit dans les anciens écrits, soit dans la tradition orale, le nom de « Vieux Chemin des Romains », et qui va droit de Saltiji (Chinchilla) à Ad-Aras (tout près d'Almansa). Entre ces deux endroits, l'*Itinéraire* en nomme un autre appelé Ad-Palem, qui répond, par sa distance de Saltiji, au Tesoro de Chavo, à un kilomètre à l'est de Bonete : c'est un lieu par où passait le Vieux Chemin et où existent des ruines dont je possède des

1. Et non à deux kilomètres, comme le dit D. José Ramón Mélida dans le *Bulletin hispanique* d'avril-juin dernier (*Revue des Universités du Midi*, t. IV, 1898, p. 222).

2. On sait que notre Musée archéologique national conserve celles-ci comme un vrai trésor.

monnaies (dont une de Sagonte), une jolie amphore romaine et divers objets[1].

S'il en était ainsi, à savoir si, comme nous le supposons, *Ad-Palem* se trouvait au Tesoro de Chavo, le très célèbre Cerro de Los Santos, que les académiciens déjà cités disent être *Ad-Palem* ou *Pale* (car il se nomme des deux manières), se serait trouvé dépourvu de nom.

En résumé, notre opinion est que l'ancienne Ello se trouvait dans la plaine de la Consolation (el Llano), et que cette ville a bien pu être une des trois colonies ioniennes qui furent fondées à l'ouest du Sucro (Jucar), peut-être Himeroscopio, qu'Artémidore appelle la ville des Celtibères.

PASCUAL SERRANO GOMEZ[2].

Bonete, 15 novembre 1898.

1. D. Eduardo Saavedra, dans son discours de réception à l'Académie, est aussi en désaccord avec son collègue Fernández Guerra, sur le tracé de la *Via Augusta*.
2. Traduit par MM. Lapeyre et Milliot-Madéran, étudiants à l'Université de Bordeaux.

NOUVELLE DÉCOUVERTE A ELCHE

La visite que M. Pierre Paris me fit, à la mi-juin dernière, en compagnie de D. Pascual Serrano, nous fournit l'occasion de nous rendre à la fameuse Loma de la Alcudia, qui marque l'emplacement d'Illici. C'est là, comme on sait, dans les terres du docteur Campello, que fut exhumé l'inestimable joyau dont s'enorgueillit maintenant le Louvre. Après avoir indiqué par une borne le lieu précis de la découverte, nous procédâmes à une exploration du site. En dégageant un morceau de pierre qui saillait dans le talus du tertre, précisément à quatre mètres de l'endroit d'où l'on avait extrait la « Dame d'Elche », nous trouvâmes le fragment de statue que reproduit la vignette ci-contre.



Fragment de statue découverte a Elche.

Il représente la partie médiane d'un guerrier, depuis la ceinture jusqu'au milieu des cuisses. Sur la cuisse droite, s'appuie, en travers, un sabre, dont la poignée surtout est bien conservée; sur le côté gauche pend une partie du baudrier. Par derrière, on distingue les plis d'un vêtement, peut-être un manteau.

Ce monument est sculpté dans la même pierre que le buste d'Elche. La statue d'où il provient, autant qu'on en peut juger sur un bloc aussi mutilé, n'était pas inférieure comme style et comme art au buste d'Elche; la souplesse et la variété des plis, le mouvement du corps semblent même indiquer une œuvre d'époque un peu plus récente. Mais il n'est pas douteux que le personnage représenté était un indigène : la poignée du sabre et la forme de la lame en sont des indices certains. Si le guerrier était intact, on aurait, à notre avis, retrouvé, en l'étudiant, les mêmes caractères artistiques qui servent à fixer le style et la date du buste du Louvre.

Il en résulte que ce buste ne doit pas être considéré comme une

œuvre isolée; il y a eu, à Elche, une importante floraison artistique, dont l'existence est encore confirmée par les importants fragments de céramique, d'une décoration très originale, que l'on y a recueillis depuis longtemps, et que M. Paris se propose de faire connaître. La nouvelle trouvaille fait espérer que, si l'on se décide à faire des fouilles suivies en ce lieu privilégié, il faut s'attendre aux plus belles découvertes.

PEDRO IBARRA Y RUIZ.

L'AGRÉGATION D'ESPAGNOL ET D'ITALIEN

Un décret ministériel vient, à la date du 5 août 1898, de réorganiser en France l'*Agrégation d'Espagnol et d'Italien,* qui n'avait jamais fonctionné jusqu'ici que sur le papier. Il n'en sera plus de même à l'avenir. La liste des auteurs inscrits au programme du premier concours a déjà paru; ce concours doit s'ouvrir l'année prochaine (en juillet 1900), et il y aura deux places d'agrégés réservées aux candidats dans chacune des deux sections[1].

Ainsi reçoit en grande partie satisfaction — et nous devons nous en féliciter — le quatorzième des vœux qu'avait émis, il y a quatre ans, le Congrès international des Langues Romanes tenu à Bordeaux au mois d'août 1895. Le texte de ce vœu était : « *De voir établir une agrégation des Langues Romanes comprenant désormais l'étude des principes de la philologie romane et la connaissance approfondie de la langue et de la littérature soit italienne, soit espagnole*[2]. » On remarquera cependant qu'il y a quelque écart entre nos *desiderata* d'alors et les programmes officiels d'aujourd'hui. Ceux-ci se préoccupent uniquement, semble-t-il, de susciter des maîtres aptes à donner dans nos lycées un enseignement solide des langues et des littératures du Midi. Nous étions partis d'une conception plus large; nous demandions qu'on fît des langues romanes un instrument de culture générale, analogue à ce que sont chez nous les études grecques et latines, approprié dans nos Universités à des groupes d'étudiants assez nombreux. Comme consécration, nous voulions qu'on établît un

1. Voici le résumé exact des épreuves imposées aux candidats, soit à l'écrit, soit à l'oral. *A l'écrit :* I. Un thème espagnol ou italien. — II. Une version espagnole ou italienne. — III et IV. Une composition écrite en langue étrangère, et une composition écrite en français (l'une sur une question d'histoire littéraire, l'autre sur les auteurs du programme). N. B. Les candidats n'auront de dictionnaires à leur disposition pour aucune de ces épreuves. *A l'oral :* I. Explication d'un auteur espagnol ou italien ; thème oral. — II. Deux leçons (après une préparation de vingt-quatre heures), l'une en français, l'autre en espagnol ou en italien, portant l'une sur les auteurs du programme, l'autre sur une question de langue ou de grammaire. — III. Épreuve complémentaire : explication d'un auteur italien pour les candidats à l'espagnol, et espagnol pour les candidats à l'italien. — Voir la liste des auteurs pour le concours de 1900 dans le *Bulletin de l'Instruction publique* du 29 novembre 1898.

2. Cf. p. 161 des *Communications faites au Congrès international des Langues Romanes,* tenu à Bordeaux du 5 au 10 août 1895 (Bordeaux, Feret, 1897, un vol. de 190 pages).

concours où l'on eût demandé aux candidats non seulement la connaissance approfondie de l'une des deux littératures italienne ou espagnole, non seulement la possession courante de la langue correspondante, mais aussi quelques vues d'ensemble sur les principes de la philologie romane.

Pour ma part, c'est la conception que j'ai soutenue ailleurs[1], et que je ne cesserai pas de défendre. Car c'est aussi là ce que les programmes nouvellement publiés ne paraissent pas renfermer, du moins d'une façon explicite. Ils se contentent de multiplier les épreuves pratiques, ce qui est excellent, mais ne saurait cependant suffire. Je sais bien que l'une des deux leçons de l'examen oral doit rouler « sur une question de langue ou de grammaire » ; et je sais aussi que l'insertion toujours facultative, parmi les auteurs, d'un ouvrage comme le *Poème du Cid*, ou de telle comédie de Goldoni par exemple, suffit pour que des questions fort délicates se trouvent soulevées soit sur les origines de la langue espagnole, soit sur la dialectologie italienne. Toutefois, il est à craindre que, dans la pratique, on ne se contente de constater chez les candidats une connaissance empirique de l'une ou de l'autre grammaire : le programme n'indique pas du moins une orientation plus large. Or, faut-il répéter que, dans ce domaine des langues romanes, tout ce qui ne procède pas par voie comparative, tout ce qui ne tient pas compte de l'évolution qu'a subie dans le temps le latin, pour devenir ici l'espagnol, là le français ou l'italien, — tout cela, dis-je, n'a au point de vue philologique qu'une faible portée et une valeur éducative médiocre ?

Quoi qu'il en soit, il faut bien nous contenter, pour le moment, de ce qu'on nous donne, et même dans un certain sens nous en applaudir. Les programmes, après tout, ne valent que par la façon dont on les applique. Bien appliqués, ceux de la nouvelle agrégation d'Espagnol et d'Italien pourront déjà produire quelques heureux résultats, ne fût-ce qu'une diffusion plus large de l'étude des langues du Midi dans nos Universités. Les programmes ne sont pas non plus intangibles, et le type n'en est pas arrêté une fois pour toutes *ne varietur*. On sera, je l'espère, amené par la logique des choses à faire un pas de plus, et à le faire dans le sens que je viens d'indiquer.

E. BOURCIEZ,

Professeur à l'Université de Bordeaux.

1. Notamment dans une brochure publiée en mars 1891 *(L'enseignement français et l'enseignement supérieur des Langues Romanes)*, brochure non mise dans le commerce, mais qui a été intégralement reproduite, p. 153-161 des *Communications faites au Congrès international des Langues Romanes*, etc.

LE TRAITÉ DE PAIX

ENTRE L'ESPAGNE ET LES ÉTATS-UNIS[1]

La défaite de l'Espagne et la conquête de ses colonies par la République américaine constituent peut-être, au point de vue des rapports internationaux, l'événement le plus considérable qui se soit accompli dans ce monde depuis la Révolution française. Le retour des cendres de Christophe Colomb, ramenées sur le *Conde de Venadito* du monde nouveau qu'il avait découvert dans le vieux continent d'où il était parti, nous apparaît comme le symbole de la civilisation latine qui se replie sur elle-même, abandonnant à une civilisation neuve, d'une activité fiévreuse et pour laquelle le succès remplace toutes les raisons de droit, les territoires qu'elle avait tirés de leur mystère et appelés à la vie des sociétés chrétiennes. Quelle sera l'issue de la lutte ainsi engagée? Les races civilisées qui ont dominé les barbares vont-elles s'entre-dévorer? L'une d'elles n'effacera-t-elle pas jusqu'aux derniers vestiges d'autres plus faibles, sans souci de leur droit à l'existence, à leur place conquise dans l'univers, sans égard pour leur ancienne grandeur et pour le rôle utile qu'elles ont encore à remplir dans l'humanité? On peut se demander si, par un retour dont l'Antiquité et les débuts de l'ère chrétienne offrent des exemples, des civilisés vainqueurs de barbares ne vont pas subir eux aussi, de la part de peuples autant mais autrement civilisés qu'eux, le sort qu'ils avaient fait à leurs vaincus d'hier. Sans insister sur ces considérations redoutables pour quiconque sent couler dans ses veines le sang latin,

1. Cet article a paru le 15 février 1899 dans la *Revue des Lettres françaises et étrangères*. M. Frantz Despagnet y a résumé, sur notre demande, une conférence qu'il avait faite le 24 décembre dernier, à l'Amphithéâtre de la Société philomathique, dans une séance organisée par l'Association générale des étudiants de Bordeaux. La compétence toute spéciale de l'auteur, professeur de droit international à l'Université de Bordeaux, la rigueur avec laquelle se réalisent, en ce moment même, certaines éventualités prévues par lui, enfin la possibilité que nous entrevoyons de constituer une section juridique de notre Société de Correspondance hispanique, sont autant de motifs pour que nous ne regrettions pas d'être sortis de notre cadre ordinaire. — Nous signalerons, sur cette question de la paix hispano-américaine, un article fort suggestif de M. L. de Montluc, membre de l'Institut de droit international, dans *la Paix par le Droit* (livraison de mars 1899). Les numéros précédents de la même revue contiennent aussi des articles intéressants sur la guerre hispano-américaine.

[G. C.]

au simple point de vue du droit des gens, tel que l'ont formé les sentiments de raison et de justice dans le monde européen, le traité hispano-américain suggère les réflexions les plus graves et aussi les plus attristantes.

Il est inutile de revenir sur les origines de la guerre qui vient de se terminer. Tout le monde sait que, convoitant depuis longtemps les riches possessions espagnoles, les Américains ont songé d'abord à les acheter. La fierté castillane rejeta toujours les propositions faites dans ce sens. Elles étaient d'ailleurs entravées par l'opposition de la France et de l'Angleterre qui, unies alors dans un juste sentiment de leurs intérêts communs en vue d'empêcher une rupture de l'équilibre inquiétante pour leur propre domaine colonial, savaient comprendre que le dépouillement des faibles est toujours une menace même pour les forts. Ne pouvant acquérir les colonies de l'Espagne à prix d'argent, les États-Unis les ont prises, et l'Europe divisée n'a pas su ou n'a pas pu utiliser pour une résistance qui aurait été sa défense commune, comme l'avenir le montrera bientôt, les formidables armements qu'elle conserve et développe contre elle-même. Ainsi une pesante armure écrase, sans le protéger, l'aveugle qui croit se prémunir contre toutes les attaques sans voir d'où vient le danger.

Étant donné l'état d'esprit de l'opinion surexcitée aux États-Unis, il était superflu de chercher des raisons pour ravir ses colonies à l'Espagne; des prétextes y suffisaient bien. Les troubles continuels de Cuba les offrirent; on somma l'Espagne d'avoir à les faire cesser. Cette injonction est le type le plus caractérisé de ce que l'on appelle, en droit international, l'intervention. Celle-ci, qui est, par définition, une immixtion dans les affaires d'un pays pour lui imposer une volonté contraire à la sienne sous menace de coercition violente s'il résiste, ne peut, de l'avis de tous les publicistes, se concilier avec la souveraineté interne et avec l'indépendance qui sont l'attribut essentiel des États. On ne peut concevoir cette atteinte, la plus grave de toutes, au droit des peuples de régler comme ils l'entendent leurs difficultés propres, soit au dedans, soit au dehors, que lorsqu'il est nécessaire de recourir à cette extrémité pour sauvegarder des droits de l'État intervenant, compromis par les agissements de celui dans la conduite duquel il s'immisce. La violation du droit d'autrui ne se justifie que par la légitime défense de ses propres droits. Or, malgré leurs multiples et confuses réclamations, les États-Unis n'ont jamais pu faire croire, et probablement ne croyaient pas eux-mêmes, que les désordres de Cuba, quels que fussent les reproches que l'on pouvait adresser à l'Espagne pour les fautes de son administration coloniale, étaient une atteinte à leur droit de séjourner dans l'île et d'y faire le commerce. Les préjudices éprouvés par quelques Américains à la suite des troubles avaient été réparés par des indemnités plus que suffisantes,

et c'est tout ce qu'un État peut exiger pour les dommages causés à ses nationaux en territoire étranger par la faute des autorités locales. L'insurrection cubaine n'empêchait pas les citoyens des États-Unis de faire de brillantes affaires dans la colonie espagnole; on peut même affirmer que les luttes intestines de Cuba leur facilitaient la conquête d'un véritable monopole des transactions, grâce auxquelles nombre d'entre eux réalisaient de magnifiques bénéfices. Enfin, on n'a pas pu faire sérieusement admettre que l'agitation d'un territoire insulaire, isolé par conséquent du territoire américain, d'une superficie et d'une population infinitésimales à côté de celles de la grande nation, n'ayant d'ailleurs aucune action sur celle-ci, par suite de la profonde différence de race, de mœurs et d'institutions, ait jamais pu être le foyer de contagion d'un trouble qui aurait gagné la puissante République voisine. Ainsi, toutes les considérations, sans valeur du reste au point de vue du droit international, que l'on a parfois invoquées pour justifier l'intervention d'un État dans les luttes intestines d'un autre, faisaient ici complètement défaut. Au surplus, qui ne sait que la cause même des troubles de Cuba était dans la complaisance, sinon dans la complicité des États-Unis, tolérant et parfois favorisant, contrairement aux devoirs élémentaires des États dans leurs relations pacifiques, les expéditions de flibustiers, les envois d'armes, d'hommes et d'argent, sans lesquels l'insurrection cubaine n'aurait pu longtemps résister? C'est prêcher des convaincus que répéter, avec preuves à l'appui, à tous ceux qui ont suivi de près les phases de la révolte de Cuba depuis bien des années, que l'île espagnole était déjà mise en actions par une puissante association financière pour être exploitée après la conquête, et que le gouvernement de Washington, sinon intéressé dans cette entreprise, du moins sans résistance devant la passion des *jingoës* et les appétits des brasseurs d'affaires, laissait tout faire pour favoriser leurs desseins. M. Phelps, récemment ambassadeur des États-Unis à Madrid, écrivait, le 28 mars 1898, à M. Morton, vice-président de la République, qu'avec la vingtième partie de ses forces maritimes son pays aurait pu arrêter les expéditions dirigées vers Cuba et tarir les sources où s'alimentait la révolte.

Pour être complet, il faudrait tenir compte d'un sentiment spécial à la race anglo-saxonne et qui la fait se convaincre de cette idée qu'elle a pour mission de répandre la vraie civilisation chez les peuples déshérités ou injustement opprimés. Par suite d'une sorte d'auto-suggestion tenant à des causes très complexes, l'isolement, le tempérament, la religion et aussi la force acquise dans laquelle il ne faut pas, pour être juste, négliger la force morale, elle estime que sa domination est toujours un bienfait. Quand on voit l'Irlande appauvrie et décimée à côté de l'Angleterre, quand on constate,

aux États-Unis, ce qu'il reste de Peaux-Rouges, et comment des millions de nègres sont rejetés hors de la vie sociale s'ils ne sont pas mis hors la loi, on se sent invinciblement porté, avec les idées latines de justice et de logique, à qualifier une pareille attitude de pure hypocrisie. Lorsqu'il s'agit de Cuba et que l'on relève les ardentes convoitises qui l'ont désignée comme une proie, cette appréciation doit encore s'accentuer devant les déclarations humanitaires des Américains affirmant qu'ils ne recherchent que la libération d'une population tyrannisée. Si l'on se place au point de vue de la psychologie d'un peuple ou d'une race, ce jugement est peut-être mal fondé, au moins en tant qu'il serait absolu. Le fanatisme, dont les peuples sont toujours responsables devant l'histoire, n'est pas toujours moralement coupable chez eux, étant donnée la grande part de sincérité qui peut s'y trouver sous l'influence de diverses causes et d'une sorte d'entraînement inconscient dont ils sont l'objet. Or, si tous les fanatismes viennent d'une adoration, d'une foi ardente, le fanatisme de sa propre valeur, soutenu par la confiance que donne le succès, est le plus séduisant et le plus incitant à la domination : il n'est pas combattu par l'intérêt, il le seconde; il n'est plus même gêné par le moindre doute lorsque, comme pour les Anglo-Saxons, il est identifié avec les visées d'une haute mission morale, grâce aux interprétations individuelles que la religion autorise chez eux. Ce fanatisme de soi même a été souvent celui d'hommes de génie, de grands conquérants, que le but de leur propre personnalité et de leur rôle hypnotisait, les moyens pour l'atteindre étant laissés aux vaines discussions de la foule dédaignée et restant pour eux tout à fait indifférents quant à leur moralité intrinsèque.

Ce serait sortir de notre sujet et insister sur des faits trop connus que signaler les nombreuses preuves de cet état d'âme particulier à la race anglo-saxonne. Nous n'en retiendrons qu'une toute récente et qui a pu échapper au grand public. Dans le jugement qu'il a rendu sur la capture du paquebot français *l'Olinde-Rodrigues*, accusé d'avoir voulu violer le blocus de San Juan de Puerto-Rico, pendant la dernière guerre avec l'Espagne, le juge Brawley, de la cour de district de la Caroline du Sud, à Charleston, s'exprime en ces termes: « Il n'existe aucun moyen par lequel un État puisse forcer un autre État à se conformer à des règles que les nations n'ont pas en général incorporées dans des lois reconnues par elles. Jusqu'au moment où ces jours paisibles, actuellement prédits, arriveront, *lorsque domineront les grandes nations anglo-saxonnes, grâce à leur union et à leur coopération*, et qu'*elles seront reconnues comme la lumière du monde*, cette question et d'autres semblables devront attendre leur solution [1]. »

1. *Journal de droit international privé*, p. 1117, 1898.

Ainsi un simple juge, reflétant toute la pensée intime d'une nation, peut affirmer, sans craindre la contradiction, ni même le ridicule qui ne l'aurait pas épargné en France, que sa race, au lendemain du jour où elle vient de faire si peu de cas du droit des gens, peut seule donner au monde, après l'avoir dominé, les garanties de la paix et de la justice.

Notre esprit latin, rationnel, général, humain dans la large acception du mot, ne peut que constater une pareille conception du droit international; il lui est impossible de la partager et peut-être de la comprendre. Pour lui, ce droit des nations est essentiellement fait du respect des situations acquises par chacune d'elles, de leur indépendance et de leur action tant qu'elle ne constitue pas une atteinte au droit d'autrui. Sa règle est l'égalité juridique des États, extension rationnelle de l'égalité des hommes, devant des principes universels de raison et de justice. A ses yeux, l'invocation de l'empire anglo-saxon ne diffère guère que par les motifs de celle du Turc en appelant au règne absolu d'Allah. Mais, qu'on y réfléchisse, le fanatisme, quelles que soient les ruines matérielles et morales qu'il amène plus tard, n'en est pas moins, tout d'abord, le plus terrible agent de domination qui soit. Et puis, Allah est au ciel et a laissé bien faibles ici-bas ses croyants jadis redoutables: le Dieu anglo-saxon est sur terre; il est riche et puissant; il est à lui-même son culte, son prophète et son armée; enfin, comme l'Islam, il ne sait voir que des infidèles à opprimer dans tous ceux qui ne partagent pas sa foi, c'est-à-dire dans tous ceux qui ne sont pas lui-même.

La conception du droit des gens chez les Anglo-Saxons, différente de celle qui est consacrée par l'usage général des autres peuples, ou plutôt la méconnaissance et le dédain des idées de ces derniers en cette matière, se sont nettement manifestés dans la conclusion même du traité de paix avec l'Espagne. Ce traité, signé à Paris le 11 novembre 1898, avec le concours sympathique de la France pour sa malheureuse sœur latine, avait été précédé de préliminaires arrêtés à Washington le 12 août. Or, s'il est un principe acquis en matière de conventions internationales, c'est que les préliminaires constituent par eux-mêmes un contrat obligatoire de part et d'autre, dans lequel on fixe définitivement les points essentiels pour lesquels on se met d'accord afin d'arrêter le conflit, et qui, s'ils peuvent être précisés et complétés dans le traité ultérieur, ne sauraient être changés sans le consentement mutuel des deux parties. Il est clair, en effet, que les deux combattants mettent fin à la guerre sur la base de cette entente préliminaire et qu'il est impossible à l'un deux d'y déroger plus tard en profitant de la cessation des hostilités, alors que l'autre, s'il n'avait pas compté sur l'observation de cette première convention, aurait sans doute poursuivi la lutte et aurait pu, peut-être, bénéficier d'un retour de la fortune des armes. D'autre part, il faut considérer comme

définitivement acquis, sauf compléments et précisions dans le traité de paix, et ce qui est stipulé dans les préliminaires et ce qui en résulte normalement d'après les principes et les usages généraux des peuples civilisés: ce qui va de soi, dans l'état actuel du droit des gens, n'a pas besoin d'être exprimé, réserve faite des détails d'application dans le traité de paix, et est implicitement convenu dans l'accord préalable. Sur quatre points de la plus haute importance, les États-Unis ont méconnu ces règles de bon sens et d'équité.

L'article premier des préliminaires contient l'abandon pur et simple de la souveraineté espagnole sur l'île de Cuba. Quel que soit le sort ultérieur de cette possession, qu'elle passe aux États-Unis ou qu'elle devienne un pays indépendant, question qui n'est pas réglée et dont l'Espagne se désintéresse, il semble que la dette publique de cette colonie doit être à la charge de celui à qui elle appartiendra. C'est l'application de cette règle élémentaire que le bénéficiaire de l'actif, comme un héritier, supporte le passif correspondant. Sauf de très rares exceptions, telle est la solution de tous les jurisconsultes du droit international; c'est, dans tous les cas, celle du droit positif à l'époque contemporaine. Depuis les traités de Campo-Formio en 1797 et de Lunéville en 1801, sans remonter plus haut, jusqu'aux récentes conventions de Berlin du 13 juillet 1878, on la trouve consacrée dans tous les accords internationaux qui portent cession de territoire. Les États-Unis s'y sont conformés dans toutes les annexions qu'ils ont réalisées à leur profit, depuis celle de la Caroline du Nord et du Rhode-Island en 1790, jusqu'à celle du Colorado en 1875 A propos de l'acquisition du Texas, en 1844, le président Tyler disait dans son message au Congrès: « Nous ne pouvons pas *honorablement* prendre ces terres, sans prendre à notre charge le paiement complet de toutes les dettes qui pèsent sur elles. » On ne pourrait objecter qu'un seul exemple contraire: l'Alsace-Lorraine a été prise par l'Allemagne sans aucune charge de la dette publique française correspondant aux territoires cédés. Mais l'historique des négociations du traité de Francfort, pendant qu'elles étaient engagées tout d'abord à Bruxelles, explique cette anomalie. M. de Bismarck avait primitivement fixé à six milliards le montant de l'indemnité de guerre; puis, il consentit à la réduire à cinq milliards, à la condition que l'Alsace-Lorraine lui serait transmise franche et quitte de toute dette. Certes, le procédé était critiquable, puisqu'il mettait à la discrétion du vainqueur et des prétendues concessions qu'il faisait sur ces exigences arbitraires et abusives, la responsabilité du passif grevant le territoire annexé; mais ce détour que M. de Bismarck, après sa complète victoire, était obligé d'employer, devenait un hommage indirect au principe, tout comme l'hypocrisie est un hommage à la vertu. Les États-Unis, au contraire, se sont

refusés à supporter quoi que ce soit de la dette cubaine, alors que l'Espagne, en abandonnant l'île, suivant les préliminaires du 12 août, avait le droit de croire qu'elle était libérée des charges pécuniaires de son ancienne colonie.

En second lieu, il est universellement admis, dans les rapports des peuples civilisés, que la guerre est un rapport d'État à État, suivant la fameuse formule de J.-J. Rousseau (*Contrat social*, chap. IV), et que, par conséquent, les particuliers ne peuvent être directement atteints par ses effets, ni dans leurs biens, ni dans leurs personnes, à moins qu'ils ne jouent le rôle de belligérants réguliers ou irréguliers. Pendant l'invasion de 1870, les autorités allemandes, trompées par la qualification de la Banque de France, s'emparèrent des sommes déposées dans les succursales; mais ils les restituèrent, dès qu'on leur eût prouvé que cet argent était la propriété de particuliers ou d'un établissement privé et non celle de l'État. Les Américains, eux, ont retenu, malgré toutes les réclamations, les fonds déposés par des particuliers dans les caisses publiques de Cuba et de Puerto-Rico, et qui constituaient le cautionnement de marchés déjà exécutés.

Troisièmement, les États-Unis ont refusé aux nationaux espagnols de Cuba et de Puerto-Rico d'user de ce droit d'option d'après lequel les habitants des pays annexés peuvent choisir entre leur nationalité ancienne et celle de l'État annexant. Cette faculté est de droit universel et très ancien dans les rapports des peuples civilisés : on la trouve depuis le traité de la capitulation d'Arras en 1640, jusque dans celui de Francfort du 10 mai 1871, en passant par les traités d'Utrecht en 1713, de Rastadt en 1714 et de Turin en 1860. Ce manque d'égards pour la liberté humaine se manifestant par le choix de la nationalité ne pourrait s'expliquer que par le maintien aux États-Unis, où il a été importé d'Angleterre, du principe féodal de *perpétuelle allégeance*, suivant lequel celui qui est devenu national ne peut plus abdiquer sa patrie et se soustraire au souverain. Mais cette règle surannée a été abandonnée par les Anglais dans leur *Acte* du 12 mai 1870; aux États-Unis mêmes, elle a été officiellement condamnée dans les discussions parlementaires, et le gouvernement de Washington l'a rendue lettre morte par de nombreuses conventions avec d'autres États, notamment avec ceux de l'Allemagne en 1868. Pourquoi donc, contrairement au droit général sur lequel l'Espagne pouvait implicitement compter, ressusciter une disposition juridique que le régime féodal pouvait seul expliquer et qui, de l'aveu des Américains, est incompatible avec l'état de nos idées et de nos mœurs contemporaines?

Enfin, l'article 3 des préliminaires prévoit la situation des Philippines. Son texte doit être rapproché de celui des deux articles précédents, pour que l'on en puisse bien saisir la portée. L'article 1er porte abandon pur et simple de la souveraineté espagnole à Cuba,

sans que le souverain futur soit désigné. C'est affaire aux États-Unis de s'entendre avec les Cubains et de les placer sous leur autorité, ou de les laisser indépendants, ou de les subordonner à leur protectorat : il y a abandon de l'île, il n'y a pas cession. Dans l'article 2, au contraire, l'île de Puerto-Rico, à titre de remplacement d'une indemnité de guerre que l'Espagne ne peut payer, est formellement cédée aux États-Unis qui la subordonnent à leur souveraineté immédiate. Quant aux Philippines, d'après l'article 3, il est dit seulement que les États-Unis occuperont la ville, la baie et le port de Manille, en attendant la conclusion d'un traité de paix qui déterminera le contrôle et le gouvernement de l'archipel. Rapprochée des deux précédentes, cette disposition ne peut avoir qu'un sens : c'est que si l'Espagne *abandonne* Cuba, si elle *cède* Puerto-Rico, elle maintient sa souveraineté sur les Philippines, sauf aux États-Unis à occuper provisoirement le point central et politique de l'archipel, jusqu'à ce que le régime nouveau des îles ait été réglé d'un commun accord avec l'Espagne. La conduite des États-Unis s'explique alors très bien ; après avoir affranchi Cuba du joug espagnol, après s'être payés de leurs frais en prenant Puerto-Rico, mis en goût d'émancipation humanitaire par leurs succès, ils exigent que l'Espagne, sans renoncer à la domination sur les Philippines, leur assure un meilleur gouvernement ; comme garantie, ils prennent un gage par l'occupation de Manille jusqu'à ce que satisfaction leur soit donnée. Leur prétention, affirmée depuis, de garder l'archipel pour eux, est donc une violation manifeste de la convention conclue. Que l'on n'objecte pas, d'ailleurs, la capitulation de Manille survenue le 14 août ; elle est postérieure aux préliminaires signés le 12, et l'on sait que, quelles que soient les opérations militaires réalisées après des préliminaires, elles restent sans effet, même quand elles sont accomplies par les combattants dans l'ignorance de l'accord intervenu entre leurs gouvernements. Cet accord a pour conséquence essentielle d'arrêter les hostilités, sauf réserve formelle comme celle qui fut faite dans les préliminaires de Versailles en 1871 pour l'armée de l'Est et qui, portée trop tard à la connaissance de nos troupes, détermina la désastreuse retraite sur le territoire suisse. On conçoit, en effet, que les préliminaires étant arrêtés suivant la position actuelle des deux belligérants, tout ce qu'ils contiennent serait remis en cause si les hostilités se prolongeaient pendant le cours des négociations, au risque de modifier sans cesse, suivant les succès et les revers, les prétentions respectives des deux parties.

Sans pousser jusqu'au détail la critique des conditions imposées dans le traité de paix par les États-Unis à l'Espagne incapable d'y résister, ce qui précède suffit pour juger leur conduite au point de vue du droit des gens. Les peuples vaincus protestent toujours contre

les exigences trop grandes du vainqueur; leur intérêt et leur dignité le commandent. Mais, du moins, s'ils ont l'espoir de s'en affranchir plus tard, grâce à ces retours qui remplissent l'histoire et que les efforts patients d'une nation peuvent hâter après sa défaite, ils ne contestent pas la valeur juridique du traité qu'ils ont subi et ils s'y conforment. La France, après l'observation scrupuleuse de la paix de Francfort, attend et prépare la réparation. L'Espagne, en présence d'exigences extorquées par la force, contrairement à la parole engagée envers elle, ne cède qu'à la violence; elle peut en appeler, non pas seulement à la fortune meilleure, mais au droit rétabli dans les rapports des peuples.

Frantz DESPAGNET,
Professeur de droit international
à l'Université de Bordeaux.

LA RÉDACTION : Ernest MÉRIMÉE, Pierre PARIS, Georges CIROT.
Georges RADET, *Directeur-Gérant.*

Vol. I. Avril-Juin 1899 N° 2.

Bulletin hispanique

ORNEMENT EN BRONZE TROUVÉ A MARCHENA

(ANDALOUSIE)

Notre ami M. Arthur Engel a envoyé à la Société de Correspondance hispanique les photographies que je reproduis et commente aujourd'hui en son nom (voir la planche II). Il y a joint quelques détails précis sur la découverte et l'histoire du bronze représenté.

L'objet a été découvert en 1898, au *Cerro de Montemolin*, près de Marchena. Ce n'est pas la première fois que des antiquités se rencontrent sur cette colline, bien connue des archéologues andalous; mais celle-ci est sans doute la plus intéressante. Elle fait actuellement partie du cabinet de D. Domingo de Goyena, grand collectionneur d'objets anciens à Séville, qui possède encore de beaux marbres provenant d'Italica. Le bronze est resté exposé pendant des semaines au Casino de Marchena, sans que personne se souciât de l'acheter; M. de Goyena l'a acquis pour un prix modeste. M. Engel ajoute que l'objet mesure 18 centimètres de haut et 18 de large (mesures extrêmes), qu'il est bien patiné, et aussi que la photographie, manquant de détails, donne une idée imparfaite de l'original.

Le sujet n'est pas douteux : c'est le combat d'un Grec contre une Amazone, si l'on veut, d'Achille et de Penthésilée. Il n'est pas, on le sait, de représentation plus fréquente dans l'Antiquité; le motif, qui permettait d'opposer dans une action violente les formes de la femme à celles de l'homme, est tout particulièrement aimé des artistes grecs et romains, depuis les grands sculpteurs et décorateurs de temples jusqu'aux peintres céramistes.

Et parmi tant d'amazonomachies, que ce n'est point ici le lieu d'énumérer, l'épisode que retrace le bronze espagnol n'est pas un des plus rares. A l'époque classique, sur le bouclier de la Parthénos, sur la

frise du temple d'Athéna Niké à l'Acropole d'Athènes, sur la frise de Phigalie, sur celle du Mausolée, sur celle du Héroon de Gjœlbaschi-Trysa, on voit un guerrier saisir une Amazone à la chevelure, la tirer violemment en arrière pour l'abattre de son cheval. Le même groupe, à l'époque romaine, se retrouve jusqu'à six fois dans la frise du temple d'Artémis Leucophryné, à Magnésie, et il est à peine besoin de signaler la place qu'il occupe par deux fois sur le sarcophage de Salonique.

L'art industriel l'a fréquemment emprunté à la grande sculpture : vases peints, boîtes de miroirs, cistes de bronze gravées, le reproduisent à l'envi; il ne faut donc pas s'étonner d'en rencontrer une représentation nouvelle.

Comme notre image manque un peu de netteté, il est bon d'en faire une description minutieuse. L'objet, travaillé, comme on le voit, sur ses deux faces, se compose d'une douille en forme de pyramide tronquée décorée sur ses deux faces les plus larges d'une sorte de palme dont les minces feuilles s'étagent en éventail à droite et à gauche de la tige centrale. Sur les petites faces, à la base et près du sommet, viennent se souder deux anneaux symétriques en forme de D. A la partie inférieure de la panse, ces D sont ornés dans le sens horizontal d'une torsade bordée de deux moulures, et surmontée de deux cornes plus ou moins dépointées et émoussées. Le motif fait saillie et rompt la ligne courbe extérieure de l'anneau; à la naissance supérieure de cette même panse sont fixées deux têtes d'animaux qu'il est assez difficile d'identifier, avec leurs longues oreilles pointues et leurs cornes dressées en avant, leurs arcades sourcilières saillantes, leurs joues proéminentes, leurs gueules hérissées de crocs, et leurs barbes de boucs.

Ces têtes ne sont pas là à titre purement décoratif; elles servent à supporter les figures du groupe que forment le guerrier, l'Amazone et son cheval. L'artiste a imaginé que la courbe des anneaux et le sommet de la douille sont comme un terrain accidenté où se passe l'action. Il a figuré le Grec dans l'attitude d'un homme qui escalade une pente raide. Sa jambe droite est tendue, le pied posé en travers sur le D, sa jambe gauche est pliée, et le pied prend une assise solide en butant contre le sommet du tronc de pyramide. Mais, pour avoir un aplomb plus résistant, il s'appuie contre la tête de monstre; on voit même un tenon de bronze qui va, par derrière, soutenir sa cuisse droite. Quant au cheval de l'Amazone, qui s'enlève au galop sur les pattes de derrière, la partie antérieure de son ventre repose franchement sur la tête de l'animal situé de son côté, et qui joue ainsi le même rôle que les troncs d'arbres dans un certain nombre de figures de chevaux ou de statues équestres. De plus ses pattes de derrière sont collées de part et d'autre au sommet de la douille, sans quoi il serait véritablement suspendu en l'air, car ses sabots ne reposent sur

rien. Il faut remarquer aussi que la queue relevée vient s'appliquer par son extrémité au genou et à la cuisse du héros.

Il y a dans cette disposition beaucoup de maladresse, il faut en convenir, et la forme de l'objet à décorer a fort embarrassé l'auteur; seule l'attitude du guerrier est trouvée avec quelque bonheur. Quant aux figurines, elles n'ont rien d'original. Le guerrier est coiffé d'un grand casque dont les bords sont évasés, et que surmonte un haut et large cimier; il est malaisé de dire si cette forme est plutôt grecque ou romaine. Sous une cuirasse coupée à la taille, il portait une tunique plissée que l'on voit pendre à double étage jusqu'aux genoux, et dont les manches s'arrêtaient aux coudes; il est assez difficile de distinguer si les jambes sont nues ou couvertes de cnémides, et si les pieds sont chaussés. La main droite a été coupée, et avec elle a disparu l'épée que le héros brandissait pour tuer son ennemie.

Celle-ci est vêtue simplement, suivant la mode ordinaire des Amazones depuis l'âge classique, d'une tunique semblable à celle que porte l'Amazone de Polyclète, c'est-à-dire courte, serrée à la taille, sans manches, et laissant nus toute l'épaule et le sein droits; elle est chaussée d'endromides; c'est, en un mot, le costume de Diane chasseresse. Elle a perdu son casque à la bataille, et sa lance (ou sa hache) est tombée de la main droite; mais elle tient encore au bras gauche son bouclier. Sur le corps du cheval on ne voit aucune trace de selle ni même de housse; la bride, s'il y en avait une, a disparu.

L'objet semble coulé dans un moule usé; les lignes sont émoussées, les reliefs amollis, et comme les figures sont de très petites dimensions, le style de l'exécution paraît plus que médiocre. On ne peut, par exemple, que critiquer le cheval dont la tête est trop petite, l'encolure massive, l'arrière-train lourd, tout le corps mou de forme et raide d'allure. Mais il ne faut pas refuser à l'ensemble quelque mérite de composition et de mouvement. Le geste du guerrier est juste et franc; le torse est bien assis sur les jambes; le mouvement de la tête inclinée un peu à gauche, l'élan du bras qui va frapper sont heureux, et toute la figurine est de bonne tenue. De même, l'Amazone retirée violemment en arrière et ployée sur la croupe de son cheval est habilement campée; son bras droit se rejette tout d'un trait en arrière, comme pour dégager la chevelure de l'étreinte dangereuse, et son bras gauche, armé du bouclier, se tend en avant, au contraire, comme pour rétablir l'équilibre. Par un mouvement non moins juste, la jambe droite se plie; l'Amazone cherche à se cramponner du mollet et du talon au flanc de sa monture, tandis que sa jambe droite, lancée en avant, se raidit et se crispe, inutile et désemparée.

En somme, l'artiste n'a pas maladroitement interprété un modèle emprunté à la grande sculpture, et devenu banal. Si l'on compare ce petit bronze au groupe analogue du sarcophage de Salonique, par

exemple[1], on voit que l'avantage de la simplicité et du goût ne reste pas au marbrier. Ses figures sont plus théâtrales et d'un mouvement moins décidé; le cheval semble à la parade, et les draperies de l'Amazone se contournent en plis trop capricieux. Sur la frise de Magnésie, il y a cinq groupes que le nôtre rappelle de plus près : celui où l'on voit une Amazone en lutte avec Hercule[2], et quatre autres où le héros n'est pas spécialement désigné[3]; mais outre leur incontestable monotonie, ils ont au plus haut point les défauts inhérents à cette composition lâchée, à toutes ces figures rondes et basses, de facture molle et sans sincérité, où l'art gréco-romain de la décadence se montre si peu à son honneur. Le bronze de Marchena a plus de tenue et s'inspire de meilleurs modèles, ou, du moins, il interprète les originaux de la belle époque avec plus de franchise. A ce titre, le monument espagnol mérite de prendre place parmi les meilleurs spécimens d'art industriel romain inspirés par des œuvres d'artistes.

Par malheur, il me semble presque impossible de déterminer avec assurance quelle était la destination de l'objet. M. Engel, en me le communiquant, le signalait comme un fragment d'enseigne romaine, et cette idée me parut d'abord acceptable. Mais à la réflexion, la chose semble au moins douteuse. A parcourir avec soin le mémoire de M. de Domaszewsky sur les enseignes romaines[4], on s'aperçoit vite que ce duel d'Amazone et de Grec n'a rien de commun avec les figures qui décorent parfois les *signa* des légions ni des cohortes; il ne peut être comparé ni à l'aigle, ni à la tête de bouc, ni à la main ouverte, ni à aucune des images de divinités, de Victoires, par exemple, qui surmontaient ou ornaient les étendards, et qui toutes avaient une signification très spéciale et très nette. D'autre part les mesures du bronze de Marchena me paraissent bien petites pour qu'on ait pu l'utiliser au sommet d'une enseigne. Sur ce point, du reste, je ne suis pas très affirmatif, car M. de Domaszewsky n'a pas donné les dimensions des *signa* qu'il a énumérés et décrits[5], et l'on ne peut apprécier que très approximativement la grandeur des divers éléments qui les constituent.

M. de Domaszewsky n'a pas fait rentrer dans son étude un objet de bronze publié dans le *Voyage archéologique* de Le Bas[6] sous ce titre : *Étendard de bronze trouvé à Athènes*, et qu'il signalait dans une

1. Clarac, *Musée de sculpture*, II. pl. 117 A.
2. Clarac, *Musée de sculpture*, II, pl. 117 D, n° 6.
3. *Ibid.*, pl. 117 E, n° 10; 117 E, n° 11; 117 F, n° 13; 117 I, n° 29.
4. Von Domaszewsky, *Die Fahnen in römischen Heere* (dans les *Abhandlungen des Arch.-epigraphischen Seminares der Universität Wien*, Heft V).
5. La chose s'explique parce que ces enseignes sont connues presque exclusivement par les monuments figurés, bas-reliefs d'arcs de triomphe, monnaies, etc.
6. Le Bas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, pl. 109. Cf. V. Duruy, *Histoire des Romains*, III, p. 531.

lettre à Villemain, le 20 juillet 1844, en le désignant comme *la monture en bronze d'un étendard romain*[1]. Il s'agit de deux anneaux disposés de part et d'autre d'une tige et reliés par une plaque de bronze tantôt pleine, tantôt découpée à jour. La tige se termine en bas par une large douille conique, en haut par une figurine de dieu qui porte sur sa tête, comme le ferait une cariatide, un motif formé de deux lions affrontés et dressés contre un vase. Au-dessous de ce dieu on voit disposées trois autres images divines, Athéna, Artémis et Arès. A la partie inférieure, au-dessus et de part et d'autre de la douille, il y avait aussi trois dieux ; celui de gauche a disparu. Enfin, deux lions grimpent en galopant à droite et à gauche sur la courbe des anneaux. L'ensemble est assez léger et gracieux, mais les figures ne dépassent pas la médiocrité banale de l'art impérial. M. de Domaszewsky a écrit à M. Salomon Reinach qu'il ne considérait point ce bronze, auquel le bronze de Marchena m'avait fait songer, comme un étendard ; M. Reinach suppose qu'il a pu surmonter une hampe dans quelque procession religieuse, ou servir de monture à deux miroirs.

L'objet semble perdu maintenant, et l'on n'en connaît pas les dimensions. Dans ces conditions, tout rapprochement avec le bronze de Marchena ne peut être que fort hasardé. Tout au plus peut-on supposer que, si la première hypothèse de M. Reinach est la bonne, l'ornement trouvé en Espagne avait la même destination, soit qu'il ait suffi à lui seul à décorer la hampe d'une bannière, soit qu'il ait joué simplement le rôle de couronnement, comme les deux lions affrontés du bronze athénien.

Mon ami M. Lechat m'indique une autre hypothèse. L'ornement aurait pu servir à décorer l'ἕστωρ d'un joug de char à deux chevaux. Les monuments figurés montrent quelquefois cette pièce surmontée d'une figurine. Une plaque de terre cuite de style archaïque, qu'a publiée O. Rayet, montre, au sommet de l'ἕστωρ, une tête de griffon[2], et c'est aussi une tête de griffon que l'on voit à la même place sur un vase de Milo[3]. Le double D du bronze de Marchena pourrait alors servir à passer les guides[4].

Dans tous les cas, la pyramide creusée en douille qui soutient les figures et le travail des figurines sur les deux faces prouvent que ce n'est pas là une applique, et que le bronze servait à décorer, comme ornement de faîte, un objet assez précieux. C'est, je crois, tout ce qu'il est raisonnable de dire jusqu'à ce que la découverte d'objets analogues, plus complets, vienne éclairer le problème.

Pierre PARIS.

1. S. Reinach, *Voy. arch.* de Le Bas, dans *Bibliothèque des monum. figurés grecs et romains*, p. 102.
2. O. Rayet, *Études d'archéologie et d'art*, p. 326, pl. IV.
3. Conze, *Melische Thongefässe*, pl. III.
4. Cf. Saglio, *Diction. des antiquités*, fig. 4150, art. *Jugum*.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Communications de M. Arthur Engel

Italica. — La Commission des monuments historiques s'est décidée à faire déblayer l'amphithéâtre d'Italica (aujourd'hui Santiponce, aux portes de Séville), et à faire employer à ces travaux les détenus de la prison. Pour cela, elle a fait appel à la bienveillance et au concours du gouverneur de la province, et de l'Académie de l'Histoire; de plus, elle a demandé qu'on fît payer un franc d'entrée à tout visiteur, et songé à donner une représentation exceptionnelle au théâtre San Fernando, pour constituer une caisse de fouilles. L'exécution de ces fouilles, reconnue depuis longtemps nécessaire pour mettre fin au pillage désordonné d'un terrain spécialement riche en antiquités romaines, était depuis quelque temps réclamée à l'envi par les sociétés savantes de Séville et par la presse.

Le 19 janvier, on s'est mis à l'œuvre, au centre de l'amphithéâtre. M. Pérala, président de l'Académie de l'Histoire, a visité les travaux; il avait eu avec le gouverneur, M. Laa, des entretiens importants au sujet de la surveillance et de la protection des fouilles (d'après *El Porvenir,* 23 et 31 janvier 1899, et *El Noticiero de Sevilla,* 10 et 19 janvier 1899).

Les fouilles semblent s'être bornées à déblayer les galeries et l'arène de l'amphithéâtre, envahies par les alluvions d'un ruisseau qui s'y déverse trop souvent.

Il y a peu de mois, on avait découvert quelques tombeaux dans le jardin d'une maison située sur le bord de la route de Séville, à l'entrée de Santiponce, et plus anciennement encore différentes mosaïques d'assez de valeur, nombre de monnaies, des amphores et autres objets romains. La trouvaille d'aujourd'hui consiste en deux anneaux d'or avec de curieuses gravures recueillis dans un tombeau romain; ils sont admirablement conservés. (*El Noticiero de Sevilla,* 3 fév. 1899.)

(Ce terrain est sans doute celui où ont été trouvées les inscriptions publiées dans la *Revue des Universités du Midi,* 1896, p. 394 et 395, n°s 3 et 4.)

Palma del Rio (confluent du Guadalquivir et du Genil). — Il y a quelque temps, on avait trouvé une mosaïque sur le bord du

Genil, en face de la *huerta de Barqueta*. Avant-hier quelques jeunes gens allèrent la voir; ils en déblayèrent une vara (3 pieds) carrée. Voyant les jolis dessins qu'elle présentait, ils la couvrirent à nouveau de terre pour revenir le jour suivant. Mais les locataires du terrain, croyant rencontrer un trésor, enlevèrent la mosaïque pendant la nuit, en trois ou quatre morceaux.

Elle présentait des inscriptions qui n'ont pas pu être déchiffrées; on n'a pu lire que CONSS sur un fragment, et SEVI sur un autre. Sur divers débris il y a des lettres romaines qui semblent indiquer une date.

Le tout servait de pierre à un sépulcre. Les ossements se pulvérisaient à la moindre pression. Le dessus du tombeau était en forme de voûte, haute d'une vara, d'où pendait un lacrymatoire que les paysans brisèrent, croyant y trouver de l'argent. La mosaïque représentait, entre autres dessins, le portrait d'une belle jeune fille, d'un mètre de haut environ, et deux jolis canards.

Depuis lors on a trouvé d'autres sépultures. La première contenait un squelette dans un cercueil de plomb. (*El Noticiero de Sevilla*, 15 décembre 1898.)

Mondoñedo (Galice). — La *Voz de Galicia* a reçu une lettre de Mondoñedo relatant une trouvaille archéologique faite dans cette ville. C'est un objet d'or massif, une sorte de barre de quarante à cinquante centimètres de large, recourbée en un bout en forme de crosse et terminée de l'autre par des ornements. Autour de la barre s'enroule en spirale un cordon d'or, laissant seulement au centre un espace suffisant pour saisir l'objet Il pèse quarante et quelques onces, et a été vendu 9,000 réaux. C'est peut-être le sceptre d'un roi ou l'insigne de quelque dignité religieuse. Quelques personnes pensent que c'est une œuvre celtique, et d'autres voient dans la décoration quelques réminiscences de caractère égyptien. (*El Noticiero de Sevilla*, 30 janv 1899.)

(Section de Bordeaux.)

RÉCEPTION DE M. JOSÉ RAMÓN MÉLIDA

A L'ACADÉMIE DE SAN FERNANDO

Le 25 mars dernier, notre collaborateur et ami D. José Ramón Mélida, chef de la première section du Musée archéologique national (antiquité classique), a été reçu en séance publique par l'Académie royale des Beaux-Arts de San Fernando, en remplacement de D. Pedro de Madrazo. Il y a prononcé un important discours sur le déve-

loppement de le peinture grecque. Nous avons plaisir à donner ici la description qu'il a faite, en passant, d'un beau vase inédit :

« Je veux attirer votre attention sur un de ces vases (les lécythes blancs attiques), pièce unique, si exceptionnelle que, pour ma part, je n'en connais aucune de semblable, et que, même au musée d'Athènes, qui possède la plus nombreuse collection de lécythes, il n'y a rien qu'on lui puisse comparer. Certainement le lécythe blanc de Madrid est la meilleure conquête qu'ait faite pour notre Musée archéologique national, entre tant d'autres, M. de La Rada. Ce vase n'est pas seulement extraordinaire par sa taille, bien inusitée à coup sûr; il l'est beaucoup plus encore parce que ses figures — naturellement fort grandes aussi — sont franchement modelées, comme celles des peintures murales ou des tableaux de la même époque. Par malheur, le mauvais état de conservation du vase ne peut permettre de jouir que de deux des trois figures qui le décorent, et dont les couleurs, par endroits, évidemment par suite de l'action du temps et des agents extérieurs, se sont modifiées... Le sujet n'est pas neuf dans cette classe de vases funéraires que la piété des anciens plaçait dans les tombeaux attiques. C'est l'offrande posthume. Le mort, un jeune homme, de type athlétique, est assis devant la stèle funéraire, avec la poitrine et le bras découverts et nus, le reste du corps enveloppé dans un manteau blanc. La stèle est couronnée de feuilles d'acanthe, et parmi elles on prendrait pour un éventail de plumes de paon royal ce qui n'est qu'une palmette formée de feuilles jaunes et vertes. Cette figure est tournée vers le côté gauche et fait face à celle qui fait l'offrande, une femme voilée d'une draperie d'un bleu violet, qui permet de voir le visage, au noble profil, et les cheveux, dont les mèches, sur les deux figures, sont assez détaillées. De la troisième figure, qui suivait la seconde, on ne voit plus qu'un fragment des plis de la robe, de couleur jaune. Une large bande de même couleur, de ton ocre, court au-dessous des figures, leur prêtant appui. Toute la composition se détache sur le fond blanc, légèrement teinté de la panse du vase, qui fut peint après la cuisson. Le procédé est analogue à la fresque, employée presque toujours avec une couleur assez épaisse. On peut surtout apprécier le modelé aux visages, dont le ton s'est un peu obscurci. Le dessin, très léger, est très correct, et les deux figures, nobles d'attitudes, ont un sentiment religieux délicatement exprimé. »

M. Juan de Dios de La Rada y Delgado a répondu à M. Mélida, dont il fut le maître et dont il s'est depuis longtemps attaché la précieuse collaboration au Musée dont il est le conservateur général. Il a fait en termes émus l'éloge du récipiendaire, dont, mieux que personne, il est à même d'apprécier le zèle, le goût et le jeune talent de littérateur et d'archéologue.

P. P.

UN NOUVEAU ROI WISIGOTH

M. Arthur Engel a fait connaître dans la *Gazette numismatique*[1] une monnaie gothique portant au droit la légende D. NE SVNIEFREDVS RE., et au revers TOLETO PIVS. On ne connaît pas de roi wisigoth de ce nom. M. Engel a donc cherché une identification raisonnable. Il a proposé celle du *Cuniefredus comes spathariorum*, chef des gardes armés de l'épée (spatha), l'un des seize ou dix-sept[2] fonctionnaires du palais dont les signatures figurent au bas des actes du huitième concile de Tolède (653). Loaisa donne *Cunifredus;* Labbe, *Cunefridus*. On trouve *Cumefrendus* dans Migne (LXXXIV, c. 430). On verra dans l'article de M. Engel[3] les raisons pour lesquelles il s'arrête de préférence à ce personnage. Voici ce qu'il a bien voulu nous écrire à ce sujet : « On me fera peut-être observer que l'initiale du nom de roi est C dans les textes et S sur la monnaie ; que Cuniefred n'est pas Suniefred. Pourtant S pour C n'a rien qui m'étonne, surtout dans un pays d'influence byzantine. A Byzance, sur les sceaux, sur les monnaies, C pour S ou Σ est la règle ; la substitution a pu s'opérer aussi bien dans un texte wisigothique. POΔAS, RECCESVINΘVS sont d'autres exemples, d'autres substitutions analogues, fournies par les monnaies. D'ailleurs, pour qui connaît les extraordinaires variantes du nom royal sur les monnaies wisigothiques, ce détail, sans aucun doute, paraîtra bien peu de chose. »

Il me semble toutefois qu'il reste une difficulté et je la soumets à M. Engel. Les premières années du règne de Reccesuinthus furent troublées par la révolte d'un certain nombre de grands, parmi lesquels était un certain Froya ; et M. Engel pense que *Suniefredus — Cuniefredus* a pu être un de ces rebelles, qui se serait, par conséquent, emparé de Tolède, la capitale définitive des Wisigoths depuis un siècle. Or, le huitième concile de Tolède eut à décider, sur la demande de Reccesuinthus lui-même, si celui-ci, dans l'intérêt du royaume et pour le rétablissement de la paix, pouvait être délié du serment qu'il avait fait d'être inexorable pour les révoltés. Le roi se trouvait placé entre la crainte d'être parjure et celle d'être inhumain (et mauvais politique). La question fut, comme bien on pense, résolue par le

1. 1898.
2. Dix-sept dans Migne (LXXXIV, c. 430), seize dans Labbe (VI, 411).
3. D. José J. Gómez, un de nos correspondants de Séville, en a donné une traduction espagnole dans la *Andalucía Moderna* du 18 décembre 1898.

concile dans le sens de l'indulgence. Nous avons les considérants, assez longs, de sa délibération. L'argumentation se réduit à ceci : « Notre repentir peut faire revenir Dieu sur ses plus terribles serments; un roi doit agir de même à l'égard de ses sujets révoltés [1]. » Le roi pardonna donc à ses vassaux. — Mais je suis tout de même étonné de voir l'un d'eux, qui aurait donc usurpé le trône à Tolède même, signer, dans ce même concile où l'on délibère sur la manière dont on traitera les rebelles, en qualité de *comes spathariorum*. Il avait donc eu déjà son pardon, et, avec son pardon, une compensation? Cela nous ferait voir en Reccesuinthus un homme bien généreux ou bien habile. Mais pourquoi alors consulte-t-il les évêques de son royaume sur la question de savoir s'il doit, comme il l'a juré, exterminer les coupables ou leur pardonner?

M. R. Mowat vient d'émettre, dans la *Revue numismatique* (1er trimestre 1899), une hypothèse qui mérite d'être examinée.

Il place ce « pronunciamiento » de Suniefred à la fin du règne de Reccesuinth, ou de préférence au début du règne de Wamba (672-680) pendant la guerre que celui-ci eut à soutenir contre les Vascons, puis contre Hildéric et Paul. Cette date est-elle admissible?

L'historien de cette guerre, Julien, qui, d'après ce que nous dit son biographe et successeur médiat Félix, semble avoir passé toute sa vie à Tolède, qui en devint évêque en 680, ne parle pas de Suniefred, dont il connaissait pourtant l'usurpation, cela va de soi, si celle-ci eut lieu vers 672. D'où viendrait ce silence?

Ce n'est d'abord pas pendant la guerre contre Paul que le Suniefred en question a dû s'emparer du pouvoir à Tolède. Dans le récit de Julien, quand Wamba revient dans cette ville, après six mois d'absence, traînant à sa suite les vaincus, on voit qu'il y rentre comme les *imperatores* rentraient à Rome, pour y triompher, non pour y restaurer son autorité méconnue ou reprendre, par la force, possession du siège de son empire.

Il n'a de vengeance à exercer que contre Paul et les révoltés du Nord. Comment Julien, dont le but, ainsi que l'a remarqué Ébert [2], est de « donner un exemple aux méchants par la chute des séditieux », a-t-il pu oublier un exemple aussi éclatant que le châtiment qu'aurait infligé à l'usurpateur Suniefred le glorieux Wamba?

Ce n'est donc pas, en tout cas, durant cette guerre qu'il conviendrait de placer le « pronunciamiento » dont il s'agit.

1. Migne, c. 420.
2. *Histoire générale de la littérature du Moyen-Age en Occident*, t. I, p. 639 de la traduction française.

Il y a, au début du récit de Julien, une chose assez surprenante : c'est ce qu'il dit de l'intervalle que Wamba mit entre son élection et son sacre *per sacerdotis manus*. Il se trouvait dans le territoire de Salamanque, à cent vingt milles de Tolède, quand il fut élu ; et il n'entre à Tolède, pour s'y faire oindre, que dix-huit jours après. Julien cite ce chiffre deux fois ; il insiste sur ce retard et l'explique par le désir qu'avait Wamba de ne pas être sacré ailleurs qu'à Tolède [1]. Il ne faut pourtant pas dix-huit jours pour parcourir cent vingt milles romains, soit cent soixante-quinze kilomètres, même quand on a à traverser la sierra de Guadarrama ou celle de Gredos. Comment le roi élu n'a-t-il pas plus de hâte à se rendre au siège même de la monarchie wisigothique ? Il sait pourtant bien, comme le dit Julien, que c'est là seulement qu'il pourra faire accepter son autorité aux provinces éloignées et que, tant qu'il n'y sera pas, il risque de passer pour un usurpateur.

On pourrait donc se demander si Julien n'a pas tout simplement passé sous silence la vraie raison de ce retard étrange, la présence d'un compétiteur dont l'élection aurait été plus légale que celle de Wamba, et qui, lui, n'avait pas laissé traîner les choses en longueur, se faisant tout de suite sacrer et faisant vite frapper sa monnaie; qui, pourtant, traîtreusement frappé peut-être, avait disparu pour faire place à Wamba, le *véritable usurpateur*. On conçoit que si les choses se sont passées ainsi, le panégyriste de Wamba n'ait pas tenu à les consigner dans son ouvrage.

L'élection de Wamba était bien légale, sans doute, en ce sens qu'elle s'était faite conformément aux prescriptions du dixième canon du huitième concile de Tolède, au lieu même où était mort Reccesuinth, c'est-à-dire dans la villa de Gerticos. Mais quelle élection ! C'est aux funérailles du roi : tout à coup la foule acclame Wamba ; celui-ci cherche à se dérober. La scène rappelle celle de Tibère se faisant supplier par le Sénat d'accepter l'empire. On crie, on se roule aux pieds de Wamba *(unitis vocibus intonant, et catervatim ne postulantibus abnueret sub pedibus obvolvuntur)*. L'un des assistants va jusqu'à le menacer de mort s'il n'accepte la couronne : les flatteurs de Tibère sont dépassés. Si c'est ainsi qu'eut lieu la transmission des pouvoirs, elle a bien pu se faire par erreur des deux côtés à la fois ; un compétiteur moins modeste

1. ... Dilato unctionis tempore usque in nonum decimum diem, ne extra locum sedis antiquæ sacraretur in principem. .. Ungi se tamen per sacerdotis manus ante non passus est, quam sedem adiret regiæ urbis, atque solum peteret paternæ antiquitatis, in qua sibi opportunum esset et sacræ unctionis vexilla suscipere et longe positorum consensum in electione sui patientissime sustinere. Scilicet ne citata regni ambitione permotus usurpasse potius vel furasse, quam percepisse a Domino signum tantæ gloriæ putaretur. Quod tamen prudenti differens gravitate nono decimo postquam regnum susceperat die Toletanam urbem ingreditur (*España Sagrada*, VI, ap. ult. ; Migne, *Patr. lat.*, LXXXXVI).

et plus prompt à saisir les bonnes occasions (notre Suniefred), élu par sa coterie, a pu partir avec les siens à Tolède, s'y faire sacrer et mettre de son côté à la fois le fait accompli et la légalité.

L'hypothèse que j'émets est bien fragile : c'est celle à laquelle en dernière analyse se réduirait celle de M. Mowat, car je ne vois pas d'autre façon d'expliquer le silence que garde Julien au sujet de ce Suniefred, si tant est qu'il faille placer dans la période qu'embrasse le récit de l'évêque de Tolède le règne de ce monarque, qui n'a laissé de lui d'autre souvenir qu'un énigmatique triens. — Quant à la fin du règne de Recceswinth, c'est pour nous le vide, et l'on peut y placer tout ce qu'on veut.

G. CIROT.

ARMANDO PALACIO VALDÉS[1]

Parmi les romanciers espagnols contemporains, Palacio Valdés est un des plus sympathiques. Il a écrit déjà une vingtaine de romans d'une rare distinction. La sincérité absolue de l'artiste, son souci profond de la vérité, son horreur de ce qu'il appelle *l'effectisme*, et qui n'est que la recherche de l'effet mis à la place de l'émotion vraie, répandent dans tous ses livres un charme pénétrant. Et cependant, si l'on cherche son nom dans les livres des critiques espagnols, on ne le trouve qu'après les grands noms officiels des Galdós, des Valera, des Pereda. Ses romans ne sont pas un gros événement; la presse ne les annonce pas longtemps à l'avance; ils apparaissent discrètement. La chose est si rare aujourd'hui qu'elle doit passer pour qualité. C'est que pour Palacio Valdés l'art n'est pas un moyen d'arriver à une popularité à laquelle il attache trop peu de prix : « Si la gloire vaut quelque chose, ce qui est discutable, je n'en conçois pas de plus grande ou de plus désirable que celle de faire penser ou sentir à son prochain,

1. Armando Palacio Valdés est né en 1853, à Entralgo, village des montagnes des Asturies, qu'il a décrit dans *El señorito Octavio* et dans *El idilio de un enfermo*. Il passa une partie de son enfance à Avilés (Nieva dans *Marta y María*). Il fit ses études secondaires au collège d'Oviedo (Lancia dans *El maestrante*). Il alla faire son droit à Madrid et songea à se livrer à l'étude de l'économie politique. Il commença par publier quelques articles sur ces matières. Il devint vite secrétaire, à l'Athénée, de la section des sciences politiques et sociales, et en 1876 il fut chargé de la direction de la *Revista Europea*, la revue la plus importante de cette époque. Pour mettre un peu de variété et d'agrément dans une publication si austère, il écrivit des portraits humoristiques des romanciers, des poètes et des orateurs en vue; entre temps, le goût de la littérature lui vint, et en 1879 il quittait la revue pour écrire son premier roman, *El señorito Octavio* (1881). Depuis lors, il a publié un volume presque tous les ans : *Marta y María* (1883); *El idilio de un enfermo* (1883); *Aguas fuertes* (1884); *José* (1885); *Riverita*, 2 vol. (1886); *Maximina*, 2 vol. (1887); *El cuarto poder*, 2 vol. (1888); *La hermana San Sulpicio*, 2 vol. (1889); *La Espuma*, 2 vol. (1890); *La Fé* (1892); *El maestrante* (1893); *El origen del pensamiento* (1894); *Los majos de Cádiz* (1896); *La alegría del capitán Ribot* (1899).

à travers le temps et la distance, ce que nous avons pensé et senti, de le faire pleurer avec ce qui nous a fait pleurer, et rire avec ce qui nous a fait rire; de l'obliger à vivre ainsi de notre propre vie, à manger de notre chair et à boire de notre sang, selon la sublime expression de l'Évangile. Comment comparer avec une telle gloire celle d'être fêté par le vulgaire, et adulé par les journaux, lorsque nous voyons tous les jours que des applaudissements pareils, plus chaleureux même, se donnent au sot comme au savant, à celui qui connaît son art comme à celui qui l'ignore? »

Il a peu de souci des réputations brillantes et subites qui traînent après elles « l'inquiétude et la douleur, et renferment les noires désillusions comme la fleur la plus belle cache parfois un ver hideux ». Il n'est pas un homme de lettres de profession; il lit peu de journaux et peu de livres. Il fuit avec un soin jaloux la vie de la rue; il évite de s'engager dans les coteries du monde de la littérature; il n'a guère de relations avec la foule de ceux qui se donnent pour les représentants de la vie artistique. Il n'est auteur que lorsqu'il écrit; hors de son cabinet, ce n'est plus que l'homme du monde, plus cultivé, plus distingué, parlant de tout et avec tous, et écartant de la conversation tout ce qui peut sentir, même de très loin, le métier.

Il n'aime pas la presse, et la critique littéraire lui paraît plus nuisible qu'utile: « En supposant, dit-il, qu'un critique ait de l'instruction, le sentiment de l'art et un goût exquis, ce qui est supposer beaucoup; en supposant aussi qu'il écrive avec une entière bonne foi, ce qui est supposer davantage, il peut encore se tromper, et se trompe souvent, parce qu'il manque d'indépendance dans le caractère et dans le jugement. » Il y a des journalistes dans ses ouvrages, il y a même un critique littéraire; les portraits en sont peu flattés[1]. Il a dû souffrir de leurs attaques dans sa vie. Il parle quelque part « de blessures encore saignantes avec lesquelles la littérature

1. Il a débuté lui-même par la critique littéraire et il parle dans un de ses livres, avec une certaine ironie, du temps où « d'un doigt infaillible il signalait aux écrivains le chemin qu'ils devaient suivre ».

n'a rien à voir ». Ne prenons pas ces protestations au pied de la lettre. Il avoue que les artistes, à cause de leur exquise sensibilité, supportent mal l'injustice, que la critique les blesse cruellement. Son *Mario* souffre le jour où la presse tout entière se détourne de lui pour donner ses éloges aux génies officiels et aux gloires reconnues. Palacio Valdés a mis dix ans à triompher de l'indifférence du public et des journalistes. Aujourd'hui, ses œuvres sont lues dans le monde entier. Il est fier d'une victoire si fièrement et si noblement achetée; il la préfère à la gloire immédiate que peut donner un succès retentissant et toute une presse favorable. Il s'est élevé sans doute au-dessus des critiques mesquines et des jalousies de métier; toutefois, quelque généreux que l'on soit, on garde toujours au fond du cœur un souvenir amer de ceux qui dans la lutte nous ont frappés par derrière. Témoin le pessimisme mélancolique et attendri de toutes ses œuvres; témoin cette vie intérieure et retirée, et ces rêves d'une existence plus sereine, éloignée des misères de ce monde bas et méchant.

... La nuit arrivait .. Oh! pouvoir errer à travers les régions de l'air, au milieu des brises et des rayons de lumière! Le jeune artiste sentit une émotion intense qui emporta son âme hors de lui et la tint suspendue dans un paradis de clarté et d'allégresse immortelle!

Oh! pouvoir être un de ces nuages d'or, pensait-il, pour fendre de mes ailes l'immensité de l'azur, pour flotter dans le rose du soir, et secouer la fraîche rosée sur les fleurs endormies! Oh! pouvoir fuir sur les vagues de l'air jusqu'au trône du soleil et habiter les palais des nuits sans nuages! Les épines de la vie blessent ma chair; le froid de la vie glace mon cœur. Soleil glorieux, emporte-moi avec toi, emporte-moi par-dessus la cime des montagnes, par-dessus les flots, par-dessus les plaines vertes et l'écume de l'Océan; emporte-moi loin du rêve triste de l'existence; laisse-moi reposer sous ton pavillon tissé d'étoiles!...

... Mon âme saigne et ne comprend rien... Soleil glorieux, emporte-moi avec toi, conduis-moi au temple de la Vérité et de la Bonté infinies, au séjour de cette Puissance dans le sein de laquelle toutes les contradictions sont résolues, toutes les douleurs sont calmées. Je veux voir du haut de ces pures étoiles que me cache ta présence cette terre misérable enchaînée à son égoïsme, à sa tristesse, à ses ténèbres...

Un tremblement de désir secouait le corps du sculpteur. Sa face paraissait illuminée d'une lumière immortelle; l'émotion dilatait ses muscles; dans ses yeux en extase, rivés au ciel, tremblait une larme... [1].

1. *Origen del Pensamiento*, 475 sqq.

Un tel artiste, si désintéressé et si dédaigneux de la gloire dont le public est seul dispensateur, est chose assez rare à notre époque pour qu'on s'y arrête.

I

Ses deux romans *la Hermana San Sulpicio* et *los Majos de Cádiz* sont précédés de prologues assez volumineux où il nous dit ce qu'il pense de l'art en général et de l'art du roman en particulier. Palacio Valdés a commencé par faire de la critique littéraire: l'habitude d'analyser les idées des autres a fait peut-être qu'il a examiné les siennes avec plus de soin que ne font la plupart des romanciers[1]. Ces prologues, d'ailleurs, ont été écrits au moment où l'auteur était maître de son public. Celui de *la Hermana San Sulpicio*, le plus important des deux, a été publié après *Riverita* et *Maximina*, ceux de ses romans qui ont été les plus populaires. L'auteur pouvait penser avoir fait le chef-d'œuvre qui le consacrait maître; ses idées étaient mûries par de longues années de réflexion incessante et par des expériences répétées.

En outre, c'était le moment où la lutte entre le vieil idéalisme et la nouvelle école réaliste était le plus vive. Tout ce qui avait un nom dans les lettres avait pris rang dans l'un ou dans l'autre camp. Mme Pardo Bazán, Alas, rompaient tous les jours des lances en faveur de la jeune école; Alarcón, Campoamor proclamaient que « le temple de l'Art était souillé » et protestaient contre « le vandalisme de l'impiété et du mauvais goût ». On échangeait des propos vifs, souvent blessants. Nous avons vu la même querelle en France il y a quelque vingt-cinq ans, et les champions, encore aujourd'hui, n'ont

1. Il est le seul écrivain espagnol qui ait tenté de faire une esthétique du réalisme. Bien qu'il se défende d'avoir rédigé un manifeste, sa profession de foi, tout individuelle qu'elle est, mérite notre attention. Il écrit, et d'autres l'écrivent avec lui, qu'il existe un réalisme espagnol avec ses caractères propres qui le distinguent du réalisme français et du réalisme anglais. Il serait téméraire de croire que nous en trouverons la formule complète dans son prologue, mais nous ne pouvons manquer d'y trouver la plupart des idées chères à ses compatriotes.

pas si bien désarmé qu'on n'entende de temps en temps quelque escarmouche. Querelle de boutique, disent les indifférents, et ils ont raison tant qu'on se contente de se lancer de gros mots sans examiner le fond même du débat. Avec Palacio Valdés, la question s'élève sur le champ. Déjà, dans la *Cuestión palpitante,* Mme Pardo Bazán avait rendu un singulier service aux réalistes en montrant que leurs doctrines étaient à l'origine même de l'art, et qu'elles l'avaient non seulement accompagné mais soutenu dans toute son histoire. Sans entrer dans la mêlée et sans se ranger sous une bannière, Palacio Valdés cherche à établir plus solidement encore ces mêmes doctrines en les appuyant sur la raison même.

Des deux écoles rivales, l'une croit que l'art doit se borner à l'imitation exacte de la nature, l'autre qu'elle doit la modifier en la perfectionnant. Dans l'une, l'art est l'expression exacte de la réalité; dans l'autre, l'artiste, parti de la réalité, s'élance hors d'elle pour atteindre à des formes plus parfaites et plus pures. L'école idéaliste semble croire que beauté et réalité sont des termes incompatibles, et que l'artiste qui peint la nature telle qu'elle est, renonce par cela même à faire une œuvre belle. C'est une erreur, dit Palacio Valdés : non seulement la nature est belle, mais la beauté ne se rencontre pas hors de la nature. On a pu s'y méprendre parfois. Une époque a pu en accuser une autre d'avoir déformé la réalité : la réalité a bien des aspects, et qui peut se vanter de les connaître tous? Qu'on voie comme les artistes de tous les temps se sont réclamés d'elle, même ceux qui passent pour l'avoir le moins respectée[1]? « La poésie n'est pas un mensonge, mais la vérité plus forte que celle de la vie vulgaire; elle découvre au fond

1. Il est curieux de remarquer que toutes les révolutions, dans le domaine de l'art, se sont faites au nom de la nature. Pour ne parler que de la France : Corneille, en transportant l'action dans l'âme des personnages, rompait avec les intrigues peu naturelles de ses devanciers. Boileau, Molière, Racine ne voulaient pas qu'on « s'écartât de la nature d'un pas ». Voltaire supprima les banquettes et habilla les acteurs à l'antique au nom de la vraisemblance. Victor Hugo veut mêler le grotesque au tragique, parce qu'ils se trouvent sans cesse mêlés dans la nature. Alexandre Dumas père se fait adresser ce compliment par Mme Dorval : « Ah ! c'est trop nature, c'est bête, ça étouffe... Où as-tu donc appris les femmes, toi, tu les sais un peu bien par cœur ! » (*Mémoires,* t. VII, p. 190.) En peinture, voici comment Gustave Geffroy parle des femmes de Degas, l'un des plus illustres parmi les impressionnistes : « Le dessi-

des choses leur être caché, la parcelle de pure flamme qui y dort; elle l'excite et la fait rayonner comme il arrive chez nous que l'âme vivement excitée rayonne à travers le corps, » écrivait Bersot. En d'autres termes, cette émotion particulière, que nous appelons l'émotion esthétique, n'est que le ravissement intense d'une âme qui perçoit, sous les dehors passagers et éphémères d'un objet, ce qu'il y a en lui de permanent, la « parcelle de pure flamme qui y dort », l'*idée*. Et comme la nature tout entière est pénétrée de cette *idée*, il n'y a pas d'être, quelque humble qu'il soit, qui ne puisse nous donner cette émotion. Tout est beau, et le laid n'existe pas. Un être plus parfait que nous, qui ne serait pas soumis aux conditions qui régissent notre pauvre humanité si débile et si imparfaite, un être aux sens plus subtils et plus affinés saurait découvrir en toutes choses le principe divin qu'elles enferment, et vivrait dans l'extase ininterrompue d'une union intime avec la divinité révélée à lui dans son œuvre.

L'artiste n'a donc pas à chercher ces pures jouissances hors de la nature. Il ne doit ni la changer ni chercher à l'embellir; qu'il l'étudie, qu'il s'en pénètre, qu'il découvre, grâce à son âme plus délicate, la parcelle de vérité supérieure, l'*idée,* qui se cache en elle, et il sera ému; qu'il la fasse rayonner ensuite sous forme de poème, de tableau ou de statue, qu'il nous fasse partager la joie ou la douleur de son âme, et son œuvre sera belle.

Et qu'il ne proscrive pas certains êtres du domaine de l'art. Notre faiblesse seule est cause que nous ne savons pas découvrir la beauté immanente dans toute la nature. Car, outre que nos sens sont obtus et les facultés de notre âme bien impuissantes, le temps, le milieu, l'éducation, les habitudes les modifient de mille manières. Ce qui paraît beau à un Chinois nous laisse indifférents; tel objet dont la vue nous blesse

nateur n'a pas admis les poses habituelles des modèles; il a voulu peindre la femme *qui ne se sait pas regardée*... et il n'a rien dissimulé de ses allures de grenouille et de crapaud, du mûrissement de ses seins, de la lourdeur de ses parties basses, des flexions torses de ses jambes, de la longueur de ses bras, des apparitions stupéfiantes des ventres, des genoux et des pieds dans des raccourcis inattendus. » (*Vie artistique*, t. III, p. 170.)

aujourd'hui nous charmera demain; un spectacle qui nous a paru magnifique nous ennuie et nous fatigue si nous le voyons trop souvent. Toutes les modes sont belles à leur heure. Tous les genres littéraires, toutes les écoles de peintres ou de sculpteurs ont donné aux hommes des jouissances aussi intenses; classiques aussi bien que romantiques ont enthousiasmé successivement nos ancêtres; les réalistes nous ont plu à leur tour; et les symbolistes ne sont pas sans nous charmer. L'une de ces écoles possède-t-elle seule le secret de la vraie beauté? Y a-t-il simplement progrès des unes aux autres? Non, certes. Les mille influences qui agissent sur l'esprit de l'homme ont seules fait que ce qui paraissait beau aux contemporains de Racine nous émeut moins aujourd'hui, et que les œuvres les plus admirées de la jeunesse de 1830 nous font sourire. Qu'on ne proscrive donc pas une école au profit des autres; elles ont toutes droit à notre respect : toutes ont ému les hommes en face de la beauté éternelle.

Toutefois le réalisme paraît à M. Valdés la formule qui répond le mieux à nos exigences actuelles. Comme doctrine, avec son programme nettement arrêté et ses tendances bien définies, il est né au sein de notre société moderne; il est en relation intime avec le caractère de notre époque; il est une conséquence de la transformation sociale qui s'est faite dans notre siècle. Le progrès des sciences, leur place prépondérante dans notre éducation, l'engouement, justifié d'ailleurs, qu'elles provoquent, ont fait de nous des observateurs de la nature plus attentifs et plus éclairés. Habitués à tout expliquer, nous avons de la peine à croire qu'il y ait dans le monde quelque chose d'inexplicable. Les héros choquent notre raison; les grandes vertus et les grands vices sont pour nous invraisemblables. Nous apportons à la mesure et à l'explication de tous les faits le bagage de nos lois scientifiques. Il ne nous faut même plus de ces personnages dont la volonté puissante résiste aux influences du milieu et de l'hérédité et fait mentir la science; il nous faut des hommes comme nous, comme nous jouets de toutes les circonstances et de tous les caprices de la fortune et du hasard. Un écrivain nous paraît

d'autant plus vrai que le monde qu'il nous peint se ramène à la commune mesure.

En outre, nous avons une tendance invincible à rendre à tous les êtres l'intégrité de leurs droits devant l'art comme devant la loi : « Longtemps les poètes ne trouvèrent dignes de leurs chants que les rois et les guerriers, les amours des princesses, les entreprises héroïques, les joies et les douleurs des grands de la terre. Ceux d'aujourd'hui ne croient pas souiller leurs ailes en descendant dans la demeure des pauvres pour chanter leurs sentiments et leurs actions, aussi intéressants et héroïques parfois que ceux des guerriers les plus fameux... Les êtres dignes de l'art n'ont ni patrie ni condition sociale; ils naissent dans tous les pays et dans toutes les classes de la société. *Pour qu'ils soient beaux, il suffit qu'un artiste les ait vus tels et ait eu le pouvoir de les représenter tels*[1]. »

Tel est le réalisme de Palacio Valdés. Au nom d'une conception de l'art très large et très élevée, sans d'ailleurs se mêler à la lutte des partis, il apporte des paroles de paix et de tolérance. Tout le mal de ces divisions, à son avis, vient de ce que beaucoup d'écrivains adoptent à l'avance une esthétique donnée, des formules toutes faites. L'art n'est pas une affaire de coterie. L'artiste ne doit jamais abdiquer son indépendance : on ne lui demande que de la sincérité. L'émotion artistique est essentiellement personnelle. Qu'il sache que son œuvre sera belle dans la mesure où il aura été sincère. Qu'il ne s'écarte pas de la nature, mais qu'il la voie à sa manière; qu'il oublie un instant qu'il y a eu des artistes et des écoles avant lui : il s'exposerait à faire des tableaux de tableaux ou des statues de statues. Que dis-je? son tempérament même changera avec l'âge et avec les circonstances : qu'il n'hésite pas, dans ce cas, à brûler ce qu'il a adoré. Les derniers quatuors de Beethoven ne sont pas moins beaux que les premiers. Peut-être a-t-il une âme de classique ou de romantique dans un temps où la foule court aux œuvres réalistes? Qu'importe? qu'il sache que ce sont là des distinctions artificielles. Corneille fut

1. *Hermana San Sulpicio* (Prólogo).

romantique à son heure, et Molière ne serait pas renié par les réalistes. Qu'il se garde aussi d'un travers que n'ont pas toujours évité les meilleurs écrivains. L'habitude du travail et celle de voir sans cesse la nature sous un angle particulier, a fait qu'il leur est impossible de voir autour d'eux autre chose que des sujets de romans ou de tableaux. Ils transposent inconsciemment la réalité. L'émotion, dans leur esprit, se transforme sur-le-champ en œuvre d'art suivant des procédés connus et déjà pratiqués. Un coin de bois est une eau-forte de Waterloo, quelques moutons qui paissent sont un Charles Jacque. Talma écoutait les cris de douleur que lui arrachait la mort de son fils pour les transporter à la scène. Mascarille aussi voulait mettre en madrigaux toute l'histoire romaine. Que l'artiste évite, s'il le peut, cette faiblesse; que son esprit ne se fige point dans une formule inflexible. Qu'il garde son âme ouverte à toutes les émotions, même les plus fugitives, et que chacune d'elles ait son expression propre. Il faut bien peu connaître la nature pour croire qu'elle peut contenir tout entière dans quelques règles sèches et étroites.

C'est encore la sincérité qui empêchera l'écrivain de succomber à la tentation de faire ce que l'on est convenu d'appeler des *œuvres fortes*. Le danger est plus grand ici, car le désir de provoquer chez le lecteur des émotions violentes, de faire parade d'originalité et de puissance d'invention est naturel à tous les hommes, et plus encore à tous les artistes. Ces derniers gardent toujours dans l'esprit quelque chose de féminin qui les pousse à faire des coquetteries au lecteur, à mettre sous ses yeux les qualités qui lui plaisent, comme les femmes qui mettent dans leurs cheveux la fleur préférée de celui qu'elles aiment. Si la mode est aux romans pleins de situations risquées, on écrit des histoires qu'on n'oserait pas dire à son meilleur ami dans le creux de l'oreille; si les chansons *rosses* sont en faveur, c'est à qui en écrira de plus rosses que celles de Bruant et de Xanrof. Ces œuvres trop poussées, où la recherche de l'effet est trop visible, ont parfois un succès considérable. En apparence, il y a là une intensité de vie et de vérité qui éblouit un instant le lecteur; mais il est bien rare

qu'elles ne tombent pas vite dans l'oubli. La sincérité de l'artiste a manqué, en effet; son originalité, qui a pu un instant faire illusion, n'a consisté qu'à fausser la vérité; celle-ci ne tarde pas à reprendre ses droits, et le bon sens a vite fait raison de ce faux éclat. Un jugement et une imagination maîtres d'eux-mêmes ne provoquent pas brusquement l'émotion du public; le naturel et la simplicité ont un éclat modeste qui ne saisit pas. Et cependant c'est là ce qui survit, c'est là ce que, parmi les œuvres d'une génération, la postérité sait choisir et conserver. Ni Bernardin de Saint-Pierre, ni l'abbé Prévost, ni Sedaine, ni Moratín, n'ont passé de leur temps pour de grands génies; ils n'ont pas provoqué par leurs œuvres ces délires de la foule qui créent en un jour une réputation universelle. Et cependant on lit encore *Paul et Virginie*, *Manon Lescaut;* on joue encore le *Philosophe sans le savoir*, *El sí de las niñas,* alors que des œuvres qui eurent un succès autrement retentissant sont aujourd'hui oubliées dans la poussière des bibliothèques.

L'artiste idéal serait donc pour Palacio Valdés un homme qui, se consacrant tout entier à son art, ne demanderait qu'à lui seul les pures joies qui peuvent nous arracher aux misères de la vie. Il croirait à la beauté de toute la nature et chercherait à découvrir cette beauté partout autour de lui. Parvenu en face d'elle, il serait pénétré d'un bonheur et d'une volupté plus intenses mille fois que tous les plaisirs que cette vie peut nous donner. Revenu à lui, il voudrait faire partager à ses semblables ces émotions suprêmes, et leur faire voir cette beauté dans une œuvre qui serait l'image exacte de la nature qu'il a admirée. Il n'emprunterait pas à un autre ses procédés : ce qu'il a senti, lui seul l'a senti et lui seul peut le rendre sous la forme et avec les moyens que son génie lui montrera. Cet homme aurait une âme forte et saurait résister aux attraits des gloires subites. Attachant peu de prix aux louanges que dispense le vulgaire, il ne chercherait pas à lui plaire en flattant ses goûts et ses préjugés. Amoureux de la seule nature, il ne chercherait pas à la parer, persuadé que l'homme ne saurait embellir ce qui est la source de toute beauté.

II

Mais quel est ce principe absolu et universel de beauté, cette *idée* qu'il faut, en somme, découvrir dans la nature? Voilà la question que l'on pourrait poser à M. Palacio Valdés. Est-ce le *caractère dominant* de Taine? Est-ce le *vraisemblable* et le *général*, comme le croyait Boileau? Reprenant pour son compte la théorie platonicienne, croit-il que ce monde n'est que le reflet d'un monde idéal et que l'artiste est celui qui sait démêler, dans les vaines apparences qui passent sous nos yeux, les caractères éternels de la Beauté absolue? Il semble que là-dessus il ne s'explique qu'en termes vagues. Toutefois, en lisant attentivement son prologue, en tenant compte de ses tendances réalistes, et en gardant un bon souvenir du genre d'émotion qu'il affectionne dans ses livres, on comprend que ce qu'il appelle l'*idée*, c'est *la vie sous ses manifestations les plus générales, et plus spécialement celles de la sensibilité.* Car la vie seule nous touche et elle nous touche par cela seul qu'elle est la vie. Ce ne sont pas seulement les hommes qui nous intéressent, comme le voulait le poète latin, c'est la nature entière, les êtres animés parce qu'ils vivent, et les êtres inanimés parce que nous leur prêtons cette vie que la nature semble leur avoir refusée. *Sunt lacrimae rerum*, et ce sont ces larmes qui nous touchent. Pour les poètes et pour nous tous, le vent *gémit*, la mer est *irritée*, une soirée est *calme* ou *mélancolique*, le matin est *gai*, l'hiver est *triste*[1]. Un art purement

1. Je ne saurais mieux faire que de citer ici un passage caractéristique de Palacio Valdés lui-même, qui, dans plusieurs de ses romans, s'est montré un peintre de marines très remarquable : « ... Le soleil s'engloutit tout entier. L'Océan laisse échapper un *sanglot* immense, infini. Et dans ce sanglot, il y avait tant d'*attendrissement* que Marthe crut sentir dans l'atmosphère comme un mouvement de sympathie et d'admiration. Jamais elle n'avait vu la mer si grande et si sublime, si *puissante* et si *bonne* en même temps. Ce silence auguste, ce *repos* momentané du grand athlète la pénétraient jusqu'au fond de l'âme et la remplissaient d'un ardent besoin de paix. Qui lui avait dit que la mer était terrible? Quelle âme étroite lui avait parlé de ses cruelles *trahisons*? Ah, non! La mer était *noble* et *généreuse* comme le sont toujours les forts, et ses *colères*, quoique effrayantes, n'étaient que passagères... » (*Marta y María*, p. 225.)

formel, qui ne chercherait, en peinture ou en sculpture, qu'à flatter les yeux par d'agréables combinaisons de lignes ou de couleurs, qui, en littérature, ne serait amoureux que de l'harmonie de la phrase et de la beauté de l'ensemble, un art enfin tel que l'ont rêvé à certaines heures Chateaubriand, Flaubert et Mozart lui-même, complètement dégagé de l'*idée* ou du *sentiment*, n'ayant d'autre but que de provoquer des émotions agréables d'une nature très élevée, mais très vagues, est une chimère. Voilà ce qu'il faut entendre quand M. Palacio Valdés nous dit que ce qui le touche dans un musée, ce ne sont pas les riches couleurs ou les somptueuses étoffes des tableaux historiques, mais les peintures plus simples où l'on sent que l'artiste a été ému par la nature animée et qu'il a réussi à faire partager cette émotion au spectateur.

Et il ne se contredit pas, lorsque, après nous avoir dit que tous les êtres ont leur part de beauté, il n'accorde cependant dans une œuvre d'art qu'une importance secondaire aux caractères vulgaires, insignifiants, chez qui l'émotion n'a jamais assez de force pour les marquer d'un signe particulier, et où l'intelligence est aussi obtuse que la sensibilité. C'est que ces êtres ne manifestent pas une vie assez intense pour attacher même un instant l'attention de l'artiste. On ne leur reproche pas d'appartenir à une classe sociale trop humble ou d'être placés à un degré trop bas de l'échelle des êtres; on leur reproche de vivre trop peu et d'offrir à la sympathie de leurs semblables trop peu de passions ou d'idées. Il est certain que, pour nous intéresser, un être doit avoir avec nous des points de contact; mais il n'est pas moins certain qu'il nous paraîtra d'autant plus vivant que, sur ce fond commun à toute la nature, se détachera un caractère individuel qui le distinguera de ses semblables.

Il ne veut pas que l'artiste s'écarte de la nature parce qu'il sait que tout ce qui n'est pas vivant nous laisse froids. Par une habileté qui tient plus de la prestidigitation que de l'art vrai, un romancier pourra un instant nous faire illusion, nous faire prendre pour la réalité des êtres ou des situations invraisemblables; la raison aura vite repris ses droits. Le public

complaisant, mais non dupe, pourra le suivre un instant dans ses combinaisons ingénieuses de situations et d'événements; il admirera son habileté à sortir de difficultés qui paraissent inextricables, mais il ne lui donnera rien de son âme, pas plus qu'il n'en donne à l'histrion dont les doigts agiles font paraître et disparaître la muscade devant ses yeux émerveillés. Mais que, dans un tableau ou dans un poème, il trouve des êtres qui pensent et qui sentent comme lui, il s'attache à eux, il souffre de leurs douleurs, il jouit de leurs joies, et cette émotion sympathique, qui met le spectateur ou le lecteur en contact avec ce qui est le fond éternellement vrai de l'humanité, les douleurs et les joies, est proprement le fondement de l'émotion artistique. Le temps, en effet, qui use tout, ne peut rien sur nos émotions. Tout passe autour de nous, seul le sentiment reste, car le sentiment, c'est la vie rendue visible et projetée autour de nous. C'est une odieuse chimère que de croire que les progrès des sciences empêcheront un jour l'homme d'aimer et de souffrir, et étoufferont en lui le cœur, cette source de toute poésie[1].

Mais, dans la peinture des sentiments, il veut que l'on évite avec soin les excès des naturalistes français qui croient que la vie tout entière est régie par les lois de la physiologie. Le déterminisme n'est que la moitié de la vérité, et c'est un art bien intolérant que celui qui ne sort pas de cette formule. « Le matérialisme, considéré comme un corps de doctrine, a un caractère fermé et exclusif que je ne peux expliquer qu'en disant qu'il ressemble à ces maisons petites et basses

1. Parmi toutes les manifestations de la vie, parmi toutes les *idées*, pour parler comme lui, il en est une que Palacio Valdés affectionne plus particulièrement : c'est l'idée de la douleur. Un jour, dans une exposition de peinture, il resta cloué au sol, nous dit-il, devant un tableau, bien simple pourtant, qui représentait une jeune paysanne portant sa mère mourante dans ses bras : « ... Il n'y avait là ni combinaisons rares de couleurs, ni nuances délicates; l'artiste ne cherchait pas à séduire le spectateur en voilant de la réalité les détails qui auraient pu le blesser; d'une main ferme, il soulevait le rideau et disait : « Regarde et sens, si tu peux, ce que j'ai » senti. » Je répondis à son appel, je sentis dans mon âme et dans ma chair ce frisson particulier, cette sensation de chaud et de froid que tous connaissent, et les larmes ne tardèrent pas à remplir mes yeux. Il n'y avait rien dans ce tableau qui charmât la vue; pourquoi donc étais-je si fortement ému ? Évidemment, parce qu'il y avait là une idée: *l'idée de la douleur, qui est la plus grande de toutes.* » Et, dans ses romans, sa sympathie va à ceux qui souffrent, à Marta, à Maximina, à Riverita, au père Gil, à Mario, à Cristina.

où l'on respire difficilement. Pour ne pas s'étouffer, il faut ouvrir la fenêtre; laissons circuler l'air et entrer la lumière du soleil, » écrit M[me] Pardo Bazán. L'homme est un être qui vit entre deux mondes, le monde de la nécessité et celui de la liberté, et l'étude de l'un nous intéresse autant que l'étude de l'autre. Le roman psychologique et la psychologie ont leur raison d'être; l'art doit s'occuper de l'âme comme du corps. M. Palacio Valdés, et avec lui bon nombre d'écrivains espagnols, ne veulent pas qu'on confonde leur réalisme avec le naturalisme qui n'en est qu'une partie. A plusieurs reprises ils ont écrit : « Oui, le réalisme est la vérité, mais le réalisme espagnol, non l'autre. » On pouvait se demander quel était cet autre, et comment le réalisme espagnol se distinguait de lui. Je crois que c'est dans cette dernière formule qu'il faut chercher le fond de leur pensée.

III

Il est évident que ses romans ne seront ni des romans à thèse ni des expériences. L'une et l'autre conception lui paraissent certainement trop étroites. Le roman à thèse suppose toujours un arrangement arbitraire des caractères et des événements en vue d'une conclusion à amener. Il y a dans de tels ouvrages une logique, une suite, une unité voulues qui ne se trouvent pas dans la nature. Or, Palacio Valdés est l'ennemi des combinaisons trop ingénieuses: les préparations, les coups de théâtre, les reconnaissances, tout l'attirail de nos mélodrames, sont inexorablement bannis de ses livres. Deux fois seulement, dans son roman de *Maximina* et dans *el Cuarto Poder*, il a cédé à cet amour du romanesque et de l'inattendu qui dort en chacun de nous, et il a fait paraître brusquement des personnages qu'on croyait éloignés. Il en fait l'aveu dans son prologue : ce sont des taches dans ses livres[1]. Il respecte

1. Je suppose bien qu'il en dirait volontiers autant de la fin de son premier roman, *el Señorito Octavio*.

la nature jusque dans ce qu'elle a d'illogique et de surprenant, parce que même là elle est belle. Telle est la mort de Maximina[1], inattendue et déconcertante comme un de ces grands coups qui frappent dans la vie réelle, que rien ne faisait prévoir, et qui laissent après eux comme une traînée de malheurs.

Il ne fera pas davantage des expériences psychologiques : elles sont forcément trop artificielles. Le chimiste ne met pas les corps en présence dans l'état où la nature les lui fournit. Il commence par les dégager des matières étrangères qui s'y trouvent mêlées, et ce n'est que lorsqu'il les possède à l'état pur qu'il étudie leurs combinaisons et leurs réactions. Le romancier, lui aussi, est obligé de mettre dans le caractère une unité et une simplicité qui ne se trouvent pas dans la nature. Un homme n'est pas toute bonté, toute ambition, tout orgueil. Un son ne se compose pas d'une seule note, mais d'une foule d'harmoniques qui vibrent avec la note dominante et lui donnent à la fois son ampleur et sa richesse. De même, une passion est toujours modifiée à l'infini par une foule de passions secondaires qui la nuancent, qui adoucissent ce qu'elle peut avoir de dur et d'inflexible; et c'est à ces passions secondaires surtout que le caractère doit ce qu'il y a en lui d'humain et de sympathique. C'est pour avoir méconnu cette vérité que nos grands classiques, si vrais cependant, nous paraissent aujourd'hui manquer un peu de vie. Hermione, Agrippine, Phèdre sont vraies, mais d'une vérité trop abstraite.

Palacio Valdés va prendre les caractères et les événements tels qu'il les trouve dans la réalité. Il ne cherchera ni l'extraordinaire ni le merveilleux : la trame un peu monotone d'une vie commune, le train régulier d'une ville de province, bien calme et bien tranquille, un simple fait-divers lui suffisent pour faire un roman. Spectateur intelligent et ému de tout ce qui se passe autour de lui, il sait apercevoir la douleur et la joie jusque chez les plus humbles, et son art est habile à les exprimer.

1. Cf. ce qu'il dit à ce propos : *la Hermana San Sulpicio* (Prólogo, p. LXI).

Tous ses romans, sauf deux ou trois, se passent dans de petites villes des Asturies. Le commerce, l'industrie n'y sont guère florissants; les grosses fortunes y sont à peu près inconnues. On y vit somptueusement avec quinze mille réaux de rente. Le luxe et le confortable modernes ne sont pas encore parvenus jusque-là. Les grandes familles du pays, persuadées que leur prestige est rehaussé par le caractère de respectable antiquité de leur mobilier, conservent précieusement leurs vieux meubles rongés des vers et mangés des mites. Seuls quelques *indianos* — car toute ville d'Espagne a les siens — affectent de n'acheter leur mobilier et leurs costumes qu'à Paris. Mais la vieille société (celle des autochtones) témoigne à ces nouveaux venus, enrichis et jouisseurs, tout son mépris, et les tient à grande distance. D'un autre côté, la misère hideuse y est inconnue. Les pêcheurs de Peñascosa ou les ouvriers de Lancia[1] sont de bons diables qui n'ont jamais songé à se mettre en grève et qui prennent gaiement la vie telle qu'elle est; les *pillos* et les *pilluelos* en loques qui encombrent les rues, n'ont rien de l'air souffreteux et un peu farouche de nos enfants des grandes villes.

Dans cette société moyenne, les jours se succèdent toujours les mêmes, sans secousses, sans grandes tragédies. On se réunit tous les soirs, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre; les hommes jouent au *tresillo* et discutent le dernier vote de la Chambre; les dames bavardent; les jeunes gens, les *pollastres*, font la cour aux jeunes filles; à onze heures sonnantes, chacun rentre chez soi et se couche. Presque tout ce monde-là se laisse vivre; les événements, en dehors des morts ou des mariages, sont le passage d'une troupe dramatique, une soirée au *casino* de la ville, l'apparition d'une mode nouvelle qui met tout l'élément féminin en révolution. Il n'y a là ni grandes rivalités, ni grandes haines; ces gens-là ne luttent pas pour la vie. Leur existence est calme et douce; leur philosophie, un aimable optimisme.

Et cependant, dans cette société, quelle variété de carac-

1. Localités imaginaires. Voir la note en tête de l'article.

tères ! Nous avons là, en raccourci, mais en raccourci seulement, toutes les passions de la nature humaine. Palacio Valdés excelle dans la peinture de ces milieux moyens, où il semble que les douleurs et les joies n'ont guère plus d'importance que le caprice d'un enfant. Avec l'habileté d'un caricaturiste, il marque chaque type du trait qui le grave nettement dans l'esprit du lecteur. Tout ce monde s'agite ; toutes ces petites passions se heurtent, et, par un effet peut-être du style de l'écrivain, on dirait une société de Lilliput, toujours en mouvement et remplie d'une vie étrange.

En général, il nous la présente au début du livre, dans une de ces *tertulias* quotidiennes dont j'ai parlé. Il nous jette brusquement au milieu d'elles ; nous voyons agir, nous entendons parler tout ce monde, et, à la fin du premier chapitre, nous connaissons mieux chaque personnage que si notre romancier, en cicerone complaisant, nous avait tirés à l'écart pour nous en faire un portrait minutieux. Cette foule ne jouera sans doute qu'un rôle secondaire dans le roman ; elle ne formera que le fond du tableau ; l'auteur cependant se complaît à nous la peindre : il sait qu'il y a là une vérité moyenne, plus humaine peut-être parce qu'elle est plus générale, que les passions plus vives, mais un peu exceptionnelles, des personnages qui seront au premier plan. Presque toujours il consacre ainsi la moitié du livre à la *novela de costumbres*. Il nous montre cette société dans les événements importants de la vie : nous assistons successivement à un mariage, à une prise de voile, à une sépulture, à une soirée de fiançailles. Si nous sommes au bord de la mer, les tableaux changent un peu : c'est le départ ou le retour des barques de pêche, c'est le marché aux poissons, c'est une tempête... ; mais jamais nous ne tombons dans la description pure : nous connaissons tous ces hommes et toutes ces femmes qui sont là, nous prenons à les voir agir le même intérêt qu'à la réalité. L'auteur certes ne nous les montre pas plus beaux ou meilleurs qu'ils ne sont, et cependant nous les aimons, nous nous intéressons à ce qu'ils font, à ce qu'ils disent, aussi bien à cause de la vie que l'auteur sait mettre partout si intense et si vraie, que

parce que leurs sentiments, ni trop bas ni trop élevés, ont bien cette mesure moyenne qui les rapproche de nous et nous les rend plus sympathiques.

C'est dans ce milieu que Palacio Valdés va faire vivre son héros. Le roman sera double : un roman de mœurs formera le fond, un roman psychologique se déroulera au premier plan. Au lieu de nous décrire par le menu la maison ou la ville qui sera le théâtre de notre récit, il nous fait connaître soigneusement le monde au milieu duquel il va se passer. Souvent même, il n'y aura qu'une harmonie bien vague entre le personnage et le milieu; outre que cette harmonie serait tout artificielle, elle supprimerait un des intérêts les plus poignants de ses livres : le conflit presque inévitable entre la foule et les âmes d'élite. Simpliste et grossière, en effet, la foule ne comprend guère ce qui ne lui ressemble pas, et elle est toujours portée à haïr ce qu'elle ne comprend pas. Voilà pourquoi tant d'âmes d'une trempe plus fine et plus délicate ont souffert cruellement de son contact; il faut, pour l'affronter, une force de caractère qui mette hors de la portée de ses sarcasmes. Palacio Valdés a admirablement rendu ces souffrances. Initiés par lui, nous pénétrons dans ces âmes, nous vivons de leur vie, nous comprenons toute la beauté de ces douleurs, tandis que nous entendons au dehors la foule qui raille ou qui blasphème. Nous passons avec le père Gil par toutes les tortures du doute, et cependant le peuple de Peñascosa poursuit de ses imprécations le pauvre prêtre trop crédule et trop ignorant des bassesses de ce monde. C'est le chœur antique, non plus bienveillant et compatissant, mais grossier et incapable de saisir de ce qu'il voit autre chose que la vaine apparence.

Quant au thème, pour parler comme lui, il le choisit toujours très simple. Le sujet est ou un cas psychologique, ou la peinture d'un caractère à travers une série d'événements. Dans le premier cas, le roman affecte l'allure d'une crise, comme la plupart de nos romans français; le plan est net, les contours bien définis; nous sentons que nous marchons vers un dénouement précis. A travers la peinture de mœurs, un fait unique se déroule, dont les épisodes bien coordonnés ne sont que les

diverses phases. *Marta y María* est l'histoire d'une prise de voile Au début du roman, María est au moment de se marier avec Ricardo ; elle l'aime, elle en est aimée. Brusquement, tout projet est rompu et la jeune fille entre au couvent. Que s'est il passé? Un accès de mysticisme. Et le roman n'est que l'analyse des diverses émotions par lesquelles passe la jeune fille depuis le premier scrupule qui surgit dans son âme, jusqu'au moment où elle déclare résolument à son fiancé qu'elle est décidée à quitter le monde. *El Maestrante* est une étude très poussée de la jalousie, qui fait songer à la légende antique de Médée. La comtesse de Quiñones fait souffrir jusqu'à la mort une petite fille née d'une faute, le jour où elle apprend que son amant va se marier. Pendant une centaine de pages, l'auteur nous décrit ce long martyre, qui ne cesse que lorsque l'amant, écœuré et vaincu, renonce enfin à son mariage. *La Hermana San Sulpicio* est l'histoire, plutôt gaie, d'une religieuse andalouse qui, au moment de prononcer des vœux définitifs, quitte le couvent pour se marier. C'est presque la contre-partie de *Marta y María*. Dans *la Alegría del capitán Ribot*, le dernier livre de Palacio Valdés, le roman de mœurs fait une place beaucoup plus considérable au récit. L'ensemble est plus compact, l'intérêt plus concentré sur le cas psychologique. Le capitaine Ribot s'est épris d'une passion très vive pour la femme de son ami intime, Marty. Le roman est l'histoire sans incidents, sans grands événements, de cet amour qui entraîne Ribot à des démonstrations qui sont autant d'imprudences, tandis que doña Cristina, douce mais ferme, le ramène sans cesse à la raison et au respect. Un jour, cependant, il croit comprendre qu'il va être aimé, et alors, brusquement, tout ce que sa passion va entraîner de misères lui apparaît; il voit l'adultère et les malheurs qui le suivent, le désordre et la souffrance dans la maison de son ami. Son parti est pris; dès ce jour il entourera Cristina d'une adoration muette et respectueuse dont ne pourront s'offenser ni elle ni son mari.

Dans une seconde catégorie de romans, le sujet est moins le récit d'un fait particulier, que la peinture d'un caractère. La composition ici est moins sévère : les épisodes ne sont plus

les diverses phases d'un événement unique. Le livre se compose d'une série de tableaux, de petits récits, qui n'ont de commun entre eux que d'avoir un même personnage pour héros. Ces romans sont plus longs; l'intérêt y est plus éparpillé. Si les premiers nous rappellent dans une certaine mesure l'ordre et la netteté que nous exigeons d'un roman français, les autres, dans leur allure un peu flottante, dans leur grand souci de la vérité psychologique, rappellent les romans anglais. Dans les premiers, l'intérêt est plus concentré et plus poignant; le lecteur court plus haletant à la fin du livre; mais il se dégage des seconds, certainement plus vrais, plus étrangers à tout arrangement, ce charme très spécial qu'offrent partout la simplicité et le naturel. Tels sont les romans de *Riverita* et de *Maximina*, quatre volumes où vit tout un monde, mais dont les deux héros principaux sont les figures les plus étudiées et les plus sympathiques que l'auteur ait décrites. Ce sont presque des biographies, à la manière de certains romans de Dickens. Il est même des moments où le lecteur pourrait les prendre pour une autobiographie, tant on sent que l'auteur se plaît dans son récit, et que les personnages ont toute son affection[1]. *El Cuarto Poder* est une peinture amusante, un peu pessimiste de tous les désordres, de toutes les divisions que provoque dans une petite ville la création d'un journal. Une scène de mœurs succède à une scène de comédie, un duel à un mariage; le sujet est abandonné, repris; l'auteur promène son lecteur à travers sa petite ville, dans toutes les maisons de ses amis; son seul souci à la fin du livre est de lui avoir montré des caractères bien vivants, bien vrais, de l'avoir fait rire ou pleurer à son gré.

Telles sont les deux manières de Palacio Valdés. Dans le prologue de *la Hermana San Sulpicio*, il nous déclare lui-même qu'elles lui paraissent tout aussi légitimes et tout aussi artistiques l'une que l'autre. Toutefois, dans ses derniers livres, tous ceux qu'il a écrits depuis *la Espuma*, il semble adopter de

1. Il écrit d'ailleurs dans le prologue de *la Hermana San Sulpicio*: « Maximina apporte avec elle, dès le début, la mort au fond de son être. *Comme celle qui m'avait servi de modèle* pour la peindre, elle avait apporté du ciel trop de cœur pour s'arrêter longtemps dans le triste séjour de la vie terrestre. »

préférence la forme plus nette des romans à crise. Dans le prologue qui précède *los Majos de Cádiz* (1896), il insiste tout particulièrement sur la nécessité de donner à l'œuvre d'art une forme nette et précise, et sur le danger qu'il y a à écrire des œuvres trop longues. Il donne comme le modèle idéal du romancier, non les romans anglais, non même le *Don Quichotte*, mais ce chef-d'œuvre de naturel et en même temps de composition qui s'appelle *Daphnis et Chloé!* La fraîcheur des peintures, la sobriété et la facilité de l'inspiration, la simplicité du style, la netteté des contours, tout le charme dans le roman de Longus. Et il ajoute: « Dans mes rêves, je me figure que, dans quelques années, l'Europe, fatiguée de tant d'exagération, de tant de laideur, de tant de fausse originalité, reviendra calmer sa soif à l'onde pure de l'art grec. Abandonnant les sentiers tortueux où nous marchons, négligeant les autels des Furies où ils sacrifient, les artistes futurs iront par le chemin de la modération, signe de la force, poser les fruits de leur génie aux pieds des Grâces. »

Mais dans les deux genres, dans *Marta y María*, comme dans *Maximina*, l'analyse psychologique, ou, pour parler avec plus de précision, la peinture très vraie des caractères est ce qui le préoccupe avant tout. Là encore, il a sur les procédés à employer des idées très nettes. Il n'aime pas les longues analyses où l'écrivain — tel un professeur dans sa chaire — se substitue à son récit. Elles sont nécessairement longues et fastidieuses; elles ont, en outre, le grand inconvénient de nuire à la vraisemblance. Ce n'est pas l'auteur, ce sont les faits qui doivent parler; le lecteur doit faire seul ses observations. Ne pas avoir confiance, les lui servir toutes prêtes, c'est imiter un peu, dit-il, un voyageur de commerce qui fait l'article pour donner plus de prix à sa marchandise. Il ne nous dit pas une seule fois, dans tout le roman du *Capitán Ribot*, si Cristina éprouve de l'affection pour lui; et cependant mille petits faits, sa peur subite lorsqu'elle le voit de retour à Valence, son souci de se faire pardonner toutes les fois qu'elle s'est montrée un peu dure avec lui, sont autant de *faits révélateurs* qui nous montrent que, si elle n'aime pas vraiment le capitaine, elle

éprouve à le voir un plaisir mal dissimulé. Il ne nous décrira que par le menu les progrès que l'amour de Dieu fait dans l'âme de Maria, mais il nous la montrera au chevet de sa mère mourante, uniquement préoccupée de son salut et lui refusant ces mensonges pieux par lesquels on endort les appréhensions des agonisants. Nous la verrons entrer, avec toute l'ardeur de son âme, dans une conspiration carliste, mettant l'intérêt de la religion au-dessus de la vertu du citoyen et du soldat, aussi ferme et résolue dans sa trahison méditée que Ricardo dans sa fidélité à l'honneur. Nous la verrons enfin dans sa vie intérieure, dans ses méditations, dans ses lectures pieuses, s'abandonnant, loin de tous les regards, à son désir de perfection et à son amour pour Jésus, qui parfois dans ses manifestations a des ressemblances étranges avec l'amour humain. Un soir, après le coucher de ses parents et des domestiques, Maria, retirée dans son oratoire, demande à sa vieille nourrice de l'aider à se donner la discipline, comme le faisaient Catherine de Sienne et les autres grandes saintes. C'est un désir qu'elle nourrit depuis bien longtemps; elle n'a pu le mettre à exécution que bien imparfaitement, car il lui faut le secours d'une personne étrangère. La nourrice refuse d'abord; mais, vaincue par les câlineries de la jeune fille et aussi par son ton impératif, elle finit par obéir.

... D'un mouvement fébrile, Maria lui mit la discipline dans la main, lui jeta les bras autour du cou, lui donna un baiser et lui dit à l'oreille tout bas et d'un ton joyeux :

— Tu frapperas fort, Genovefa, je l'ai promis au bon Dieu!

Une agitation violente secoua son corps lorsqu'elle prononça ces paroles; mais c'était une agitation délicieuse qui la pénétrait jusqu'aux os. Elle prit Genovefa par la main, l'entraîna un peu du côté de la table où était l'image du Sauveur :

C'est ici qu'il faut le faire, dit-elle... je serai à genoux devant Notre-Seigneur...

Sa voix s'étranglait dans sa gorge. Elle était pâle; elle se prosterna humblement devant l'image, fit rapidement le signe de la croix, croisa ses mains sur sa poitrine, et se tournant vers la servante, elle lui dit avec un sourire doux :

— Tu peux commencer.

La servante n'osa plus résister; elle frappa, mais doucement. Les premiers coups furent si faibles qu'ils ne laissèrent aucune trace sur cette peau délicate. Maria s'arrêta; elle voulut qu'ils fussent plus forts.

— Non, pas ainsi, plus fort... Mais attends un instant, laisse-moi quitter ces bijoux, qui sont ridicules en ce moment.

Rapidement, elle ôta toutes ses bagues, arracha les pendants de ses oreilles et déposa cette poignée d'or et de pierreries aux pieds de Jésus-Christ. Sainte Isabelle, aussi, quand elle priait, déposait la couronne ducale au pied de l'autel.

Elle reprit la même attitude humble, et Genovefa, voyant qu'elle ne pouvait s'en tirer autrement, se mit à frapper sans regret les chairs de sa pieuse maîtresse. La lampe donnait une lumière douce et diffuse qui baignait le petit cabinet d'une clarté discrète; seuls les joyaux déposés aux pieds du Seigneur lançaient des reflets vifs et rapides.

A cette heure, le silence était complet; le vent lui-même ne faisait pas entendre son gémissement aux fenêtres. Dans l'appartement on respirait une atmosphère de recueillement qui ravissait Maria à elle-même et la pénétrait d'un bonheur enivrant. Son beau corps nu frissonnait toutes les fois que tombaient sur lui les lanières de la discipline, et c'était une douleur qui n'était pas exempte de volupté. Elle appuyait son front sur les pieds du Rédempteur, sa respiration était haletante, un peu oppressée; ses tempes battaient avec une violence extraordinaire; les cheveux fins et dorés de sa nuque se dressaient d'un mouvement imperceptible sous l'émotion qui la domptait. De temps en temps ses lèvres pâles et tremblantes répétaient:

— Encore!... encore!...

Les coups avaient laissé quelques sillons roses sur la peau blanche, sans qu'elle eût demandé grâce. Il vint un moment où le barbare instrument fit jaillir une goutte de sang. Genovefa ne put se contenir; elle lança loin d'elle la discipline et se mit, en pleurant, à embrasser la jeune fille, à la couvrir de caresses, à la prier, au nom de son salut, de ne pas l'obliger à faire une pareille atrocité! Maria la consola en lui disant que la flagellation lui avait fait bien peu de mal. Son désir était apaisé; ses ardeurs ascétiques étaient un peu calmées; elle quitta la servante et se retira dans sa chambre[1].

Plus tard, lorsque Maria va au couvent, elle y entre comme une jeune fille va à l'autel pour un mariage désiré.

... Oh! oui, Maria sentait un immense plaisir. Le rose incarnat des pommettes, l'éclat extraordinaire des yeux le disaient. Elle avait les lèvres sèches, les narines un peu teintées et plus dilatées qu'à l'ordinaire Son front blanc était plissé par une ride légère et prolongée... Sur ce visage animé. brillant, passaient, tumultueux et confus, des souffles chauds, chargés de soucis, de crainte, de désir, de volupté. Elle allait être l'Épouse de Jésus-Christ, s'enfermer pour toujours entre quatre murailles, et passer toute sa vie dans des entretiens mystérieux dont les douceurs ne lui étaient pas encore complètement connues[2]...

Et cette analyse est presque toujours bienveillante. Les hommes ne paraissent pas à Palacio Valdés seulement

1. *Marta y Maria*, p. 125 sqq.
2. *Marta y Maria*, p. 334.

méchants; il y a dans ses œuvres beaucoup de personnages bons, doux pour autrui, dévoués, vertueux, sympathiques. Riverita, si généreux malgré ses faiblesses, Maximina, si pleine de cœur, le père Gil, Mario le sculpteur, doña Cristina, et bien d'autres, sont de ce nombre. Sans doute, l'homme parfait, tel que nous le trouvons dans une certaine littérature, n'existe pas; mais ce qui adoucit singulièrement toute amertume contre l'humanité égoïste et méchante, c'est de voir combien il y a d'inconscience dans tous ses vices. L'instinct entraîne les hommes presque à leur insu; la préméditation est absente de leurs fautes. Il y a dans leur perversité une naïveté qui force à l'indulgence tout observateur non prévenu. La déclamation indignée d'un Juvénal paraît à Palacio Valdés aussi peu philosophique que l'amertume et les sarcasmes de nos grands romanciers français. Il n'a des paroles de haine ni pour le beau-frère de Marty, ni pour le *majo* qui fait souffrir si cruellement la pauvre Soledad, ni pour Maria qui abandonne son père pour entrer au couvent.

Et cette indulgence, cette sympathie qu'il éprouve malgré tout pour ses héros, se traduit presque toujours dans son style par un *humour* doux et aimable. Les hommes lui apparaissent comme de grands enfants, souvent mal élevés, mais naïfs et francs dans leurs caprices, et il les traite comme tels. Il font souffrir cruellement ceux qui les entourent; mais s'en doutent-ils? Et cet *humour* nous révèle l'état d'âme d'un homme que la méditation et l'étude de la vie ont élevé assez haut pour voir la juste valeur des actions humaines. Il en parle avec cette gravité ironique que nous mettons à parler des grandes occupations d'un bébé.

... Parmi les mille choses que peut faire un habitant de Madrid pendant le mois de juin, aucune ne saurait être plus opportune que de se lever de bonne heure et d'aller faire un tour de promenade au Retiro. Il n'est pas douteux que se lever de bonne heure ne soit une de ces actions qui donnent du relief à notre personne et lui communiquent une certaine supériorité. Le lecteur qui a eu le courage de faire cette action salutaire aura remarqué qu'il éprouvait une certaine satisfaction non exempte d'orgueil, une sensation délicieuse, pareille à celle que dut éprouver Achille lorsqu'il eut traîné Hector autour des murailles d'Ilion. L'héroïsme présente diverses formes selon les époques et les pays, mais dans le fond il est toujours le même.

Lorsque nous nous levons de bonne heure pour aller prendre du mauvais chocolat au restaurant du Retiro, une voix secrète qui se fait entendre à notre esprit nous gratifie de compliments et de félicitations. Notre personnalité prend plus d'importance; nous nous sentons forts, nobles, sereins, dignes d'admiration. Les balayeurs arrêtent leurs balais pour nous voir passer, et dans leurs yeux nous lisons ces paroles ou d'autres semblables : « Voilà comme on doit faire! A bas les paresseux! Vous êtes un homme, mon jeune monsieur! » Et, en témoignage d'admiration, ils nous envoient quelques livres de poussière sur le pantalon.

Le jour où nous nous levons de bonne heure, nous n'admettons pas d'autre hiérarchie sociale que celle qui est déterminée par le fait de se lever tard ou de bon matin. Toute autre hiérarchie disparaît devant celle-là qui est fixée par la nature elle-même. Les promeneurs que nous rencontrons au Retiro acquièrent des droits à notre sympathie et à notre respect; ce sont des collègues estimables, qui forment avec nous une famille aristocratique et privilégiée. A notre retour, si nous trouvons quelqu'un de nos amis qui sort de sa maison en se frottant les yeux, nous ne pouvons nous empêcher de lui parler avec un petit air impertinent, qui accuse notre supériorité incontestable... *(Aguas fuertes.)*

Voici comment il parle des jeunes ouvrières qui pendant l'été vont faire le matin une promenade dans les jardins publics de Madrid avant de se rendre à l'atelier :...

... Ce corps très respectable se met en contact avec la nature dès qu'arrive le mois de juin. Empêchées, d'un côté, par leurs nombreuses occupations d'aller faire un séjour à Saint-Sébastien ou à Biarritz, entraînées, d'un autre, par la nécessité invincible de donner expansion aux sentiments poétiques de leur âme, nos belles couturières choisissent le Retiro comme but de leurs excursions matinales. Les arbres, les oiseaux. les fleurs, quand ils ne sont pas en papier, offrent sans doute de plus grands attraits. Il n'y a rien qui charme une modiste qui a du cœur comme l'état primitif, l'état conforme à la nature. Pendant l'hiver, l'âme reste engourdie, tandis que les mains travaillent avec ardeur sous la lampe à pétrole. Mais lorsque arrive le mois de mai, lorsque le corps commence à sentir la chaleur, l'âme la sent aussi. On réveille l'églogue et l'idylle; on rêve de vertes prairies émaillées de fleurs, de ruisseaux aux eaux vives et pures comme le cristal, de grottes fraîches et obscures où de beaux jeunes gens attendent la récompense de leurs amoureuses instances. A cette époque, la modiste, comme première manifestation de l'influence qu'exercent sur elles ces idées pures et ces visions riantes, se dépouille du corset; si elle est de tempérament vraiment passionné, si elle garde dans son cœur un monde de tendres et ineffables sentiments, elle ne conserve que peu, très peu de ses jupes. Elle se lève de très bon matin et prend le chemin du Retiro en compagnie de ses amies de prédilection et de quelques commis très distingués. Comme elle est fraîche et riante! Comme brillent ses grands et beaux yeux noirs! Comme palpite d'allégresse sa poitrine délicate! Le groupe s'en va, bien disposé à oublier pour quelques instants les ridicules cérémonies de la société, les raffinements ennuyeux de la vie madrilène,

et à revenir, autant que possible, à l'état naturel. En effet, ils vont tous bien pourvus des instruments et des outils particuliers à une civilisation primitive, et dont, à ce qu'on suppose, usaient assez communément nos premiers pères : des cerceaux, des cordes, des toupies, des volants, etc. Notre modiste, à mesure qu'elle s'approche de l'Arcadie municipale, prend encore plus de désinvolture; ses mouvements, ses manières subissent l'influence des idées champêtres. Elle bavarde, elle court, elle rit, elle saute, elle crie, et se permet avec ses compagnons les libertés innocentes que se permettent dans les bois les bergères avec les bergers; elle leur ferme les yeux avec les mains, elle les pince, leur enlève le chapeau, leur tire le nez d'une manière simple, enchanteresse, conforme en tout aux lois de la nature.

Dès qu'elles sont entrées dans le parc et qu'elles y ont choisi une place à souhait, silencieuse, à l'ombre, embaumée par l'odeur des acacias, elles commencent leurs jeux. La couturière est un prodige de grâce et d'habileté pour sauter à la corde, pour lancer le volant et crier comme une hirondelle... *(Id.)*

J'ai prolongé ces deux citations parce qu'elles me paraissent donner une idée exacte de l'ironie bienveillante de l'auteur.

Il ne se départ de cette douceur et de ce calme que lorsqu'il rencontre sur sa route les personnages qu'il hait : les orgueilleux qui, persuadés qu'ils sont les uniques détenteurs de la vérité humaine ou divine, font souffrir en son nom les âmes indécises qui peinent pour se faire une croyance; les hommes politiques haineux et intolérants; le savant qui ne condamne pas moins durement que le prêtre, et qui prétend tout mesurer, nos joies comme nos douleurs, avec une règle et un compas. Mais de l'ensemble de ses œuvres il se dégage une philosophie bienveillante et attendrie, la résignation d'une âme qui a le sentiment profond de notre imbécillité, qui sait qu'il y a des conflits inévitables d'opinions et de caractères parce que notre intelligence est étroite et bornée.

IV

Amoureux avant tout de sincérité, il la veut dans l'expression non moins que dans la conception de l'œuvre d'art. Le style n'est pas un ornement qui se superpose à la pensée, les qualités de l'un doivent être les qualités de l'autre. Il n'est

pas le but, il n'est que le moyen. Ces règles, banales chez nous, le sont moins chez nos voisins. Quiconque a pratiqué, même de loin, les écrivains espagnols, sait toute l'importance qu'ils accordent à ce qu'ils appellent *las galas del estilo*. Qu'il suffise de rappeler qu'ils ont parfois gâté notre Corneille, qui leur doit tant sous d'autres rapports. Au XVIe siècle, Brantôme écrivait un livre sur les *Rodomontades espagnoles,* et ces rodomontades sont toutes dans le langage. Cervantes s'en moquait dans son *Don Quichotte* quand il faisait parler son héros dans la langue *altisonante* et *enfática* des Amadis et des Esplandian. L'opposition continue entre cette grandiloquence et le terre à terre des aventures est certainement l'expression la plus parfaite de cette ironie qui est au fond du livre tout entier. Cet amour du panache, des grands mots qui sonnent creux, n'a pas encore disparu en Espagne : il suffit, pour s'en convaincre, de lire les discours des meilleurs orateurs contemporains. Quelle que soit la pensée, l'Espagnol éprouve le besoin de lui donner un costume de parade; je dirai même que ce costume n'est pas assez souvent renouvelé; pourvu qu'on y voie encore un peu d'or et de broderies, on l'emploie tel quel et sans le rafraîchir. Je ne crois pas qu'il y ait une langue au monde qui fasse plus usage des vieux clichés que la langue espagnole.

C'est encore un défaut de sincérité que d'affecter, en plein XIXe siècle, de parler et d'écrire comme les auteurs du XVIIe. L'espagnol, aujourd'hui, subit le même sort que les autres langues européennes. Sous la double influence de la fréquence et de la facilité des relations, et d'un état social qui les fait marcher vers un maximum de simplicité et de clarté, elles perdent peu à peu leurs caractères trop originaux. Leurs constructions deviennent de plus en plus analytiques; leurs vocabulaires se font des prêts continuels. Pour employer une expression technique, la compénétration des langues n'a jamais été plus sensible qu'aujourd'hui. L'espagnol n'échappe pas à cette transformation. La construction ancienne, si libre et si variée, devient fixe : les inversions se font plus rares. Cette immense quantité de locutions, de tournures, qui lui

donnait une saveur picaresque si spéciale, se perd de plus en plus. Les mots vieillissent en masse et sont remplacés par des termes plus modernes, plus internationaux, pourrait-on dire. Une foule d'écrivains a tenté de réagir contre cette invasion de l'étranger. On a trié soigneusement tout ce qui est purement espagnol, on en a fait un vocabulaire et on a affecté de ne se servir que des mots dont l'antiquité et la noblesse étaient reconnues. C'est évidemment là une chimère. La langue d'une époque n'est pas chose si artificielle qu'on puisse la changer à son gré. Lorsqu'un mot devient inutile et meurt, tout le génie d'un écrivain ne saurait lui donner une vie nouvelle.

Ce sont là deux tendances contre lesquelles Palacio Valdés a voulu réagir. Il est un artiste trop délicat et trop ami du vrai pour n'avoir pas été choqué par cette disproportion continue entre le mot et l'idée. Il veut être simple, net, précis. Il veut se servir de la langue de son temps, parce qu'elle lui paraît la plus commode et la mieux faite pour exprimer ce qu'il pense. Elle renfermera peut-être des gallicismes, mais les érudits ne relèvent-ils pas des italianismes dans la langue de Cervantes? Quevedo, Calderón, jugèrent-ils jamais qu'ils devaient parler comme l'auteur de la *Celestina* ou de l'*Amadis*? N'est-ce pas, d'ailleurs, manquer de sincérité que d'affubler ses pensées d'un vêtement, somptueux peut-être, mais qui a le grand tort de ne point convenir à leur allure? Il ne veut pas que l'on ait un style quelconque, mais il le veut débarrassé du clinquant qui le dépare. Il a toujours eu pour son compte cet amour des ornements sobres et simples qui fit la gloire des prosateurs attiques et qui fait la gloire de nos prosateurs français. Dès son premier roman, on le voit curieux du détail bien net. Son *Señorito Octavio* est plein de petits tableaux dessinés avec le tranchant et la précision d'une eau-forte. La veillée et la prière au château de don Álvaro, la *romería* de la Segada sont déjà de bonnes promesses. Il y a encore de la diffusion; l'auteur ne sait pas assez faire un choix dans les détails, mais quelle netteté de contours déjà, et comme le caractère général est bien accusé!

La manière devient plus large dans les livres suivants : on sent le progrès; l'œil est devenu plus habile à saisir les traits importants, l'esprit plus sensible aux nuances. Le peintre est devenu en même temps un psychologue; on sent mieux courir la vie derrière la peinture tout extérieure. La ligne a toujours la netteté et le mordant d'un coup de burin. Ce petit tableau, — les barques à la pêche, — tiré de son roman de *José,* fait songer aux marines de Longus.

Il était deux heures de l'après-midi. Le soleil resplendissait et couvrait d'étincelles la surface de la mer. La brise avait à peine assez de force pour gonfler les voiles des barques de pêche qui sillonnaient l'Océan à l'aventure. Les pics saillants et les montagnes, à l'intérieur des terres, se voyaient dans le lointain, enveloppés d'une imperceptible gaze d'azur. Les petits villages de la côte brillaient comme de petits points blancs au fond des baies. Tout se taisait; c'était le silence solennel, infini, du calme de la mer. La plupart des pêcheurs dormaient ou sommeillaient dans des attitudes variées et capricieuses : les uns étaient allongés, le dos au soleil, sur le gaillard; d'autres étaient assis et adossés; d'autres, le visage en l'air, dormaient sur les planches du fond. Tous gardaient dans leur main droite les fils des appareils qui coupaient l'eau par derrière en lignes parallèles. L'habitude faisait qu'ils ne les lâchaient pas, même dans le sommeil le plus profond. Il y avait là de trente à quarante embarcations, toutes en vue, formant une petite escadre : elles glissaient si doucement sur la surface polie et luisante de l'eau que, par moments, elles paraissaient immobiles. La toile frappant à coups réguliers contre le mât produisait un bruit sourd qui invitait au sommeil. La chaleur était lourde et suffocante, comme il arrive rarement sur la mer...

. . . .

.. Le crépuscule commençait lorsque les barques entrèrent dans la baie de Rodillero. Une multitude, formée presque tout entière de femmes et d'enfants, attendait sur la rive, criant, riant, se disputant. Les vieux se tenaient un peu plus loin, assis tranquillement sur le gaillard de quelque barque qui dormait sur la grève, attendant sa carène, tandis que les gens importants, les gens en redingote, contemplaient l'entrée des barques depuis les bancs de pierre qui étaient devant les maisons les plus voisines de la plage. Avant leur arrivée, bien avant, grâce à une expérience de toute leur vie, les gens qui étaient sur le rivage savaient qu'elles apportaient du poisson. Et comme il arrivait toujours en pareil cas, cette certitude se lisait à leurs sourires Les femmes préparaient les corbeilles pour le recevoir, et retroussaient leurs manches avec une certaine satisfaction mêlée de plaisir. Les gamins escaladaient les rochers les plus voisins pour voir plus vite ce qu'il y avait au fond des barques. Celles-ci s'approchaient lentement; les pêcheurs, graves, silencieux, laissaient tomber paresseusement leurs rames sur l'eau.

L'une après l'autre, elles s'engagèrent sur les cailloux du rivage. Les marins en sortaient en faisant un grand saut pour ne pas se mouiller: quelques-uns restaient à bord pour décharger le poisson qu'ils jetaient pièce à pièce sur la plage. Les femmes le ramassaient et, avec une incroyable

rapidité, enlevaient la tête et les boyaux, l'entassaient dans les corbeilles, et, relevant leurs jupes, s'avançaient à quelques pas dans l'eau pour le laver. En peu de temps, le sol et la mer, sur une belle étendue, étaient teints de sang.

Quand ils eurent sauté à terre, les patrons formèrent un groupe et fixèrent le prix du poisson. Les revendeuses attendaient, défiantes, à quelque distance, le résultat de la conférence... *(José.)*

Voici un passage de *Marta y María* qui rappelle la manière des Goncourt :

Les messieurs en redingote noire, correctement boutonnée, venaient s'appuyer avec des airs ennuyés aux portes du cabinet et de la salle à manger, et de là dirigeaient de longs regards persistants sur les bras et les poitrines des dames assises dans les fauteuils. D'autres restaient debout derrière le piano et attendaient qu'un instant de silence leur permît de manifester, par des exclamations discrètes, l'admiration qui débordait de leur âme. Un petit nombre seulement, plus favorisés du sort, avaient obtenu que quelque dame leur fît la faveur de réprimer avec la main le contour exubérant de sa robe de soie pour leur faire une toute petite place à son côté. Orgueilleux d'une telle prérogative, ils se travaillaient, ils torturaient leur esprit pour entretenir la dame si généreuse, ainsi que trois ou quatre amis qui prenaient part à la conversation. Le torrent de doubles et triples croches qui s'échappait du piano, placé dans un coin, remplissait le salon et étouffait entièrement le murmure des conversations. Parfois, cependant, dans les passages où les doigts du pianiste frappaient les touches avec douceur, on entendait le bruit sec des éventails qui s'ouvraient ou se fermaient ; et, par dessus le murmure discret et confus des imprudents qui continuaient à parler, un mot, une phrase prononcés avec plus de force, faisaient tourner les têtes irritées de ceux qui étaient derrière le piano. La chaleur était grande, malgré les croisées entr'ouvertes. L'atmosphère était suffocante et chargée d'une odeur confuse et désagréable, où les parfums des pommades et des essences se mêlaient aux émanations des corps déjà en sueur ; et, pardessus tout, dominait l'odeur âcre de la poudre de riz [1].

Dans ses derniers romans, les passages de cette espèce deviennent plus rares. Il semble que l'auteur, avec le progrès, peut-être aussi avec l'expérience grandissante de la vie, soit plus préoccupé de l'étude de l'âme. Pour les petits tableaux de genre, tels que ceux que je viens de citer, les picaresques ont pu l'enseigner à dessiner vivement une silhouette, à enlever un croquis; pour la peinture du sentiment, les écrivains profanes ne pouvaient lui servir de modèle. La psychologie et l'observation ne sont pas leur fait; la simplicité et la

1. *Marta y Maria*, p. 29.

netteté du style sont rarement parmi leurs qualités. Observateur pénétrant, il n'a trouvé à son service qu'un instrument peu délicat; il a dû peiner pour se faire une langue, et la créer en grande partie. Lorsqu'on voyage à travers l'Andalousie, on trouve parfois, dans de petits villages, des chanteurs ambulants, des *cantaores*. Dès qu'ils paraissent, femmes et enfants accourent pour entendre leurs *soleares*, leurs *murcianas*, leurs *peteneras*. Et c'est un chant singulier que le leur : avec des roulements d'yeux, des contorsions, des attitudes d'inspirés ou de démoniaques, des gestes grotesques à force d'être expressifs, des tremblements dans la voix, des notes prolongées sans fin, ils psalmodient leurs airs monotones et tristes, mais singulièrement troublants. L'étranger, peu habitué à cette exubérance dans l'expression, trouve que c'est là un spectacle plutôt curieux, et ne s'y arrête pas. Mais les gens du peuple qui l'entourent et l'écoutent, suivent, haletants, l'histoire d'amour qui se chante; toute cette mimique les émeut; leurs yeux se mouillent; les larmes jaillissent; les morceaux de pain viennent remplir la besace du rapsode. L'Espagnol aime l'expression violente du sentiment; à la délicatesse il préfère la force. Et voilà pourquoi Palacio Valdés est admiré à l'étranger tout autant, sinon plus, qu'en Espagne. C'est qu'il a voulu rompre avec cette emphase. Et quand il a voulu trouver des modèles, il a dû aller les chercher chez les mystiques, chez les saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, le Père Rivadeneyra, dont la langue, plus simple, plus élégante, plus précise, plus affinée par une étude continuelle de l'âme et de ses passions, tranche si heureusement avec celle de leurs contemporains. Je ne crois pas que la littérature espagnole ait beaucoup de pages plus pénétrantes que certains passages de *Marta y María* et de *la Fe*. Je ne crois pas qu'on trouve, même chez nous, où il faut être simple, sous peine d'être ridicule, plus de douceur, de délicatesse et d'émotion contenue, que dans la peinture de l'affection si chaste, où cependant il se mêle plus d'attrait que dans une amitié banale, de doña Cristina pour Ribot. C'est un maître écrivain que celui qui a écrit cette noble réponse de la veuve de Marty au capi-

taine qui lui demande s'il peut espérer qu'un jour elle sera sa femme :

— Le cœur me dit que je ne peux vous refuser même la vie, si vous me la demandez. Mais ne pensez-vous pas qu'il y a quelque chose entre nous qui doit nous arrêter, quelque chose qui gâterait ce bonheur auquel vous avez droit? Rappelez-vous les circonstances où nous nous sommes connus; examinez les mouvements secrets qui vous ont amené à Valence, les émotions que vous avez éprouvées depuis, vos luttes intérieures, vos pensées, vos douleurs, vos joies durant les trois années qui viennent de s'écouler.. Et dites-moi franchement si vous ne croyez pas que la conscience nous dirait quelquefois au fond du cœur que nous n'avons pas toujours agi avec une parfaite délicatesse. Je crois que oui; et, comme je vous connais bien, je crois que cela suffirait pour troubler la sérénité de notre vie. Voilà pour nous. Quant aux étrangers, ne croyez-vous pas qu'en nous voyant unis le monde pourrait concevoir le plus infâme soupçon qui puisse frapper dans sa tombe un être aimé [1] ? *(La Alegría del capitán Ribot.)*

Je ne sais, mais je me figure volontiers que ces qualités de simplicité et de naturel, méconnues certainement par les Espagnols d'aujourd'hui, seront beaucoup mieux appréciées par la postérité. Il existe une compénétration du goût comme une compénétration des langues. Le temps n'est pas loin, je crois, où cet amour du grandiose et de l'exagération disparaîtra. Les grands mots vides vieilliront et seront remplacés par des mots moins sonores peut-être, plus modestes, mais plus chargés de sens, plus précis et plus nets. Ce jour-là, certainement, on sera reconnaissant, en Espagne, à l'écrivain de ce siècle qui a le plus contribué à faire aimer le simple et le naturel.

L. BORDES,

(Section de Bordeaux.) Professeur au Lycée d'Agen.

1. Au risque de passer pour un admirateur indiscret de mon auteur, je citerai la réponse, non moins belle, de Ricardo à Maria. Cette dernière est entrée dans une conspiration carliste. Son fiancé, Ricardo, est un officier qui tient les clefs du dépôt d'armes de la garnison; elle lui demande de livrer ces clefs aux conjurés. Celui-ci refuse avec indignation, et, bien qu'il aime profondément Maria, il lui reproche durement une demande si outrageante pour lui : « ... Maria baissa la tête. Au bout de quelques instants, elle put articuler faiblement ces paroles : « – Tu ne me comprends » pas, Ricardo, et je ne te comprends pas davantage. Pour juger les choses de ce » monde, nous nous plaçons à des points de vue tout à fait différents. Tu regardes à » travers le cristal des conventions établies par les hommes, et moi à travers la loi de » Dieu. Pour toi le renom de vaillant, la réputation de loyal et généreux passe avant » tout; pour moi, la chose principale est le salut de l'âme. Pardonne-moi si je t'ai » offensé, et que cet honneur, auquel tu rends un culte si ardent, te fasse oublier » à jamais ce que nous avons dit. » (*Marta y María*, p. 276.)

BIBLIOGRAPHIE

Angel Del Arco y Molinero, *Restos artísticos é inscripciones sepulcrales del monasterio de Poblet.* Barcelone, imprimerie Vives y Susany, 1897; 1 vol. in-8° de 39 pages.

M. Del Arco a obéi à une très heureuse idée le jour où il a décidé d'écrire l'opuscule dont je vais rendre compte. « Poblet fut pendant le Moyen-Age et jusqu'à sa destruction plus qu'un monastère, ce fut, suivant l'expression heureuse d'un illustre historien, une grande nécropole; son dallage et ses murs étaient pleins de sépulcres et d'inscriptions qui ont en grande partie disparu, ou dont un grand nombre tendent à disparaître. Elles renferment presque toute l'histoire du vieux monastère; mieux que les archives du couvent, elles ont permis à Finestres d'étudier cette histoire. Il vaut d'autant plus la peine de les copier et d'en assurer ainsi la conservation que de beaucoup il ne restera bientôt plus que d'insignifiants souvenirs [1]. » Une autre considération a poussé M. Del Arco à rédiger son travail, c'est que Poblet fut à une certaine époque le Saint-Denis du royaume d'Aragon. Des personnages qui dorment là ont parfois joué un rôle dans l'histoire; parmi ces pierres sépulcrales, mutilées, brisées, parmi ces épitaphes, effacées par la poussière et les ronces des ruines, certaines portent des noms fameux qui se retrouvent dans les pages les plus glorieuses des chroniques catalanes.

L'érudit correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid a borné son étude aux inscriptions et aux tombeaux : il a, de parti pris, laissé de côté l'édifice qui leur sert de cadre, cette belle église, imitée de Fontfroide, qui atteste éloquemment le rayonnement de notre architecture française au Moyen-Age et l'influence de ces moines Bénédictins qui ont porté par le monde les idées et les formules d'art de notre pays.

Il est, on le comprendra, extrêmement difficile d'analyser un recueil d'épitaphes; autant vaudrait le reproduire. Je n'entreprendrai pas

1. Page 7.

ce travail, quelque intérêt qu'il doive présenter d'ailleurs. Je me contenterai d'exprimer sur certaines lectures, sur certaines explications, quelques doutes d'autant plus réservés que je n'ai pas sous la main les éléments d'une solution positive.

P. 18, au lieu de : HOC OPUS INCEPIT TEMPORE PETRI REGIS ARAGONENSIS, je lirais : HOC OPUS FIERI CEPIT, etc.

P. 23. La première inscription ne doit pas porter tous les signes d'abréviation qui sont figurés dans la brochure. Dans P*ri*DIE, par exemple, il ne doit y avoir qu'un I suscrit; dans NO*n*AS, qu'un signe représentatif de la nasale, etc.

Parmi les sarcophages, il en est que M. Del Arco considère comme ayant servi à l'inhumation d'enfants. Cette opinion paraît motivée sur les dimensions très réduites des cuves. Mais dans les pays catalans l'usage existait de laisser quelque temps le corps en terre et, après la consomption des chairs, de recueillir les ossements et de les placer soit dans une cavité creusée dans une muraille et fermée par une dalle, soit dans un très petit tombeau de pierre. On voit au Musée si curieux de la chapelle Santa-Agueda de Barcelone un sarcophage qui mesure extérieurement 1m01 de longueur, 34 centimètres de hauteur et 40 centimètres de profondeur : l'inscription nous apprend que cette bière minuscule a renfermé un bourgeois, sa femme et leurs trois filles.

Dans mes *Notes sur l'art religieux du Roussillon,* j'ai publié quelques-uns de ces sépulcres et réuni un certain nombre de faits à l'appui de ces observations. Les gisants que M. Del Arco a pris pour les portraits d'enfants revêtus d'habits monacaux (nos 139, 142) représenteraient simplement des moines.

L'illustration de la brochure se réduit à une *simili,* qui reproduit des armoiries d'une belle allure : un écu, sommé d'un heaume de parade et encadré dans un quatre-feuilles. Cette gravure nous fait vivement désirer une seconde édition plus copieusement illustrée. L'art civil catalan, si nerveux dans son originalité, n'est pas suffisamment connu : il mériterait qu'on l'étudiât davantage. J'ajoute qu'il constituerait pour notre art décoratif une réserve de motifs, une source d'inspirations précieuses : ces fines colonnettes, ces chapiteaux très évasés, ces feuillages un peu géométriques, toutes ces formes, qui se ressentent de la dureté de matériaux très résistants, conviendraient assez à nos constructions en fer, et fourniraient d'heureuses combinaisons de lignes à notre industrie métallurgique, en quête d'une ornementation rationnelle.

J.-A. BRUTAILS.

Ramón Menéndez Pidal, *El poema del Cid y las Crónicas generales de España* (extrait de la *Revue Hispanique,* tome V, p. 1-35).

Dans l'article dont le titre précède, M. Menéndez Pidal s'est proposé d'étudier quelles relations existent entre le texte de l'unique manuscrit connu du *Poème du Cid* et les Chroniques qui racontent la Geste du héros castillan. Ainsi qu'il nous en avertit, ce n'est qu'un chapitre détaché d'un ouvrage d'ensemble, actuellement en cours d'impression, sur le texte, la grammaire et le vocabulaire du poème. Le fragment qu'il nous soumet aujourd'hui constitue une contribution importante à l'établissement d'un texte aussi exact qu'il peut l'être en l'absence de manuscrits de la version primitive. On sait qu'en dépit des travaux de Bello, de Lidforss, de Cornu, de Restori, etc., ce texte présente encore beaucoup d'obscurités, de leçons suspectes, de lectures peu satisfaisantes. Peut-être faudra-t-il renoncer, à moins de découvertes nouvelles, à l'espoir de restituer la version de Per Abbat à sa pureté première, à plus forte raison de reconstituer le texte original du poème, dont elle n'est probablement elle-même qu'un remaniement. Mais c'est déjà rendre un service signalé que d'établir clairement la filiation et les rapports des divers textes, en prose ou en vers, relatifs aux *Cantares* de Rodrigue, et de déterminer leur valeur respective au point de vue de la critique du texte. Aussi le travail de M. M. Pidal est-il doublement intéressant : d'abord, par les corrections, parfois certaines, souvent probables, toujours suggestives, auxquelles il aboutit ; ensuite par l'emploi d'une méthode qui (rencontre rare) joint à la hardiesse un caractère rigoureusement scientifique.

Cette méthode, en ce qu'elle a d'essentiel, consiste à poursuivre et à retrouver les divers états et, dans la mesure possible, la forme primitive des *Cantares* à travers les diverses Chroniques qui, à des époques différentes, et avec plus ou moins de fidélité, les ont délayés en prose. A vrai dire, cette méthode n'est pas absolument nouvelle. Les premiers critiques qui s'occupèrent du poème, et Sánchez lui-même, qui le publia le premier, n'avaient pu s'empêcher de remarquer les rapports étroits, de fond et de forme, qu'il présentait avec les Chroniques. Les modernes, depuis Bello surtout, se sont servis de ces dernières comme d'une aide précieuse et d'une sorte de pierre de touche pour vérifier la pureté du texte et pour y introduire, au besoin, des variantes. Jamais, cependant, la question délicate des relations entre le poème et les Chroniques n'avait été étudiée avec autant d'attention ; jamais, surtout, on n'avait essayé de déterminer avec autant de précision le degré de confiance que mérite chacune de ces compilations historiques. En effet, cette méthode suppose, tout d'abord, des Chroniques diverses renfermant l'histoire du Cid, un classement

logique, qui en fixe la chronologie, montre les liens de parenté qu'elles ont entre elles, et réduise à un certain nombre de types ou familles les manuscrits actuellement connus. Si l'on songe que ces manuscrits sont très nombreux et leur variantes innombrables, on se rendra compte de la difficulté de ce travail préliminaire. Il exige, de la part de qui assume cette tâche, une compétence particulière. Nul, sans doute, n'était mieux préparé que M. M. Pidal à l'aborder avec succès. D'une part, en effet, il venait de dresser le catalogue critique de toutes les Chroniques dérivées de celle d'Alphonse X appartenant à la bibliothèque du Roi, à Madrid[1]; de l'autre, il a tenté naguère une première application de sa méthode de reconstitution des Gestes par les compilations historiques, dans son beau livre sur la *Légende des Infants de Lara*[2]. (Voyez en particulier, dans ce dernier ouvrage, l'*Appendice*, pp. 385-415, sur la classification des Chroniques.) Les résultats auxquels il était arrivé sur ce point, et qui l'avaient conduit à rétablir en partie la Geste disparue des Infants de Salas ou de Lara, étaient bien de nature à le confirmer dans la valeur de la méthode.

En ce qui concerne particulièrement l'histoire, ou, si l'on veut, la légende du Cid, les plus importantes Chroniques sont les suivantes : 1° *La primera Crónica general,* dite Chronique d'Alphonse X ; 2° *La Crónica de 1334,* qui paraphrase et continue la précédente ; 3° *La Crónica de veinte Reyes* (ou *de once Reyes*) ; 4° *La tercera general,* imprimée par Ocampo, en 1541, d'après le manuscrit de Martin de Aguilar; 5° *La Crónica de Castilla,* qui fut appelée parfois la *Crónica del Cid,* en raison sans doute de la place qu'y occupait l'histoire de ce dernier ; et 6° *La Crónica particular del Cid,* qui peut être considérée comme un simple extrait de la précédente.

Si toutes ces Chroniques ont bien réellement puisé les éléments essentiels de leur narration dans les *Cantares* antérieurs ou contemporains, — et, en ce qui concerne le Cid, il est bien difficile d'en douter depuis la publication par Sánchez du manuscrit de Burgos, — on s'attendrait à retrouver la transcription la plus rapprochée du premier modèle, et, par suite, la plus fidèle, dans la plus ancienne de ces Chroniques, c'est-à-dire dans celle d'Alphonse X. Et il semble bien tout d'abord, si nous comparons cette dernière au texte de Per Abbat, que les rapports soient évidents. On ne peut du moins signaler dans la première partie du récit historique que de légères variantes avec les 1094 premiers vers du poème. De telle sorte que l'on croirait

1. *Crónicas generales de España ; Catálogo de la Real Biblioteca, Manuscritos ;* Madrid, 1898, VI-164 p.

2. *La Leyenda de los Infantes de Lara*, Madrid, J.-M. Ducazcal, 1896, XIX-448 p. — Voir, sur cet ouvrage, les comptes rendus très pénétrants de M. G. Paris dans le *Journal des Savants*, mai et juin 1898, et dans la *Revue de Paris*, 15 novembre 1898.

volontiers que, pour cette partie tout au moins, le compilateur avait sous les yeux ou bien une copie de la même famille, ou tout au moins un texte très rapproché de cette dernière. Mais, à partir de cet endroit jusqu'à la fin du récit, les divergences vont en augmentant, les modifications se multiplient, les noms propres parfois ne sont plus les mêmes : il semble que le Chroniqueur ait eu alors à sa disposition un ou plusieurs textes déjà fort différents, sur certains points, de la version du manuscrit conservé. M. M. Pidal, qui a noté avec soin ces divergences, en conclut que « le poème que nous connaissons aujourd'hui et celui qui servit de guide à la chronique étaient deux œuvres différentes », et il ajoute que « le poème actuel, par sa simplicité et sa concision plus grandes, offre un caractère plus archaïque, tandis que le poème perdu (c'est-à-dire celui qu'a suivi la Chronique d'Alphonse X) est évidemment une amplification postérieure qui offre tous les caractères de la poésie épique de la décadence ».

Il est certain que la Chronique ajoute à la donnée du poème des amplifications qui en altèrent parfois la simplicité, et il est possible que ces modifications lui aient été fournies par d'autres textes. Il paraît difficile toutefois de refuser *a priori* toute intervention personnelle au rédacteur de la Chronique; cette part d'invention, cette originalité, quelque réduite qu'on la suppose, il peut l'avoir exercée, soit de parti pris et dans le but d'arranger les faits selon ses intérêts ou ses convenances, soit par simple désir d'orner ou même de corriger le modèle, soit enfin involontairement, par inintelligence ou fausse interprétation du texte. A plus forte raison peut-on penser qu'il n'aura pas hésité, au besoin, devant certains rajeunissements du texte, et ne se sera fait aucun scrupule de modifier la graphie ancienne. Et c'est pourquoi il faut bien le dire : comme les éléments font défaut pour reconnaître exactement dans quelle mesure s'est exercée cette collaboration du chroniqueur, il demeurera toujours, malgré les efforts les plus ingénieux, une part d'incertitude et d'hypothèse, dans l'essai de reconstitution des textes originaux au moyen de la transcription des chroniques. Le rôle du critique et de l'éditeur consistera à réduire le plus possible cette part d'hypothèse, entreprise délicate, car sur quel critérium s'appuyer pour distinguer les points de soudure et pour séparer l'alliage qui est venu se mêler au métal primitif?

Voici une seconde remarque à ce sujet. Si nous admettons que l'auteur de la Chronique dite d'Alphonse X a suivi « un poème postérieur perdu », remaniement de celui que nous possédons, comment expliquer que ce remaniement « coïncide en tout avec le poème actuel jusqu'au vers 1094, sauf de très légères variantes », tandis qu'il s'en éloigne dans la suite de la façon la plus évidente? M. M. Pidal, qui note le fait à plusieurs reprises, ne nous en donne pas l'explication

Une hypothèse se présente, qu'il faudrait assurément justifier par des arguments précis, mais qui, en elle-même et *a priori*, ne paraît pas invraisemblable. La rédaction de Per Abbat, dans cette partie où elle concorde presque absolument avec la Chronique, n'aurait-elle pu être la source directe et unique de cette dernière? Et plus loin le rédacteur, dans les chapitres de son récit où il s'éloigne plus ou moins de notre texte, n'a-t-il pu emprunter les additions ou changements, qui ne seraient pas de son cru, à une ou plusieurs sources différentes de la première? La contamination qui, en elle-même, n'est pas impossible, expliquerait d'une manière assez naturelle, ce fait singulier que les diverses parties du récit historique soient, à l'égard du poème, dans des relations si différentes. Sans doute, même dans les 1094 premiers vers, il y a quelques indices de modifications, de corrections apportées, parfois intentionnellement, au texte qui est arrivé jusqu'à nous. En voici une caractéristique, citée par M. M. Pidal. Pour excuser le procédé douteux du Cid vis-à-vis des deux juifs de Burgos, Vidas et Rachel, le chroniqueur lui prête dès le début, dans un passage correspondant au vers 95 du *Cantar de Myo Cid*, l'intention formelle de les dédommager plus tard de l'emprunt qu'il leur fait : « *Mas si Dios me diere consejo, yo gelo emendare e pechargelo he todo*, » ce qui prépare la restitution qui a lieu en effet plus tard. Mais, autant du moins que nous en pouvons juger, des corrections de ce genre sont extrêmement rares dans la matière des mille premiers vers, et l'on doit toujours se demander si elles ne sont pas le fait du « prosificateur », qui ne pouvait manquer de remarquer ce qui nuisait à la gloire du héros et être d'autant plus tenté de corriger les textes en ce sens qu'il trouvait ailleurs les éléments de ces corrections. Aussi, M. M. Pidal, en raison du nombre et de l'importance des variantes dans la deuxième partie de la narration, se refuse-t-il à utiliser la Chronique de D. Alphonse pour la correction du texte dans la partie correspondante du poème ; en quoi il est conséquent avec lui-même, puisqu'il estime que ce texte n'est pas celui que le chroniqueur avait sous les yeux. Même pour les douze cents premiers vers, il ne s'en sert qu'avec réserve, « car nous ne pouvons pas deviner, dit-il avec raison, si la différence provient ou non de la *refundición* ». Cette réserve est sage : elle garderait quelque chose de sa portée alors même qu'il serait prouvé que la compilation historique s'est directement inspirée de la version de Per Abbat. Quoi qu'il en soit, les rapprochements établis par M. M. Pidal entre les deux textes (p. 12-19) sont intéressants et suggèrent parfois des observations utiles. C'est ainsi qu'à propos d'un passage du Codex Escurialiensis de la *Crónica* (cf. vers 1073), l'auteur émet l'hypothèse, appuyée sur des particularités métriques, que le texte de la version poétique et celui de la *refundición* pourraient bien provenir l'un et l'autre d'un manuscrit corrompu. « Autrement, dit-il,

il faudrait expliquer par des rajeunissements de langue, exécutés indépendamment dans les copies du vieux poème et dans la *refundición*, les nombreuses coïncidences que l'on peut observer entre le manuscrit actuel et la Chronique, dans lesquelles la métrique est également violée. »

Ni la Chronique de 1344, ni celle de Castille ou celle du Cid ne paraissent à M. M. Pidal particulièrement utiles pour la correction des vers. La Chronique de 1344, lorsqu'elle ne copie pas purement et simplement celle d'Alphonse X, s'inspire vraisemblablement d'une version de la Geste postérieure encore à celle conservée, autant qu'on peut l'inférer des variantes et des additions qui surchargent le début. Ces gloses (cf. p. 21-22), nous admettons volontiers qu'elles proviennent des jongleurs, désireux de rajeunir un sujet devenu banal. Mais, ici encore, pourquoi ne les attribuerait-on pas au chroniqueur lui-même, et, au surplus, quelle assurance avons-nous que plusieurs d'entre elles ne remontent pas à un texte antérieur et plus complet ? Quant à la Chronique particulière du Cid, qui n'est, ainsi que A. de los Rios l'a montré, qu'un extrait de la *Crónica de Castilla*, on en attendrait au premier abord des indications plus précieuses pour la correction du texte, puisqu'elle est spécialement consacrée à l'histoire du Campéador. Los Rios y trouvait « le coloris des chants populaires », et, en effet, les assonances et les *disjecti membra poetae* y sont plus fréquents qu'ailleurs. Bello s'en est inspiré pour des corrections fréquentes, et M. Cornu y distingue les traces d'un texte plus pur que celui de Per Abbat. M. M. Pidal ne partage point cette manière de voir, « qui ne repose, dit-il, sur aucun fondement ». Il ne juge pas utile cependant, du moins en ce chapitre, d'entrer à ce sujet dans une discussion détaillée Il se contente de rappeler que les arguments qui valent contre la Chronique de 1344 (variantes, additions, délayage, introduction de personnages nouveaux, etc.) valent aussi contre celle du Cid, et il montre brièvement, par quelques exemples topiques, combien sont invraisemblables les corrections que Bello a prétendu en tirer. Il serait à souhaiter, à notre avis, que la question fût étudiée de plus près, ne serait-ce qu'en raison de l'autorité dont ce document a joui auprès des érudits. C'est précisément sur l'abondance et la précision des détails, — où l'on voit maintenant une cause de suspicion — que Bello et Cornu semblent se fonder pour accorder plus de confiance à la Chronique, et, après tout, la hardiesse parfois malheureuse et insuffisamment documentée de Bello ne prouve pas grand'-chose contre la valeur du texte. Nous saurions donc gré pour notre part au futur éditeur d'entrer à ce sujet dans quelques détails qui rendraient sa thèse plus forte, et, dans tous les cas, plus claire pour ceux qui n'ont pas les secours particuliers dont il dispose.

Mais il avait hâte sans doute d'arriver à la *Chronique de Vingt Rois*

et d'en montrer l'importance pour la détermination de la leçon véritable. Cette démonstration, entièrement nouvelle, si je ne me trompe, sert de conclusion au travail.

La Chronique de Vingt Rois offre cette particularité, assez inattendue, si l'on songe à sa date, qu'elle suit d'abord d'assez près la première Chronique générale (et, par suite, le poème, jusqu'au vers 1094); mais « quand la chronique de D. Alphonse s'éloigne du poème conservé, l'auteur de celle de Vingt Rois, qui paraît avoir été grand admirateur du vieux chant, prend ce dernier pour guide, et refait toute la narration du roi Alphonse. » C'est ainsi qu'il comble la lacune correspondant aux vers 1094-1220, et qu'il préfère résolument à la version de la *Générale* celle du poème, que, seul entre tous les chroniqueurs, il a fait entrer entièrement dans son récit, quoique avec plus de brièveté et de concision que d'autres. Quel texte le rédacteur avait-il sous les yeux, et quelle était la valeur de son manuscrit? L'étude des variantes les plus significatives, depuis le vers 1146 jusqu'à la fin, conduit M. M. Pidal à penser que ce manuscrit différait de celui que nous possédons et qu'il était probablement plus ancien. Il tire les preuves de la première de cette assertion des vers 1371, 1475, 1495, 1854, 1947, 1952, 2124 et 3004. Elles prêteraient naturellement à la discussion, non moins que les arguments tirés, en faveur de l'antériorité du manuscrit utilisé, de la forme plus archaïque de certains mots ou noms propres (*Gonzalvo* = *Gonzalo*). Il n'en est pas moins vrai que quelques-unes des variantes suggérées par la Chronique (à partir de 1146) sont caractéristiques et fournissent de bonnes corrections. Nous signalerons, à titre d'exemples, les suivantes. Vers 1182 : *avyc guerra tan grand*. — Vers 1371 : *que en otra desamor*. — Vers 1475 : *Fronchales* (= Bronchales). — Vers 1631, 1711, 2313 (las torres) de *Quarto* (= de Cuarte). — Vers 1952 : *como a Rey e a señor*. — Vers 1962, *Acabo de tres semanas*. — Vers 2126 : *Devos dent buen galardon*. — Vers 2337 (Lacune comblée). — Vers 2832, 3186 : *Por aquesta (mia) barba, que ninguno non messo*, — ou : *que nadi nunqua messo*. — Vers 3004, sur l'introduction dans le texte du nom de *Fruela* et de *Birbon* ou *Brebon*. — Vers 3394 : *Queran mandaderos el uno del ynfante de Navarra e el otro del ynfante de Aragon*. — Vers 3507 La Chronique, ici encore, ajoute une page environ au manuscrit de Per Abbat. — En somme, par les variantes fournies, par les vers retrouvés, par les lacunes comblées, la *Chronique de Vingt Rois* mérite, comme instrument d'épuration du texte, la place que vient de lui assigner M. M. Pidal.

Telles sont les conclusions auxquelles aboutit l'auteur du travail que nous venons d'analyser. Elles paraîtront peut-être modestes à quelques-uns. C'est cette réserve même que nous louerons, et ce soin minutieux du détail, plus utile en somme que les généralisations ambitieuses, où s'est complu trop longtemps la critique. Au surplus,

si l'on songe à la valeur littéraire de la grande épopée castillane, on estimera qu'on ne pouvait rendre aux lettres nationales de meilleur service que de la restituer, dans la mesure possible, à sa pureté originelle. On doit être, en Espagne, doublement reconnaissant à M. M. Pidal de ses efforts, — en apparence disproportionnés, — pour enlever quelques taches au vieux poème, d'abord parce qu'il contribue à rappeler l'attention sur l'une des périodes de l'antique littérature les plus dignes d'être connues; ensuite parce qu'il montre, non par des mots, mais par des faits, la nécessité de méthodes scientifiques dans la critique des textes. C'est un enseignement qui n'est déplacé nulle part, mais qui semble particulièrement utile en Espagne.

E. MÉRIMÉE.

Adolfo de Castro, *Libro de los Galicismos*. Madrid, *la España moderna*, sans date; 143 pages in-8°, 3 pesetas.

D. Adolfo de Castro Rosi, mort l'an dernier bibliothécaire de Cadix après en avoir été gouverneur et maire, a laissé entre autres ouvrages un *Libro de los Galicismos* que l'administration de la Revue *la España moderna* a fait paraître récemment dans sa *Biblioteca de jurisprudencia, filosofía é historia.* — Je me demande d'abord si l'auteur (qui devait apparemment savoir le français, puisqu'il traitait des gallicismes) a corrigé les épreuves de son livre, qui avait déjà paru quand il est mort. Les mots français y sont écorchés d'une façon ridicule et avec une insistance déplorable : exemples : « le diable amou*rieux* », « *dovement* (= dévouement) », « régim*ent* (= régime) de la servitude », « loy*antée* (= loyauté) », « le jeune mend*icante* (= mendiant) »; et combien d'autres! Sans compter les phrases incompréhensibles : « Sont des promenades qu'on trouve dans peu capitales » pour traduire *son paseos que se hallan en pocas capitales;* « le carne est plus proche que la chemite » pour rendre *primero es la carne que la camilla* (camisa?); « batre le pané » au lieu de « battre le pavé ».

Je ne songe pas à reprocher à l'auteur ces « coquilles » dont l'imprimeur est peut-être seul responsable; pas davantage le désordre vraiment chaotique de sa matière, qu'il a du reste divisée en quinze chapitres, dont deux ou trois à peine ont quelque cohérence : il l'a voulu ainsi, nous dit-il; aussi n'est-ce pas un « livre », comme annonçait le titre, mais une collection de notes imprimées à peu près au hasard. Que valent ces notes, voilà la question.

Force m'est bien d'avouer qn'il y a vraiment beaucoup à redire. M. de Castro s'est proposé d'endiguer les flots du gallicisme, qui

depuis longtemps empiètent de plus en plus sur l'idiome que parla Cervantes. L'horreur du gallicisme l'a même conduit assez loin. Crainte sans doute d'employer une expression *afrancesada,* ne donne-t-il pas à Carrier, l'homme aux noyades, le titre de *virrey* de Nantes? On voit que l'auteur ne manque pas de logique avec lui-même. — Voici où il me paraît être dans son tort. Lui qui trouve que « los franceses, aun los más doctos, *suelen,* al hablar de su idioma, incurrir en errores » (il est vrai qu'il se contente de citer, parmi ces *más doctos,* le bon Rollin), comment n'a-t-il pas vu que nombre des « gallicismes » qu'il signale ne sont en vérité que des mots forgés en Espagne sans que nous y soyons pour rien, ou que des faits de corruption syntaxique comme il s'en produit dans toutes les langues, ou enfin qu'un vrai galimatias, qui, s'il n'est pas espagnol, n'est pas nécessairement français pour cela?

M. de Castro critique avec raison les expressions *causa impulsiva* et *causa final*, employées pour *motivo* et *objeto*. Mais ce ne sont pas là des gallicismes, Dieu merci! Ce sont des termes de la langue philosophique qui ont fini par revenir plus souvent qu'à leur tour dans le style des gens visant à la profondeur. L'abus n'a peut-être pas commencé par chez nous.

En quoi le mot *licenciosidad* est-il un emprunt à notre langue? Je ne me rappelle avoir vu nulle part ce qui en serait l'équivalent « licenciosité » (la plume tremble à l'écrire), pas même dans les œuvres de M. Barrès, qui n'a pourtant pas eu peur de « impériosités » (au pluriel) : il est vrai qu'en cherchant bien... Même remarque pour *voluptuosidad, vaporosidad.*

Quel gallicisme y a-t-il dans *estos soldados amagan* (au lieu de *amenazan*) *ya el territorio francés?* (p. 48). La confusion entre les constructions de *amagan* et de *amenazan* a pu se produire sans notre intervention : il est fatal que deux verbes à peu près synonymes finissent par se passer leur syntaxe l'un à l'autre. En français on dit et on dira de plus en plus « je m'en rappelle », à cause de « je m'en souviens ». Quel gallicisme encore dans *el recobro* (au lieu de *la recuperación*) *de la capital de la provincia (ibid.)?* Dans *volviéndose á componer* (au lieu de *recobrar* ou *restaurar*) y levantar entre vuestras ruinas mismas (p. 55)?

Ce n'est pas au jugé que l'on discerne et reconnaît le gallicisme. Ni le goût ni l'oreille n'y suffisent. Tel mot ou telle construction est-elle passée ou non du français dans l'espagnol? A quelle époque a eu lieu ce passage? Voilà les deux questions *de fait* qui se posent.

L'auteur n'a pas cherché à les élucider. Il se contente de critiquer ou de tourner en ridicule les gallicismes réels ou prétendus que ne couvre pas l'autorité d'un écrivain de l'époque classique; car natu-

rellement il s'incline devant Ercilla, Cervantes ou Mariana : ainsi pour *demarcar* il observe que « algunos creen afrancesadas estas palabras, porque no han tenido presente que *demarcados* es voz que Mariana cita en el prólogo de su historia y Ercilla escribió : *pues en este distrito demarcado* » (p. 96). Une remarque analogue est faite pour *contraste*.

En recourant aux tomes qui ont paru du *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana* de M. Cuervo [1], M. de Castro pouvait s'assurer que d'autres « gallicismes » encore sont espagnols depuis près de trois siècles. Je n'en citerai que deux, qu'il pouvait découvrir dès 1886 dans le tome I à la lettre A : *abatir* et *arrancar*.

Abatir. M. de Castro propose la phrase suivante : *Rompe la violencia de nuestros enemigos los diques todos de la resistencia y abate el árbol de nuestra confianza*. Il fait observer que « ese *abate* es el « abattre » francés, el cual, hablándose de árboles y edificios, se derriba en sentido recto y figurado » (p. 50). Je ne vois d'abord rien de spécialement français dans cette ridicule image. Ensuite, comme en témoigne M. Cuervo *(abatir*, 1, *a* et *b)*, Mariana a employé ce verbe *abatir* avec *castillo, muros, fortalezas; abatir por tierra* avec *ciudad, edificios*.

Arrancar : « Al tratarse de árboles, hierbas, clavos, cabellos, se usa del verbo arrancar. Fuera de estos casos, se dice sacar, sacar con violencia, quitar, apartar, separar » (p. 12). Pourtant M. Cuervo, au mot *arrancar* (4, *a*, *α*), cite de Cervantes un exemple qui contredit formellement cette assertion : « *Dígote en fin, bárbaro discreto, que la persecución de los que llaman inquisidores en España me arrancó de mi patria, que cuando se sale por fuerza de ella, antes se puede llamar arrancada que salida.* » (Persiles y Sigismunda, lib. II, cap. 9; édit. Rivadeneyra 1,602[2].) Suivent deux autres exemples, l'un du *Viaje al Parnaso* de Cervantes (7; édit. Riv. 1,695[2]); l'autre de la *Araucana* d'Ercilla (2; édit. Riv., 17,11[2]). Dans ces trois phrases, *arrancar* a pour complément une personne et non « árboles, hierbas, clavos, cabellos ». M. de Castro plaisante en disant que « los franceses *arrancan* todo, hasta los dientes, cuando los españoles se sacan las muelas ». Sans doute, nous n'avons que « arracher » pour traduire *sacar* aussi bien que *arrancar*. « Tirer » ne marque pas aussi bien l'idée d'effort, que *sacar* implique assez souvent. Mais Cervantes emploie *arrancar* au figuré en parlant de *voz*, *suspiros* (3 exemples dans le Dicc. de Cuervo, 5, *b*). Ce qui est vrai, c'est que l'emploi *courant* de *arrancar* = « arracher » semble commencer avec Leandro Moratín, Quintana, Martínez de la Rosa, Jovellanos, et ne date par conséquent que d'un siècle.

M. de Castro, qui a, comme on l'a vu, une tendance marquée à

1. Paris, Roger et Chernoviz, tome I, A-B, 1886 ; t. II, C-D, 1894.

confondre avec le « gallicisme » ce qui n'est que solécisme ou néologisme, est bien bon de considérer comme plutôt français qu'espagnol le galimatias des phrases suivantes : « *encender en el corazón de los ciudadanos los gérmenes del honor* » (p. 75) ; « *la vanidad y la envidia forzadas á morder con rabia y en silencio el pedestal de nuestros trofeos* » (p. 50) ; « *no se nos ha negado el sendero de la fortuna* » (p. 46 ; il est bien vrai que « los caminos se cortan ó cierran », mais nous disons de même en français « couper la route » et non « refuser la route ou le chemin ») ; « *pródigos los españoles de sus brazos y haberes* » (p. 47 ; mais nous ne disons pas davantage « prodigues de leurs bras »), etc., etc.

Enfin, qu'y a-t-il donc d'*afrancesado* dans cette interrogation oratoire : « ¿ *Cual será el aire natural de decir esto* » (p. 75) ?. M. de Castro nous dit : « Nosotros no conocemos semejante aire para decir las cosas. Nos basta expresarlas natural y sencillamente. » Encore un peu il nous accuserait d'avoir corrompu le naturel et la simplicité du style castillan avec « notre » gongorisme. *Nosotros* me paraît un peu dur, franchement, pour nous autres Français. Ce serait à croire que l'auteur n'a jamais eu entre les mains un La Fontaine, un Racine, un Pascal, un Bossuet ou un Voltaire. L'emphase et la préciosité, qui sont les contraires du *natural* et du *sencillo,* n'ont jamais passé, j'imagine, pour des traits caractéristiques de notre langue et de notre littérature.

Toutes ces critiques formulées, j'ajouterai que le « libro » de M. de Castro renferme des remarques intéressantes et souvent fines. Seulement, il est fâcheux que la tâche de trier le bon et le mauvais ait été laissée aux lecteurs[1].

G. CIROT.

Ramón Font, *Bons Consells.* Gerona, sans date, chez Tomás Carreras ; 164 pages in-8°, 2 pesetas.

Je ne sais si D. Ramón Font, vicaire général et archiprêtre de Gérone, a seulement voulu faire un petit livre de morale populaire en éditant sous le titre de *Bons consells* un assez grand nombre de proverbes qu'il a classés en quatre chapitres *(sobre religió y moral, sobre medecina e higiene, sobre economía casolana, sobre filosofía, lleys, bona criança, port y tracte social).* Toujours est-il que voilà un recueil dont peuvent faire leur profit les lettrés et les philologues : profit moral d'abord, cela va sans dire, et profit encore pour l'étude

1. L'ouvrage à consulter sur les gallicismes en espagnol est encore le *Diccionario de Galicismos* de Rafael María Baralt, Madrid, 1855.

de ces *refranes*, qui font l'ornement le plus pittoresque, mais aussi l'une des difficultés de la littérature espagnole.

L'auteur a donné, dans une seconde partie, la traduction des proverbes énoncés en catalan dans la première. La disposition typographique étant à peu près la même des deux parts, il est assez facile de passer d'un *refrá* catalan au correspondant ou à la version en castillan.

M. Font ne dit pas si tous ces proverbes sont encore courants en Catalogne, ou s'il les a déterrés pour les remettre en circulation. En tout cas, il y en a qui ne peuvent être qu'assez récents : *Entre doctors sens gayre doctrina, dona lo polç al de la homeopatía. — La política no té entranyes. — Si 's plegassen tots los cafés, la moral y la salut nó hi perderíen res* (plus austère que piquant, mais l'assonance y est tout de même). — En voici un qui est bien savant pour un proverbe : *La igualtat absoluta es com la bogeria de Procusto, qui tallaba les cames llargues, y desconjuntaba les curtes.*

Je n'en trouve qu'un assez petit nombre qui soient déjà cités dans le recueil bien connu des *Refranes ó proverbios en romance* du Comendador Hernán Núñez, paru en 1555 et réédité en dernier lieu en 1804

En voici trois ou quatre : *Més val pa axut ab amor que gallines ab remor* (H. Núñez traduit *ab remor* par *con ruido;* M. Font, par *con dolor*, que je trouve aussi dans la *Colección de Refranes* de José Ortiz del Casso, Marseille, 1849[1] ; *Qui tart se lleva* (Núñez : *Qui grand dia se lleva*), *tot lo dia trota; Qui poch menja, molt temps menja (*ce qui revient au même que le proverbe plus subtil de H. Núñez : *Qui molt menja, poch menja) ; Qui está be que no' s moga* (Núñez continue *qui mal cerca, tost lo troba*); *Del ou ve' l sou, del sou lo bou, y del bou la forca* (Núñez : *El ladre, del agulla al ou, del ou al bou, del bou á la forca*).

M. Font ne voudrait-il pas remettre en circulation dans sa patrie les adages suivants que donne encore le même Núñez? Je les range conformément à son plan :

I. *Al fin final servir á Deu y no fer mal.*

II. *No pot ser, beure molt y anar dret.* — Je ne propose pas (si ce n'est comme *bons consells* culinaires) : *Aixi es formatge sens ronya com donzella sens vergonya;* ni : *Á truyta y á mentira quant major, tant millor*[2].

III. *Aixi está lo pagés entre dos advocats com lo pagell entre dos*

1. Sauf erreur, je ne vois pas figurer cette *Collección* dans la *Monografía sobre los refranes, adagios y proverbios castellanos y las obras ó fragmentos que expresamente tratan de ellos en nuestra lengua*, de D. José María Sbarbi, 412 pages, Madrid, 1891.

2. Un des *refranes de mesa* de Lorenzo Palmireno, mis à la suite des *Refranes* de Hernán Núñez, dans l'édition de 1804.

gats. — De home que anda mox com gat y de vent que entra per forat, Deu te guart. — Qui barat, lo cap se grat. — Millor es desig que fastig. — Millor es que esquinsar lo descosir.

IV. *Amor fa molt, argent fa tot. — Aquell se fa molt de pregar, qui no li plau virtuts obrar. — No dones tant á Sant Pere que apres hagues de anar arrere* (à prendre seulement au figuré). — *Los erres del metge, la terra los cobre. — Molt parlar nou, molt gratar cou* (= Trop parler nuit, trop gratter cuit). — *Qui escudella daltri espera, freda la menja* (= à peu près : Quand on attend après les souliers d'un mort, on a le temps de marcher pieds nus). — *Si vols diguen bé de tú, no digues mal de algú. — Tal n' escup que n' menjaría.* Je ne propose pas *Qui pren láguila per la cua y la dona per la fe, be pot dir que res no té*, trop peu aimable, et encore moins un petit nombre d'autres par trop naturalistes.

G. CIROT.

D. José Ramón Mélida, *Viaje á Grecia y Turquía.* Madrid, 1899.

Le temps nous manque aujourd'hui pour rendre compte du *Voyage en Grèce et en Turquie* de notre collaborateur M. José Ramón Mélida. Ce mémoire plein de faits soulève des questions de la plus haute importance que nous nous ferions scrupule d'écourter. Nous y reviendrons bientôt avec détail.

G. R.

LISTE

DES REVUES ESPAGNOLES OU PORTUGAISES

DE LITTÉRATURE OU D'ÉRUDITION[1]

Rogamos á nuestros Correspondientes así como á los Directores de Revistas que se sirvan rectificar y completar esta lista, la cual, por faltarnos algunas de las Revistas en ella señaladas, hemos de publicar sin las respectivas noticias.

La Alhambra, bi-mensuelle. Sabatel, Granada.

O Archeologo português, 4e année, mensuel. Pour la correspondance littéraire, José Leite de Vasconcellos, professeur à la Bibliotheca nacional de Lisboa; pour les abonnements, J. Dias Coelho, Imprensa nacional de Lisboa. 1500 reis (7 fr. 50); six mois, 750 reis; numéros séparés, 160 reis.

Boletín bibliográfico español, 3e année. Leopoldo Martínez, Correo, 4 tercero, Madrid. 15 pesetas.

Boletín de la Comisión provincial de Monumentos históricos y artísticos de Orense. Establecim'o de Otero, calle de San Miguel 15, Orense.

Boletín de la Comisión de Monumentos históricos y artísticos de Navarra (ne paraît pas régulièrement), 1re année en 1895. Pampelune, Secretaría de la Comisión de Monumentos (antigua Cámara de Comptos). Il n'a paru que onze numéros jusqu'ici; chacun 60 centimes.

Boletín de Enseñanza y de Administración escolar, La Plata.

Boletín de la Institución libre de Enseñanza, 23e année. Mensuel, 10-20 pesetas. Madrid.

Boletín de la Librería, mensuel, 26e année 1898-99 (l'année commence en juillet). Murillo, Alcalá, 7, Madrid. 5-8 pesetas.

Boletín de la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando, 19e année. Madrid, Secretaría de la Acad. de Bellas Artes. A Paris,

1. L'adresse indiquée est celle où il faut envoyer les demandes d'abonnement. — Quand il y a deux prix marqués, le premier est pour l'Espagne, le second pour l'étranger (France, etc.). Le prix des numéros séparés est donné seulement pour l'Espagne.

chez Leroux. 10 numéros par an; 12-13 pesetas; numéros séparés 1 pes. 1/2; l'abonnement part de janvier.

Boletín de la Real Academia de la Historia, t. XXXIV, mensuel, environ 80 pages; forme chaque année 2 tomes avec index; 15-19 pesetas. Les 33 tomes déjà publiés sont en vente chez Murillo, chargé des abonnements.

Boletín Salesiano.

Boletín de la Sociedad arqueológica Luliana, mensuel, 15e année. Felipe Guasp, impr., Morey, 6, Palma de Mallorca. 6 pesetas.

Boletín de la Sociedad geográfica de Madrid, 22e année, un an, 30-33 1/2; un semestre, 15-17 pesetas. A la *Sociedad,* calle del León, 21, Madrid. — Ce *Boletín* se publie en fascicules trimestriels (janvier, avril, juillet, octobre), et, en outre, depuis deux ans, en fascicules de seize pages, paraissant les autres mois. Ces derniers comprennent la *Revista de Geografía colonial y mercantil,* publiée par la Section de Géographie commerciale, les *Actas de las Sesiones* et la *Bibliografía geográfica.*

Boletín de la Sociedad Española de Excursiones, 7e année, mensuel. Le service est fait gratuitement aux membres de la *Sociedad.* La cotisation d'associé est de 1 peseta par mois. S'adresser au vicomte de Palazuelos, Hernán Cortés, 3, Madrid.

Butlletí del Centre excursionista de Catalunya, 9e année, mensuel. Barcelone, Verdaguer; 6 pesetas (50 cent. les numéros séparés).

La Ciudad de Dios, 19e année, 5 et 20 de chaque mois. Real monasterio del Escorial. Chaque numéro environ 80 pages, 25 pesetas.

Educação e Ensino, *Revista pedagogica da Instrucção publica municipal do districto federal,* Rio de Janeiro.

La España moderna, 11e année, mensuelle; 200 pages chaque numéro. Cuesta de Santo Domingo. 16 principal, Madrid, 30-40 pesetas.

Euskal Erria, *revista bascongada, órgano del Consistorio de juegos florales éuskaros de S. Sebastián, de la Comisión de Monumentos de Guipúzcoa, de la Sociedad de Bellas Artes, de la Asociación éuskara de Navarra, y del Folk lore basco-navarro;* paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois; chaque numéro, 32 ou 40 pages; 20e année; 3 mois, 7 pesetas; numéro séparé, 1 peseta.

Gaceta de la Instrucción pública, 4e année, Madrid.

Ilustración española y americana, 43e année, 50 pesetas.

La Música religiosa en España.

La Región Valenciana.

Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, 3e époque, 3e année,

mensuelle, à Madrid, Murillo, Alcalá 7, ou Victoriano Suárez, Preciados, 48. A Paris, chez Welter. Administration, Archivo histórico nacional, Paseo de Recoletos, 18, Madrid. 15-22 pesetas ; numéro séparé, 1 peseta 1/2.

Revista de la Asociación artistico-arqueológica Barcelonesa, 3e année, trimestrielle, 60 à 80 pages ; l'année commence en octobre. Calle de la Canuda, 4 principal, Barcelona 7 pesetas 50 ; numéro séparé, 1 peseta 25.

Revista de Catalunya, mensuelle. Felix Clos, llibreter antiquari, Rambla de les Flors, 8, Barcelona. 15 pesetas.

Revista de Ciencias y Letras, 5e année ; paraît les 5, 15 et 25 de chaque mois. Calle de Relatores, 4 et 6, Madrid. 5 pesetas le trimestre.

Revista contemporánea, 25e année ; paraît les 1er et 15 de chaque mois. Calle Pizarro, 17 principal, Madrid. 6 mois, 15-20 pesetas ; l'an, 30-35 pesetas ; numéro séparé, 2 pesetas.

Revista critica de historia y literatura españolas, portuguesas é hispano-americanas, 4e année, mensuelle. Le Soudier, à Paris, ou Victoriano Suárez, Preciados, 48, Madrid. 10-15 pesetas On ne vend pas de numéros séparés. On envoie des numéros spécimens sur demande. Les collections de 1897 et de 1898 se vendent 20 pesetas. Les précédentes sont épuisées. Pour la correspondance administrative, s'adresser à D. Antonio Elías de Molins, directeur du Museo arqueológico de Barcelona, calle de Santa Mónica 2 *bis*, Barcelona ; pour la correspondance littéraire, soit au même, soit à D. Rafael Altamira, professeur à l'Université d'Oviedo.

Revista de Educação e Ensino, Lisboa.

Revista franciscana, 27e année. Barcelona.

Revista gallega.

Revista general de Legislación y Jurisprudencia.

Revista juridica de Cataluña.

Revista lusitana.

Revista de Menorca (historia, literatura, ciencias, artes), 2e époque, trimestrielle. A Madrid, chez Murillo. 4 pesetas ; numéro séparé, 1 pes. 1/2.

Revista Moderna, hebdomadaire, illustrée, 16 pages ; Espíritu Santo, 18, Madrid ; six mois, 9 pesetas ; un an, 17 pesetas ; numéro séparé, 30 centimes.

Revista de la Unión Ibero-Americana.

Soluciones católicas, mensuelle.

E. M. et G. C.

SOMMAIRE DES REVUES

Boletín de la Real Academia de la Historia.

Janvier 1899.

P. 5. I. COMMISSION DE L'ACADÉMIE. *Restes mortels de Christophe Colomb renvoyés en Espagne.* [Rapport concluant au choix de la cathédrale de Séville comme sépulture définitive et faisant valoir plusieurs raisons : La cathédrale a déjà donné asile à la dépouille de Christophe Colomb. — Attenante à la cathédrale est la Bibliothèque Colombine, qui renferme les plus importants autographes du grand navigateur. — Dans la province de Séville se trouvent La Rábida et Palos, patrie des Pinzon, etc.]

P. 6. II. JOSÉ SOLER Y PALET. *Étude sur le cartulaire du Prieuré de Tarrasa.* [L'auteur fait connaître et commente, d'après un manuscrit tiré des archives du Prieuré, des chartes du xe au xvie siècle. Il annonce la découverte et la publication prochaine d'un *Llibre de privilegis concedits à la vila de Tarrasa.*]

P. 27. III. ANTONIO BLÁZQUEZ. *Le mille romain.* [Réponse à quelques objections à un travail antérieur sur le même sujet, tendant à démontrer que la longueur du mille romain est égale à 1,672 mètres.]

P. 53. IV. LE MARQUIS DE MONSALUD. *Nouvelles inscriptions romaines de Alcalá de Henares.*

P. 62. V. FIDEL FITA. *L'inquisiteur Alonso Mejía et saint Ignace de Loyola.* [La sévérité montrée par l'inquisiteur Mejía contre le fondateur de la Société de Jésus est corroborée par deux procès intentés par lui et suivis d'une sentence relativement dure contre Mari Gutiérrez de Dos Barrios pour s'être vantée d'être *aussi bonne que le bon Dieu* et contre Francisco González de Torrelaguna pour avoir affirmé que sa fille était *aussi pure que la Sainte Vierge.*]

Février 1899.

P. 97. I. FRANCESCO P. GAROFALO. *Les Celtes dans la Péninsule ibérique.* [De l'examen des lieux géographiques et des noms des localités, le savant italien conclut à l'absence d'éléments ethniques celtes dans la Péninsule. Les Celtes venus de l'autre versant des Pyrénées, spécialement par la partie occidentale, se sont aussitôt

mélangés aux Ibères qu'ils ont trouvés déjà établis, d'où les Celtibères ou Celtes d'Espagne.]

P. 124. II. JUAN F. RIANO. *Une effigie gnostique de bronze.* [Description d'un objet de bronze découvert sur les limites des provinces d'Avila et de Salamanca et qui représenterait le Dieu solaire d'une des sectes provenant d'Égypte, peut-être Sérapis.]

P. 133. III. LE MARQUIS DE MONSALUD. *Nouvelles inscriptions romaines d'Estramadure.* [Continuant ses études d'épigraphie romaine en Espagne, l'auteur étudie les inscriptions tombales recueillies à Malpartida de la Serena, à Esparragosa et à Mérida.]

P. 138. IV. VICENTE PAREDES. *Repeuplement de la ville de Garrovillas.* [Copie antique d'un privilège de la fin du xvᵉ siècle, intéressante au triple point de vue de l'histoire, de la géographie et de la langue.]

P. 146. V. MANUEL SERRANO Y SANZ. *Accord convenu entre D. Juan de Borja, Dª Lorenza de Oñaz y Loyola et Dª Juana de Recalde, à l'occasion du mariage projeté entre les deux premiers.* [Document inédit de l'année 1552.]

P. 153. *Variétés :* I. FERNÁNDEZ DURO. *Testament de D. Garcia de Avellaneda y Haro, comte de Castrillo 1670.*

P. 158. II. Fᶜᵒ DE UHAGÓN. *Communications du Prieur de Uclès au comte de Floridablanca sur les fouilles et les découvertes de Cabeza del Griego 1789 et 1797.*

P. 164. III. FIDEL FITA. *Antiquités et histoire du pays basque,* [à propos d'une nouvelle édition, par P. Miguel Villalta, du livre de P. Gabriel de Henao sur les antiquités des provinces cantabriques].

Mars 1899.

P. 177. DOCUMENTS OFFICIELS. *Translation à Séville de la dépouille mortelle de Christophe Colomb.* [Le premier de ces documents est l'acte de remise des restes du navigateur par le secrétaire du ministère de la Justice à Cuba, après vérification préalable : « ... L'urne intérieure ayant été ouverte, nous en avons examiné le contenu qui se composait uniquement de débris d'os de grande dimension, d'un fragment d'os innomé et d'un autre de deux centimètres, qui paraît être un fragment de cubitus... » Le deuxième est l'acte de réception dressé sur les ordres du duc de Veragua, à Séville, le 19 janvier 1899.]

P. 191. I. VICENTE BARRANTES. Étude élogieuse du livre de M. E. Bourgeois, de l'Université de Lyon, sur les *Lettres intimes de J.-M. Alberoni au comte Rocca.*

P. 194. II. C. FERNÁNDEZ DURO, *Antique marine catalane. Carte nautique inédite* [à l'occasion de l'ouvrage de ce titre de D. Francisco Bofarull y Sans où sont commentés quarante-neuf documents tirés des archives de la couronne d'Aragon, très intéressants pour l'archéologie

navale et venant compléter heureusement les travaux sur le même sujet d'Antonio de Capmany et de D. Javier de Salas.]

P. 197. III. FIDEL FITA. [Compte rendu d'un opuscule de D. José Demetrio Calleja sur *Alcalá la Vieja*, ses annales et ses monuments.]

P. 201. *Variétés :* I. VALENTÍN CARDERERA. *Essai historique sur les portraits des hommes célèbres du XIIIe au XVIIIe siècle, l'origine de leurs collections en Europe, particulièrement en Italie et en Espagne, et examen critique sur leur authenticité et celle des nombreuses collections de gravures depuis la fin du XVe siècle jusqu'à nos jours.* [Ce discours, lu par l'auteur à l'Académie de l'Histoire, est une étude très fouillée, très complète, tenant à peu près tout ce qu'annonce le titre et utile à consulter pour l'histoire des beaux-arts en Espagne.]

P. 257. II. Manuel SERRANO Y SANZ. *Lettre de Juste Lipse au capitaine Francisco de San Victores de la Portilla sur les guerres de Flandres. Louvain, 2 janvier 1595.* [De cette lettre déjà traduite en plusieurs langues, on ne connaissait pas de version espagnole. L'intérêt de cette version inédite est d'avoir été faite à la fin du XVIe siècle, ou au commencement du XVIIe, et de fixer définitivement le nom jusqu'ici très controversé du correspondant de Juste Lipse.]

E. B.
(Sect. de Toulouse.)

Revista de la Asociación artístico-arqueológica Barcelonesa.

Num. 11. Janvier Février 1899.

P. 2-17. MANUEL R. BERLANGA. Estudios epigráficos. De algunas inscripciones falsas. [Détails intéressants sur les faux fabriqués à la Alcazaba de Grenade, de 1754 à 1774.] — P. 17-27. FRANCISCO HERNÁNDEZ SANZ. Noticias generales sobre los monumentos megalíticos de la isla de Menorca, y reseña detallada de los existentes en el predio Telaty de dalt. [Figures dans le texte.] — P. 28-48. Publication d'un ms. de Fr. BERARDO COMES [1725] sur l'église et le cloître de San Francisco de Barcelone, et les antiquités de cette ville. [Suite aux numéros 12, p. 65-83, et 13, p. 145-60.] — P. 49-56. Comunicaciones. Lettre de D. PEDRO IBARRA sur une nouvelle découverte faite à la *loma de la Alcudia*, où a été trouvé le buste d'Elche, actuellement au Louvre, grâce à M. Pierre Paris. — Confirmation des franchises d'Almacellas [1260].

Num. 12. Mars-Avril 1899.

P. 65-83 et p. 84-99, suite des articles précédents sur le ms. de BERARDO COMES, et de MANUEL DE BERLANGA sur les fausses inscriptions de Grenade. — P. 100-13. EMILIO MORERA. Los Panteones reales de Poblet y Santas Creus. [Histoire des sépultures princières faites

dans ces deux monastères. Plusieurs documents originaires du cartulaire de Poblet.] — P. 113-24. ANTONIO ELÍAS DE MOLÍNS. Bibliografía numismática Catalana.

Num. 13. Mai-Juin 1899.

P. 129-44 et p. 145-60. Suite des articles précédents de R. DE BERLANGA sur les inscriptions fausses de Grenade, et sur le ms. de BERARDO COMES. — P. 161-76. D. JUAN PIÉ. Anals inédits de la vila de la Selva del camp de Tarragona. [Histoire de cette localité, tirée de ses archives. *(A suivre.)*] — P. 177-86. G. J. DE GUILLÉN-GARCÍA. Dominico Theotocópuli, El Greco. I. Su historia.

E. M.

Boletín de la Sociedad arqueológica Luliana (Palma).

Janvier 1899.

P. 1-5. ALCOVER. Estudios sobre la historia de Mallorca antes del siglo XIII *(suite)*. [Saint Pierre est-il venu aux Baléares?] — P. 6-16. Différentes notes et documents sur les décrets d'Alphonse III d'Aragon relatifs aux Juifs (1288); sur la *Salve des hortolans* à l'église de Sant Antoni (1480), en latin; sur une lettre royale de 1379 au chapitre de Mallorca relative au pape légitime; sur un inventaire de l'oratoire de N. S. de Cura (1803); sur le *gremio* des bouchers (1585); sur le papier timbré; sur les contrats passés en 1700 et 1701 avec les entrepreneurs pour les salles ou *corrales* de spectacles à Palma. [Cette dernière note est une suite à de nombreux articles sur le théâtre à Palma au XVIII[e] siècle, par D. EUSEBIO PASCUAL.]

Février 1899.

P. 24-27. E. FAJARNÉS. Documents sur le culte de S. Cabrit et de S. Bassa, à Mallorca (1776). — P. 27-29. PASCUAL, El teatro de Palma *(suite)*. — E. AGUILO. Com se feya una llibrería. [Documents de 1471-72.] P. 31-32. JUAN SERRA. Le château de Cap de Pera. — P. 34-36. FAJARNÉS. Curiosidades históricas. [Six documents sur Mallorca.]

Mars 1899.

P. 37-39. ALCOVER. Estudios sobre la historia de Mallorca *(suite)*. — P. 39-40. FAJARNÉS. La aljama hebráica de Mallorca en el siglo XIV. [Documents de 1346 et 1347.]

P. 40-41. MIRALLES Y SBERT. El obispo electo de Mallorca D. Fran-

cisco de la Torre Herrera (1729-30). — P. 41-47. E. PASCUAL. Fragmento de un drama sacro. Manuscrito del siglo XVI. [Intéressante publication d'un *auto*, qui a pu être représenté à Sóller, d'où il provient. La date aurait besoin d'être mieux établie.] — P. 49-50. FONT Y MIRALLES. Nuevo ejemplar de una medalla de Jesucristo. [A propos de la médaille publiée par M. Boyer d'Agen. L'auteur en possède un exemplaire.] — P. 51-52. FAJARNÉS. Curiosidades históricas. [Quatre documents relatifs à Mallorca.]

E. M.

Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos.

Tercera época, año 3°, Núm. 1, Enero de 1899.

P. 1-6. M. MENÉNDEZ Y PELAYO. Opúsculos de Prisciliano y modernas publicaciones acerca de su doctrina. [L'auteur se propose d'étudier la doctrine du fameux hérésiarque galicien en prenant pour seul guide la publication faite en 1889 par le docteur Schepss, de onze opuscules de Priscillien, ignorés jusqu'alors et découverts par lui dans la Bibliothèque de l'Université de Wurzbourg. La doctrine de cet hérésiarque, dont l'influence a été profonde et a duré près de deux siècles, n'étant guère, avant cette découverte, connue que par le témoignage de ses adversaires, l'étude de M. Menéndez y Pelayo ne saurait manquer d'intéresser vivement tous ceux que ne laissent pas indifférents les questions d'histoire religieuse. *(A suivre.)*] — P. 7-14. R. AMADOR DE LOS RÍOS. Industria hispano-mahometana : Lucernas ó candiles de cobre. [Étude sur le style des lampes de cuivre, d'origine hispano-mahométane, dont l'auteur déplore l'extrême rareté. Outre les quatre que possède le *Museo Arqueológico Nacional*, il n'en connaît que huit ou neuf : en revanche, celles d'argile abondent. (Figures dans le texte ; une planche en phototypie hors texte.)] — P. 15-30. V. LAMPÉREZ Y ROMEA, arquitecto. El trazado de la catedral de Toledo y su arquitecto Pedro Pérez. [L'auteur essaie de démontrer que l'architecte de génie qui construisit, au XIII[e] siècle, la cathédrale de Tolède, Petrus Petri, ou à la castillane, Pedro Pérez, était Espagnol et non Français, contrairement à l'opinion courante, et ne saurait être confondu avec Pierre de Corbie, architecte picard, son contemporain. (Figures dans le texte ; deux planches hors texte.)] — P. 30-32. SECCIÓN DE DOCUMENTOS : Papeles referentes á la muerte de Felipe V y á la coronación de su sucesor, por D. V. V. — P. 33-46. J. P. GARCÍA Y PÉREZ : Indicador de varias crónicas religiosas y militares en España. [Publication qui rendra de réels services aux hommes d'étude, car ces chroniques presque ignorées sont, dit fort justement l'éditeur, une mine féconde de toutes sortes de renseignements intéressants et méritent d'être

fréquemment consultées comme sources historiques et littéraires. L'éditeur, ce dont il convient de le louer, ne se contente pas de reproduire les titres de ces chroniques, il y joint les préliminaires, donne la pagination, le format, indique même les bibliothèques où l'on en trouve des exemplaires, et, en quelques mots, en fait connaître le contenu. *(A suivre.)*] — Suivent, en plis détachables, avec leur pagination spéciale : 1° P. 1-16. CATÁLOGO 1° DEL ARCHIVO HISTÓRICO NACIONAL : INQUISICIÓN DE TOLEDO. [A remarquer le grand nombre de personnes poursuivies comme judaïsantes, bien que ce catalogue ne remonte qu'au milieu du XVIIe siècle, la plupart d'origine portugaise. *(A suivre.)*] — 2° P. 1-32. CATÁLOGO DE LAS PIEZAS DE TEATRO QUE SE CONSERVAN EN EL DEPARTAMENTO DE MANUSCRITOS DE LA BIBLIOTECA NACIONAL, por A. PAZ Y MÉLIA. [Ce catalogue ouvre la série de ceux que, sous l'active direction de M. Menéndez y Pelayo, la Biblioteca Nacional se propose de publier. Il complète les travaux de Böhl de Faber, Durán, la Barrera, etc. Il ne dépasse pas le premier tiers de notre siècle.]

Núm. 2, Febrero de 1899.

P. 65-74. M. MENÉNDEZ Y PELAYO. Opúsculos de Prisciliano y modernas publicaciones acerca de su doctrina *(suite)*. [M. Menéndez y Pelayo aborde l'examen des onze opuscules publiés par le docteur Schepss et qui sont écrits dans un latin singulièrement barbare pour le temps où vivait l'auteur. Les trois plus curieux de ces traités, ceux dont le caractère est le plus historique, sont les suivants : *Liber apologeticus*, *Liber ad Damasum episcopum*, *Liber de fide et de apocryphis*. Le premier est le plus étendu et le plus importan de tous. Priscillien s'y défend énergiquement contre les accusations portées contre lui au Concile de Saragosse, en 380, et qui lui valurent l'excommunication, celles de nier l'unité divine, d'adorer les démons, de s'adonner à la magie. *(A suivre.)*] — P. 75-98. J. RODRÍGUEZ MOURELO. Manuscrito de Alquimia del siglo XV perteneciente á la Biblioteca Nacional. [Les ouvrages d'alchimie en espagnol sont rares. Celui que nous décrit minutieusement M. Rodríguez Mourelo en est d'autant plus intéressant. Les traités qu'il renferme se rattachent, suivant M. Berthelot, à qui M. Rodríguez Mourelo en a envoyé la description, à la tradition des alchimies provençales et espagnoles signalées par lui au tome I de son *Histoire de la Chimie au Moyen-Age*. Le ms. est du XVe siècle; on n'en connaît ni l'auteur ni le copiste; il renferme des figures représentant des appareils, fourneaux, etc. Il provient de la bibliothèque du célèbre marquis de Santillana. Le titre de l'ouvrage est *Imagen de la Vida*. La partie la plus intéressante est celle intitulée *Tractado de los instrumentos*. (Figures dans le texte.)] — P. 98-101. J. RAMÓN MÉLIDA. Idolos ibéri-

cos, encontrados en la sierra de Ubeda, cerca de Linares (Jaén). [Article sur deux figurines de bronze, d'un art tout à fait primitif, et représentant la déesse de l'amour sous son concept le plus sexualiste, c'est-à-dire comme la représentèrent les Asiatiques. L'auteur y voit des imitations de l'art phénicien et carthaginois. (Une planche en phototypie hors texte.)] — P. 101-6. P. Roca. Noticia de la vida y obras de D. Pascual de Gayangos *(suite)*. [Énumération des articles, monographies ou biographies, de caractère oriental pour la plupart, dus à la collaboration de Gayangos à la *Penny Cyclopædia* et au *Biographical Dictionary*. *(A suivre.)*] — P. 106-14. A. Elías de Molíns. El periodismo en Cataluña desde mediados del siglo xvii hasta el año 1868 (fragmentos de una obra inédita). [Indications bibliographiques qui pourront être utiles à qui voudra écrire l'histoire du journalisme en Catalogne.] — P. 115. Sección de Documentos. Provisión del rey D. Felipe II para que no se haga el coro en medio de la nave mayor de la catedral de León (pour copie, A. de la Braña). — P. 116-21. J. P. García y Pérez. Indicador de varias Crónicas religiosas y militares en España *(suite)*. *(A suivre.)* — Suivent en plis détachables, avec pagination spéciale : 1° P. 17-32, la suite du Catálogo 1° del Archivo histórico nacional : Inquisición de Toledo. *(A suivre.)* — 2° P. 33-64, la suite du Catálogo de las piezas de teatro que se conservan en el departamento de manuscritos de la Biblioteca Nacional, por A. Paz y Mélia. *(A suivre.)*[1].

L. D.
(Sect. de Toulouse.)

ARTICLES DES REVUES FRANÇAISES
OU ÉTRANGÈRES
CONCERNANT LES PAYS DE LANGUE ESPAGNOLE OU PORTUGAISE

Analecta Bollandiana, tomus XVIII, fasc. 2, 1899, p. 79 : Compte rendu sur le *S. Ignace de Loyola*, de H. Joly. Paris, Lecoffre, 1899.

L'Anthropologie, tome X, n° 1, janvier-février 1899 : M. Boule, Comptes rendus de *Archaeological Studies among the ancient cities of Mexico; part II, Monuments of Chiapas, Oaxaca and the valley of Mexico*, de William A. Holmes; de *Cave of Loltun, Yucatan* et de

1. Notre mise en page était établie quand nous avons reçu le premier fascicule de la *Revue hispanique* et celui de la *Revista crítica de Historia y Literatura*.

The chultunes of Labna, Yucatan, de Ed. E. Thompson; de *Researches in the Uloan valley, Honduras* et *Caverns of Copan, Honduras*, de George Byron Gordon.

Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, 20 mars 1899 : Compte rendu d'une conférence de M. Bolland, sur *les îles Baléares*.

Euphorion, viertes Ergänzungsheft, 1899 : Stephan Tropsch, *Wielands Don Sylvio und Cervantes' Don Quijote*.

Revue bleue, n° du 15 avril 1899 : Jacques Porcher : *Mme Pardo Bazan*; — n° du 22 avril : Mme Pardo Bazan, *L'Espagne d'hier et d'aujourd'hui, la fin d'une légende*; — n° du 29 avril : Lettre de Mme Pardo Bazan.

Revue critique, 6 mars 1899 : A. C., Compte rendu de *Les Espagnols à la grande armée*, de P. Boppe.

Revue internationale de l'Enseignement, 15 janvier 1899 : G. Desdevizes du Dézert, *La réforme de l'enseignement secondaire en Espagne*.

Revue d'histoire diplomatique, 13e année, n° 1, 1899 : R. M., Compte rendu de *Don Francisco de Rojas, embajador de los Reyes católicos*, de Ant.-Rodr. Villa. Madrid, 1896.

Revue d'Histoire littéraire de la France, janvier 1899 : Gustave Lanson, *Émile Deschamps et le « Romancero »*.

Revue de l'Histoire des religions, tome XXXIX, n° 1, 1899 : Georges Raynaud, *Le Dieu aztec de la guerre*.

Revue Numismatique, 4e série, tome III, 1er trimestre 1899 : R. Mowat, *Monnaie de Suniefred, roi des Wisigoths, découverte par M. A. Engel*[1]. — M. de Vienne, *Éclaircissements sur les monnaies d'Alphonse X de Castille*. (A suivre.)

Revue des Questions historiques, 130e livraison, 1er avril 1899 : ***, Compte rendu du *Saint Ignace de Loyola* de Henry Joly; Th. de P. Compte rendu du *Catálogo de la Real Biblioteca*, de R. Menéndez Pidal.

Romania, n° 110, avril 1899 : Alfred Morel-Fatio, Compte rendu sur le *Catálogo de la Real Biblioteca, Manuscritos, Crónicas de España descritas por Ramón Menéndez Pidal, Madrid, 1898*.

Zeitschrift für romanische Philologie, Band XXIII, Heft 1, 1899 : H. Schuchardt, *Zum Iberischen, Romano-baskischen, Ibero-romanischen*.

G. C.

1. Cf. plus haut, p. 41.

OUVRAGES OFFERTS

A LA SOCIÉTÉ DE CORRESPONDANCE HISPANIQUE[1]

ANTIQUITÉ

Blásquez (Antonio), *La Milla romana*. Avila, 1895, in-8°, 14 p.

Cañal (Carlos), *Sevilla prehistórica, yacimientos prehistóricos de la provincia de Sevilla, con un prólogo del Marqués de Nadaillac*. Sevilla. Juan-A. Fé; Madrid, Fern. Fé, 1894, in-4°, IX-223 p., 130 reproductions et une carte, 10 pesetas.

La prehistoria en España, Notas histórico-bibliográficas (Extrait des *Actas de la Sociedad española de Historia natural*, 2ª serie, tomo II, sesion de noviembre de 1893).

Nuevas exploraciones de yacimientos prehistóricos en la provincia de Sevilla. Madrid, Fortanet (Extrait des *Anales de la Sociedad española de Historia natural*, tomo XXV, 1897, p. 351-375).

San Isidoro, exposición de sus obras é indicaciones acerca de la influencia que han ejercido en la civilización española. Sevilla, La Andalucía moderna; Madrid, V. Suárez, 1897, in-4°, 177 p., 5 pesetas.

Fernández López (Manuel) et **Gestoso y Pérez** (José), *Discursos leidos ante la Real Academia sevillana de buenas letras el 8° de mayo de 1898 por los Sres. F. L. y G. P. en la recepción del primero*. Sevilla. Escuela tip. Salesiana, 1898, in-4°, 47 p. (*BH* dans la *Revue des Univ. du Midi*, tome IV, n° 4, oct.-déc. 1898, p. 399)[2].

Font (Ramón), *Episcopologio ampuritano precedido de una reseña histórica y arqueológica de Ampurias*. Gerona, 1893, in-8°, 141 p. (*BH* dans la *R. des U. du M.*, tome IV, n° 3, juill.-sept. 1898, p. 332).

Leite de Vasconcellos (José), *Fasciculus inscriptionum myrtilensium nuper repertarum*. Olisipone, 1897, in-4°, 7 p.

Religiões da Lusitania, na parte que principalmente se refere a Portugal, vol. I, Lisboa, Imprensa nacional, 1897, in-8°, 431 p. (*BH* dans la *R. des U. du M.*, tome IV, n° 2, avril-juin 1898, p. 229).

Sur les religions de Lusitanie, abrégé d'un mémoire destiné à la 10e session du Congrès international des Orientalistes. Lisbonne, 1892, in-8°, 9 p.

(A suivre.)

1. Cette liste comprend les ouvrages offerts soit à l'une des deux sections de la Société, soit individuellement aux membres des deux Comités. A moins d'indication contraire, ces ouvrages ont été offerts par leurs auteurs. Adresses des éditeurs mentionnés dans cette liste : Juan-A. Fé, Sierpes, 91, Sevilla ; Fern. Fé, carrera S. Gerónimo, 2 ; V. Suárez, Preciados, 48, Madrid ; Fortanet, Libertad, 29, Madrid.

2. L'abréviation *BH* indique qu'il a été rendu compte de l'ouvrage dans le *Bulletin hispanique*.

CHRONIQUE

Une décision du Conseil de l'Université de Toulouse.

Dans sa séance du 10 mars 1899, le Conseil de l'Université de Toulouse a voté une subvention de 500 francs en faveur de la nouvelle série des *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Universités du Midi*. Sanctionnée par M. le Ministre de l'Instruction publique, cette mesure est aujourd'hui définitive.

Nous ne saurions trop remercier ceux de nos collègues toulousains qui en ont été les promoteurs, en particulier M. Ernest Mérimée, dont l'active et habile intervention a décidé du succès. Depuis que la Faculté des Lettres de Toulouse s'est associée à celle de Bordeaux pour la publication des *Annales*, c'est-à-dire depuis dix-sept ans, l'entente n'a jamais cessé d'être intime entre la Garonne d'aval et celle d'amont, sur la base d'une égalité complète. L'expérience ayant démontré qu'il y avait lieu de scinder le recueil commun en deux sections homogènes, l'une de philologie classique, l'autre de littérature comparée, on pouvait espérer que la vieille alliée fédérale prendrait sa part du surcroît de dépenses occasionné par la transformation. On pouvait craindre aussi que ce changement fût mal vu des esprits chagrins et rectilignes qui n'inclinent pas volontiers aux nouveautés, mais s'attachent, avec une étroitesse négative et superbe, à ce qui est, par impuissance à sortir d'eux-mêmes et à comprendre ce qui sera. On vient de le voir, les espérances, non les craintes, étaient fondées.

Je ne sais si je m'abuse; mais il me semble que l'initiative du Conseil de l'Université de Toulouse sera d'un grand et salutaire exemple. La décentralisation ne consiste pas à faire partout uniformément la même chose, mais au contraire à se partager la tâche, à se répartir les spécialités, à éviter les doubles emplois. Si les Universités provinciales voulaient s'entendre, elles tireraient un bien meilleur parti de leurs ressources. Elles devraient s'attacher à former, dans les centres où elles vivent, une sorte de syndicat des périodiques qui s'y publient. Ces syndicats entreraient ensuite en rapports les uns avec les autres et formeraient, pour toute une vaste zone de la France, un groupement général.

Telle est la question que nous nous proposions de soumettre au Congrès de l'Enseignement supérieur qui devait se tenir à Bordeaux et qui, malheureusement, n'a pas eu lieu. En attendant qu'une occasion s'offre de la reprendre, il faut nous féliciter du vote de nos collègues toulousains. C'est une première victoire sur l'esprit de clocher, un premier coup d'aile hors de l'oubliette particulariste. C'est aussi, à bien des égards, un acte de patriotique prévoyance, puisqu'il aura pour effet de nous aider à développer le *Bulletin hispanique*, dont la diffusion au delà des Pyrénées n'intéresse pas uniquement nos provinces méridionales.

Georges RADET.

LA RÉDACTION : Ernest MÉRIMÉE, Pierre PARIS, Georges CIROT.

Georges RADET, *Directeur-Gérant.*

Vol. I. Juillet-Septembre 1899 N° 3.

Bulletin hispanique

UNE ENTENTE INTELLECTUELLE AVEC L'ESPAGNE

Depuis leur création, les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux* ont fait une large place aux études hispaniques. En nous faisant connaître les recherches des savants, les ouvrages des écrivains qui honorent l'Espagne, en nous initiant au travail de ses Universités ou de ses Académies, elles répondaient à un désir heureux de l'opinion. Grâces à Dieu! nous n'étonnerons plus la grande nation par notre indifférence. Des événements récents que la France n'a pu prévenir, qu'elle a tenté d'atténuer, nous ont enfin émus. Hommes d'État ou écrivains, nous avions trop négligé cette vieille et fière patrie de l'héroïsme. Ses malheurs nous ont révélé ses sympathies et les nôtres. Nous avons eu conscience qu'elle était près de nous, non seulement par les frontières, mais plus encore par son histoire, par ses intérêts et ses sentiments, par son idéal et par ses épreuves. Cette entente morale nous vaudra-t-elle une entente financière et politique? Nous l'espérons. Mais s'il n'appartient pas à nos Universités d'intervenir dans ces délicates questions, au moins peuvent-elles travailler à un accord : celui des esprits. Et je voudrais ici brièvement indiquer sous quelle forme nous devons aller au-devant de l'Espagne, et l'Espagne elle-même peut venir à nous.



Pour se faire aimer, il faut d'abord se faire connaître. Or, l'Espagne ne pouvait guère nous juger que sur ses souvenirs et sur nos attitudes. Ni les uns ni les autres ne la disposaient en notre faveur. Malgré des alliances dynastiques, elle n'avait pu oublier tout à fait les luttes nationales du Premier Empire; malgré la communauté de religion et de race, notre admiration officielle pour les institutions anglaises ou l'esprit allemand nous détournait de son alliance.

Libre, encore plus que libérale, catholique dans un siècle où nos gouvernants, où nos écrivains officiels étaient hostiles à toute idée religieuse, toujours idéaliste à une époque positive où nous mettions notre honneur à n'avoir plus de point d'honneur, l'Espagne ne nous comprenait plus, pas plus que nous ne pouvions la comprendre. Nous laissions dire volontiers que le génie latin avait replié ses ailes, que l'avenir du monde était aux races saxonnes, que nous-mêmes devions notre prodigieux essor, nos libertés publiques, notre intellectualisme aux éléments barbares laissés jadis sur notre sol. C'était le temps où Guizot faisait naître le régime parlementaire dans les forêts de la Germanie, où Renan saluait, avec la victoire de la Prusse à Sadowa, le triomphe de la science et de la pensée libre, où, au nom de Hegel et de Darwin, notre philosophie préparait la justification de nos défaites. Nous avons été cruellement déçus et nous nous sommes trouvés seuls. Nous avions passé tout un siècle à relever les Pyrénées.

De cruelles leçons, la menace même de dangers communs, ont enfin abaissé la barrière que nous-mêmes avions laissée se redresser. Nous commençons à comprendre que si la France veut garder son idéal, elle doit sa sympathie aux peuples qui n'ont pas fait du culte de la force ou de l'argent leur suprême religion. Nous pensons aussi que si large, si hospitalière que soit notre nation aux idées et aux hommes, elle doit faire son choix; qu'elle ne saurait être trop longtemps en contact avec des races opposées, sinon hostiles, sans perdre le sens de ses traditions, qu'en un mot, s'il y a un génie slave, anglo-saxon ou germanique, il y a aussi un génie latin, et que nous ne pouvons renier nos origines qu'en renonçant à être nous-mêmes. A ce titre, il est intéressant de signaler ce mouvement de sympathie, si l'on veut, de curiosité, qui nous entraîne vers l'Espagne, cet éveil de l'attention sur les hommes et les choses de ce pays. Il semble que nous voulions nous montrer enfin à nos voisins tels que nous sommes, et surtout les voir eux-mêmes tels qu'ils sont.

Et, en réalité, n'est-ce point encore pour nous un voyage inconnu? Pour connaître un peuple, il ne suffit pas d'apprendre son histoire, il faut encore vivre de sa vie, le voir agir, penser, se mouvoir, dans son cadre, dans le milieu que la nature lui a fait. L'observation journalière est le meilleur des documents. Nous allions volontiers en Italie, en Angleterre, en Allemagne : nous avons laissé un peu trop l'Espagne hors de notre route. Comme Gœthe, la plupart des Français même cultivés ne la connaissent que sur des souvenirs de roman ou des images de fantaisie. Du pays même, nous en sommes restés aux descriptions, aux anecdotes charmantes de Th. Gautier, qui ne l'a peut-être jamais vu : des diligences boiteuses, des routes défoncées, des *fondas* malpropres, un pays pauvre et fier de grands seigneurs

loqueteux ou de bandits gentilshommes, de *manolas* et de sérênades. Nous lui reconnaissons le pittoresque, surtout celui que nous lui prêtions. Nous évoquions volontiers ce qu'un des romanciers les plus remarquables de l'Espagne contemporaine, M[me] Pardo Bazán, appelle la *légende dorée*, l'image d'un peuple militaire, religieux, chevaleresque, drapé dans l'orgueil de ses souvenirs ou de ses croyances. L'Espagne est un peu cela, si l'on veut, mais elle est autre chose, et il serait injuste pour elle, regrettable pour nous, de nous tromper à ce point et d'ignorer ce qu'elle vaut.

Demandons-nous, d'abord, si la place que nous lui assignons dans l'histoire générale est bien la sienne, si nos préférences ne vont pas à tort à l'Italie du XVI[e] siècle, à l'Angleterre du XVIII[e], à l'Allemagne de nos jours? On peut être frappé, à bon droit, du petit nombre de travaux dus à la science française sur le passé de l'Espagne. Quel peuple pourtant a rendu plus de services à l'Europe que les héroïques descendants de Pélage, qui, comme nous, ont refoulé l'Islam, sauvé le christianisme et tout ensemble l'esprit de liberté et l'idéal chevaleresque? Quel peuple même a rendu plus de services à la France, à une des heures critiques de notre histoire, dans ce duel séculaire contre l'Angleterre, où seuls les royaumes espagnols et la Papauté se sont unis à nous? Quelle société a été plus originale, plus personnelle, que la société féodale de la Castille ou de la Catalogne, qui a laissé de si beaux monuments de ses croyances, des institutions si durables, animées de son esprit! Quelle époque, enfin, a été plus brillante, plus féconde que le siècle d'un Charles-Quint, d'un Philippe II, et a eu un rayonnement plus vif sur le monde européen? La découverte, la colonisation de tout un continent, les transformations des voies commerciales et des conditions économiques, la réforme du catholicisme par le concile de Trente, l'ascétisme, la rigidité du dogme, œuvres surtout de l'Église d'Espagne, l'admirable renaissance littéraire et artistique, qui crée le théâtre, le roman, renouvelle la peinture, telle est la part de l'Espagne dans le progrès général. Et on voit, par ce que nous lui avons pris, l'influence qu'elle a eue sur nos conceptions religieuses, morales, littéraires. A dire vrai, dans cette restauration intellectuelle de la fin du Moyen-Age, l'Espagne ne tient pas seulement la première place, mais une place à part. De toutes les nations européennes, elle est peut-être celle qui doit le plus à elle-même. Nul génie n'a été plus spontané et n'a cherché plus complètement, dans l'histoire, les traditions ou le tempérament national, les éléments de ses créations. Nous avons eu Rabelais et Ronsard, mais elle a Lope de Vega et Cervantes. A Titien, à Raphaël, à Vinci, elle peut opposer son Murillo, son Ribera, son Velásquez; à Shakespeare, son Calderón. Et, à tout prendre, on peut se demander si la Renaissance espagnole n'est pas plus originale que la Renaissance italienne,

ou même française, si l'art de ses maîtres n'est pas supérieur, sinon par les procédés, la pureté des lignes, la beauté plastique, au moins par la vigueur des conceptions, le relief des formes, le sentiment profond de la nature et de la réalité, toutes qualités qui font de ses chefs-d'œuvre non une copie d'école, non une reproduction plus ou moins parfaite du beau, mais, ce qui vaut mieux, une traduction de la vie.

Assurément, l'intelligence du passé, de notre propre passé même, nous serait plus complète, si l'histoire, la littérature, l'art de l'Espagne nous étaient mieux connus. Mais ce n'est pas la vieille Espagne qu'il importe d'étudier, c'est aussi celle de nos jours, et peut-être, en nous approchant d'elle, alors que tant d'intérêts, de traditions nous y invitent, la trouverons-nous autre qu'on ne se l'imagine trop souvent.

Il n'est pas douteux que depuis vingt ans l'Espagne n'ait subi des transformations profondes. On se tromperait étrangement, si on voyait toujours en elle le pays des *pronunciamientos* et de l'Inquisition, de l'esprit aventureux et guerrier qu'elle fut jadis. Une longue période de gouvernement tranquille et libéral a assagi les idées, fait goûter à la nation, malgré les luttes des partis, les bienfaits de la tolérance et de la stabilité politique. On se tromperait plus grossièrement encore, si on voyait en elle une nation en décadence, condamnée irrévocablement par ses institutions, ses mœurs, son apathie économique ou intellectuelle à disparaître des peuples qui comptent ; c'est là un préjugé, une « légende noire », qu'accréditent trop volontiers certains Français anglophiles, ou trop légers ou trop peu patriotes. Assurément, l'Espagne a passé par des épreuves terribles ; assurément aussi, elle souffre des maux dont nous souffrons nous-mêmes, la division des partis, l'égoïsme des politiciens, les mauvais procédés d'administration qui arrêtent l'essor du pays. Nous aurions mauvaise grâce à lui reprocher les vices des institutions qui sont les nôtres. Mais à voir de plus près les phénomènes sociaux et politiques qui se révèlent dans ce pays, on peut se demander s'il n'y a pas en lui des éléments de résistance, des forces vives et fécondes : en un mot, si l'Espagne est condamnée « à se draper dans le suaire de sa légende », ou appelée à une énergique rénovation.

On ne saurait méconnaître, d'abord, malgré de récentes épreuves, les qualités solides de la race, la bravoure personnelle, la sobriété, l'enthousiasme, la fidélité aux engagements, à la parole donnée. Ce ne sont point là les vertus d'une nation qui finit. Le pays vaut mieux que ses institutions. Celles-ci mêmes, sous leur uniformité apparente, n'ont pas réussi à faire disparaître les énergies locales qui se réveillent peu à peu. L'Espagne n'a pas de vie politique ; elle a une vie provinciale. Ces grands cadres créés par l'histoire, la nature, les intérêts, sont restés le centre de toutes les activités. L'Espagnol se désintéresse volontiers de son Parlement : il voit dans un député non un manda-

taire, mais un privilégié, moins un représentant du pays qu'un fonctionnaire de la couronne. Il sent confusément que le régime parlementaire n'est qu'un accident. Tout autrement, dans les affaires de sa province : il les discute, il est jaloux d'y prendre part. Certaines assemblées provinciales sont de vrais Parlements où la vie publique, le souci des intérêts, la bonne gestion des affaires, sont bien plus remarquables qu'aux Cortes. La centralisation, qui, en Espagne, comme partout, a été, depuis trois siècles, le régime politique, en Espagne, moins qu'ailleurs, a étouffé ces libertés anciennes. La province est restée, au moins dans certaines régions, un organisme bien vivant. Il suffit de parcourir celles du nord, les provinces basques, la Navarre, pour voir comment le gouvernement local a su faire usage de ses attributions. On y trouve, comme en France, des routes bien percées, des villes propres et, en pleine montagne même, des villages prospères, des œuvres nombreuses d'assistance et de secours, hôpitaux, maisons de refuge, prisons, à Vitoria par exemple. Ces provinces n'ont rien négligé pour assurer la sécurité, faciliter les transactions, arrêter le paupérisme. Ces progrès ont été réalisés à peu de frais. Aucune administration n'emploie moins d'agents, n'est moins coûteuse, moins tracassière. Pour se rendre compte des qualités administratives des Espagnols, ce n'est pas à Madrid qu'il faut les voir à l'œuvre, c'est à Bilbao, à Pampelune, à Saint-Sébastien, dans ces vieilles cités qui, malgré la centralisation, ont gardé l'esprit de leur passé.

Cet esprit sera une force pour l'Espagne le jour où il se répandra partout, dans le sud comme dans le nord, où la nation aura mis ses institutions politiques en harmonie avec ses institutions provinciales et fait au fédéralisme sa part. Et c'est aussi, semble-t-il, dans la province, que le réveil économique devra se faire. L'Espagne n'a pas comme la France un sol homogène, dont toutes les parties offrent à peu près les mêmes richesses. Elle a des régions. Au nord, surtout les mines, les carrières, la grande industrie ; au sud, les plaines fertiles, les *huertas*. C'est une erreur de croire l'Espagne un pays pauvre. Ce qui est vrai, c'est que ces régions ne sont pas encore toutes mises en valeur. Ce qui est vrai encore, c'est que, un peu partout, ces grandes richesses sont entre les mains des étrangers. « Les entreprises des chemins de fer sont françaises, » écrivait M. Serreix en 1894, « les compagnies minières et les sociétés qui monopolisent les vins sont anglaises, les grandes entreprises maritimes sont en majeure partie étrangères [1]. » Mais, par la force même des choses, gouvernement et population sont appelés à demander au travail national les ressources qui leur manquent ailleurs. Réduite à ses frontières naturelles,

1. Serreix, *El dominio del capital*, 1895.

privée de ses colonies, l'Espagne devra trouver sur le sol les avantages matériels que lui fait perdre la cession de Cuba ou des Philippines. Elles doit résolument mettre en valeur toutes ses richesses. Déjà même elle a commencé. La Catalogne est un centre actif d'industrie indigène. Des villes comme Bilbao sont très prospères. La vallée de l'Èbre devient un des grands pays vinicoles du monde. Et cette admirable région des Pyrénées est loin d'avoir livré tous ses trésors. On dit que les Anglais se préparent à les découvrir et à les exploiter! J'imagine que la fierté castillane se prêtera mal à cette conquête anglo-saxonne. L'Espagne doit se suffire à elle-même. Par ses vins, ses fruits, ses fers, ses cuivres, ses marbres, elle peut se créer à nouveau une richesse, et celle-là sera d'autant plus solide qu'elle sera mieux acquise, qu'elle sera due au travail national, non à l'exploitation des colonies, et qu'enfin les luttes économiques, si menaçantes pour nos pays de grande industrie et de capitalisme, ne paraissent pas devoir la troubler profondément. Cet état de choses, nous devons en tenir compte dans nos rapports économiques avec l'Espagne, et s'il est vrai que le chiffre de nos affaires avec nos voisins se soit accru, il faut en féliciter nos négociants. En est-il de même de nos relations intellectuelles? Et n'est-ce point là surtout qu'il convient de réformer nos idées?

A voir le dédain avec lequel certains organes traitent la culture littéraire ou scientifique de l'Espagne, on croirait volontiers qu'elle est restée étrangère à tout travail intellectuel, que toute curiosité d'esprit y est interdite, toute éducation libérale, embryonnaire. A dire vrai, qu'il y ait dans l'instruction publique des réformes urgentes, importantes à accomplir, les Espagnols eux-mêmes le reconnaissent. Ils se plaignent du trop grand nombre d'illettrés, de la parcimonie du budget au chapitre de l'enseignement. Dans les Instituts ou les Universités, ils critiquent avec une très grande liberté la complexité de leurs programmes. Ces réserves formulées par nos voisins prouvent au moins qu'ils se rendent compte des lacunes ou des défauts de leur système d'enseignement. En 1892, un Congrès réuni à Madrid réclamait déjà une organisation plus scientifique de l'enseignement supérieur, une réforme des collèges, l'organisation d'un enseignement primaire, la création de sociétés d'éducation populaire destinées à élever la culture générale et professionnelle du pays. Sur ces idées, les ministères qui se sont succédé au pouvoir ont préparé des réformes. Dès 1898, M. Gamazo élaborait toute une série de règlements nouveaux pour les Instituts. Il rendait plus de liberté aux maîtres, plus de souplesse aux programmes, et donnait un caractère pratique à l'enseignement. Sur ces questions, il se forme en Espagne une opinion progressiste. Attendons ce qu'elle fera. Nous ne devons pas être trop fiers nous-mêmes de notre œuvre scolaire. Si depuis

vingt ans, seulement, nous avons créé notre enseignement supérieur, notre enseignement secondaire peut-il échapper à toute critique? notre enseignement primaire a-t-il donné tous les résultats promis? L'Espagne pourra au moins profiter de notre expérience et, si elle réforme son système d'éducation, se garder des erreurs que nous avons commises. Nous aurions, en tout cas, mauvaise grâce à lui reprocher des défauts dont nous-mêmes avons à souffrir.

Ces réserves faites, il est facile, en prenant contact au moins avec les Universités, de se rendre compte du mouvement des idées. Si l'Espagne n'a pas encore d'enseignement primaire régulièrement organisé, si les Instituts (nos lycées) sont peu vivants, elle a au moins un enseignement supérieur. La plupart des Universités sont prospères. En 1891, Madrid comptait 38 professeurs et 5,149 étudiants. Moins complètes, les Universités provinciales avaient pourtant un grand nombre d'élèves : Barcelone 2,478, Séville 1,650, Grenade 1,634, Valladolid 1,300. Ces chiffres sont à peu près ceux de nos Universités françaises, Paris excepté, — et ils sont en progression. Quant à l'enseignement, il étudie les matières que nous étudions en France : l'histoire, la philosophie, la littérature classique ou nationale, dans les Facultés de philosophie et de lettres; le droit, la médecine, la pharmacie, les sciences, dans les autres Facultés. Certains cours même, créés en France par exception, à Paris ou dans une ou deux Facultés de province, sont, en Espagne, entrés dans l'enseignement général : c'est ainsi que l'hébreu, l'arabe, le sanscrit sont professés dans les Facultés des Lettres. Les Facultés de Médecine ont une chaire d'histoire critique de la médecine; les Facultés de Droit, des cours de philosophie du droit, de littérature juridique, de droit canonique; on y étudie également le droit privé des peuples européens. Voilà tout un ensemble de cours qui donnent à l'enseignement supérieur un caractère encyclopédique. Il semble qu'avec quelques réformes, destinées surtout à assurer l'indépendance des maîtres, le sérieux des examens, l'originalité plus grande des cours et la part personnelle du professeur dans l'enseignement, ces Universités ne le céderont en rien aux grandes Universités du continent. En créant, en 1896, dans l'Athénée de Madrid, une école de hautes études, M. Moret a inspiré d'ailleurs quelques-unes de ces réformes. Il voulait faire naître un centre de culture libre et désintéressée, émancipé des enseignements officiels, ouvert aux spécialistes de tout ordre. Il semble qu'il y ait réussi et que la création de cette école ait fait naître des œuvres importantes, et produit des résultats pédagogiques intéressants.

Ce ne sont pas seulement les Universités qui nous renseigneront sur l'*intellectualisme* de l'Espagne. On ne juge pas uniquement un pays par ses écoles, mais par ses écrivains. Or, au XIXe siècle, comme les autres peuples de l'Europe, l'Espagne a eu sa renaissance.

Depuis 1830 jusqu'à nos jours, il s'est formé au delà des Pyrénées toute une pléiade de penseurs, de poètes, de romanciers, d'artistes. Faut-il rappeler ici Cánovas et Castelar, les deux plus grands orateurs de l'Espagne, qui sont également, l'un, un critique littéraire, l'autre, un poète de premier ordre? Ceux-ci sont les plus connus, et surtout par leur rôle politique. Par eux, mais aussi par leurs émules, tout le mouvement intellectuel se continue. L'Espagne a eu et a de nos jours des romanciers comme Pérez Galdós, Palacio Valdés, Pereda, des dramaturges féconds et puissants, comme Echegaray, Guimerá, Feliú y Codina, Sellés, Dicenta; des poètes comme Zorrilla, Núñez de Arce, Campoamor, Ferrari, Grilo, — écrivains vraiment originaux, chez qui on retrouverait aisément toutes les tendances, tous les courants qui ont traversé la pensée moderne, qui ont su unir au caractère national et aux vieilles traditions des formes nouvelles, une étude exacte des mœurs et de la vie. Ce sont bien là dons espagnols par excellence et que nous retrouvons dans les deux grands peintres contemporains, Fortuny ou González. Et à côté de ces poètes, de ces romanciers, de ces artistes, la critique même a trouvé sa place. Il suffit de rappeler la grande histoire critique de la littérature espagnole de Amador de Los Rios pour reconnaître à nos voisins le don de juger, aussi bien que la faculté de créer. En fondant la *Revista crítica*, D. R. Altamira a montré également que le peuple le plus traditionaliste et conservateur pouvait faire leur part aux idées nouvelles; il n'a pas été seulement un savant, mais un novateur[1].

Il serait donc injuste de méconnaître le grand mouvement littéraire de l'Espagne contemporaine. Moins grande semble son activité scientifique, ou, pour mieux dire, c'est moins vers les sciences de la nature que vers l'histoire qu'elle s'est portée. L'Espagne a eu, depuis cent cinquante ans, de très grands historiens, Flórez, Villanueva, Llorente, Lafuente. Il semble qu'elle ait à cœur de continuer ces traditions. Les recherches sur l'antiquité, l'histoire nationale sont toujours en honneur. L'archéologie compte des noms célèbres, comme ceux de M. Berlanga, du Père Fita, de M. Mélida. Grâce aux découvertes de ces savants et aux libéralités de M. Cánovas, le *Museo arqueológico* de Madrid est devenu un des plus beaux de l'Europe. En même temps, tout un groupe d'érudits et d'historiens réunit, coordonne les matériaux de l'histoire nationale. La *Colección de documentos inéditos para la historia de España* se continue. Comme les savants, des associations, des villes même

1. Pour avoir une idée de l'état actuel de l'érudition chez nos voisins, on peut consulter la liste (malheureusement incomplète encore) des revues espagnoles qui a été publiée dans le 2ᵉ fascicule du *Bulletin hispanique*, 1899, p. 91, ainsi que les sommaires de ces revues, que l'un des points essentiels de notre programme est précisément de faire connaître.

s'attellent à cette tâche. L'Académie de l'Histoire a donné le branle : un grand nombre de travaux ont été consignés dans son *Boletín*. A son exemple, un peu partout, au nord et au midi, se sont formées des sociétés locales qui s'appliquent à l'étude de l'art, de la littérature, de l'histoire nationale, publient des Bulletins, des Revues, font des conférences et mettent au jour des documents. Il en existe à Madrid, à Barcelone, à Pampelune, etc. Les députations provinciales des villes, comme Pampelune [1], Saragosse, Saint-Sébastien, Séville, Oviedo, ont pris l'initiative de semblables publications. Ainsi l'Espagne a pris sa place dans le grand travail de critique et d'érudition contemporaines. On ne peut plus faire l'étude du Moyen-Age, du XVIe, du XVIIe siècle, sans recourir à ses savants. Et parmi eux il s'en est révélé un tout à fait complet, tout à fait original, M. Menéndez y Pelayo, dont les livres : la *Ciencia española*, l'*Historia de los heterodoxos*, l'*Historia de las ideas estéticas*, sont parmi les meilleurs de notre temps et font le plus grand honneur à son pays [2].

Cette orientation des recherches critiques devait enfin avoir sur la pensée philosophique son influence. Par le progrès des méthodes et des connaissances positives, celle-ci s'est transformée. Renonçant peu à peu à la métaphysique, elle s'est de plus en plus adonnée à l'étude des faits économiques et des problèmes sociaux. Les sciences morales sont en honneur en Espagne et ont fait naître déjà des hommes et des œuvres de mérite. Dès 1893, dans son *Antropología y Derecho*, M. Torres Campos, un des jurisconsultes les plus estimés de l'Espagne, passait en revue les théories criminologiques des Italiens et proposait une théorie nouvelle de la pénalité. L'économie politique est enseignée avec éclat à Séville et à Oviedo. En 1895, M. Posada prenait l'initiative de créer une *Revista de Derecho y de Sociología* ouverte à tous les écrivains, à toutes les doctrines. Un autre savant de l'Espagne, M. Sales y Ferré, a créé par ses œuvres, par son influence, toute une école de sociologie, qui compte d'illustres représentants dans les Universités, notamment MM. Cossío, Azcárate, Santamaría. Comme la science historique, les sciences sociales comptent en Espagne un grand nombre de représentants.

* * *

On ne saurait donc nier l'activité intellectuelle ou scientifique de l'Espagne. Notre tort est de ne point la connaître. Nous avons dans

1. Pampelune a réédité notamment les *Anales del Reino de Navarra* du P. Moret. Dès 1877, la députation provinciale de Saragosse commençait la publication d'une bibliothèque des écrivains aragonais.

2. D. Marcelino Menéndez y Pelayo a eu un rôle très considérable, on pourrait dire un rôle d'initiateur, d'apôtre, dans cette renaissance de l'érudition espagnole à laquelle nous assistons depuis une vingtaine d'années. Voir, sur son livre la *Ciencia española*, un article de M. Cirot dans le *Bulletin critique*, année 1897.

nos Revues trop peu de renseignements sur ses Universités, ses érudits, ses écrivains; nous connaissons à peine les hommes, nous ignorons les œuvres mêmes. Il semble pourtant que le rapprochement politique et commercial qui se fait entre l'Espagne et la France doive avoir comme garantie un rapprochement intellectuel. A quelles conditions cette entente peut-elle se faire? Voilà ce qu'il est intéressant d'examiner.

Notre premier devoir serait de propager en Espagne la connaissance, le goût de notre langue. Et à cette œuvre, une de nos plus grandes associations peut suffire : l'Alliance française. L'Alliance, qui travaille si activement à répandre notre langue à l'étranger, n'a pas oublié l'Espagne dans sa propagande. En 1899, elle compte sept comités au delà des Pyrénées : Madrid, Barcelone, Saint-Sébastien, Valence, Valladolid, Port-Bou, Vitoria. Tous ces comités, moins un, celui de Vitoria, sont présidés par des Français, mais les Espagnols y trouvent place. Ainsi, par un concert commun, s'établissent des sympathies communes. Par leurs simples réunions, nos comités font œuvre de propagande, mais leur rôle est surtout de favoriser la création d'écoles françaises, de patronner celles qui existent; en s'acquittant de cette tâche, ils peuvent rendre les plus grands services à notre pays.

De tous les pays d'Europe, l'Espagne est, en effet, celui où notre langue est le moins connue. Avant 1884, nous n'avions pas une seule école française dans le royaume. Nous avons tenu à réparer cette omission. Une première école a été fondée à Madrid. Depuis lors, l'Alliance a établi des cours de français, cours supérieurs, cours élémentaires, à Valladolid (1891). Des fondations analogues ont été faites à Barcelone, à Valence, à Port-Bou, — ces dernières sur l'initiative du comité de Toulouse. Tout récemment, le comité de Vitoria a fondé une nouvelle école, et l'enseignement du français se donne, en outre, à Irun et à Pasajes. A Madrid, une institution de jeunes filles, dirigée par M[me] Chollet, compte près de cent élèves, presque toutes espagnoles. Les subventions données à ces institutions sont fortes (2,050 fr. à Barcelone, 2,000 fr. à Valence). Souvent, aux subventions en argent s'ajoutent des envois de livres de prix et de médailles. Les rapports publiés par l'Alliance prouvent que ces dons ne sont pas perdus.

Ces écoles sont florissantes. A Valence, sept certificats d'études primaires ont été remis aux lauréats de l'école dirigée par le comité. A Barcelone et à Valladolid, le nombre des élèves a progressé dans ces dernières années. On peut signaler surtout le succès de l'école de Madrid. Fondée en 1884 par la Société de bienfaisance française, subventionnée par notre gouvernement et l'Alliance, elle compte aujourd'hui dix professeurs. En 1895, un cours d'adultes, en 1897, un cours d'allemand ont été annexés à l'école. Ainsi outillée, elle

s'ouvre à tous les enfants. Sur ses 175 élèves, 71 sont français, 99 espagnols. Les bourses données par la Société sont également réparties. Ainsi, pas de différence de traitement, pas de barrières, d'entraves à l'émulation. Tous lisent les mêmes livres, reçoivent les mêmes leçons, concourent aux mêmes prix. L'idée était juste et le meilleur hommage a été rendu à l'institution par l'école allemande rivale, qui lui a pris ses programmes, ses méthodes, mais non son succès.

Il serait à souhaiter que cet exemple fût suivi partout, que partout où se crée un comité de l'Alliance, s'ouvrît une école française. Pourquoi l'enseignement de notre langue ne se donnerait-il pas dans tous les grands centres du pays, commerciaux, industriels ou universitaires : à Bilbao, à Murcie, à Grenade, à Malaga, à Séville, à Saragosse? Ne l'oublions pas, la connaissance d'une langue ne crée pas toujours les intérêts, mais elle les sert; elle n'éveille pas toujours les sympathies, mais elle les exprime. Il n'est pas indifférent pour nous que l'aristocratie ou la bourgeoisie libérale de l'Espagne parle le français [1]. Elle nous connaîtra mieux en nous lisant : nos transactions ou nos échanges d'idées seront plus faciles. L'Espagne nous verra à travers nos écrivains, — j'entends nos maîtres, ceux qui ont le plus fidèlement traduit notre génie national, — et peut-être dans quelques-uns d'entre eux retrouvera-t-elle quelques traits de son génie même. Elle nous a beaucoup prêté autrefois, et vraiment, nous n'avons pas à nous en plaindre. Je ne crois pas que nous lui ayons autant rendu.

Ces écoles françaises pourraient avoir un autre avantage. Elles nous formeraient peut-être, dans leurs élèves indigènes, quelques étudiants pour notre enseignement supérieur, — et c'est ici que l'œuvre de l'Alliance peut préparer l'œuvre, plus large, des Universités.

S'il est vrai que nos Universités soient surtout des centres de culture, que l'esprit doive s'y former non seulement aux méthodes modernes, à l'étude de l'antiquité classique, mais aussi à la connaissance des grandes civilisations nées du christianisme, un enseignement de la langue, de la littérature, de l'histoire de l'Espagne, y est tout à fait à sa place. Cet enseignement, il est regrettable que nous l'ayons si longtemps attendu. Quand on a créé dans les Facultés des chaires ou des conférences de langues vivantes, on s'est préoccupé surtout des études allemandes ou anglaises. A Paris même, où l'enseignement était le plus encyclopédique et le plus complet, celui

1. L'Alliance française a organisé à Paris depuis plusieurs années, et uniquement pour les étrangers, des cours de vacances pendant les mois de juillet et d'août. Il est fâcheux d'avoir à constater que, sur les cinq cent dix-sept auditeurs de l'année dernière, il n'y ait eu que deux Espagnols. Il est vrai que les temps n'étaient guère favorables. L'Amérique latine en avait envoyé onze.

de la littérature espagnole faisait défaut. Aux examens de licence ou d'agrégation de langues vivantes, on n'avait admis dans les programmes que les deux langues privilégiées. Assurément, il y avait un intérêt pratique, immédiat, à ces études; assurément aussi, au XIXe siècle, de toutes les littératures contemporaines, celles de l'Angleterre et de l'Allemagne ont eu sur nous la plus grande influence. Mais n'étions-nous pas toujours dupes du préjugé germanique ou anglo-saxon, qui condamne comme inféconde toute civilisation latine, hormis la nôtre, et comme mal venue toute activité intellectuelle éclose au delà des Pyrénées?

Il semble que, depuis ces dernières années, nous ayons eu à cœur de réparer cette injustice. En 1894, la langue espagnole a enfin figuré à la licence ès lettres; en 1898, l'État a complété cette mesure par l'établissement d'une agrégation. Mais, là encore, l'initiative privée avait devancé celle de l'État. La renaissance des études espagnoles dans nos Universités a surtout été l'œuvre de M. Mérimée[1]. Déjà signalé à l'attention des hispanisants par une étude sur Quevedo, en 1886, M. Mérimée avait obtenu qu'on lui créât cet enseignement à la Faculté des Lettres de Toulouse. Dès cette époque, il a entrepris une campagne vigoureuse en faveur d'un rapprochement intellectuel entre la France et l'Espagne. Par ses cours, il a fait connaître autour de lui le théâtre, le roman espagnol contemporain. Aidé par les Chambres de commerce du Midi, il a envoyé en Espagne des étudiants français; il a appelé auprès de lui des étudiants espagnols. Par lui, Toulouse est devenue un centre d'action et de propagande. C'est surtout avec Barcelone et Valence, plus rapprochées d'elle, que ces relations se sont établies.

A Bordeaux, point de départ des routes qui conduisent vers Madrid, les mêmes tendances devaient se faire jour. Dès 1880, M. de Tréverret, professeur de littérature étrangère, avait fait à la littérature espagnole une grande place dans son enseignement. Mais, depuis deux ans, une impulsion nouvelle a été donnée à ces études. Un cours d'études hispaniques a été créé en 1898. Dans la *Revue des Universités du Midi*, l'Espagne a eu sa part. Elle l'a plus grande encore dans l'organisation nouvelle : la *Revue des Études anciennes* et la *Revue des Lettres françaises et étrangères* ont chacune leur *Bulletin hispanique*, qui, tiré à part, avec une partie spéciale pour le Moyen-Age, forme une troisième revue distincte. Deux professeurs de Bordeaux, MM. Cirot et Paris, ont fait leur spécialité, le premier de la littérature et de l'histoire de la péninsule, le second de son archéologie. Il est permis d'attendre des résultats heureux et prompts de ces efforts.

1. Maintenant que l'Enseignement supérieur a fait leur place à l'espagnol et à l'italien, il reste à obtenir l'introduction de ces deux langues dans l'Enseignement secondaire classique.

Ce ne sont là que des initiatives isolées. Si Toulouse et Bordeaux sont appelés, par leur situation même, à devenir un centre d'études espagnoles, il serait à souhaiter pourtant que leur exemple fût suivi par d'autres Facultés. J'ai dit plus haut quel intérêt pouvait offrir l'étude de l'art et de la littérature de l'Espagne. Mais la formation intellectuelle de nos étudiants n'est pas la seule dont nous ayons à nous inquiéter. Si nos Universités veulent vivre, il ne faut pas seulement qu'elles aspirent à la maîtrise des idées, mais aussi qu'elles travaillent à la diffusion des connaissances pratiques et positives. On reproche à notre enseignement supérieur d'être trop théorique, trop abstrait; plus spécialement, à nos Faculté des Lettres, de ne former que des hommes de goût ou de spéculation, prêts à enseigner ou à écrire, incapables d'effort ou d'action. Sans renoncer à cet idéal de culture intellectuelle qui fait notre grandeur dans le monde, notre haut enseignement pourrait cependant s'adapter mieux aux conditions modernes de la vie. Les Facultés des Sciences ont donné déjà le signal des réformes, en créant des cours d'électricité ou de chimie industrielle. C'est surtout par le progrès des études de langues vivantes que nos Facultés des Lettres peuvent répondre à ces besoins de l'heure présente. En développant cet enseignement, sans préjudice des autres, il leur serait facile de grouper ainsi une foule de jeunes hommes qui se destinent aux affaires, aux grandes affaires de l'industrie ou du commerce. Ce mouvement est même commencé : le nombre toujours croissant des étudiants de langues vivantes, qui a parfois rendu nécessaires des créations nouvelles, prouve le rôle que les Universités peuvent avoir dans la vie économique du pays. Or, à ce point de vue tout utilitaire, on ne comprendrait pas davantage l'indifférence de l'enseignement officiel pour la langue espagnole. N'est-elle pas celle d'un peuple voisin ? celle de tout un continent ? Alors que les marchés européens se ferment pour nous, que nous n'avons plus rien à faire contre eux que nous défendre, l'Espagne n'offre-t-elle pas encore des richesses immenses et inconnues ? Ne voyons-nous pas nos rivaux, Anglais ou Allemands, chercher à nous en évincer et à s'y établir ? N'avons-nous pas surtout, avec les nations neuves qu'elle a formées, des relations toujours plus étroites, plus fécondes, plus productives ? Notre intérêt économique est ici d'accord avec notre intérêt intellectuel. En répandant la connaissance de la langue espagnole, nos Universités travailleraient utilement au progrès de ces échanges que nous désirons voir entre les deux pays.

Voilà donc une première œuvre qui les appelle. Mais cela même ne suffit pas. Nos Universités ont un autre rôle : celui de faire connaître en France, de faire aimer la nation-sœur. Il serait bon d'abord qu'un certain nombre de nos savants, de nos écrivains, donnassent à l'Espagne une part de leur attention et de leur temps.

Il faut l'avouer, un Français cultivé, un bon élève de nos Facultés connaît assez bien l'histoire, l'art, la littérature de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre. S'il n'a visité ces pays, il a lu au moins les écrivains; s'il n'a lu *tous* les écrivains, il connaît au moins leurs noms et le titre de leurs ouvrages. De l'Espagne ancienne, il a à peine quelques notions; de l'Espagne moderne, il n'en a aucune, sinon celles que lui donnent son journal et quelques poètes du romantisme. Il faut être un spécialiste pour oser comparer Velázquez à Titien ou à Rembrandt, un érudit de bibliothèque pour s'intéresser à Calderón; Cervantes seul nous est connu, mais combien mal, et combien prennent pour se distraire un livre qui devrait faire penser, ou voient le plus souvent une bouffonnerie amusante dans la plus profondément triste des histoires humaines.

Il appartient à nos Universités de faire cesser cet ostracisme. Elles peuvent offrir ainsi à notre science française de nouvelles conquêtes, à notre admiration de nouveaux chefs-d'œuvre. Pourquoi d'abord nos historiens ne dirigeraient-ils pas leurs recherches vers le passé de l'Espagne? Quelques-uns ont commencé. On sait ce que les voyages de M. Paris, en 1897 et 1898, ont valu de découvertes précieuses à l'archéologie. M. Bladé, en étudiant l'histoire de la Navarre, a renouvelé celle de la Gascogne. M. Baudrillart, en s'occupant du règne de Philippe V, a enrichi nos connaissances sur le XVIII[e] siècle français. M. Desdevises du Dézert a écrit deux livres sur la Société et les Institutions dans l'Espagne de l'ancien régime; un autre sur Don Carlos d'Aragon, prince de Viane (et en même temps sur l'Espagne du Nord au XV[e] siècle). M. Mariéjol a donné *l'Espagne sous Ferdinand et Isabelle*. M. Morel-Fatio a publié des documents sur l'Espagne aux XVI[e] et XVII[e] siècles, un *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France en Espagne depuis le traité de Westphalie jusqu'à la Révolution française*. Je ne cherche pas à donner une liste complète des ouvrages français relatifs à l'histoire de l'Espagne. Ceux que je cite prouvent que les premiers pas ne sont plus à faire.

Ces exemples devraient être suivis[1]. Nous n'avons pas d'histoire d'Espagne; dans nos Facultés mêmes l'enseignement public touche à peine à ces sujets. Or, nulle part peut-être ne s'offre un champ plus riche aux recherches, nulle part nos savants français ne trouveront d'archives plus curieuses, plus originales, moins explorées, nulle part aussi ils ne seront mieux accueillis. Nos jeunes érudits, chartistes

1. On ne peut connaître à fond la civilisation arabe, ni surtout les institutions, l'esprit de la féodalité, en un mot la vie du Moyen-Age, si on ne les étudie dans la péninsule. De même on ne saurait comprendre un des plus grands faits de l'histoire religieuse du XVI[e] siècle, la réforme du catholicisme, si on ignore dans quelles conditions l'Église d'Espagne s'est formée, si hostile aux idées nouvelles, si étroitement attachée à l'orthodoxie.

ou étudiants, qui cherchent de nouveaux sujets d'études, de mémoires ou de thèses, peuvent les demander à l'histoire de nos voisins. Ils moissonneront à pleines mains, sans crainte d'être prévenus ou dépossédés.

Il en serait de même pour la littérature et la critique. On doit être reconnaissant à M. Morel-Fatio d'avoir, par son enseignement à l'École des Hautes Études, au Collège de France, cherché à répandre parmi les lettrés le goût de la littérature espagnole et d'avoir fait pour les érudits ce que M. Mérimée avait fait pour les étudiants. En 1894, M. Foulché-Delbosc fondait la *Revue hispanique* et ouvrait ainsi un recueil aux études hispaniques. Il manque à ces tentatives la publicité qui s'attache aux grands ouvrages. Elles n'ont pas réussi à mettre l'Espagne à la mode [1]. Nous n'avons pas sur l'Espagne contemporaine de livre comparable au *Roman russe*, de M. de Vogüé, aux *Sensations d'Italie* ou d'*Outre-Mer*, de M. P. Bourget, au *Voyage en Italie*, de Taine. Pourquoi une psychologie du caractère, de l'art, de la littérature, de la politique espagnole ne tenterait-elle pas un écrivain? Pourquoi un tel livre ne verrait-il pas le jour dans nos Universités? Il suffirait qu'une œuvre de talent, œuvre de critique sincère, mais aussi de sympathie vraie, vînt révéler l'Espagne à notre pays pour la rendre populaire. Cela fait, il serait facile de répandre parmi nous la connaissance de ses écrivains. Après avoir lu ceux qui nous parlent d'elle, nous pourrions avec fruit lire ses ouvrages mêmes, comédies, drames ou romans. Il serait à souhaiter que nous eussions de bonnes traductions de ses auteurs. Lope de Vega, Calderón, Tirso de Molina parmi les anciens, un Zorrilla, un duc de Rivas, un Bretón de los Herreros parmi les modernes, deviendraient ainsi nos familiers. Sans nous initier aux secrets de leur langue, nous aurions au moins contact avec leurs idées et les procédés de leur art. Et peut-être trouverions-nous chez leurs poètes la même fraîcheur d'inspiration, le même sentiment de la nature, le même lyrisme national que chez un Wieland ou un Tennyson; chez leurs romanciers, la même observation des mœurs et de la vie, la même sincérité émue et simple que chez un Elliott. Il n'est pas jusqu'à notre scène française elle-même qui ne pourrait se renouveler par une adaptation du drame national. Je ne crois pas que Lope ou Calderón, pour parler des classiques, soient plus loin de nous que Shakespeare, et que les drames modernes d'un Tamayo, *Un Drama nuevo, Lances de Honor, la Bola de Nieve* [2], soient moins intéressants pour nous que les brumeuses conceptions d'un Ibsen ou d'un Björnsten-Björnson.

1. Ce n'est du reste pas, il faut le dire, ce qu'ont cherché ces érudits.

2. Voir sur ce dramaturge, mort l'année dernière, un travail de M. Boris de Tannenberg, intitulé *Un Dramaturge espagnol ; M. Tamayo y Baús*, Paris, Perrin, 1898, in-8°, 65 p.

Récemment, une grande artiste nous a révélé l'existence du théâtre espagnol. Il serait tout à fait digne d'écrivains français de nous le faire connaître en traduisant, pour notre scène, les meilleures pièces qu'il ait inspirées.

Cette œuvre de vulgarisation enrichirait nos connaissances. Elle aurait encore un autre avantage, celui de provoquer des relations personnelles entre les savants et les écrivains de l'Espagne, les savants et les écrivains français. Nous nous ignorons trop les uns les autres; soit défiance, soit habitude, nos Universités n'ont aucun rapport. Il est rare qu'un savant espagnol, comme tel professeur anglais ou allemand, vienne chez nous. Il est plus rare encore qu'un savant français visite les Universités d'Espagne. Cette froideur entretient une indifférence ou des préjugés qu'il est utile de dissiper. Rien ne serait plus profitable à une entente entre les deux pays que ce commerce tout intellectuel, cet échange de vues, d'observations, de recherches. Nos correspondants espagnols pourraient nous signaler utilement leurs livres ou leurs découvertes, nous faire part de leurs travaux, nous communiquer leurs bulletins ou leurs revues. Ainsi serions-nous, et par eux-mêmes, instruits de leur curiosité d'esprit, de l'orientation de leurs idées, des acquisitions qu'ils font à la science. A notre tour, nous devrions leur dire ce qui se fait dans nos Facultés ou nos écoles, ce que nous faisons nous-mêmes dans ce domaine commun des recherches historiques ou expérimentales, leur faire part ainsi de notre enseignement et de nos méthodes. Cet échange d'idées ne serait pas seulement restreint à quelques recherches d'érudition, de philologie, de grammaire, d'archéologie, de minéralogie ou de botanique. Il comprendrait la science entière, aussi bien le droit que la philosophie, les grandes théories intellectuelles que les conceptions sociales ou politiques. Serait-il même nécessaire de réunir des Congrès pour affirmer ces sympathies? Les rapports personnels de savant à savant, d'Université à Université auraient une influence moins éphémère. Nos Universités ont presque toutes aujourd'hui leur Bulletin ou leur Revue. Pourquoi ne tiendraient-elles pas à honneur de les envoyer à leurs voisines? Pourquoi surtout dans nos grandes revues internationales ne demanderions-nous pas aux savants espagnols une collaboration qu'ils n'auraient garde de refuser? A vrai dire, ces transactions ne seraient pas nouvelles. Depuis quelques années, elles ont commencé. Nous avons lu avec intérêt, dans la *Revue internationale de sociologie*, des articles, peut-être un peu trop polémiques, de M. Posada. La *Revue historique* a confié son bulletin d'Espagne à un savant distingué, M. R. Altamira, et ce dernier, dans sa *Revista crítica de historia y literatura*, s'est assuré la collaboration d'écrivains européens. Mais il serait à souhaiter que ces usages se répandissent, que nos revues s'ouvrissent de plus en plus aux écrivains de l'Espagne, et que les

revues espagnoles donnassent l'hospitalité à nos écrivains. La *Revue hispanique* est devenue, en France, le centre où les uns et les autres aiment à se rencontrer. Nous espérons qu'une *Revista francesa* se créera à Madrid pour travailler encore à cette union.

Enfin, et par-dessus tout, si nous voulons cette fraternité intellectuelle, allons à l'Espagne et n'attendons pas qu'elle vienne à nous. Dans un article récent, M. Mérimée demandait la création à Madrid d'un Institut, analogue à nos Écoles de Rome et d'Athènes, destiné à former de jeunes savants français à la connaissance de la civilisation espagnole. Certes, les richesses des archives, des vieux monuments, sont assez grandes pour attirer nos jeunes érudits, et nous applaudissons de tout cœur à l'idée d'une fondation qui rendrait autant de services à la science générale qu'elle serait profitable à la science française. Mais nous voulons plus encore. Ce qu'il importe d'établir, c'est le contact avec la société même. Il ne faut pas seulement aller en Espagne pour y recueillir des documents, y trouver des sujets de mémoires ou de thèses. Il faut aller à elle, pour lui dire aussi ce que nous sommes, ce que nous valons, ce que nous voulons. Et le meilleur moyen ne serait-il pas encore la parole publique, la conférence, si goûtée au delà des Pyrénées, si propre au tempérament français comme au génie espagnol? On sait combien de récents essais de ce genre ont réussi en Amérique. Nos conférenciers y ont été acclamés, et on a pu dire avec raison qu'ils avaient fait applaudir, en leur personne, la France, l'art français, les lettres françaises. Plus aisées, plus utiles seraient en Espagne des conférences semblables, faites par quelques-uns de nos maîtres. Elles contribueraient, plus que tout, à rendre populaires au delà des Pyrénées nos écrivains nationaux : elles montreraient à l'Espagne le prix que nous attachons à son jugement et à ses sympathies; elles nous feraient mieux juger peut-être qu'elle ne nous juge Derrière la France officielle, toute d'apparence, qui semble si irrémédiablement condamnée aux luttes des partis, aux agitations malsaines, à tous ces maux qu'un régime démocratique fait monter à la surface, elle laisserait entrevoir enfin une France nouvelle, qui serait un peu celle que l'histoire a connue, que les meilleurs d'entre nous travaillent à refaire. Nous aussi, nous avons, comme l'Espagne, notre légende noire et notre légende dorée. Peut-être nous juge-t-on là-bas plus volontiers sur la première. Il nous serait facile de montrer que la seconde est la plus vraie, parce qu'elle est la plus durable, la plus conforme à notre génie, la plus profitable à l'humanité.

*
* *

M. R. Altamira écrivait récemment que, pour parler de l'Espagne, il fallait « non seulement la connaître, mais l'aimer ». La sympathie

est naturelle au Français. Nous passons notre temps à aimer tout le monde, sans savoir qui nous aimons et qui nous aime. Nos idées ont été toujours un peu dupes de nos entraînements. Nous avons bien des fois placé notre cœur à fonds perdu et payé cher, hélas ! la frivolité de nos préférences et de nos aventures. Par une singulière ironie de l'histoire, le peuple qui a été le plus proche de nous, et par ses traditions, la communauté des intérêts ou des souvenirs, les vertus et les défauts mêmes de la race, est celui qui nous est resté le plus étranger. Nous avons agi envers l'Espagne un peu comme ces cœurs légers qui passent à côté des affections fières et fortes, qu'ils ignorent ou qu'ils méprisent. Nous n'avons su ni la comprendre ni la ménager. Il a fallu que ses malheurs fussent un avertissement, les progrès de ses ennemis, une menace. Nous avons enfin ouvert les yeux. Après un abandon qui déjà nous coûte cher, nous commençons à penser qu'il faut pour nous, comme pour le monde, une Espagne forte, vivante, capable de dire son mot dans le conflit des idées, de jeter le poids de ses armes dans le choc des batailles. Nous voyons enfin, en présence des affirmations faites autour de nous du droit de la force, du jingoïsme sans scrupule et sans grandeur, que le génie de l'Espagne, son idéal, sont trop près des nôtres pour que nous ne soyons pas frappés du coup qui les frappe.

Si tardives qu'elles soient, nos sympathies actuelles réparent une injustice. Soyons sûrs au moins que l'Espagne les accueillera. L'accord que nous demandons est dans ses vœux comme dans les nôtres, et si nous voulons le resserrer, commençons par les idées. Les alliances qui durent ne sont pas seulement des mises en commun d'intérêts passagers, mais des coalitions d'âmes. Et c'est pourquoi cette entente intellectuelle entre l'Espagne et nous s'impose comme le prélude de l'entente commerciale et politique. C'est pourquoi, en la préparant, nos Universités feront œuvre *nationale*. J'entends bien que, ce faisant, on nous accusera volontiers d'obscurantisme, on nous répétera que la science ne doit pas avoir de préférences, n'ayant pas de patrie. Mais « si la science n'a pas de patrie, le savant en a une » ; si la pensée a ses droits, l'écrivain a ses devoirs. En travaillant au rapprochement que nous souhaitons, les Universités auront bien mérité du pays et, par surcroît, de la science même et des idées, s'il est vrai que cet adorable génie de l'Espagne, si puissant et si tendre, si humain et si chevaleresque, n'ait pas jeté ses derniers feux et ne dorme pas, sous l'armure pesante de sa gloire, de son dernier sommeil.

IMBART DE LA TOUR,
Professeur d'histoire du Moyen-Age
à l'Université de Bordeaux.

L'ANE DE SILÈNE

Ornement d'un bisellium de bronze trouvé en Espagne

Notre excellent correspondant et collaborateur, D. Antonio Vives, réunit dans son hospitalière maison de la rue Peligros, à Madrid, quelques antiquités choisies. La perle de sa collection est actuellement la tête d'âne en bronze dont le *Bulletin hispanique* a la primeur. Notre planche III est exécutée d'après une fort belle photographie qu'a bien voulu me donner M. Vives.

Je ne sais pas très exactement où l'objet s'est rencontré. Pas loin de Madrid, m'a dit M. Vives, que l'inventeur ou le marchand avait sans doute intérêt à laisser dans le vague ou à dérouter. Dans tous les cas, c'est bien sur le sol de l'Espagne qu'un heureux hasard a fait découvrir ce joli morceau, et plus de précision, après tout, n'importe guère, puisque le style dénote clairement une œuvre importée d'art romain.



Du reste, cet ornement n'est pas le premier de ce genre que l'on connaisse. Les académiciens d'Herculanum ont fait graver pour leur publication des Bronzes d'Herculanum, et par deux fois, deux têtes absolument analogues trouvées à Portici[1]. Je n'ai pas souvenir, pour ma part, d'autre dessin de ces objets ; aussi est-ce d'après les *Bronzi* que je les reproduis ici. Ces images me dispensent d'instituer une

1. *De' bronzi di Ercolano e contorni*, Napoli, MDCCLXVII, en tête de la page 83 et de la page 221 (t. XXI, XXII, LXV et LXVI).

longue comparaison : la forme, les dimensions, les sujets dans leurs traits généraux, sont identiques à ceux du bronze d'Espagne ; ils avaient certainement la même destination.

Sur cette destination, il ne semble pas qu'il puisse y avoir de doute. Tout le monde connaît les deux *bisellia* de bronze trouvés l'un au théâtre d'Herculanum, l'autre à Pompéi, dont les fréquentes reproductions ont popularisé les images[1]. On sait l'usage de ces sièges luxueux, réservés aux décurions et aux augustales des municipes[2] ; à Pompéi, en particulier, l'honneur du *bisellium* semble avoir été fort recherché[3]. La partie sur laquelle on s'asseyait est supportée par quatre *protomes* de chevaux, opposés deux à deux, sur les deux plus longues faces du meuble. Le cou de ces chevaux, orné d'un collier, se prolonge beaucoup plus que celui des ânes de Portici ou de Madrid et de façon très peu naturelle, ce qu'excuse fort bien le style décoratif ; il se termine par un médaillon où se détache une tête d'homme en relief. Mais si on le supposait coupé au-dessous du collier, on obtiendrait exactement la disposition des fragments isolés de Naples et de Madrid. Il est donc certain que l'âne de M. Vives provient d'un bisellium, et qu'il est contemporain des chevaux et des ânes des bisellia d'Herculanum et de Pompéi.

Il est d'une valeur artistique bien supérieure à celle de tous les autres Le métal a subi, malheureusement, une oxydation qui encrasse la surface et empâte la délicatesse du modelé et des détails. Sur le cou, sur les joues, un dépôt de petites boules s'est incrusté ; l'œil surtout a été comme effacé, et il faut un peu d'attention pour en reconnaître la place exacte ; on risque de le confondre avec une baie détachée de la branche de lierre dont la tête est couronnée, baie qui fait justement saillie un peu à côté. sur le front. Malgré tout, il est facile de voir que l'œuvre n'a pas la banalité industrielle des autres. Les chevaux des bisellia, autant que j'en puis juger par les images réduites, sont quelconques ; les formes en sont courtes et molles ; la crinière seule, abondante, est traitée avec quelque liberté ; le mouvement de la tête, qui se tourne en avant[4], est sec et dur, sans aucune grâce ; le cou, jusqu'au collier, est court, et cette longue et large surface plane par laquelle il se continue jusqu'au médaillon terminal, est d'aspect froid et trop peu orné.

Les deux têtes d'ânes ou de mulets[5] de Portici sont de meilleur

1. Overbeck-Mau, *Pompei*, p. 227, fig. 227 ; Monaco, *Le Musée de Naples*, pl. 119, et d'après cette planche, V. Duruy, *Hist. des Romains*, V, p. 386 ; Fougères, *La vie privée des Grecs et des Romains*, fig. 232.

2. Saglio, *Dict. des Antiquités*, art. *Bisellium*.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 1026, 1030.

4. La tête seule et une partie du cou, qui font saillie, sont traitées en ronde-bosse ; le reste est plat et évidé par derrière, comme une applique. Il en est de même pour les trois ânes.

5. Les académiciens d'Herculanum hésitent sur l'identification exacte. Voici la note

style et de meilleure facture. Le dessin de Casanova, gravé par Mangini, qui seul nous les fait connaître, a certainement dénaturé quelque peu l'aspect des originaux ; on sait combien peu, à cette époque, les dessinateurs d'antiques se piquaient d'exactitude archéologique; pourtant on devine une recherche heureuse de vérité, j'allais presque dire d'expression. Les académiciens d'Herculanum ont voulu reconnaître dans ces animaux, dont l'un a le front couronné d'une torsade et d'une bandelette élégamment repliée sur l'oreille, des victimes de sacrifices, et ils rappellent que l'âne était consacré à Priape, qu'il jouait un rôle aux mystères d'Éleusis, et qu'à Rome même, dans les fêtes des *Consualia,* paraissaient des ânes et des mulets couronnés[1]. Il est possible, en effet, que quelque idée religieuse ait fait choisir ce motif pour décorer des meubles rares et d'usage spécial. Mais dans tous les cas, il est certain que, tout en gardant à chaque tête un certain type conventionnel, peut-être rituel, les artistes qui ont exécuté les deux modèles en question ont fait effort pour copier de près la nature et rendre la physionomie pittoresque des deux bêtes à longues oreilles.

L'âne de Madrid — il me semble bien que c'est un âne plutôt qu'un mulet, et ce n'est pas à coup sûr un cheval, comme pourraient le faire croire ses naseaux, j'en atteste ses oreilles, — l'âne de M. Vives, par ces mêmes qualités, l'emporte de beaucoup sur les autres. Je ne puis juger si son collier, de forme absolument semblable à ceux des autres, était aussi décoré de grecques ou de quadrillages au trait ; ce détail a peu d'importance. Mais la figure est infiniment plaisante et spirituelle. La branche de lierre qui enroule sa tige souple, les cœurs de ses feuilles, les boules de ses fruits autour de la nuque, du front et des oreilles, prouvent clairement que notre âne n'est pas une bête vulgaire ; c'est un des fidèles du thiase de Dionysos celui que le dieu lui-même daïgnait parfois choisir pour monture, ou plutôt celui dont le vieux Silène courbait l'échine au poids chancelant de son gros ventre. Tel écuyer, telle monture. Il me semble que maître baudet s'est laissé prendre à la contagion du mauvais exemple ; n'a-t-il pas, comme son seigneur, goûté sans réserve au jus de la treille, et n'est-ce pas une douce ivresse qui lui fait ainsi lâchement baisser la tête ? Son oreille tombe ; sa lèvre pend et fait la lippe ; son œil, parmi le lierre, est comme noyé de langueur, et dans sa crinière ébouriffée passe un vent de fête.

Souvent les artistes antiques ont représenté Silène et son âne, et plusieurs se sont essayés à peindre ou à sculpter le joyeux groupe

(p. 279, note 58) qu'ils ont écrite à propos de leur dessin : « Son notabili in queste due teste *che sembran di muli o di asini,* gli ornamenti, di cui son cinte. »

1. *Ibid.*, note 59.

titubant[1] ; plus d'un moderne s'est aussi laissé tenter par le plaisant tableau du vieillard bedonnant et houleux que Satyres et Ménades maintiennent sur l'échine de sa bête si bien assortie, de sa bourrique comme lui débauchée, buveuse et trébuchante. Mais le réalisme savant et spirituel de l'art gréco-romain a, pour une fois de plus, triomphé bien haut dans ce modeste débris industriel. Et si jamais un artiste voulait maintenant nous retracer sur la toile ou dans le marbre d'un bas-relief le joli tableau que Lucien a tracé de Bacchus marchant à la conquête de l'Inde au milieu de sa troupe orgiaque, il devrait emprunter pour l'âne de Silène la tête de l'âne de Madrid, car c'est ainsi vraiment qu'on se représente le mieux la monture de l'hypostratège falot : « ce vieux petit ivrogne, court, un peu gros, bedonnant, camus, aux grandes oreilles droites, appuyé sur une férule, juché sur un âne, vêtu de jaune, digne lieutenant du dieu[2]. »

PIERRE PARIS.

1. Citons, sans prétendre à être complet, les peintures de vases énumérées dans Saglio, *Dictionn. des Antiq.*, art. *Bacchus*, p. 621, note 1051; et pour la sculpture, Salomon Reinach, *Répertoire de la statuaire*, I, p. 34 ; p. 391 ; II, p. 147, n[os] 3 et 4 ; *Arch. Zeit.*, 1875, taf. XV, n° 2. C'est tantôt Silène, tantôt Dionysos que l'on voit à demi vautré sur l'âne. La différence, au point de vue artistique, a peu d'importance.
2. Lucien, *Bacchus*, 2.

GODET[1] DE NORIA (CANJILON DE NORIA)

Provenant des Mines de Coronada (Province de Huelva)



Le vase de bronze que nous publions ici a été trouvé, en 1884, au fond d'un puits de mine d'origine romaine, avec les débris de cinq autres objets pareils, par M. l'ingénieur Antonio González y García de Meneses, chargé de travaux aux mines de Coronada.

Le godet est fait d'une pièce, au marteau. Haut de 30 centimètres, il mesure à l'orifice 28 centimètres et demi de diamètre, et à la base 16 centimètres et demi; le diamètre maximum de la panse est 33 centimètres. Le profil indique au-dessous du col une gorge assez prononcée pour retenir solidement la corde qui devait maintenir le godet fixé à la chaîne de la noria. M. González a reconnu que le bronze contient des traces d'argent; il pense que cet alliage avait pour but de rendre le bronze inattaquable aux eaux toujours acides du puits. L'étain jouit aussi de cette propriété, mais, à cette époque, on ne connaissait pas le moyen pratique de l'extraire; il était rare, et on lui a préféré l'argent, relativement commun. La richesse du filon de cuivre desservi par la noria justifie ce luxe. Ce filon donne un minerai qui contient 60 o/o d'argent. Mais, quoi qu'en dise M. González, le métal dont est composé le godet pourrait bien n'être qu'un alliage naturel, car, d'après M. Sundheim, grand industriel de Huelva, fort expert en la matière, *tous* les minerais de cuivre du pays contiennent plus ou moins d'argent.

Sur le rebord, à l'intérieur, on lit, sans aucun doute possible, en lettres de 18 millimètres, au pointillé :

L. VIBI. AMANTI. P. XIIS

c'est-à-dire le nom du fabricant et le poids de l'objet, soit douze livres et demie.

Au point de vue métrologique, cette inscription présente une petite énigme.

Douze livres et demie romaines, en calculant sur la base de la livre de 327,45 grammes, donnent 4093,125 grammes. Or, le godet n'en pèse que 3367, d'après M. González, qui l'a pesé avec soin, à

1. *Godet* est le terme technique.

plusieurs reprises. D'où une différence de 726 grammes, assez difficile à expliquer. L'objet est d'une conservation irréprochable. On ne peut admettre que le poids indiqué soit celui du vase avec son contenu, ni que ce poids soit celui du vase muni d'un couvercle, car il résulte de l'usage même des godets de noria qu'ils ne pouvaient pas en avoir. Il y a bien une livre romaine, la plus ancienne, qui ne pèse que 272,9 grammes et qui se rapproche de celle que donnerait l'inscription, c'est-à-dire 269,6 grammes; mais il est impossible de la supposer pour ce vase, qui doit être du IIe siècle.

Voilà ce que m'écrit M. Hübner, qui a consulté M. Hultsch, le savant métrologiste. L'opinion de M. Hübner sur la date du vase est corroborée par de nombreuses monnaies romaines trouvées dans la mine et aux abords : elles sont presque toutes des Ier et IIe siècles.

En définitive, l'inscription du godet donnerait une livre de 269,6 grammes, dont, jusqu'à présent, il ne semble pas qu'on ait eu connaissance. Comment donc expliquer l'écart considérable de 726 grammes, constaté plus haut? Nous ne pouvons que hasarder des hypothèses :

1° Le fabricant aurait frauduleusement majoré le poids de son godet; — 2° il se serait servi d'une livre romaine altérée par les usages locaux (aujourd'hui encore, dans bien des pays, et à Séville notamment, on fait usage de livres inférieures à 500 grammes, c'est un fait connu); — 3° le propriétaire du godet, M. González, dont la bonne foi et la conscience sont hors de doute, se serait servi sans le savoir de poids falsifiés; — 4° enfin, il est fort vraisemblable qu'il y avait des livres locales et provinciales, sans parler de livres particulièrement employées pour certains objets. On a trouvé des poids bien authentiques indiquant une livre à 555 grammes (Hultsch, *Metrologie*, p. 673).

C'est sans doute la solution à laquelle il est raisonnable de s'arrêter.

Quelques indications pour finir. Les mines de la province de Huelva (Rio-Tinto, Sotiel, Coronada, Tharsis, etc.) ont fourni un grand nombre d'antiquités et de monnaies, en général romaines, dispersées pour la plupart, malheureusement, au fur et à mesure. La Compagnie anglaise du Rio-Tinto a formé, à Huelva, un petit musée fort intéressant, des antiquités découvertes dans ses mines et aux abords de celles-ci[1]. Mais tous les objets ayant une valeur intrinsèque (et il y en avait beaucoup d'or et d'argent) ont pris (à ce que m'a assuré un employé de la Compagnie, l'an passé) le chemin de Londres, où il faudrait les rechercher au siège de la Compagnie. Un certain nombre d'objets du musée de la Compagnie du Rio-Tinto ont été, en outre, paraît-il, restitués à M. Sundheim,

1. L'*Ensayo sobre la historia de las minas de Rio-Tinto*, par D. Ramón Rua Figueroa (Madrid, in-8°, 1859), cite quelques inscriptions trouvées dans le pays.

associé de la Compagnie, lorsqu'il s'est retiré de la Compagnie, il y a quelques années. Beaucoup de voyageurs ont pu voir ce musée de la Compagnie, libéralement ouvert au public, dans les locaux de l'ancien hôtel Colon.

A Tharsis, la Compagnie minière a également formé, dit-on, un petit musée.

Les mines de Coronada et de Sotiel sont des plus intéressantes au point de vue archéologique, à ce que me dit M. González, qui, nous l'avons vu plus haut, y a séjourné longtemps. Il se souvient, entre autres, des ruines d'un village romain fortifié, situé sur le *cerro* (colline) de Castillejillas, et dont il n'existe plus guère que les fondations. Il y a, près des mines, un « cerro de Tiberio » et un « pozo de Tiberio », qui figurent sur le plan détaillé de la région publié par la Société de Sotiel-Coronada.

Le *Rapport* de cette Compagnie pour 1883-1884, intitulé : *Companhia mineira Sotiel-Coronada, relatorio, gerencia de 1883 y 1884* (in-8°, Lisboa, 1885), consacre une page aux vestiges d'exploitations romaines, et cite comme ayant été trouvées dans les dites mines : « un grand nombre de monnaies romaines, une trentaine de tombes avec vases et lacrymatoires, quatre vis *(parafusos)* d'Archimède, quatre seaux *(talhas)* de cuivre, signés ; plusieurs lampes, des outils de pierre, des amas de scories antérieures aux Romains, les ruines d'un village fortifié, etc. » Ce rapport vient donc confirmer en tout les renseignements que m'a fournis de vive voix M. González : les seaux de cuivre signés, les ruines, etc. Un plan très détaillé de la région minière de Soteil-Coronada accompagne le volume : il faciliterait singulièrement une exploration archéologique. Et cette exploration donnerait sans doute d'intéressants résultats. La région de Coronada, je le répète, paraît particulièrement riche en antiquités. Outre le godet de noria décrit plus haut, M. González a réuni sur les lieux une grande collection de monnaies, la plupart romaines, de la République et des premiers empereurs ; un triens visigoth de Wamba, frappé à Hispalis, qui faisait partie d'un trésor d'environ 300 triens visigoths, découvert en 1886 dans le creux d'un rocher[1], plusieurs vases faits d'une terre grise assez grossière, mais de forme élégante, à anses, qu'il a retirés des tombes romaines ouvertes par lui à Coronada

1. Les amateurs du pays se sont partagé cette trouvaille très importante vu la rareté des monnaies visigothes à cette époque, et le P. Gago, dont le riche médaillier vient d'être acquis par la municipalité de Séville, en avait acheté quelques-unes. Depuis, un de nos compatriotes fixé à Séville, M. E. Boulay, a trouvé, de son côté, cinq ou six triens visigoths, par hasard, en se promenant de ce côté. Il m'en a montré un. Une autre trouvaille bien plus importante, celle de Carmona, mille triens environ, a éclipsé, depuis, celle de Coronada, et a fait tomber à un prix dérisoire une grande partie des monnaies cotées si haut dans l'ouvrage, devenu classique, d'Aloys Heiss.

(celles, sans doute, dont parle le *Rapport*). Ces vases sont tous différents, *variés,* sans exception ; chaque tombe contenait le sien, particularité qui a frappé M. González.

Les tombes, au nombre d'une trentaine, occupaient le sommet de deux ou trois petits *cerros*. La construction en était très particulière. La fosse, assez profonde, était maçonnée à l'intérieur, de façon à éviter l'éboulement de la terre sur les corps placés au fond, avec les vases à leurs pieds. Au-dessus de la dalle qui couvrait la fosse était amoncelée une couche de sable mélangé de galets qui disparaissait elle-même sous une couche de terre.

Les modes d'inhumation ont varié à l'infini en Espagne ; j'ai encore eu l'occasion de le constater à Italica, l'an passé, et l'archéologue qui entreprendrait une étude complète des sépultures antiques serait obligé de réserver un fort chapitre à la péninsule ibérique.

Citons encore un ciseau et une pointe de lance en bronze, plate et percée d'un trou rectangulaire à sa base, et nous serons au bout des souvenirs que M. González a conservés de son séjour à Coronada.

ARTHUR ENGEL.

Séville, janvier 1899.

EPISTULA SCRIPTA IN LATERE NONDUM COCTO ET NUPER INVENTA IN HISPANIA CUM COMMENTARIO *AEMILII HÜBNER*

Indefessae industriae et doctrinae diligenti iuvenis Hispani nobili loco nati, Marchionis de Monsalud, debetur monumentum epigraphicum singulare, quod Hispaniae solum eius generis monumentorum fertile et adhuc minime exhaustum nuper protulit. Statim mihi submissum officiosissime ab inventore legi et interpretatus sum una cum eo et cum alio amico Hispano doctissimo, Patre Fideli Fita Matritensi. Quae opera coniuncta nobis videmur repperisse prodeant in novo hoc archio studiis hispanicis destinato et alios incitent ad emendanda ea, quae fortasse minus feliciter nobis cesserunt in legendo interpretandove, et ad supplenda, quae nondum contigit enucleare. Ceterum qui quaerunt de condicione operarum, qualis aetate imperatorum Romanorum fuerit, sive eorum qui in praediis rusticis serviebant, sive qui in figlinis aliisve operibus similibus, novis argumentis ex hac epistula desumptis eam illustrare poterunt.

Villafranca de los Barros in Extremadurae Hispaniae oppido later fractus in partes duas, sed minime laesus, repertus est a. 1899, longus m. 0,52, altus 0,35; servatur *Almendralejo* in aedibus editoris. Litterae altae sunt circiter m. 0,02, inaequales, scriptura, quae in latere nondum cocto scalpta est stilo currente, mixta est curiose e generibus scribendi tribus, monumentali sive quadrato, unciali quod dicimus sive rotundo, cursivo; saeculi eam puto II exeuntis vel ineuntis tertii esse.

Descripsi ex ectypo chartaceo et imagine photographa quam perfectissimis et prorsus instar archetypi, missis a Marchione de Monsalud, qui servat et edidit *Boletin de la Real Academia de la Historia*, vol. XXXIV, anni 1899, p. 416 ss.

λ cursiva est, carens plerumque linea transversali.

B et **b** (v. 8), **D** et **d** (v. 6), **E** et ϵ, ϥ, **h**, **M** et **m**, **N** et **n**, **Q** et ϙ ϥ, **T**, **V** et **U** iuxta usurpantur.

F, R, S, r, caudas habent longiusculas, ut in scriptura cursiva.

Textus

Maximus Nigriano. | *Et hoc fuit providentia* | *actoris, ut puellam, qu[e] iam* | *feto tollerat, mitteres* | *illam, ac tale labore ut* | *mancipius domnicus* | *periret, qui tam magno* | *labori factus fuerat,* | *et hoc Maxima fecit* | *Trofimiani fota ; et casti|ga illum : quasi ex omni* | *closus est...*

(Quae sequuntur non intellego.)

Commentarius

V. 1. *Nigriano* clare legitur, non *Nigrino* nec *Nigriniano*, quae sunt nominum formae vulgares ; fortasse errore scribentis exciderunt inter *i* et *a* litterae *ni*.

V. 2. *Et hoc fuit providentia actoris* verba respondent eis, quae sequuntur v. 8 *et hoc Maxima fecit.* Providentia videtur ablativus esse ; *fuit providentia actoris, ut mitteres* breviter dictum est pro *factum est providentia actoris, ut mitteres.* Cum ironia acerba dictum est illud *fuit providentia a., ut puellam mitteres illam*, pronomine in fine posito cum emphasi, sed loco minus consueto ; cuius tamen collocationis non puto deesse exempla in scriptis optimae aetatis. Nisi praefers cum amico quodam meo Latine perquam docto *illam* pronomen intellegere adverbialiter positum pro *viam illam* sive *missionem illam.*

V. 3. Actorem, cuius nomen hic tacetur, Trofimianum esse infra v. 10 nominatum probabile est. Fuit autem actor sine dubio fundorum praediorumve domini (v. 6).

Puella que — rustice pro *quae*, nam ita videtur legendum, non *qui*, ut legerat editor, magis etiam barbare — *iam feto tollerat* dictum est pro *quae iam fetum tulerat* vel *sustulerat*, i. e. infantem pepererat. *Tolli* et *tolleram* formae aliunde notae sunt.

V. 5. *Ac tale labore* legimus editor et ego ; nam *c* quamvis minus perfecta tamen discernitur. Non igitur neque *at tale(m) labore(m)* legendum, ut ego primum legeram, neque *a tale* — pro *tali* — *labore*,

ut amicus meus proposuerat, scilicet sensu eodem atque ablativus simplex sine *a* praepositione. Nam *ac* copula, quamquam non necessaria, enuntiati partem, quae ab *ut* particula pendet, postposita illa non sine elegantia quadam dictionis, apte iungit cum praecedente, quae ab *ut* priore pendet.

V. 6. *Mancipius domnicus*, rustice pro eo quod esse debebat *mancipium dominicum* sive domini.

V. 7-8. *Qui tam magno labori factus fuerat.* Non puto *labori* ablativum esse, quamvis sensus vocabulorum, qui ita nasceretur, non abhorreret ab hominum illorum nativa simplicitate loquendi. Nam facere filios pro gignere hodie quoque usurpatur ab Italis et Francogallis sine ulla obscenitatis suspicione. Sed potius illud dicere voluit scriptor mancipium fuisse factum ad tam magnum laborem aliquando suscipiendum ; ut *magno labori* dativus esset. Labor autem ille magnus, cui puella succubuerat cuique destinatus erat fetus eius, utrum agrestis fuerit servorum fundi rustici an fortasse figlinarum non liquet; hoc probabilius. Figlinas ibi quondam fuisse grandes aliunde constat; etiam hodiernum oppidi nomen, *de los barros*, i. e. ab argilla, inde derivatum est.

V. 9. *Maxima*, quae cum Maximo epistulae scriptore potest fortasse parentela aliqua coniuncta fuisse, quod appellatur *Trofimiani fota*, aut substantivum est pro eius matre vel uxore vel concubina, quam foverat, aut ab eo fotam indicat vel eo inductam, ut puella illa a Nigriano mitteretur ad laborem improbum suscipiendum. Nam non puto *maxima fota* intellegi posse de *fota* vel filia aetate maxima. Immo substantivum erit, cuius tamen exempla desidero.

V. 10. *Trofimiani* per *f* litteram scriptum est ex consuetudine saeculi eius nota. Trofimianum ut castiget Maximus hortatur Nigrianum utpote auctorem facinoris, quo perierat mancipium domini. Trofimianum actorem esse supra iam proposuimus.

V. 11-12. *Quasi ex omni closus est*, si modo plena est sententia nec continuatur in eis, quae in margine addita sunt, videtur significare quasi ex omni parte exclusus est a recta ratione agendi. In versu hoc extremo adiecta est sive littera sive signum hoc ⋲, quod potest aut *e* esse aut *c*. An illud tantum significat, ut quaedam sequantur adiecta in margine? Diiudicaremus facilius, si adiecta illa in margine transverse, ita ut nos quoque facere solemus in litteris spatio deficiente, omnino intellegerentur.

V. 1 in margine incipit aut ab I, nisi illa caudae pars est, quam *l* littera habet secundum huius scriptoris consuetudinem longiorem in FECIT vocabulo v. 9 ultimo. Quae sequuntur ЄLTUNTЄSIλ satis clare quidem leguntur, [*i*]*eltuntesia*, sed non magis intelleguntur quam reliqua. Formarum verbi Graeci admonet ...*tuntes* illud.

V. 2 ineunte ɱ perspicua est, quae sequuntur litterae tres vel

quattuor obscurae: Λ,ι\ιT. Ultima earum aut Γ est aut et ipsa pars caudae magis etiam productae, quam *t* litteram FECIT vocabuli habere modo dixi. Inde a fissura lateris satis perspicua sunt haec LNCET)CIPOS, ...*inceti cipos.*

V. 3. Ante fissuram videntur excidisse litterae aut plures aut una tantum integra et pars alterius: [*tr*]*es a Lacip*... Lacipaea oppidum erat Tarmestinorum vel Termestinorum non procul ab Emerita situm, aliquanto magis remotum a Villafranca; dixi de eo in *Ephem. epigr.* VIII, p. 365. Sed in fine huius epistulae num scriptum fuerit a *Lacip*[*ea*] vel a *Lacip*[*ina*] non discerno. Unde totius postscripti huius sensus mihi prorsus obscurus manet. Certum illud tantum est, non legi posse quae quamvis dubitanter proposuit editor: *hic limes L a monte Lanceti cipus Termes a Lacipina* vel [*fig*]*e limites l(atifundii) a monte Tanceti cipos, Termes a Lacipiha;* nam sensum haec praebent nullum. Ne divinando quidem assequor, quae hic scripta fuisse dicam, utrum cohaereant cum antecedentibus an denuo incipiant et nomina contineant fortasse locorum, qui *cipos* [*tr*]*es* distabant. Latina certe sunt, non barbara sive peregrina; sed qui interpretabitur erit mihi magnus Apollo.

Ceterum qui haec scripsit Maximus, servus puto libertusve in fundo dominico agens, quamquam linguae vulgaris specimen nobis exhibuit praeclarum, tamen non destitutus erat ab omni cultu litterarum ut dicendi genus demonstrat simplex illud quidem, sed non sine quadam gratia. Fecit indignatio disertum; quod scribendi consuetudinem sequitur non doctam, sed qualis illa aetate inter eius generis homines obtinebat, non mirabimur. Versiculos claudit cum fine vocabulorum, uno excepto (*casti*|*ga*, v. 10). Si forte intellegemus aliquando, quid in epistula extrema dixerit, etiam certius indicabimus de ingenii eius dotibus.

Scripsi Berolini m. Maio a. 1899.

L'INSTRUCTION DE CHARLES-QUINT

A SON FILS PHILIPPE II

Donnée a Palamós le 4 mai 1543

La conclusion du traité du 11 février 1543 entre Charles-Quint et Henri VIII, en vertu duquel les deux souverains s'engageaient à ouvrir les hostilités contre François Ier, si ce roi ne se soumettait pas aux conditions que les deux alliés prétendaient lui imposer, et, d'autre part, les instances de Ferdinand, très inquiet des progrès des protestants et des menaces du Turc, déterminèrent l'empereur à se rendre en Allemagne pour y diriger personnellement une action politique dont il lui était malaisé de suivre tous les détails en Espagne. Pour assurer la tranquillité de la péninsule pendant son absence, il en commit le gouvernement à son fils, assisté de quelques hauts fonctionnaires, et prit d'autres dispositions concernant la bonne administration du royaume. Après s'être embarqué à Barcelone, le 1er mai 1543, pour l'Italie, sur les galères d'André Doria, Charles-Quint fit une escale de quelques jours (2 mai-12 mai) à Palamós, sur la côte nord de la Catalogne[1]. Ce fut dans ce port, au moment de quitter l'Espagne, qu'il adressa, comme une dernière recommandation, à Philippe II les instructions célèbres, que Gachard n'a pas craint de qualifier de « monuments de sagesse, de prévoyance, d'une expérience consommée dans l'art de gouverner, d'une connaissance profonde des hommes et des choses, qui seuls suffiraient pour placer Charles-Quint au premier rang des politiques de son siècle »[2].

Les instructions de Palamós sont au nombre de deux, la première du 4 mai, la seconde du 6 mai 1543 : cette dernière plus confidentielle que l'autre, — l'empereur lui-même la nomme *secreta*, — sans doute à cause des jugements très libres qui y sont portés sur les principaux personnages de la cour et du gouvernement, quoique la première en contienne aussi, et en même temps divers avis, assu-

1. Jean de Vandenesse, dans la *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*, t. II (Bruxelles, 1874), p. 254.
2. *Biographie nationale de Belgique*, t. III (Bruxelles, 1872), col. 666.

rément fort confidentiels, sur la conduite privée du prince. De bonne heure, dès le milieu du XVIe siècle sans doute, les originaux de ces instructions, jetées à la hâte sur le papier et chargées de ratures et d'additions marginales, furent transcrits par des secrétaires et des amateurs plus ou moins consciencieux : d'où les copies assez nombreuses qu'en possèdent certaines bibliothèques publiques[1]. En 1788, Antonio Valladares de Sotomayor inséra dans le tome XIV de son *Semanario erudito* l'instruction du 6 mai, d'après une copie très fautive, qu'il corrigea au petit bonheur, y introduisant même des réflexions de son cru, mais où il laissa subsister d'énormes lapsus : il suffit de rappeler qu'il imprime quelque part *Juan Jaura* le nom du cardinal-archevêque de Tolède *Juan Tavera*[2]. Plus tard, Karl Lanz comprit les deux instructions dans son recueil intitulé *Staatspapiere zur Geschichte des Kaisers Karl V*, Stuttgart, 1845, p. 359 et suiv. ; son édition détestable, çà et là tout à fait inintelligible, repose sur le ms. de la Bibliothèque de Bourgogne, n° 12898. Ne connaissant d'autre texte imprimé des fameux papiers d'État que celui de Lanz et du *Semanario*, je considérai naturellement comme une très bonne fortune l'apparition imprévue, au mois de janvier dernier, sur le marché parisien, des minutes originales. L'une des pièces, celle du 6 mai, fut proposée à la Bibliothèque nationale, qui ne consentit pas à payer le prix assez élevé (1,500 francs) demandé par le marchand. Celui-ci vendit alors les deux pièces à M. Noël Charavay, qui, au mois de mars dernier, me communiqua l'instruction du 4 mai, — celle du 6 avait été déjà revendue par lui, — m'autorisant à en prendre une copie. Sur ces entrefaites, je reçus d'un jeune érudit belge, M. Eugène Lameere, l'avis que les deux instructions de Palamós avaient trouvé, après Lanz, un autre éditeur dans la personne de W. Maurenbrecher, qui, en 1863, les avait publiées dans le tome III des *Forschungen zur deutschen Geschichte*, et cette fois non pas d'après une copie quelconque, mais d'après les minutes originales du ministère d'État à Madrid. Cette publication dans un recueil essentiellement consacré à l'histoire d'Allemagne au Moyen-Age, et où personne, je crois, n'aurait eu l'idée de chercher nos pièces, me révéla deux choses : d'abord l'utilité d'une nouvelle édition, Maurenbrecher, peu familier avec la langue espagnole et l'écriture de Charles-Quint, ayant commis dans sa transcription nombre de fautes

1. Bibl. nat. de Paris. Espagnol, n°s 375 et 143, fol. 14 et 22 ; Bibl. de Bourgogne à Bruxelles, n° 12898 ; British Museum. Mss. Add. 20,848, fol. 65 et 76, etc. C'est à tort que M. de Gayangos dit que l'instruction du 4 mai 1543 se trouve dans Sandoval (*Catalogue of the mss. in the spanish language in the British Museum*, t. III, p. 316), il l'a confondue avec celle de 1548.

2. Ce nom n'a pas de chance ; il a été altéré à peu près de la même façon (*Juvera* pour *Tavera*) dans une mauvaise édition des mémoires de D. Alonso Enriquez de Guzman (*Coleccion de doc. inéd. para la historia de España*, t. LXXXV, p. 409).

assez lourdes[1]; secondement, la provenance des minutes autographes vendues à Paris. A cet égard, rien de plus explicite que les déclarations de Maurenbrecher :

Me trouvant à Madrid, occupé de recherches sur l'époque de Philippe II, je voulus voir si les archives du ministère des Affaires étrangères *(Ministerio de Estado)* ne me fourniraient pas quelques documents importants sur cette époque. On m'accorda gracieusement l'autorisation de travailler dans ce dépôt. Sans doute, je n'y trouvai pas ce que j'y cherchais, mais j'y trouvai un volume de mélanges, parmi lesquels je reconnus aussitôt les instructions bien connues de Charles-Quint, c'est-à-dire les deux longues lettres autographes adressées par l'empereur à son fils, le prince Philippe, au moment où il s'apprêtait à quitter l'Espagne, en mai 1543. Il me sembla que l'intérêt que ces pièces présentent justifiait la peine que je pris de les copier soigneusement avec toutes leurs fautes de langue et d'écriture, toutes leurs corrections et additions [2].

Voilà qui ne souffre pas de réplique : les instructions autographes de Charles-Quint, vendues à Paris au commencement de 1899, se trouvaient vers 1863 au ministère d'État à Madrid, dans un recueil de mélanges où la première — la pièce même que j'ai copiée nous l'apprend — portait le n° 15 et en occupait les feuillets 46 à 57[3]. Comment et quand ces pièces ont-elles quitté le dépôt où on les avait placées? Je n'ai pas à le rechercher; je remarquerai seulement qu'elles ne portent ni timbre ni aucune autre marque de propriété : leurs acquéreurs se trouvent donc par là à l'abri des réclamations, et ces précieux documents doivent être sans doute considérés comme définitivement perdus pour l'Espagne. Cela étant, il m'a paru que je pouvais en quelque mesure remédier à la disparition des lettres de l'empereur, en donnant au moins de celle que j'ai eu l'occasion de copier une reproduction fidèle avec quelques éclaircissements historiques indispensables.

L'original autographe de l'instruction du 4 mai 1543 se compose de douze feuillets, du format ordinaire des lettres de chancellerie, chiffrés, comme il a été dit, 46 à 57. Au haut du folio 46, on lit cette note d'une main de la fin du XVI[e] ou du commencement du XVII[e] siècle : « Carta original del Emperador Carlos 5° para su hijo cuya copia va adelante, » et, au verso du folio 57, ces deux annotations d'une main de la même époque : « N° 15, » et : « Cartas do emperador Carlos quinto para seu filho el Rey Nosso S[or] que esta em

1. Il serait trop long et bien inutile de les signaler toutes. Je n'en citerai que quelques-unes à titre de spécimen.
2. *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. III (Göttingue, 1863), p. 283.
3. Au surplus, l'Annuaire du ministère d'État signalait au public la présence dans ses archives de l'une au moins des deux instructions. Un exemplaire de la *Guia diplomática de España para el año 1865*, consulté par mon ami D. Antonio Rodriguez Villa, cite, à la page 17, la *Carta reservadísima del Emperador á su hijo D. Felipe, fecha á 6 de mayo de 1543*, comme se trouvant dans les *Libros del Consejo de Estado.*

gloria. » Le fait que la dernière note a été rédigée en portugais indique soit que la réunion des deux pièces à d'autres papiers politiques a été l'œuvre d'un secrétaire portugais, soit qu'un Portugais quelconque a possédé pendant un temps les pièces en question.

Charles-Quint a écrit très vite les conseils qu'il destinait à son fils ; en tout cas, la lettre du 4 mai présente des lapsus de plume et des négligences de style qui prouvent que l'empereur n'a pas pris le temps de se relire : la construction de ses phrases manque parfois de correction, et il lui arrive de commettre des fautes contre la grammaire, par exemple de confondre les formes de l'indicatif et du subjonctif des deuxième et troisième personnes du pluriel ; il écrit *ays* pour *eys*, *an* pour *en*, ou l'inverse. N'ayant appris le castillan qu'assez tard [1], il pouvait n'être pas très ferré sur la grammaire et les règles d'orthographe. A la vérité, je lui fais peut-être tort, car il écrivait d'une façon peu distincte (l'*a* et l'*e* dans ses finales se confondent facilement), et ce que j'ai pris pour une faute grammaticale n'est peut-être le plus souvent qu'une faute d'écriture. Il y a des cas cependant où il semble bien avoir commis la première ; par exemple : « Mandareys que no se *toca* en ella y que *sea* obseruada » (104), ou « donde fuere menester que los *fauorescan* y *buscan* » (108). Ici l'on ne peut admettre qu'il faille lire *e* pour *a* dans *toca* et *buscan*, ce qui donnerait *toce*, *buscen*, formes impossibles. Si l'empereur avait mis correctement le subjonctif, il aurait écrit *toque* et *busquen;* ne l'ayant pas fait, il est évident qu'il a uni contrairement à la grammaire un indicatif et un subjonctif. J'ai respecté scrupuleusement le système graphique de l'empereur, sauf pour ces formes verbales que j'ai cru devoir rectifier partout. Je n'ai pas fait la distinction de l'*s* longue et de l'*s* courte, et j'ai substitué à l'*r* initiale, écrite ici presque toujours *R*, le redoublement *rr*, usité, comme on le sait, dans beaucoup de documents de l'époque.

Quelques notes visent des personnages ou des faits mentionnés dans ces belles pages dont les historiens apprécieront, je l'espère, de posséder enfin le texte authentique.

Alfred MOREL-FATIO.

Hijo, pues ya my partida destos rreynos se va allegando y cada dya veo quan forçosa es y que solo este rremedyo tengo para prouar que tal le podre dar en los cargos que Dyos me ha dado, y para que (pues tanto contra my voluntad y forçosamente he enpeñado y enpobrecydo la hazienda que os tengo de dexar, que por my culpa y por dexar de hazer lo que deuya y podya) no os dexasse menos herencia que de mis padres erede, he determynado de executarla, como en Madrid os lo dixe y a los de my

1. Sandoval dit que Charles-Quint « supo mal la lengua española hasta que fue hombre » (*Historia de Carlos V*, livre I, § 7).

5. *que por*. — Le *que* est à supprimer.

consejo, y de dexaros, como es rrazon, durante my ausencia en my lugar para que gouerneys estos rreynos. Y no enbargante que vuestra edad es poca para tan gran cargo, todauya se han visto algunos de no mayor edad que por su anymo, virtud y buena determynaçion se an mostrados tales que sus obras an sobrepuj[ado] su poca edad y experiençia.

Y asy, hijo, es necessaryo que os esforçeys y os encomendeys a Dyos para quel os fauoresca de manera que le podays seruyr en ello y juntamente ganar honra y fama perpetua, y a my vejes me deys tal rreposo y contentamyento que yo tenga muy mucha causa de dar graçias a Dyos de hauerme hecho padre de tal hijo.

Para este efecto, ante todas cosas, aueys menester determynaros en dos cosas; la una y principal : tener sienpre a Dyos delante de vuestros ojos y ofreçerle todos los trabajos y cuydados que aueys de passar y sacrificaros y estar muy pronto a ellos; y lo otro : creer y ser sujetto a todo buen consejo. Con estas dos proposiçiones supliReys la falta de vuestra poca edad y esperiençia y la tomareys tal con el tienpo que, de aqui a poco, sereys bastante y capaz para gouernarlos bien y cuerdamente.

Y para que por my parte no dexe de daros la informaçion que yo supiere y entendyere de como en esta gouernaçion os aueys de guyar, os escriuo, hijo, esta carta, la qual podreys tomar por acuerdo y instruxion de lo que aureys de hazer en ella; y avnque no siento en my suffiçiençia para daros las reglas que conuyene, todavia confio en Dyos quel me trayra la pendula de arte que os dire lo necessario y cosa que, sy lo hazeys, el se terna por seruydo de vos, y asy plega a el de endereçaros a este efecto.

Como dicho esta, le aueys de tener sienpre delante de los ojos; nunca os descuydeys de seruirle; seed deuoto y temeroso de ofenderle y amalde sobre todas cosas; seed fauoreçedor y sustentad su fe; nunca permytays que heregias entren en vuestros rreynos; fauoreçed la santa inquisiçion y tened cuydado de mandar a los ofiçiales della que vsen bien y rectamente de sus ofiçios y administren buena justiçia, y enfin por cosa del mondo no hagays cosa, ny por cosa que os pueda aconteçer, que sea en su ofensa.

Hijo, aueys de ser muy justiciero y mandad sienpre a todos los ofiçiales della que la hagan rrecta y que no se mueuan ny por afiçion ny por paçion, ny sean corruptibles por dadiuas y por ninguna otra cosa, ny permitays que en ninguna manera del mondo ellos tomen nada; y al que otra cosa hiziere mandalde castigar, y nunca conoscan los ministros della que por amor, afiçion, henojo o paçion os moueys, ny mandeys cosa que sea contra ella; y sy sentis algun enojo o afiçion en vos, nunca con esse mandeys executar justiçia, principalmente que fuesse crimynal; y aunquesta virtud de justiçia es la que nos sostiene a todos, emytando a nuestro señor que de tanta miserycordya vsa con nosotros, vsad della y mesclad estas dos virtudes de arte que la vna no borre la otra, pues de qualquiera dellas de que se vsase demasiadamente serya hazerla viçio y no virtud.

Aueys de ser, hijo, en todo muy tenplado y moderado. Guardaos de ser furyoso y con la furya nunca executeys nada. Seed afable y humilde. Guardaos de seguir consejos de moços ny de creer los malos de los viejos. Apartad de vos todo genero de gente deste arte y lisongeros y hyd dellos como del fuego, porque son mas peligrosos y entran por muchas maneras, y por eso aueys de ser muy cauto en conocerlos, pronto y diligente en

9. *vuestra edad.* — Philippe II, né à Valladolid le 21 mai 1527, avait alors seize ans.

apartarlos de vos. Aueys de seruyros de buenos, allegarlos y fauoreçerlos para que cada vno conosca que quereys a los buenos y aboresceys los malos.

Y para que mejor podays hazer todo lo suso dicho, yo os he dexado aconpañado de todos los consejos que alla tengo y de mas de las ordenanças que cada vno dellos tienen. Hagora con Couos les enbyo sus instruxiones, donde les ordeno la manera que han de tener en aconsejaros y seruyros durante esta my ausençia. Tanbien os traye Couos las instruxiones de como con cada vno dellos os haueys de auer; y en esto, hijo, aueys de ser muy dado a tomar los buenos consejos que os daran y seguyr las instruxiones que para esso os enbyo, donde esta bien declarado muy particularmente todo lo que en ello conuyene y se ofrece, y asy os rruego y encargo que las siguays y guardeys y mandeys a todos ellos que las siguan y guarden.

Al consejo rreal encargareys, conforme a lo que en ellas esta contenydo, que administren buena justicia y miren mucho por todo lo que tocare a la buena gouernaçion del rreyno y que las leyes y ordenanças hechas sean

59. *lo suso dicho*. Maurenbrecher a lu *lo se ha dicho*.

61. *Couos*. — D. Francisco de Los Cobos, seigneur de Sabiote, Ximena, Recena, Torres et Cañena, du Conseil d'État, *adelantado* de Cazorla et grand *contador* de Castille (L. de Salazar, *Casa de Lara*, t. II, p. 624, 743 et 748). Charles-Quint faisait grand cas des capacités de ce personnage, qui remplissait alors les fonctions de premier ministre, et fermait les yeux sur ses défauts. Dans l'instruction secrète, il veut bien admettre la probité relative du *contador :* « creo que no toma el cosa de inportancia; » mais il constate que sa femme, Dª Maria de Mendoza, comtesse de Ribadavia, moins scrupuleuse, le compromet gravement en acceptant des présents: « Basta que unos presentes pequeños que hazen a su mujer le infamen. » Bernardo Navagero (E. Albèri, *Relazioni degli ambasciatori veneti;* série I, t. I, p. 344-346) est plus explicite. Après avoir fait le compte de sa fortune (soixante-dix mille ducats de rente), loué son affabilité, puis « le maniere e la dolcezza di donna Maria di Mendoza sua moglie, la qual intrattiene tutti con molta destrezza et gentilezza », il déclare sans ambages que Cobos et Granvelle reçoivent de larges subventions de quiconque négocie à la cour impériale et que l'Empereur le supporte: « Non vi è re, principe, duca e signore privato alguno che à loro non doni liberalmente e non li intertenga. Lo sa il medesimo imperatore e lo comporta. » Et l'ambassadeur vénitien ajoute tranquillement: « È certo gran felicità e grandissimo contento e soddisfazione di chi desidera alcuna cosa aver modo e via d'acquistare il favore di chi gliela può fare. » Certes! Francisco de los Cobos mourut le 10 mai 1547. L'oraison funèbre de l'historiographe officiel Prudencio de Sandoval laisse percer quelque chose de l'opinion exprimée par Navagero: « De lo que fue y valiò con el Emperador, y la nobleza que del ay oy dia en Castilla no tengo que dezir, pues à todos es notorio. Casò con Doña Maria de Mendoza, hija del adelantado de Galicia, que biuda viviò y muriò en esta ciudad de Valladolid santa y christianamente. Francisco de los Covos muriò con algunas señales de dolor por dexar esta vida, que aunque es natural el apetito de vivir entre todos los vivientes, amarga mucho mas y dolorosa es la muerte en los que con abundancia gozan desta vida. Fueron muchos los bienes que tuvo este fiel ministro de Su Majestad, pero no todos los que pudo, como an tenido otros con menores servicios en pocos dias, los quales no se lograran ny llegaran à la quarta generacion, porque las cosas que apresuradamente crecen, con la mesma presteza se deshazen » (*Historia del emperador Carlos V*, livre XXIX, § 39). En revanche, le confesseur de Charles-Quint, Garcia de Loaysa, professait pour Cobos une admiration sans réserve: « Siempre fui en que el secretario Cobos era el cofre de vuestra honra y de vuestros secretos, que sabia cumplir vuestras negligencias a contentamiento de la parte y en disculpa de su señor, el qual os ama con suma fidelidad y tiene una prudencia de molde maravillosa; y no gasta el seso en decir primores y agudezas como otros hazen y nunca murmura de su amo, y es el mas bien quisto que sea hombre de los que en el mundo conocemos » (*Cartas al emperador Carlos V escritas en los años de 1530-32 por su confesor*, publié par C. Heine; Berlin, 1848, p. 19).

muy bien guardadas y conplidas y que no ynouen, ny permitays ser ynouado las que a my partida mande hazer para euytar los interdichos y cessaçiones a dyuynis sin grande y vrgente causa y escusar los abusos en que en estas y semejantes cosas vsan por parte de la sede apostolica : todauya tenyendole sienpre todo el rrespecto y acatamiento que, sin permityr los dichos abusos ny contradezir a las leyes del rreyno, conuyene y es justo que se le tenga y mas en estos tienpos que tan desfauorecyda esta de muchos.

Las cosas que de las consultas que hizieren rresultaran ya en las instruxiones esta declarado como las aueys de myrar con el cardenal de Toledo, presidente, y Couos, y en esso lo executareys asy tratando a cada vno dellos, segun la calidad y autorydad de sus personas y confiança que yo hago dellos, encargandoles que con mucha conformydad os aconsejen lo que conuyene sin ningun rrespecto, paçion ny confusion.

Lo del estado lo comunycareys y tratareys como y con las personas contenydas en vuestra instruxion y hareys con ellos y les encargareys lo mismo, y que sienpre entre todos ellos aya mucha conformydad.

En las cosas de la guerra vsareys, como dicho es en ellas, y porque he echo el duque Dalua capitan general, le fauorecereys, honrareys y crereys, porque soy cierto que entiende y vsara bien deste cargo.

Del consejo de las Indyas hareys lo mismo y mandareys que las ordenanças que postreramente hize sean bien guardadas y executadas.

80. *cardenal de Toledo.* — D. Juan Pardo de Tavera fut nommé en 1524 à la présidence du Conseil de Castille, qu'il exerça quinze ans. Entre temps, il avait été successivement évêque de Ciudad Rodrigo, de León et d'Osma, archevêque de Compostelle, créé cardinal du titre de Saint Jean Porte Latine (1531) et pourvu enfin de l'archevêché de Tolède (1534). En 1539, il demanda à être déchargé de la présidence du Conseil : Charles-Quint le nomma alors grand inquisiteur et *governador de los reynos*, charges qu'il conserva jusqu'à sa mort (1[er] août 1545) avec l'archevêché de Tolède (D[r] Pedro de Salazar y Mendoza, *Chronica de el cardenal Don Juan Tavera*, Tolède, 1603).

81. *presidente.* — Le président du Conseil de Castille, D. Hernando de Valdes, évêque d'Orense, puis d'Oviedo, de Léon et de Siguenza, président de la chancellerie de Valladolid, remplaça D. Juan Tavera à la présidence du Conseil de Castille en 1540. En 1546, il fut promu à l'archevêché de Séville et nommé grand-inquisiteur. Il mourut à Madrid le 9 décembre 1568, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; voir sa biographie dans l'*Historia del colegio viejo de S. Bartolomé de Salamanca* de D. Francisco Ruiz de Vergara, éd. du marquis d'Alventos, Madrid, 1766, t. I, p. 256 à 273. L'instruction secrète ne lui reconnait pas de grandes capacités : « El presidente es buen ombre; no es, a lo que yo alcanço, tanta cosa como serya menester para un tal consejo... mejor era para una chancilerya... »

89. *el duque Dalua.* — D. Fernando Alvarez de Toledo, *le Grand*, troisième duc d'Albe, grand maître de la maison de l'empereur, mort à Lisbonne le 11 décembre 1582. Charles-Quint n'aimait pas à ouvrir aux grands les conseils et à leur donner une part importante dans la direction des affaires : « De ponerle a el (le duc) ni a otros grandes muy adentro en la governacion, os habeys de guardar, » dit l'instruction secrète; mais, d'autre part, l'empereur savait estimer les talents militaires et politiques du duc d'Albe : « En lo demas que le enpleo, en lo destado y de la guerra, servyos del y honralde y favorecelde, pues que es el mejor que hagora tenemos en estos reynos. »

91. *ordenanças.* — Les *Nuevas leyes*, publiées à Barcelone le 20 novembre 1542, et où furent appliquées quelques-unes des idées humanitaires si énergiquement défendues par le P. Las Casas (A. M. Fabié, *Vida y escritos de Fray Bartolomé de Las Casas*, Madrid, 1879, t. I, p. 156 et suiv.).

92. *executadas.* — Maurenbrecher lit *exercitad.*

De ordenes, lo mismo.

Del de la inquisicion, ya esta dicho.

A los alcaldes mandareys que tengan cuydado de la justiçia y es necessaryo que les deys sienpre todo fauor.

A todos ellos mandareys guardar mucho la libertad entre todos para que sus botos sean libres, y estad sobre auyso que los consejeros no se obliguen por amistad en otras cosas que no conuyniesse ny ha hazerse parciales y apaçionados.

A la camara le mandareys que vsen conforme a sus instruxiones sin que las estiendan en nada.

En lo de la hazienda he mandado hazer vna instruxion de lo que hay y de lo que conuyene gastar. Couos la lleua. Mandareys que no se toque en ella y que sea obseruada y executada. Y porque esto de la hazienda es hagora el principal y mas importante negoçio que yo tengo y de donde se puede receuir gran daño o prouecho a mys negoçios, vos los fauorecereys y mandareys, en todas partes donde fuere menester que los favorescan y busquen y entiendan, en todos los medyos por donde ella podra ser aprouechada y mis negoçios socorridos.

De lo demas que a essos consejos y otros tribunales ay que dezir, rremytome a las instruxiones que os enbyo, porque son muy largas, y terneys especial cuydado de mandarles tomar cuenta y saber como lo hazen, y mandareys sienpre a las chançeleryas que administren buena y breue justiçia.

Aueys de tener muy gran cuydado en mirar que se nonbren muy buenos corregidores, y pues los aueys de nonbrar con pareçer del cardenal, presidente y Couos, les encargareys que lo tengan especial de aconsejaros bien en ello y al presidente y consejo rreal ordenareys que se desuelen en tomar bien las rresidencias, y en este caso tanbien terneys gran cuydado que lo que yo digo en vuestras instruxiones sea muy bien conplido y executado.

Tanbien por ellas doy la orden que aueys de tener en el firmar, que es que las cartas y prouysiones ordynaryas vayan señala[da]s cada vna del consejo donde dependyere. No me pesara quel cardenal de Toledo estuuyera presente quando firmarades. Pareçiole, con solo estar presente, que no podya dar buena cuenta dello. No me pareçio cosa justa que, pues vos firmauadas, que vuiesse otra señal general que la vuestra. Por eso de las otras cartas misyuas y de otras que se podran ofreçer, he mandado a Couos que tenga cuydado de verlas antes que os las traygan a firmar, y el os auyse de las dificultades que vuyere. Vsareys dello en esta conformydad y encargarleeys que tenga gran cuydado de que no os trayga ny passe cosa que no conuyniesse; y sy en alguna de las que os truxiesse, tuuyessedes algun escrupulo, os podreys informar de don Joan y de otros que os

93. *De ordenes.* — Maurenbrecher : *dellas ordenes.* Il n'a rien compris à ce passage. Les *ordenes* désignent ici le Conseil des ordres militaires.

101. *camara.* — Le Conseil de la chambre, section du Conseil de Castille.

134. *don Juan.* — D. Juan de Zuñiga, fils puîné de D. Pedro de Zuñiga, deuxième comte de Miranda et de Dª Catalina de Velasco. Par son mariage avec Dª Estefanía de Requesens, il devint seigneur des baronnies de Martorell, Molins de Rey, Sant Andreu, etc., en Catalogne (Lopez de Haro, *Nobiliario de los reyes y titulos de España*, Madrid, 1622, t. I, p. 446-448). Créé conseiller d'État et grand commandeur de Castille dans l'ordre de Saint-Jacques, il remplit auprès du prince Philippe la

pareçyere para que os digan lo que conuynyere. Guarde os mucho de no firmar cartas particulares en las chançeleryas ny otros tribunales de justiçia en rrecomendacion de las partes, porque sabed que, para hazer mal, muchas vezes toman el rruego del rrey por mando, y, para hazer bien, no todos obedeçen a sus mandamientos. Tanbyen os guardareys de no escreuyr ny encomendar de palabra a nady cosa particular, sy no quereys despues pagarlo con las setenas. Tanbien guardaos mucho de no dar ny de palabra ny por escrito promesa de cosa de poruenyr ny espectatiua, pues ordynaryamente no se sygue buen sucesso de anticipar al tiempo en cosas semejantes.

He ordenado aqui el consejo de Aragon y tanbien se os haran instruxiones sobre la gouernacion de los rreynos dessa corona y sobre la manera del firmar, a lo qual me remyto y vsareys conforme a lo contenydo en ellas y a lo susodicho. Saluo os auyso ques necessaryo que en ello seays muy sobre auyso, porque mas presto podryedes herrar en esta gouernaçion que en la de Castilla, assy por ser los fueros y constituciones tales, como porque sus paçiones no son menores que las de otros y osan las mas mostrar y tienen mas desculpas y ay menos manera de poderlas aueryguar y castigar.

A los obispos mandareys rresydir en sus yglesias el mas tienpo que ser pudyere, y a los que tienen cargos inexcusables, el que les esta señalado por la ordenança que dello tengo hecho.

Bien se que no es necessaryo encomendaros que tengays cuydado del seruyçio y buen tratamyento de la rreyna my señora, pues la rrazon os obliga a ello, y tanbien estoy çierto que los que la siruan le ternan. Todauya os lo acuerdo que le tengays y encomendeys a los que menester fuere que lo tengan.

Otro tanto digo en lo de vuestras hermanas mis hijas, porque veo quanto las quereys y con razon, y por eso digo, de mas que porque me huelgo que sean criadas con el recogimiento que estan, que con el deseo de verlas y ellas a vos y a vuestra mujer que essas visitaçiones sean moderadas y que, quando ally fueredes, no os trateys con ellas syno como onbre y con las maneras onestas que conuyene, y que, quando vos o vuestra mujer os juntaredes con ellas, no aya mas soltura ny entrada de galanes que hasta aquy, y que en todo aya la reformaçion que conuiene, y para ello no es muy necessaryo enbyar muchas vezes locos en enbaxadas ny visitas.

De las fronteras y cosas de guerra aueys de mandar que se tenga gran

charge de gouverneur et de grand-maître de sa maison. Charles-Quint professait une haute estime pour son caractère un peu entier et rude, mais d'une fidélité à toute épreuve : « No podreys tener mejor ni mas fiel consejero que don Joan », dit l'instruction secrète. Ce bon serviteur de l'empereur et du roi mourut à Madrid le 27 juin 1546.

143. *no se sygue.* — Maurenbrecher : *no ha siempre.*

147. *Saluo.* — On s'attendrait à *Solo.*

157. *la Reyna.* — La reine Jeanne, mère de Charles-Quint. Comme le remarque Gachard, cette recommandation détruit certaines accusations portées contre l'empereur par des historiens modernes.

161. *mis hijas.* — Dª Maria, née à Madrid le 21 juin 1528, qui épousa plus tard l'empereur Maximilien II et mourut à Madrid le 26 février 1603, et Dª Juana, née à Madrid le 24 juin 1535, mariée en 1552 au prince João, fils du roi Jean III de Portugal, et qui, après la mort de son mari en 1554, se retira à Madrid où elle fonda le couvent des Descalzas reales; elle mourut à l'Escorial le 7 septembre 1573.

169. *locos.* — Des fous de cour dont il sera encore parlé plus bas.

cuydado, y vos le terneys en que se consuman (?) las capitanyas que vacaren y se metan en las otras.

Dareys, hijo, las audyençias necessaryas y sereys blando en vuestras rrespuestas y paçiente en el oyr, y tanbien aueys de tener oras para ser entre la jente visto y platicado.

Esta cosas son, hijo, las que quanto al gouyerno destos rreynos se me ofreçe deziros, y avnque ay algunas de las que tocan al gouyerno de vuestra persona, todauya faltan otras que aquy abaxo dire y que os rruego y encargo mucho que tengays todo cuydado de executarlas, porque soy cierto que, sy asy lo hazeys, que os hallareys muy bien dello.

La primera es que aueys ya de pensar que os hazeys onbre y con casaros tan presto y dexaros yo en el gouierno que os dexo, antiçipays mucho el tienpo de serlo, antes que por uentura vuestra corpulençia y edad lo requieren. Plega a Dyos que del entendymiento, pues el os lo ha dado tal, os oprouecheys y ayudeys de arte que con el hagays tales obras que suplan vuestra poca edad.

Como os dixe en madrid, no aueys de pensar quel estudyo os hara alargar la niñez, antes os hara creçer en honrra y rreputacion tal que, avnque la edad fuesse menos, os ternyan antes por onbre, porque el ser onbre tenprano no esta en pensar ny quererlo ser ny en ser grande de cuerpo, syno solo en tener juyzio y saber con que se hagan las obras de onbre y de onbre sabyo, cuerdo, bueno y onrrado, y para esto es muy necessaryo a todos el estudyo y buenos exemplos y platicas; y sy a todos es necessaryo, pienso, hijo, que a vos mas que a nady, porque veys quantas tierras aueys de señorear, en quantas partes y quan distantes estan las vnas de las otras y quan diferentes de lenguas : por lo qual, sy las aueys y quereys gozar, es forçoso ser dellos entendydos y entenderlos, y para esto no ay cosa mas necessarya ny general que la lengua latyna. Por lo qual, yo os rruego mucho que trabajeys de tomarla de arte que, despues de corrido, no os atreuays a hablarla, ni serya malo tanbien saber algo de la fransesa, mas no querria que, por tomar la vna, las dexassedes entranbas.

Tanbien, hijo, aueys de mudar de vida y la communicacion de las personas. Hasta hagora todo vuestro aconpañamiento han sydo niños y vuestros plazeres los que entre tales se toman. Daqui adelante no aueys de allegarlos a vos syno para mandarles en lo que han de seruyr. Vuestro aconpañamiento principal ha de ser de onbres viejos y de otros de edad rrazonable que tengan virtudes y buenas platicas y exenplos, y los plazeres que tomareys sean con tales y moderados, pues mas os ha hecho Dyos para gouernar que no para holgar. Todauya, segun vuestra edad, es justo que los tomeys a rratos y moderadamente, syn Todauya dexar por ellos de entender en los negoçios, y asy, quando los querreys tomar, sera muy bien que sienpre tomeys consejo y deys parte a las personas que cabo vos estuuyeren, para que conforme al tienpo, sazon y los negoçios permityeren, los tomeys y holgueys; y en esto, como en todo lo demas, estoy bien çierto que, vsando del de don Joan de Zuñiga, no os los quitara, quando sea tienpo, ny os dira que os enpleeys en ellos quando no lo fuere, como por ventura otros muchos que para lisonjearos y traeros a sus voluntades nunca

194. *pienso.* — Maurenbrecher : *piensad.*
196. *lenguas.* — Maurenbrecher : *lugares.*

entenderan syno en diuertiros en plazeres, as y en justas, torneos, juegos de cañas, cazas, compo en otras cosas por ventura aon peores, de que aueys de estar muy rrecatado y gardaros dello en todo caso; y en quanto no hareys tanto caso de locos, como mostrays tener condyçion a ello, ny permityreys que no cayan a vos tantos como cayan, no sera syno muy bien hecho.

Hijo, plaziendo a Dyos, presto os casareys y plega a el que os fauoresca para que viuays en esse estado como conuyene por vuestra saluaçion y que os de los hijos quel sabe seran menester; mas porque tengo por muy çierto que me aueys dicho verdad de lo passado y que me aueys conplido la palabra hasta el tienpo que os casaredes, no poniendo duda en ello, no quiero hablar syno en la exortaçion que os tengo de dar para despues de casado, y es, hijo, que, por quanto vos soys de poca y tierna edad y no tengo otro hijo sy vos no, ny quiero auer otros, conuyene mucho que os guardeys y que no os esforçeys a estos prinçipios de manera que rreçybyessedes daño en vuestra persona, porque demas que esso suele ser dañoso, asy para el creçer del cuerpo como para darle fuerças, muchas vezes pone tanta flaqueza que estorua ha hazer hijos y quita la vida, como lo hizo al prinçipe don Joan, por donde vyne a heredar estos rreynos.

Çierto es que no os caso con estos fynes syno para todo lo contraryo, y myrad que inconuenyente seryâ sy vuestras hermanas y sus maridos os vuyessen de heredar y que descanso para mi vejes : por eso os aveys mucho de guardar quando estuuyeredes cabo vuestra mujer, y porque eso es algo dificultoso, el rremedyo es apartaros della lo mas que fuere possible, y assy os rruego y encargo mucho que, luego que aureys consumydo el matrimonyo, con qualquier achaque os aparteys y que no torneys tan presto ny tan amenudo a verla, y, quando tornaredes, sea por poco tienpo; y para que en esso no aya falta, avnque ya de aquy adelante no aueys menester ayo, quiero que en este caso solo lo sea don Joan, y, conforme a lo que os dixe en su presençia, no hagays en ello syno lo quel os dixere, y por esta

218. *justas.* — Maurenbrecher : *festas.*

223. *plaziendo.* — Maurenbrecher : *plegando.*

223. *presto os casareys.* — Le mariage du prince Philippe avec Dª Maria, fille de Jean III de Portugal, et celui de Dª Juana avec le prince de Portugal furent officiellement publiés le jour de Noël 1542 (Jean de Vandenesse, dans la *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*, Bruxelles, 1874, t. II, p. 251), mais le premier ne fut consommé qu'au mois de novembre 1543 (Sandoval, *Historia del emperador Carlos V*, livre XXVI, § 1 à 3, et *Memorial histórico de la R. Acad. de la Historia*, t. X, p. 529). L'infante portugaise avait quatre mois de plus que le prince Philippe.

230. *otro hijo sy vos no.* — La note de Maurenbrecher montre qu'il n'a rien compris au passage ni à la tournure *sy vos no.*

234. *principe don Joan.* — Aveu fort intéressant et qui confirme les révélations de Pierre Martyr sur les causes de la mort prématurée du prince D. Juan, fils des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, marié à Marguerite, fille de l'empereur Maximilien. Les médecins et le roi Ferdinand avaient conseillé la séparation des deux jeunes époux, mais la reine Isabelle s'y opposa, ne voulant pas séparer ceux que Dieu avait unis : « Hortantur medici Reginam, hortatur et Rex, ut a principis latere Margaritam aliquando semoveat, interpellet. Inducias precantur. Protestantur periculum ex frequenti copula ephebo imminere; qualiter eum suxerit, quamve subtristis incedat, consideret iterum atque iterum monent; medullas laedi, stomachum hebetari se sentire Reginae renunciant. Intercidat, dum licet, obstetque principiis, instant. Nil proficiunt. Respondet Regina, homines non oportere, quos Deus jugali vinculo junxerit, separare. » (Cité par Prescott, *History of the reign of Ferdinand and Isabella*, Londres, 1866, t. II, p. 61.)

le mando que en aquello, avnque os enojasse, no dexe de dezir y hazer todo lo que en el fuere para que asy lo hagays; y os rruego, hijo, que no os enojeys con el ny tomeys a mal lo quel hiziere, y para no venyr en eso, os rruego que con sola su administraçion y consejo le hagays de manera que yo quede contento y satisfecho dello.

Asy tengo ordenado al duque y duquesa de Gandya que hagan lo mismo con la prinçesa my hija quando estuuyeren con ella y la tengan apartada de vos syno a los tienpos y rratos que para vuestra vida y salud se podra çufrir, y assy os rruego y encargo mucho que, en quanto me quereys dar todo contentamiento, que lo hagays asy y, por cosa que os digan, no hagays otra. Mas porque estoy çierto que muchos por sus intereçes y por contentaros y conplazeros os diran sobre ello mil neçedades, vnos para inçitaros que esteys con ella y otros por ventura, estando ausente, para meteros en otras cosas que seryan muy malas, yo os rruego, hijo, que se os acuerde de que, pues no aureys, como estoy çierto que sera, tocado a otra mujer que la vuestra, que no os metays en otras vellaqueryas despues de casado, porque serya el mal y pecado muy mayor para con Dyos y con el mundo, y demas de los desasosiegos y males que entre vos y ella se podrian seguyr dello, serya mucho contra el efecto porque os aparto della, y por eso tened constancia y firmesa para rresistir y perseuerar en essa buena intençion, que soy çierto teneys hechado desdel prinçipio todo genero de platica y presonas que a esso os podrian inçitar y mouer, y con hauer hechado dos, sobre my que no tornara el terçero.

Aueys, hijo, de encargar mucho a vuestros ofiçiales y a los de vuestra mujer que aya gran conformidad entre ellos, y en gran manera deueys de

252. *duque y duquesa de Gandya.* — D. Francisco de Borja, marquis de Lombay, venait de succéder à son père D. Juan dans le duché de Gandia. Nommé vice-roi de Catalogne en 1540, Charles-Quint en 1543 lui donna la charge de grand-maître, et à sa femme D[a] Eleonora de Castro y Meneses († 1546), celle de *camarera mayor* de la princesse Marie (Juan Eusebio Nieremberg, *Vida del B. Francisco de Borja*, Madrid, 1644, livre I, ch. 22); mais ni l'un ni l'autre n'exercèrent. Au mois de novembre 1543, ce fut la duchesse d'Albe qui remplit auprès de la princesse les fonctions de *camarera mayor* (Cabrera, *Historia de Felipe II*, livre II, ch. 2). On sait que ce Borja entra en 1551 dans la Compagnie de Jésus, dont il devint le troisième général en 1564; il mourut le 1[er] octobre 1572. Béatifié en 1624, il fut canonisé le 21 avril 1671.

257. *muchos por sus intereçes*, etc. — Parmi ces courtisans, il faudrait, d'après l'instruction secrète, comprendre cobos : « Bien creo que trabajara de granjearos como todos lo haran, y como ha sydo amygo de mujeres, sy vyesse voluntad en vos de andar con ellas, por ventura antes ayudarya que estorvarya : guardaos dello, pues no os convyene. »

269. *con hauer echado dos.* — Je ne sais pas quels sont ces personnages que l'empereur félicite le prince d'avoir fait chasser de sa maison. Ils devaient ressembler à cet étrange aventurier D. Alonso Enriquez de Guzman, protégé, à ce qu'il dit, de la femme de Cobos, et qui lui aussi vécut dans l'intimité de Philippe et de ses sœurs. Le chapitre LXI de ses mémoires est intitulé : « Como fué el Principe á ver á las señoras infantas, sus hermanas, de Madrid á Alcalá y como me llevó consigo y me favoreció. » D. Alonso prétend qu'en 1542 le prince, apprenant qu'il devait accompagner Cobos en Aragon, lui tint ce discours : « D. Alonso, yo he por bien que vais con D[a] Maria de Mendoza, la Excelente, porque es razon; mas pues no ha de partir tan aina, ios á estar comigo ocho dias, que tengo de estar con mi hermana. Y esto quiero que sea con su licencia y voluntad. » D. Alonso, naturellement, obéit. « Lo cual se efectuó y fuí con S. A., y todos estos ocho dias estuve con el y con sus hermanas y sus damas jugando y holgando yo solo con ellas. » *(Coleccion de docu-*

mandar que lo que vos y ellos por vuestro mandado ordenaren, en lo quel marydo ha de mandar a la mujer y a los suyos, seays y ellos obedeçydos. En lo que tocare al seruiçio, buena orden y encerramiento de la casa, aueys de dar todo fauor y calor a sus ofiçiales para que hagan todo lo que para ello fuere necessaryo, y en esso tener mucho la mano y mandarles que no hagan otra cosa, y para este efecto no conuyene dar mucho credyto ny entrada ny mensajeryas a locos.

Y generalmente, hijo, os rruego y encargo mucho que en todo lo suso dicho hagays y syguays la orden que en ello os doy, y porque se que faltan muchas otras cosas que dezir y ques inposible acordarse de todo y que tanbien, como se dize, ay sienpre mas casos que leyes, conuyene que, asy en los que demas y nueuamente se podryan ofreçer y en el entendymiento destos dichos, lo hecheys sienpre a la mejor parte y con vuestra virtud y buen juyçio endereçeys y acreçenteys sienpre todas cosas en virtud y bondad y que no seays negligente en las cosas que aureys de hazer; y porque avn los viejos han menester quien los despierte y acuerde muchas vezes lo que conuyene y que en caso proprio no ay quien no ha menester consejo, os rruego, hijo, que en todo lo susodicho y en lo demas que se podra ofrecer tengays a don Joan de Çuñiga por vuestro relox y despertador y que seays muy pronto a oyrle y tanbien en creerle. Y asy, hijo, en las cosas quel viere conuenyr avisaros, le mando por esta que lo haga, y sy algunas vezes por descuydo vuestro fuesse menester quel hiziesse instançia sobre ello, tanbien se lo mando, porque quando el sueño es pesado, algunas vezes es menester que quien despierta sea con pesadonbre; mas essa bien se que no la terneys, pues tener estos despertadores es lo que emos mas menester todos. En las cosas de todo genero de negoçios donde prinçipalmente estuuieredes confuso y inrresoluto, os podeys aconsejar del y encargarle que lo haga con la fe y amor que soy çierto el hara, y no os hallareys mal de su consejo. En todas las otras cosas, doy a ca[da] vno su orden, y porque veys la confiança que yo hago de Couos y la esperyençia quel tiene de mis negocios y questa mas informado y tiene mas platica dellos que nady, tanbien en ellos y en las cosas que os pareçiera tomar su informaçion y consejo, lo tomeys. Tanbien teneys el obispo de Cartajena, ques de la virtud y buena intincion que todo

mentos inéditos para la historia de España, t. LXXXV, p. 401.) Si D. Alonso ne se vante pas, on conçoit que le besoin se fît sentir d'épurer l'entourage de l'héritier de la monarchie.

269. *sobre my que.* — Cette expression, qui signifie « je prends sur moi, je suis certain », revient aussi dans l'instruction secrète : « Sobre my sea que no podreys tener mejor ni mas fiel consejero que don Joan. »

290. *vuestro relox y despertador.* — Voilà deux expressions que l'empereur a certainement empruntées à son prédicateur, le célèbre évêque de Mondoñedo, Antonio de Guevara. *Relox de principes* est le titre d'un complément de son *Marco Aurelio* et *Despertador de cortesanos* celui d'un autre écrit du même auteur qu'il dédia à D. Francisco de Los Cobos.

304. *Obispo de Cartajena.* — D. Juan Martinez Siliceo (ce dernier nom est la latinisation de Guijarro ou Pedernales), précepteur du prince Philippe, son professeur de latin et son confesseur. Il fut nommé évêque de Carthagène en 1541, archevêque de Tolède en 1546, créé cardinal du titre de Saint Pancrace en 1555 et mourut le 31 mai 1557 (Marquis d'Alventos, *Historia del colegio de San Bartolomé de Salamanca*, t. I, p. 281 et suiv.). Dans l'instruction secrète, l'empereur en parle beaucoup moins favorablement qu'ici : « El obispo de Cartagena conoceysle y todos le conocemos por muy buen hombre; cierto que no ha sydo ny es el que mas os convyene para vuestro estudyo. Ha deseado contentaros demasiadamente : plegue a Dyos que no aya sido con algunos respectos particulares », etc.

saben, al qual encargareys que haga lo mismo, principalmente en las cosas que fueren de su professyon, y asy podreys leer esta carta o instruxion, sy asy os pareçyere, tambien delante del obispo, para que cada vno dellos en su calidad y ofiçio os acuerden, y supliquen todo lo que vieren conuenyr al buen effecto della y a my contentamiento y a vuestra honrra, bien y seruiçio. Y os de Dyos, hijo, buen entendymiento, voluntad y fuerças para enplearos en ellas de arte y hazer tales obras que el sea seruydo y vos merescays despues de largos dyas su parayso, el qual le suplico que os de con la prosperidad que os desea vuestro buen padre.

Yo el rey.

Hecha en Palamos a quatro de mayo 1543.

Hijo, esta carta o intruxion que os escriuo es la que toca a la buena gouernacion de vuestra person[a y a la] que aueys de ten[er en] el gouyerno destos rreynos y como aveys de vsar de las generales y particulares que os enbyo, la qual os presentara don Joan de Cuñiga y leer la eys en su presençia para quel tenga cuydado de acordaros las cosas en ella contenydas todas las vezes quel vyere que fuere menes[ter].

VICTOR HUGO

ET LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Sur la foi de Paul de Saint-Victor et de Théophile Gautier, Victor Hugo a longtemps passé en France pour « le plus castillan de nos poètes » : « Encore aujourd'hui, à travers tant d'autres titres si divers et si éclatants, Victor Hugo reste parmi nous le Grand d'Espagne de première classe de la poésie[1]. » On prenait à la lettre les déclarations des préfaces. « Du reste, et cela va sans dire, il n'y a pas dans *Ruy Blas* un détail de vie privée ou publique, d'intérieur, d'ameublement, de blason, d'étiquette, de biographie qui ne soit scrupuleusement exact. » M. Morel-Fatio a fait justice de cette légende[2] : Hugo était mal informé de l'histoire de l'Espagne ; il ne se faisait aucun scrupule de l'altérer ; il ignorait le détail des mœurs et ne sut jamais parfaitement la langue.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien d'espagnol dans son œuvre? Comment nous expliquer que cette couleur locale ait fait si longtemps illusion? Le poète n'aurait-il pas contracté quelque dette envers les auteurs castillans? Mesonero Romanos, dans un spirituel article sur « le Romantisme et les Romantiques », a posé la question : « Voici comment un jeune garçon, qui, vers l'an 1811, vivait à notre cour et dans la rue de la Reine, qui était fils du général français Hugo et s'appelait Victor, rencontra le romantisme où l'on pouvait le moins s'attendre à le trouver : au séminaire des Nobles. Le gredin *(picaruelo)* connut ce que nous n'avions pas su apprécier, ce que nous tenions enterré depuis deux siècles avec Calderón. Il revint

1. Paul de Saint-Victor, *Victor Hugo*, 1884, p. 11.
2. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, 1re série, 1888, p. 87 et 177. (Une 2e édition a paru en 1895.)

ensuite à Paris. Tirant de chez nous cette matière première, il l'arrangea à la française; pourvu comme de juste de son brevet d'invention, il ouvrit boutique, déclara qu'il était le Messie de la littérature qui venait la racheter de l'esclavage des règles[1]. » Mesonero plaisante : Victor Hugo s'inspire pour la première fois de l'Espagne en 1829, dans les *Orientales*. A cette date, il était l'auteur des *Odes et Ballades*, de *Cromwell* et de la *Préface*; dix-huit ans s'étaient écoulés depuis son séjour à Madrid. N'y aurait-il pas cependant un fond de vérité dans cette boutade? L'humoriste des *Escenas matritenses* fut aussi un critique judicieux et pénétrant. Son jugement mérite d'être expliqué et discuté.

Victor Hugo a d'abord connu l'Espagne par un séjour de quelques mois. On a fort exagéré l'influence de ce voyage. Le futur poète, alors âgé de neuf ans, n'en retint guère que des noms et des impressions enfantines. Il se rappela le bourg d'*Hernani*, l'incendie de *Torquemada*, le tombeau du Cid, la cathédrale de Burgos et son *papamoscas*[2]. Dans les villes où les voyageurs avaient droit de gîte, il aperçut des têtes hostiles apparaissant aux guichets grillagés : partout la défiance, la haine, la menace à peine déguisée. A Madrid, il traversa comme un hôte le palais Masserano. Après quelques ébats dans le *patio* verdi de mousse, il dut partir avec son frère Eugène pour le collège des Nobles[3], il se trouva aux prises avec une troupe hostile d'étrangers, il eut à subir de véritables persécutions. Le personnel était réduit à deux moines; la plupart des élèves avaient disparu. Dans le *Victor Hugo raconté*, il n'est fait nulle mention de lectures espagnoles. Peut-être apprit-il quelques fragments d'Iriarte : il le cite quelque part, et cette réminiscence doit venir en droite ligne du Collège[4]. Est-ce assez pour croire à une connaissance solide de la langue? En admettant qu'il entendît le castillan, ce qui est peu sûr, nous pouvons

1. Mesonero Romanos, *Escenas matritenses*, t. II, p. 27 (Bibl. universal).
2. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, p. 149, 165 et sqq.
3. *Ibid.*, p. 193 sqq.
4. Préface de *Cromwell* :

Quien haga applicaciones
Con su pan se lo coma.

affirmer qu'il le parlait fort mal, à en juger par certains fragments de dialogue qu'il insère dans *Bug-Jargal*[1].

De ce que Victor Hugo savait mal l'espagnol à cette époque, on ne peut conclure qu'il l'ignora toujours. Il est au moins certain qu'il profita des études de son frère Abel, qui s'est fait un nom dans le groupe des espagnolisants. Abel était l'aîné des trois fils du général. Il suivit en 1811 sa mère et ses frères dans cette Espagne qui semblait lui promettre une fortune brillante. Plus heureux que Victor et qu'Eugène, il évita la captivité du collège des Nobles en entrant aux pages : « Nous étions particulièrement chargés, » dit-il, « de toutes les communications écrites ou verbales que Sa Majesté avait à faire aux fonctionnaires de l'ordre civil, ainsi qu'aux dames et aux seigneurs admis à la cour ; enfin, nous accompagnions le roi dans ses promenades et à la chasse... Nous avions ainsi avec les personnages distingués de la capitale d'agréables et fréquents rapports qui nous initiaient à tous les détails de ces aventures de société dont la connaissance a tant de prix pour les oisifs des grandes villes, et, par nos relations journalières avec les officiers de la maison militaire du roi, nous pouvions facilement être au courant des événements les plus secrets de la guerre et de la politique[2]. » On comprend qu'il ait gardé de l'Espagne autre chose que des noms et des impressions à vol d'oiseau. Il eut une grande part à la rédaction des *Mémoires* du général Hugo, publiés en 1823 chez le libraire Ladvocat. Le tome III contient un chapitre sur le caractère des Espagnols, extrait « d'un ouvrage inédit sur l'Espagne, composé par un jeune écrivain déjà connu par ses travaux sur ce pays, qu'un long séjour l'a mis à portée de bien étudier »[3].

Ces quelques mois aux pages du roi Joseph décidèrent sa vocation littéraire. En 1819, ayant fondé avec Victor le *Conser-*

1. Par exemple, il écrit « son venidos » pour « han venido », « escuchate » pour « escuchad », etc. M. Biré a réfuté l'anecdote du Mémoire de François de Neufchâteau. M. Menéndez y Pelayo a montré que le témoignage de *Victor Hugo raconté* n'a aucune valeur. L'auteur confond Vicente Espinel avec le héros de son roman, Marcos de Obregón avec Chérubin de la Ronda, etc.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1833, 2e série (*Souvenirs sur Joseph Bonaparte, roi d'Espagne*, par Abel Hugo).

3. Foulché-Delbosc, *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*, 1896, p. 871.

vateur littéraire, il débute par des études étrangères; il insère deux longs articles sur Lope de Vega [1]. En 1822, il fait paraître une traduction en prose des *Romances historiques*, précédée d'une rapide préface sur la poésie populaire dans les diverses littératures. Le *Conservateur* avait annoncé un ouvrage en trente volumes sur le *Génie du théâtre espagnol*. Nous savons qu'il fut commencé; Abel en lut des extraits en 1821 à la Société royale des Bonnes Lettres. On s'explique qu'il n'ait jamais été terminé. Un travail d'ensemble était matériellement impossible à ce moment : « Les livres imprimés dans cette langue sont rares dans toute la France et très difficiles à se procurer [2], » déclarait Sismondi en 1813. Durant le XVIIIe siècle, les dramaturges de la grande époque étaient tombés dans un discrédit complet. Leurs œuvres ne se lisaient ni ne s'imprimaient. Les réimpressions furent rares et insuffisantes. La plus connue est celle de García de la Huerta (1785) : encore est-ce une œuvre de polémique. Les éditions critiques datent de la seconde moitié du XIXe siècle, car les travaux d'Eugenio de Ochoa (1838) ne font qu'ouvrir la voie. Abel Hugo ne pouvait être un savant : sa traduction du *Romancero*, quoique bien supérieure aux essais analogues qui l'avaient précédée, n'échappe pas à certaines erreurs [3]. On ne niera point cependant qu'il n'ait été un esprit souple, curieux de mœurs locales, un amateur éclairé de littérature espagnole. Selon toute vraisemblance, il fut l'initiateur de son frère. Peut-être l'associa-t-il à ses recherches. Victor cite souvent son recueil de *Romances*, dont il imite quelques pièces. Lorsqu'il eut à cœur de s'informer des choses d'Espagne, il ne put mieux faire que de s'adresser à Abel.

Hugo a toujours été, suivant le mot de M. Biré, un « romantique du lendemain ». Lorsqu'en 1829, dans ses *Orientales*, il arrivait aux sujets espagnols, il ne faisait que suivre la mode. Jamais récits de voyage ne furent plus nombreux [4]. Dans les

1. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 160 sqq.
2. Sismonde de Sismondi, *De la littérature du Midi de l'Europe*, t. III, p. 100.
3. Damas-Hinard, *Romancero general*, Avis au lecteur, LXXI.
4. Foulché-Delbosc, *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*, p. 182, 174, 177, 195, 181, 192.

deux années de 1828 et 1829, nous voyons apparaître les *Mémoires d'un apothicaire sur la guerre d'Espagne*, de Sébastien Blaze, les relations de Picquet, Limouzin, d'Alexis de Saint-Priest; les *Mémoires* de Suchet, l'*Album d'un soldat pendant la campagne d'Espagne,* de Clerjon de Champigny. Cette vogue s'explique par le souvenir encore récent de la guerre. Personne en France n'avait oublié les épisodes sanglants de la campagne, l'acharnement des *guerillas*. On lisait avec passion tout ce qui rappelait cette scène lugubre de la tragédie impériale. En outre, l'Espagne, plus que tout autre pays, prêtait aux récits romanesques, à l'étalage de couleur locale. Déjà, en 1813, Sismondi indiquait cette voie aux amateurs d'exotisme : « Nous nous trouverons heureux de pouvoir respirer, dans une langue apparentée à la nôtre, les parfums de l'Orient et l'encens de l'Arabie, de voir dans un miroir fidèle ces palais de Bagdad, ce luxe des califes qui rendirent au monde vieilli son imagination engourdie, et de comprendre par un peuple d'Europe cette brillante poésie asiatique qui créa tant de merveilles [1]. »

Le mouvement était orienté par la critique. Le *Globe* signale tous les ouvrages français ou étrangers pouvant apporter quelque lumière sur l'histoire de ce peuple que la guerre nous a révélé. En 1826, paraît l'*Histoire de Don Juan d'Autriche* d'Alexis Dumesnil. La même année, le livre d'Antonio Conde sur la *Domination des Arabes* est longuement analysé. En 1828, le comte de Champfeu traduit l'*Expédition des Catalans et des Aragonais contre les Turcs et les Grecs*, par Moncada. Puis l'intérêt se porte de préférence sur la civilisation hispano-mauresque. Le *Globe* donne des extraits de l'*Histoire de la conquête de Grenade,* de l'Américain Washington Irving. Émile Deschamps dans ses *Études françaises et étrangères* adapte le *romancero* du roi Rodrigue [2]. Les aventures du comte Julien et de la Cava deviennent familières aux lecteurs français. Aux études historiques il faut ajouter des articles d'actualité sur les poètes contemporains : Moratín, Comella, Ramón de la

1. Sismonde de Sismondi, *De la littérature du Midi de l'Europe*, 1829, t. IV, p. 259.
2. Voir l'étude de M. Lanson sur *Émile Deschamps et le Romancero* dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* du 15 janvier 1899.

Cruz, Cienfuegos. Malheureusement, l'Espagne de cette époque répondait mal aux curiosités qu'elle excitait. Les œuvres des *afrancesados* pouvaient paraître ternes en un temps où l'on songeait à une rénovation de l'art. En 1825, Moratín faisait encore l'apologie des règles dans une préface de ses comédies : « Ce n'est plus, » dit un critique, « ce bel idiome de Cervantes si pompeux et si riche, si hardi, si puissant. Il devient pâle et décoloré comme une imitation. Malheureuse Espagne, que te reste-t-il de ta splendeur passée? Nous t'avons ôté jusqu'à ton langage [1]. » Il s'établit cependant, aux environs de 1830, un échange d'idées entre les romantiques français et ceux qui vont être les romantiques d'Espagne. Les émigrés, qui au début se dirigeaient vers l'Angleterre, prirent bientôt le chemin de la France. Espronceda fit le coup de feu sur les barricades en 1830. Le duc de Rivas s'était réfugié en province pour cacher la misère de son exil; ses tableaux du Salon de 1831 le firent connaître de nos artistes. Martínez de la Rosa eut un rôle plus important. De 1827 à 1830, il vit à Paris. Lié avec le duc de Broglie, Decazes, Thiers, Guizot, Duvergier de Hauranne, il fait jouer en français, à la Porte-Saint-Martin, son drame d'*Aben Humeya* (1830). Bientôt, en 1834, il va acclimater les idées françaises en Espagne avec sa *Conjuración de Venecia*. Ses œuvres paraissent à Paris, en 1827, chez Didot. Le *Globe* analyse ses tragédies, insiste sur ses essais de critique (*Obras literarias*). Il est donc juste de parler de relations littéraires entre les deux pays.

La conséquence, c'est que depuis longtemps l'espagnolisme avait envahi la littérature. Ce fut d'abord en 1825 un roman de M. de Marlès : *Pierre de Larra ou l'Espagne du XIe siècle*. Mortonval publie son *Comte de Villamayor*, qu'il fait suivre, en 1826, de *Fray-Eugenio ou l'Auto-da-fé de 1680*. Enfin, lorsque parut *Hernani*, Mérimée était l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* [2] et de la *Famille Carvajal*. Une conception nouvelle s'était imposée ; l'Espagne était devenue le pays du tragique et

1. *Le Globe*, t. VI, n° 65.

2. Le *Théâtre de Clara Gazul* fut accueilli très favorablement et eut une influence incontestable : « L'apparition de Waverley fit, il y a quelques années, une révolution

de l'horrible[1], la terre des passions fortes et des instincts farouches : « Ne pourriez-vous, Monsieur, vous qui faites des livres si jolis, me faire un petit drame ou un petit roman bien noir, bien terrible, avec beaucoup de crimes et de l'amour à la lord Byron[2] ? » Mérimée fera école, la férocité sera de mode, les romantiques ne rêveront que poignards et vengeances infernales. Nos voisins, qui en rient, ont plaisamment caricaturé ce monde terrifiant de *Clara Gazul* : « L'Espagne, » dit M. Valera, « devint le pays de l'amour violent, de la bohémienne au teint olivâtre, aux yeux bistrés, regardée par les autres femmes comme un épouvantail ou un crapaud malfaisant, qui, avec une peau tannée par le diable en personne, avait tant de sel, de piquant, de charme ensorcelant, que les archevêques eux-mêmes tombaient, rendus, à ses pieds, et, comme dans la romance antique,

> En vez de decir amen,
> Decían amor, amor

(au lieu de dire amen, disaient amour, amour)[3]. »

Cette revue rapide nous fait assister à une renaissance véritable de l'influence espagnole, presque annulée depuis Le Sage. L'Espagne sera la patrie d'élection du romantisme. Dumas, Gautier, Mérimée, tiendront à parcourir cette terre de l'héroïsme et de l'exotisme. Hugo ne pouvait résister au courant. N'était-il pas le frère d'Abel, traducteur des *Romances*, le fils du général comte Hugo, gouverneur d'Ávila, Ségovie et Soria? S'il savait mal l'espagnol, il pouvait le rapprendre. Souvent il emprunte des épigraphes aux poètes castillans. Lui ferons-nous l'injure de croire qu'il les cite sans les comprendre?

dans toute la partie épique de notre littérature en nous montrant une vérité jusque-là inconnue dans les mœurs et les caractères. L'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* complète cette révolution, en portant cette même vérité dans les passions et par contre-coup dans le drame. » (*Le Globe*, 1825, t. II, p. 621.)

1. Nous lisons dans un compte rendu de la *Famille Carvajal :* « Le plus grand écueil dont se doive garder la nouvelle école, c'est la recherche de l'ignoble *et l'affectation du laid* » (*Le Globe*, t. VI, n° 71).

2. Préface de la *Famille Carvajal*.

3. Juan Valera, *Sobre el arte de escribir novelas*, p. 114.

*
* *

Sans doute, il faut se défier de son érudition, trop affectée pour être solide[1]. Dans ses premiers recueils il cite de préférence des inconnus, il leur fait un sort et choisit des noms bien archaïques. Tel ce Joan Lorenzo Segura de Astorga (« Joan et non pas Juan »), qui vivait au XIIIe siècle et composa un poème de dix mille vers sur Alexandre, — ou bien Gonzalo de Berceo, auteur de poèmes oubliés sur les vies des saints. On aurait tort de croire que toutes ces épigraphes ont une saveur originale. Hugo, comme Gautier, se plaît à étonner le bourgeois. Que penser de la citation suivante : « *Buen viage, Goya*[2] (Bon voyage, Goya) » ? Ailleurs, c'est un cri de guerre de la vieille milice des Almogavares qui va devenir une devise romantique et un épouvantail pour le philistin. Le mot *hierro,* marqué à la griffe sur des carrés de papier rouge, est vraisemblablement le début de l'ancien cri « *Hierro despiértate* (Fer, réveille-toi) »[3]. Gautier comparait son pourpoint rouge à la *muleta* du torero : Hugo pouvait bien assimiler ses héros chevelus aux Almogavares de la légende. Le grand tort de cette science, c'est qu'elle est de mauvais aloi et que le poète en prend fort à son aise avec la crédulité du lecteur : « Il serait bien temps que l'on songeât à republier en texte et traduit sur les rares exemplaires qui en restent le *Romancero general* mauresque, trésors enfouis et tout près d'être perdus. L'auteur le répète ici, ce sont deux *Iliades,* l'une gothique, l'autre arabe[4]. » M. Morel-Fatio, en relevant cette note étrange, a pris le poète en flagrant délit de mauvaise foi. Ce Romancero général mauresque est une pure invention[5].

Si l'on voulait connaître de façon précise les sources de cette

1. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne,* 1re série, 1888, p. 90.
2. *Feuilles d'Automne,* XXVIII.
3. *Orientales,* VI.
4. *Ibid.*, note de la pièce XXX.
5. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne,* t. I, p. 90. L'influence arabe sur la poésie espagnole fut presque nulle : « Es nula ó casi nula, y aun puede suponerse influencia contraria en la poesía lírica propiamente dicha... todavía puede negarse con más resolución en lo tocante á la poesía narrativa... » (Menéndez y Pelayo, *Estudios de crítica literaria,* t. II, p. 396.)

érudition que Victor Hugo prodigue dans ses notes, il faudrait les chercher surtout dans les ouvrages français de seconde main, sans oublier les articles des journaux littéraires. On s'explique, en lisant le *Globe,* qu'il ait été amené à supposer l'existence d'un romancero arabe. Vers 1827, l'ouvrage d'Antonio Conde sur la domination des Arabes faisait grand bruit en France. Le *Globe* en avait donné une longue analyse[1]. On sait que Conde a fort exagéré l'influence mauresque sur le caractère et la littérature des Espagnols[2]. Ajoutons à quelques phrases mal comprises de l'historien les pages enthousiastes de Sismondi, quelques extraits de Washington Irving, et nous comprendrons comment la légende de l'*Iliade* arabe a pu germer dans le cerveau du poète[3]. Quant au cri de guerre : « Fer, réveille-toi, » ne l'aurait il pas pris simplement dans un compte rendu de l'ouvrage de Moncada sur l'*Expédition des Catalans et des Aragonais*[4]? Point n'est besoin de supposer qu'il avait lu la chronique catalane de Muntaner ou possédait des documents originaux sur l'histoire de la vieille milice des Almogavares.

Cependant Hugo a connu et imité le *Romancero.*

A vrai dire, les imitations sont restreintes et il importe de distinguer. Beaucoup de pièces ne peuvent faire illusion. Personne ne s'avisera de prendre au sérieux le Gastibelza des *Rayons et des Ombres*. Quant à la fameuse *Orientale* de Grenade, retenons qu'elle fourmille d'erreurs historiques et géographiques qui font l'indignation des Espagnols[5]. Il convient de s'arrêter davantage à certains poèmes de la *Légende des Siècles* dont le caractère épique pourrait tromper : le *Petit roi de Galice,* le *Jour des Rois*, le *Cid au Généralife.*

Les héros des romances sont des *individus*. Ils agissent

1. *Le Globe,* t. V, n° 84; t. VI, n° 7; t. VI, n° 32.
2. M. Lanson, dans son *Étude sur Émile Deschamps*, a montré que cette erreur avait été surtout propagée par Pérez de Hita (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 janvier 1899).
3. Lope de Vega avait dit du *Romancero:* « C'est une *Iliade* qui n'a pas d'Homère. » Ce mot est rapporté par Abel Hugo. Victor a pu l'emprunter à son frère. Voir l'étude de M. Foulché-Delbosc sur les *Orientales* (*Revue hispanique*, t. X, p. 83).
4. *Le Globe,* t. VI, n° 52.
5. Menéndez y Pelayo, *Hist. de las ideas estéticas*, t. V, s. XIX, p. 374 : « Los infinitos desatinos históricos y geográficos acumulados en la *Oriental* de Granada. » Voir l'étude de M. Foulché-Delbosc (*Revue hispanique*, t. X, p. 83).

d'après des mobiles bien déterminés et suivent des impulsions fort simples. Jamais ils ne sont représentatifs d'une époque ou d'une classe. Les personnages de la *Légende* sont des *types*. Ils sont titans ou justiciers, perfides comme les pillards du *Jour des Rois*, magnanimes comme le Roland du *Petit roi de Galice*. Ils symbolisent l'esprit de révolte, l'idée de justice, la force brutale. Qu'on se rappelle la silhouette du mendiant :

Comparez, sous le vent des cieux qui les secoue,
Toi, tes nuages noirs, toi, tes haillons hideux,
O guenille, ô montagne, et cachez toutes deux,
Pendant que les vivants se traînent sur leurs ventres,
Toi, les poux dans tes trous, toi les rois dans tes antres[1].

Les romances se distinguent par une langue simple, familière, sans comparaisons démesurées, sans nuances subtiles : « La facilité du rythme, » déclare Juan María Maury dans son *Espagne poétique*, « a permis ces compositions à des écrivains étrangers à la poésie. Leur style, sauf la concision de quelques tours, ne se recommande que par ce naturel continu, ce manque d'apprêt, du reste inimitable[2]. » La poésie d'Hugo, par la grande éloquence de l'expression, par la majesté des images, dépasse infiniment les courts poèmes du *Romancero general*, que caractérise un réalisme naïf. Trouverions-nous, dans tout le recueil des romances, une antithèse semblable à celle du *Cid au Généralife?* Le Cid rencontre un vieillard arabe :

— Cid, as-tu rencontré quelqu'un?
— Oui, le tonnerre,
— Je le sais, je l'ai vu, répondit le docteur,
Il m'a parlé. J'étais monté sur la hauteur
Pour prier. Le tonnerre a dit à mon oreille :
« Me voici; la douleur des peuples me réveille,
Et je descends du ciel, quand un prince est mauvais.
Mais je vois arriver le Cid et je m'en vais[3]. »

On remarquera cependant que, dans les *Orientales*, Victor Hugo a imité d'assez près deux romances[4]. Dans la *Légende*

1. *Le Jour des Rois* (t. I, p. 246, éd. Hetzel).
2. Juan María Maury, *Espagne poétique*, t. II, p. 11.
3. *Légende des Siècles*, t. I, p. 135, éd. Hetzel.
4. Voir l'étude de M. Foulché-Delbosc sur les *Orientales* (*Revue hispanique*, t. X, p. 83).

des Siècles, la série des pièces réunies sous le nom de *Romancero du Cid* reproduit l'accent des poèmes castillans.

Le Cid des romances est un féodal : « Pour baiser la main d'un roi, je ne me tiens pas pour honoré, et que mon père l'ait fait, c'est une honte pour moi[1]. » Il a le mépris souverain de l'homme de guerre pour le courtisan : « Je sais que les envieux parfois entachent les cœurs nobles ; mais à la fin le temps vous sera témoin qu'ils sont des femmes et que moi je suis Rodrigue. Ces braves infanzones qui mangent à vos côtés, ces conseillers menteurs, ces combattants de palais, comment ne vous ont-ils pas secouru, alors qu'on vous emmenait prisonnier et que je vous ai enlevé seul à treize sur le champ de bataille? C'est qu'à bride abattue ils s'enfuirent, les félons, montrant qu'ils avaient assez de langue et peu de bras. Mais à la fin le temps vous sera témoin qu'ils sont des femmes et que moi je suis Rodrigue[2]. »

Le Cid ne parle pas autrement dans le *Romancero* de la *Légende des Siècles* :

M'as-tu nourri sous ta tente
Et suis-je ton écolier?
M'as-tu donné ma patente
De comte et de chevalier?

1. Por besar mano de rey
No me tengo por honrado,
Porque la besó mi padre,
Me tengo por afrentado.
(*Romancero general*, Rivadeneyra, 1851, t. I, p. 524.)

2. Sé que envidiosos á veces
Manchan los pechos fidalgos;
« Mas al fin el tiempo vos será testigo
« Que ellos mujeres son, y yo Rodrigo. »
Esos bravos infanzones
Que comen á vuestro lado,
Consejeros mentirosos,
Lidiadores en palacio,
¿Como non vos acorrieron
Cuando preso vos llevaron,
Y cuando yo vos quité
Solo, á trece en medio el campo,
Sino que á rienda suelta
Fuyeron los amenguados,
Donde mostraron tener
Lengua asaz y pocas manos?
« Mas al fin el tiempo vos será testigo
« Que ellos mujeres son, y yo Rodrigo. »
(*Romancero general*, Rivadeneyra, t. I, p. 529.)

Pendant que tu fais tes Pâques
Et que tu dis ton *Credo*,
Je prends les tours de Saint-Jacques
Et les monts d'Oviedo[1].

Mais Rodrigue est un chevalier loyal et un vassal fidèle: « Plaise à Dieu que privés de mon bras tes créneaux ne s'écroulent pas. Toi qui as une âme, tu m'injuries; eux qui n'en ont pas, ils me pleurent. Malgré tout, dans ma loyauté, je te promets les possessions que sur les frontières gagneront mes lances et les arbalètes: car vengeance de vassal contre le roi ressemble à trahison et souffrir les torts du roi est la marque d'un sang pur[2]. »

Quoiqu'on ait pour récompense
La haine de vos bandits,
Et malgré ce que je pense,
Et malgré ce que je dis,

Roi, devant vous je me courbe,
Raillé par votre bouffon,
Le loyal devant le fourbe,
L'acier devant le chiffon.

Devant vous fuyard, s'efface
Le Cid, l'homme sans effroi.
Que voulez-vous que j'y fasse,
Puisque vous êtes le roi[3]?

Le Cid est un soldat. Il a vécu dans les camps, il a couché sur la dure; il ignore les délicatesses de la cour, les ménagements de la vie de palais. Sa gaucherie déplaît dans ce monde paré: « Pourquoi, étant courtisan, avez-vous la barbe désor-

1. *Légende des Siècles*, t. I, p. 144, éd. Hetzel.
2. Plegue a Dios que no se caigan
Sin mi brazo tus almenas!
Tú que sientes me baldonas;
Sin sentir me lloran ellas.
Con todo, por mi lealtad
Te prometo las tenencias
Que en las fronteras ganaren
Mis lanzas y mis ballestas,
Que venganza de vasallo
Contra el rey, traicion semeja
Y el sufrir los tuertos suyos
Es señal de sangre buena.
(*Romancero general*, Rivadeneyra, t. I, p. 531.)
3. *Légende des Siècles*, t. I, p. 161.

donnée et les cheveux mêlés comme les pères du désert[1] ? »
Nous reconnaissons dans les vers de Victor Hugo ce guerrier hirsute :

Roi, je respire à l'aise
Et quand je parle c'est bon.

Roi, je suis un homme probe
De l'antique probité ;
Chimène recoud ma robe,
Mais non pas ma loyauté.

Je sonne à l'ancienne mode
La cloche de mon beffroi ;
Je trouve même incommode
D'avoir des fourbes chez moi[2] !

Cette gaucherie même est la marque de sa droiture. S'il parle franc, c'est qu'il n'a pas appris à déguiser ; s'il parle haut, c'est qu'il a combattu : « Dans les batailles cruelles, avec ma lance et mon arbalète, je suis le premier de tous. Je suis celui qui ne dort pas sous la tente. Je ne fais pas tort aux miens, même quand je pourrais le faire ; mais je leur remets à la fois propriétés et possessions. Je combats avec la Tizona ; je n'offense pas avec la langue pour ne pas imiter les femmes médisantes. Je mange sur le sol, faute de tables apprêtées, et pour dessert j'ai les assauts. Ce sont les fruits qui me réjouissent[3]. »

1. ¿ Por que siendo cortesano
Traeis la barba y cabello
Descompuesto y desviada
Como los padres del yermo ?
(*Romancero general*, t. I, p. 527.)

2. *Légende des Siècles*, t. I, p. 156.

3. Y el que en las batallas crudas
Con mi lanza y mi ballesta
Soy el primero de todos
Y que non duermo en las tiendas :
Non fago tuerto á los mios
Magüer facerlo pudiera ;
Antes les entrego juntos
Los haberes y tenencias :
Peleo con la Tizona,
Non ofendo con la lengua
Por non con ella imitar
A las mal fabladas fembras :
Como en el suelo, por falta
De las levantadas mesas
Y por postre tengo asaltos
Que son frutos que me alegran.
(*Romancero general*, t. I, p. 532.)

Si Victor Hugo n'a pas faussé l'esprit des romances, il en a fort bien rendu l'allure. Le mètre qu'il emploie est calqué sur la *redondilla*, strophe de quatre octosyllabes[1]. Le choix du vers n'est pas ici indifférent. Traduire les romances en alexandrins, ce serait en dénaturer le caractère; le poète serait obligé d'amplifier les images, de donner de l'emphase à ce qui est concis et parfois brutal. C'est ce qu'avaient déjà compris Émile Deschamps, traducteur des romances du roi Rodrigue, et Creuzé de Lesser, qui, dans son *Romancero du Cid*, se sert des vers rapides de huit, sept et quatre syllabes.

Hugo a surtout fort heureusement reproduit le réalisme inconscient des poésies primitives[2]. Les peuples jeunes ne pensent pas sans images. L'idée ne s'exprime jamais sous forme abstraite et nue. Elle naît accompagnée de détails pittoresques. L'aède ne voit pas Nausicaa sans ses bras blancs, Minerve sans ses yeux pers.

Roi, quand j'épousai ma femme,
J'eus à me plaindre de vous;
Pourtant, je n'ai rien dans l'âme;
Dieu fut grand, le ciel fut doux.

L'évêque avait sa barrette;
On marchait sur des tapis;
Chimène eut sa gorgerette
Pleine de fleurs et d'épis.

J'avais un habit de moire
Sous l'acier de mon corset,
Je ne garde en ma mémoire
Que le soleil qu'il faisait[3].

Cette précision gauche, ce pittoresque inconscient se retrouve à chaque page des romanceros : « Allez-vous-en de mes tentes,

1. L'octosyllabe espagnol peut avoir sept, huit, ou neuf syllabes suivant que le mot qui finit le vers est accentué sur la dernière syllabe, sur la pénultième ou l'antépénultième.

2. Au temps de Victor Hugo on considérait le *Romancero* comme le modèle des épopées primitives (voir l'étude de M. Lanson sur Émile Deschamps, ap. *Revue d'hist. litt.*, 15 janvier 1899). — D'ailleurs, même dans les *romances* récents on retrouve la couleur archaïque. « Los primitivos romances conservan, es verdad, en medio de su incorrección y barbarie ciertas bellezas que no pudieron eclipsar los de época más artificiosa; pero al propio tiempo se logró conservar el tono de los mismos hasta el punto de no discordar en las colecciones los de uno y otro período. » — Milá y Fontanals, *Obras*, t. VI, p. 48.

3. *Légende des Siècles*, t. I, p. 139.

Cid ; je ne veux pas que vous restiez au milieu d'elles. — Cela me plaît, répondit le Cid, car elles sont vieilles et non plus neuves. Je m'en irai vers les miennes, qui sont de soie et de brocart, et je ne les ai pas gagnées à me réjouir ni à boire à la taverne; je les ai gagnées dans les batailles avec ma lance et ma bannière[1]. »

Un trait caractérise le *Romancero* de la *Légende des Siècles :* c'est le symbolisme grandiose, exalter le soldat fidèle pour écraser le roi ingrat : telle est l'idée maîtresse. Les titres seuls nous montrent la nature de ce réquisitoire violent contre la royauté : le *roi fourbe,* le *roi lâche,* le *roi abject,* etc. C'est ce qui a pu faire dire à un critique éminent que, même dans les pièces relatives au Cid, il y a beaucoup de fantastique. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ce jugement de M. Menéndez y Pelayo, qui est par ailleurs le plus bel éloge que l'on puisse adresser au poète : « Dans l'Espagne de certains poèmes de la *Légende des Siècles*, même dans ceux qui concernent le Cid, il y a encore beaucoup de fantastique ; mais ici du moins la fantaisie est épique, puissante et formidable, et nous devons remercier le poète d'avoir associé au monument le plus triomphal de sa gloire les noms de nos héros[2]. »

*
* *

Pouvons-nous constater une influence des formes de la *comedia* espagnole sur le drame romantique?

Lope de Vega, dans son *Arte nuevo de hacer comedias*, avait fait la théorie du drame national. Hugo connaissait-il ce poème? La question peut se poser. Nous trouvons dans la

1. Ios de mis tiendas, Cid,
No quiero que estéis en ellas.
— Pláceme, respondió el Cid,
Que son viejas y no nuevas;
Irme he yo para las mias,
Que son de brocado y seda,
Que no las gané holgando,
Ni bebiendo en la taberna;
Ganélas en las batallas
Con mi lanza y mi bandera.
(*Romancero general*, t. I, p. 526.)

2. Menéndez y Pelayo, *Historia de las ideas estéticas*, t. V, s. XIX, p. 375.

préface de *Cromwell* deux vers empruntés au nouvel art dramatique. D'autre part, la traduction de l'*Arte nuevo* avait paru dans la *Collection des théâtres étrangers* du libraire Ladvocat. Ajoutons qu'en 1827 Martínez de la Rosa avait publié dans ses *Obras literarias* une longue dissertation sur la question des règles au temps de Lope de Vega.

La présence des deux vers espagnols s'explique naturellement : ils se trouvent dans un ouvrage de Scudéry, *La Preuve des passages*, cité dans la Préface[1]. Apparemment le poète n'a pas lu la dissertation de Martínez de la Rosa, dont les idées modérées avaient fait leur temps. Elle ne fut signalée au public français qu'en 1829. D'ailleurs, il se serait gardé d'invoquer Lope qui pouvait être un allié dangereux.

Il est possible sans doute de trouver dans l'*Arte nuevo* quelques passages qui proclament la liberté de l'art et l'inanité des règles. Lope semble favorable à l'union du tragique et du comique : « Le mélange du tragique et du comique, du style de Térence à celui de Sénèque, sera, si l'on veut, un monstre comme le taureau de Pasiphaé, une partie de la pièce sera sérieuse, une autre bouffonne ; mais cette variété plaît beaucoup. La nature même nous en donne l'exemple, et c'est dans de tels contrastes qu'elle puise sa beauté[2]. » Lope n'observe pas l'unité de lieu : « Je ne vous dirai point de renfermer toute l'action dans le temps que le soleil emploie à parcourir sa course journalière... Les connaisseurs s'offensent de ces changements ; mais que ceux à qui cela déplaît n'aillent pas les voir[3]. »

Il faut se garder, cependant, de faire de Lope un précurseur de la Préface de *Cromwell*. Son poème est beaucoup plus une

1. La Préface de *Cromwell*, éd. de M. Souriau, p. 255.

2.
Lo cómico y lo trágico mezclado
Y Terencio con Seneca, aunque sea
Como otro Minotauro de Pasifae,
Harán grave una parte, otra ridícula ;
Que aquesta variedad deleita mucho ;
Buen ejemplo nos da naturaleza,
Que por tal variedad tiene belleza.

3.
No hay que advertir que pase en el periodo
De un sol, aunque es consejo de Aristóteles.
. . . .

défense qu'un réquisitoire. Jamais il ne songe à contester l'excellence des règles. Il croit fermement à l'autorité des anciens, à la sagesse des théoriciens. Son théâtre abonde en souvenirs antiques. Ses cavaliers parlent la langue d'étudiants frais émoulus de Salamanque. Il y a telle scène de la *Dorotea*, l'œuvre chère au cœur du poète, qui ne peut être intelligible sans une lecture immense et une connaissance précise des Latins de la décadence. Peut-être faut-il chercher la raison de cet abus dans la persistance de la culture péripatéticienne[1]. Aristote, qui avait été le dieu du Moyen-Age, resta le maître des professeurs de Salamanque et d'Alcalá. Des générations de poètes furent rompues à la discipline du syllogisme. Lope n'était pas un révolutionnaire. Quant aux novateurs, ils parlaient latin en castillan : qu'on se rappelle les polémiques littéraires et la *Culta latiniparla* de Quevedo.

Victor Hugo emprunte ces deux vers au nouvel art dramatique :

Y cuando he de escribir una comedia,
Encierro los preceptos con seis llaves.

« Lorsque je dois écrire une comédie, j'enferme les préceptes avec six clefs. » Sans doute, il aurait été pris au dépourvu si l'on avait rétabli la citation entière : « J'ai écrit quelquefois, il est vrai, suivant ces principes que peu de personnes connaissent; mais aussitôt que je vois apparaître ces personnages monstrueux, pleins d'apparences magiques, de tableaux merveilleux où accourent en foule le peuple et les femmes idolâtres de ces sottises, je retourne à mes habitudes barbares; et lorsque j'ai à composer une comédie, j'enferme les préceptes avec six

Pase en el menos tiempo que ser pueda
Sino es cuando el Poeta escriba historia
En que hayan de pasar algunos años,
Que estos podrá poner en las distancias
De los actos, o si fuere fuerza
Hacer algun camino, una figura
Cosa que tanto ofende á quien la entiende;
Pero no vaya á verlas quien se ofende.

(Lope de Vega, Coleccion de las obras sueltas assi en prosa como en verso, t. IV, p. 405.)

1. E. Mérimée, *Essai sur la vie et l'œuvre de Quevedo*, 1886, p. 7.

clefs, j'éloigne de mon cabinet Plaute et Térence, de peur d'entendre leurs cris, *car la vérité réclame à haute voix dans ces volumes muets.* J'écris alors suivant l'art dramatique qu'inventèrent ceux qui voulurent obtenir les applaudissements de la foule. En effet, c'est le public qui nous paie, et il est juste que nous écrivions des sottises pour lui complaire[1]. »

Il est difficile d'admettre une influence du théâtre espagnol sur la formation du drame romantique[2]. La *Comedia* est avant tout nationale, par suite inimitable. Lope nous conduit à Madrid, au couvent d'Atocha ou au Prado de San Jerónimo. Ses cavaliers ont guerroyé en Flandre et séjourné à Naples. Les graciosos, dans leurs répliques, jonglent avec des proverbes dont la saveur est intraduisible. Nulle part ailleurs nous ne retrouverions ces combinaisons rythmiques qui font alterner l'octosyllabe et l'hendécasyllabe, le sonnet et l'octave, ni surtout cette complexité de l'intrigue, cette richesse d'incidents, cette souplesse technique.

* * *

Il ne peut être question de chercher dans le théâtre espagnol les originaux des drames de Hugo. Ses personnages, déclare M. Menéndez y Pelayo, « sont des pantins d'un théâtre de marionnettes, qui ne sont pas plus espagnols que turcs, et qui ne peuvent être admis comme représentation authentique de

1. Verdad es que yo he escrito varias veces
Siguiendo el arte que conocen pocos,
Mas luego que salir por otra parte
Veo los monstruos de apariencias llenos,
Adonde acude el vulgo y las mujeres
Que este triste ejercicio canonizan,
A aquel hábito bárbaro me vuelvo;
Y cuando he de escribir una comedia,
Encierro los preceptos con seis llaves,
Saco á Terencio y Plauto de mi estudio
Para que no me den voces, que suele
Dar gritos la verdad en libros mudos.
Y escribo por el arte que inventaron
Los que el vulgar aplauso merecieron;
Porque, como las paga el vulgo, es justo
Hablarle en necio para darle gusto.

2. Voir pour les origines du théâtre romantique, l'étude de M. J. Texte su l'*Influence allemande*, dans ses *Études de littérature européenne*, p. 211 sqq.

la race que par quelque Américain du Sud ayant étudié à Paris notre histoire et nos mœurs [1]. »

Il ne faut pas oublier cependant que des œuvres comme *Hernani* ont servi à acclimater en Espagne le « drame historique, riche de détails et de mouvements » [2]. Il est bien évident que l'*Aben Humeya* de Martínez de la Rosa, que sa *Conjuración de Venecia* se réclament de Victor Hugo. Avant son séjour à Paris, Martínez ne songeait nullement à faire entrer l'histoire dans ses pièces. Il n'en faut pour preuve que sa *Viuda de Padilla;* cette tragédie, précédée d'un *Bosquejo histórico* qui n'est pas sans valeur, n'a rien d'une reconstitution. Les Espagnols ont donc été les premiers à prendre au sérieux la *couleur* des drames de Victor Hugo.

Hernani fut traduit en vers castillans par Eugenio de Ochoa. La pièce fut jouée à Madrid et favorablement accueillie, sauf au dénouement [3]. Il reste à expliquer ce demi-succès.

M. Rosières montrait récemment certaines analogies entre *Hernani* et le *Tejedor de Segovia.* C'est le titre de deux pièces dont la seconde seule peut être attribuée avec certitude à Alarcón. Fernando Ramírez, fils d'un haut dignitaire mis à mort injustement, se fait tisserand à Ségovie avec la résolution de « tisser jusqu'à voir le fil de sa vengeance » :

> Tejer hasta ver el hilo
> De la venganza [4].

Fait prisonnier dans une rixe, il s'échappe, entraîne avec lui ses compagnons de captivité, organise une troupe de brigands dans la *sierra.* Après de nombreuses péripéties, il obtient le châtiment des coupables et la faveur du roi. — A vrai dire, le rôle du bandit, *bandolero* ou *salteador,* a toujours été populaire en Espagne. Hernani pouvait rappeler au public castillan

1. Menéndez y Pelayo, *Historia de las ideas estéticas*, t. V, s. XIX, p. 375.
2. Menéndez y Pelayo, *Estudios de crítica literaria*, t. I, p. 269.
3. « Este final desgraciado que no podia presumirse en el trascurso del drama, poco preparado y fundado en una cosa tal como cumplir un juramento, ha sido la causa de que no fuese coronado *Hernani* de aplausos, como parecia hacerlo esperar el placer con que los actos anteriores habian sido oidos. »
(José Mariano de Larra, *Artículos de Fígaro*, t. III, p. 119.)
4. *El Tejedor de Segovia*, p. 1 (A. III, Es. VI).

certains héros de Calderón, comme cet Eusebio de la *Devoción de la Cruz*, qui, séparé de sa maîtresse, tient la campagne avec une bande de déclassés, punissant les hommes de l'injustice du sort et maudissant sa destinée : « Longue est la vie du désespéré, car jamais la mort n'arrive pour qui est las de vivre. »

Larga vida un triste tiene,
Que nunca la muerte viene
A quien le cansa el vivir[1].

Le Don Carlos des premières scènes pouvait évoquer la figure héroïque de Pierre le Cruel, ce roi qui le soir faisait la ronde dans les rues de sa capitale et croisait le fer contre les brigands :

Toda la noche rondé
De aquesta ciudad las calles
. . . .
A una tropa de valientes
Probé solo en una calle[2].

Dans *La Estrella de Sevilla*, de Lope, don Sanche le Brave se trouve dans une situation identique :

Busto. — Qui va là 3 ?
Le Roi. — Un homme.
Busto. — Un homme à cette heure chez moi! Son nom?
Le Roi. — Arrière!
Busto. — Vous n'êtes guère poli. Si cet homme veut passer, il passera par

1. *La Devoción de la Cruz*, J. III, Es. II. — M. Valera semble admettre une influence lointaine de Calderón : « En el romanticismo alemán entró Calderón como factor importante; en el francés casi nada. Cierta vaga idea de sus dramas, limpia, sí, de tiquismiquis y culteranismo, pero exagerada y en caricatura por el lado del sentimiento se entrevé en el *Teatro de Clara Gazul* y en el *Hernani* de Victor Hugo » (*Arte nuevo de escribir novelas*, 1887, Madrid, p. 158.)

2. Calderón, *El Médico de su honra*, J. II, p. 113, éd. Ochoa.

3.
BUSTO
¿ Quién es ?
REY
Un hombre.
BUSTO
¡ A estas horas hombre
En mi casa ! Diga el nombre.
REY
¡ Aparta !
BUSTO
No sois cortés;
Y si pasa, ha de pasar
Por la punta desta espada;

la pointe de cette épée. Encore que cette maison soit sainte, je prétends la profaner.

LE ROI. — Éloignez votre épée.

BUSTO. — Mon épée, l'écarter, quand l'appartement de ma sœur est insulté de la sorte ! Dites votre nom ou vous êtes mort.

LE ROI. — Je suis un personnage de conséquence. Laissez-moi.

BUSTO. — Je suis chez moi, c'est à moi de commander ici.

Que aunque esta casa es sagrada
La tengo de profanar.

REY

Ten la espada.

BUSTO

¿Que es tener
Cuando el cuarto de mi hermana
Desta suerte se profana ?
Quien sois tengo de saber
O aquí os tengo de matar.

REY

Hombre de importancia soy.
Déjame.

BUSTO

En mi casa estoy
Y en ella yo he de mandar.

REY

Déjame pasar ; advierte
Que soy hombre bien nacido,
Y aunque á tu casa he venido,
No es mi intencion ofenderte
Sino aumentar mas tu honor.

BUSTO

El honor asi se aumenta !

REY

Corre tu honor por mi cuenta.

BUSTO

Por esta espada es mejor
Y si mi honor procurais
¿Como embozado venis ?
Honrándome ¿os encubris ?
Dándome honor ¿os tapais ?
Vuestro temor os convenza
Como averiguado está ;
Que ninguno que honra da
Tiene de dalla vergüenza.
Meted mano, ó ¡ vive Dios
Que os mate !

REY

¡ Necio apurar !

BUSTO

Aquí os tengo de matar
O me habeis de matar vos.

REY

(Diréle quien soy.) Detente
Que soy el Rey.

(*La Estrella de Sevilla*, A. II, p. 143, Comedias escogidas de Lope, t. I, Rivadeneyra.) Je cite la traduction Damas-Hinard.

Le Roi. — Laissez-moi passer, vous dis-je. Je suis gentilhomme. Je me suis introduit chez vous, il est vrai, mais loin de vouloir porter atteinte à votre honneur, je prétends l'accroître.

Busto — La façon en est singulière.

Le Roi. — Le soin de votre honneur me regarde.

Busto. — Il vaut mieux que cette épée s'en charge. Vous parlez d'honneur : pourquoi alors ce manteau relevé jusqu'aux yeux ? C'est pour mon honneur que vous vous cachez ? Pour mon honneur que vous dissimulez votre visage ? Votre embarras trahit la vérité. Qui veut honorer quelqu'un ne médite pas contre lui un affront. L'épée à la main, vive Dieu ! ou je vous tue !

Le Roi (*à part*). — Le niais me pousse à bout.

Busto. — Je vous tue ici même ou vous me tuerez.

Le Roi. — Arrêtez, je suis le roi.

Il est certain que Victor Hugo avait lu les dramaturges espagnols. M. Rosières a montré qu'il devait quelques répliques au *Ganar amigos* d'Alarcón. Il connaissait également Rojas. Sans admettre avec M. Habeneck qu'il ait tiré l'intrigue de son drame de *García del Castañar* ou *Del rey abajo ninguno*, nous pouvons relever dans cette pièce quelques traits qui ont passé dans *Hernani*.

— Vous me trouvez dans votre maison. Je ne puis pas fuir, ni le nier, mais j'y suis entré cette nuit...

— Pour me voler mon honneur. Certes, vous payez bien, par ma foi, l'hospitalité que nous vous avons accordée, Blanche et moi [1].

Voilà donc le paiement de l'hospitalité.

C'est encore dans *García del Castañar* que nous lisons ce dialogue entre le roi et le gentilhomme qui l'accompagne :

Le Roi. — Il ne faut pas qu'on vous connaisse. Couvrez-vous, il importe de dissimuler.

Don Mendo. — Me voilà *ricohombre*, et il est juste que, grâce à vous, je sois plus encore.

1. En vuestra casa me hallais.
Ni huir ni negarlo puedo,
Mas en ella entré esta noche...

D. GARCÍA

A hurtarme el honor que tengo.
Muy bien pagais á mi fé
El hospedaje por cierto
Que os hicimos Blanca y yo.

(*García del Castañar*, Comedias escogidas de D. Francisco de Rojas, p. 10, acto II, Rivadeneyra).

Le Roi. — Puisque je l'ai dit, ma parole ne peut revenir en arrière [1].

D. CARLOS

Comte! un digne conseil! vous avez la main prompte!

D. RICARDO

Sous quel titre plaît-il au roi que je sois comte?

D. SANCHO

C'est méprise.

D. RICARDO

Le roi m'a nommé comte.

D. CARLOS

Assez.

Bien. J'ai laissé tomber ce titre. Ramassez.

Si l'on ajoute à ces rapprochements les réminiscences du *Romancero* signalées par M. Rosières, on constatera que le poète ne péchait pas par ignorance [2].

La variété des souvenirs ne doit pas faire oublier l'invraisemblance essentielle du sujet. Le célèbre humoriste Larra s'est fort égayé aux dépens de Hugo. Le cinquième acte lui semble d'un ridicule achevé. Il se moque de cet honneur castillan « fantastique et exagéré », de ce vieux « inexorable qui vient à bout de tuer à coups de trompe l'amour le plus pur et l'avenir le plus flatteur ». « Dans ce siècle où Chateaubriand a écrit : *Comme on compte l'âge des vieux cerfs aux » branches de leurs ramures, on compte l'âge d'un homme par le » nombre de ses serments,* » dans ce siècle, dis-je, venir nous présenter le serment respecté jusqu'à la mort, c'est une chose qui réellement ferait mourir de rire le spectateur le plus grave. Hernani aurait pu alléguer les circonstances ou quelque autre raison de la même espèce. Mais non : il se contente d'absorber

1. REY

No nos conozcan, cubríos,
Que importa disimular.

D. MENDO

Ricohombre soy, y de hoy más
Grande es bien que por vos quede.

REY

Pues ya lo dije, no puede
Volver mi palabra atrás.
(*García del Castañar*, Acto I, p. 5.)

2. Rosières, *Recherches sur la poésie contemporaine*, 1896, p. 259.

un flacon du plus riche venin connu, avec quoi, l'honneur castillan, l'honneur antique, reste intact *(en su punto)*, le public affligé, le vieux content et répétant en voyant les deux cadavres : *mort, morte!*[1] »

L'honneur castillan est moins une notion morale qu'un vestige de cette législation barbare qui permettait au père de cloîtrer sa fille, au mari de tuer sa femme, pour conserver intact le renom de sa maison.

Bárbaro legislador
Fué tu inventor, no letrado[2].

« Ton inventeur fut un législateur barbare, non un lettré.» Ce sentiment se confond souvent avec l'individualisme exalté. Affirmer en toute circonstance sa dignité personnelle, tel est le but. Ce respect de soi est tout extérieur ; il se ramène à faire figure dans le monde. Lorsqu'un héros se trouve en contradiction avec les lois humaines, il s'obstine dans son attitude, persévère dans sa révolte, la fierté le conduit jusqu'au crime :

Llegarán mis delitos
A ser, como mi penas, infinitos[3].

« Puisque mes malheurs sont infinis, mes crimes arriveront à être infinis. » — Quant à cette religion du serment, elle n'est pas sans exemples. Dans *l'Étoile de Séville*, le roi Don Sanche charge Ortiz de le délivrer d'un ennemi de l'État. En lisant la sentence, Ortiz apprend qu'elle frappe son ami Busto. Dans son âme, la lutte est courte : il obéira.

Acudir al rey es justo :
Busto muera, Busto muera[4].

« Obéir au roi, c'est mon devoir. Que Busto meure, qu'il meure. » — On remarquera que cette fidélité à la parole donnée se confond ici avec le respect du roi, souverain de

1. José Mariano de Larra, *Artículos de Fígaro*, t. III, p. 117.
2. *El castigo sin venganza*, A. III, p. 583 (Comedias escogidas de Lope de Vega, t. I, Rivadeneyra).
3. *La Devoción de la Cruz*, J. II, Es. 1.ó
4. *La Estrella de Sevilla*, A. II, p. 146 (t. I, Rivadeneyra).

droit divin, qui ne doit de compte qu'à Dieu[1]. Les héros du théâtre castillan ne se sacrifient pas à une idée abstraite. Les mystiques ne se dévouent pas au Dieu omnipotent, omniscient et transcendant, mais au Christ sanglant, torturé, émacié[2]. C'est aux Espagnols, mieux qu'à tout autre peuple, que s'appliquerait le vers de Michel-Ange :

Che mal si ama ben chi non si vede.

Le dénouement d'*Hernani* ferait songer plutôt à quelque pacte infernal, renouvelé du *Mágico prodigioso*, dont le héros Cipriano vend son âme au diable pour posséder une femme.

* * *

M. Morel-Fatio nous a fait connaître les sources de *Ruy-Blas*. L'intrigue tout entière vient d'une lettre que le poète a lue dans les *Mémoires de la Cour d'Espagne*, de Mme d'Aulnoy, lettre qui d'ailleurs est apocryphe. Il est impossible d'identifier Ruy-Blas avec Fernando de Valenzuela, le favori de Marie-Anne d'Autriche, veuve de Philippe IV[3]. Mais nous reconnaissons dans les *Mémoires* cette camarera violente, qui défendait à la reine de regarder par les fenêtres, qui faisait tuer ses perroquets apportés de France « parce qu'ils ne

1. *La Estrella de Sevilla*, A. II, p. 146.

Mas sí hay : que aunque injusto el Rey
. . . .
A él despues Dios le castigue.

2. Qu'on se rappelle les vers attribués à sainte Thérèse :

Tú me mueve mi Dios; muéveme el verte
Clavado en esa cruz y escarnecido;
Muéveme ver tu cuerpo tan herido
Muévenme las angustias de tu muerte.

Ou bien *El estímulo del divino amor* attribué à Luis de León. L'auteur va jusqu'à décrire les yeux de Dieu :

Son grandes, claros, rasgados,
De color garzo y graciosos.

On pourrait donner une raison historique. M. Menéndez y Pelayo, en critiquant une pièce de Martínez de la Rosa, fait remarquer que les suicides sont très rares dans l'histoire et dans la littérature de l'Espagne; le fait s'explique par l'influence des croyances religieuses (*Estudios de crítica literaria*, t. I, p. 257.)

3. Morel-Fatio, *L'histoire dans Ruy-Blas*, p. 203.

parlaient que français »[1]. Don Guritan pourrait être un de ces cavaliers enivrés d'amour *(embebecidos)*, autorisés à rester couverts devant le roi, dont il est question dans le *Voyage en Espagne*. C'est encore à Mme d'Aulnoy que nous devons ce portrait de la reine assise « sur un carreau proche de la fenêtre, qui faisait un ouvrage de lacis d'or mêlé de soie bleue »[2].

Pouvons-nous exclure toute influence littéraire? On remarquera qu'au troisième acte la reine n'est plus la princesse timide et désœuvrée des *Mémoires* de Mme d'Aulnoy.

> Là, j'ai vu bien souvent Charles Deux, morne et sombre,
> Assister aux conseils, où l'on pillait son bien,
> Où l'on vendait l'État...
> Mais vous! j'entends encor votre accent qui menace.
> Comme vous les traitiez d'une haute façon !...
> . . . .
> Duc, il faut — dans ce but le ciel t'envoie ici —
> Sauver l'État qui tremble et retirer du gouffre
> Le peuple qui travaille, et m'aimer, moi qui souffre [3].

Dans la *Prudencia en la mujer*, de Tirso de Molina, la reine Doña María, mère de Ferdinand IV, tient tête aux vassaux qui pillent le royaume. On croirait entendre le faux Don César faisant le procès des ministres de Charles II[4] :

La Reine. — Je sais pourtant qu'il y a en Castille autant de rois que de grands dont l'ambition envie le trône ; si cela vous étonne, si vous voulez que je vous les nomme, dites-moi sans trembler quel est celui qui est roi par ses œuvres, qui perçoit les impôts royaux ou qui seulement porte le nom du

1. Morel-Fatio, *L'histoire dans Ruy-Blas*, p. 222.
2. *Ibid.*, p. 192.
3. *Ruy-Blas*, acte III, sc. III.
4. REINA

> Pues yo sé que hay en Castilla
> Tantos reyes, cuantos son
> Los grandes, cuya ambición
> Ocupar quiere su silla.
> Si esto os causa maravilla
> Y deseais que os los nombre,
> Decid, porque no os asombre,
> ¿Cual destos es rey por obra,
> Quien las rentas reales cobra.
> O quién solo tiene el nombre?
> ¡No os atreveis á decillo!
> Pues no es difícil la cuenta;
> Que rey sin estado y renta,

roi? Vous n'osez le dire. Le compte est cependant bientôt fait; un roi sans États et sans revenus n'est pas un roi. Grands, je ne puis supporter cela. Combien le roi vous donne-t-il de millions pour l'entretien de vos États?

D. Diego. — A moi trois.

D. Nuño. — Et deux à moi.

D. Álvaro. — A moi un.

La Reine. — La Castille a donc des rois. Mon fils pourra difficilement régner sans revenus et sans pouvoir, puisque, pour payer vos festins, il n'a rien ce soir pour souper. Un corps ne peut exister avec tant de têtes; c'est contre nature. Soldats, coupez-les sur-le-champ.

Hugo aurait pu emprunter à Tirso de Molina le début du monologue de Ruy-Blas:

Bon appétit, Messieurs! O ministres intègres!
Conseillers vertueux! voilà votre façon
De servir, serviteurs qui pillez la maison[1].

Le royaume souffre mille maux si vous usurpez les biens du roi. Je suis venue, seigneurs, m'inviter à votre festin[2].

Será solo rey de anillo.
No puedo, grandes, sufrillo. —
¿ Que cuentos á daros viene
El rey á vos que os mantiene?

D. DIEGO

A mí tres.

D. NUÑO

Y dos á mí.

D. ÁLVARO

A mí uno.

REINA

Sacad de aquí,
Que reyes Castilla tiene.
Mal podrá mi hijo reinar
Sin rentas y sin poder,
Pues por daros de comer,
Hoy no tiene que cenar.
Un cuerpo no puede estar
Con tanto rey y cabeza,
Que es contra naturaleza,
Estas me cortad agora,
Soldados.

(*La Prudencia en la mujer*, Comedias escogidas de Tirso de Molina, A. II, p. 299, Rivadeneyra.)

Je cite la traduction de M. A. Royer, 1863.

1. *Ruy-Blas*, acte III, sc. II.

2. Padece el reino mil males
Si al Rey le usurpais sus bienes.
A ser vuestra convidada,
Caballeros, he venido.
(Même scène.)

Il semble bien que, dans cette scène, Ruy-Blas ne soit qu'une incarnation de la pensée de la reine :

Va, tu me sembles bien le vrai roi, le vrai maître ;
C'est moi, depuis six mois, tu t'en doutes peut-être,
Qui t'ai fait, par degrés, monter jusqu'au sommet[1].

On ne saurait contester les origines picaresques de Don César de Bazan. « Le monologue de Don César, » déclare M. Menéndez y Pelayo, « semble une brillante fantaisie lyrique sur des motifs de romans picaresques. »

Quel est donc ce brigand qui, là-bas, nez au vent,
Se carre, l'œil au guet et la hanche en avant,
Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,
Drapant sa gueuserie avec son arrogance[2] ?...

N'est-ce pas l'hidalgo du *Lazarille* descendant fièrement vers le Tage, insoucieux de sa pauvreté, orgueilleux de son nom et de son allure ? Ce récit de la captivité en Alger, n'est-ce point un souvenir de la nouvelle de Cervantes *El Cautivo ?* L'auteur l'avait insérée dans son *Don Quichotte* et mise au théâtre avec *El trato de Argel.*

Puis, cet embarquement absurde ; ces corsaires,
Et cette grosse ville où l'on m'a tant battu ;
Et les tentations faites sur ma vertu
Par cette femme jaune ; et mon départ du bagne ;
Mes voyages ; enfin, mon retour en Espagne[3] ?

Cette fuite sur les toits ne vient-elle pas du *Diablo cojuelo* de Vélez de Guevara ? Nous reconnaissons son « D. Cleofas Leandro Perez Zambullo, gentilhomme des quatre vents, chevalier ouragan, carrefour de noms, galant de noviciat, étudiant de profession, empêtré d'un bouclier et d'une épée tranchante, qui apprenait le métier de chat sur le faîtage d'un toit, fuyant la justice qui venait à ses trousses »[4].

Puis quel roman ! Le jour où j'arrive, c'est fort,
Ces mêmes alguazils rencontrés tout d'abord !

1. *Ruy-Blas*, acte III, sc. III.
2. *Ibid.*, acte I, sc. II.
3. *Ibid.*, acte IV, sc. II.
4. Vélez de Guevara, *El Diablo cojuelo.*
Tranco primero : « Cuando D. Cleofas Leandro Perez Zambullo, hidalgo á cuatro

Leur poursuite enragée et ma fuite éperdue !
Je saute un mur ; j'avise une maison perdue
Dans les arbres, j'y cours : personne ne me voit ;
Je grimpe allègrement du hangar sur le toit ;
Enfin, je m'introduis dans le sein des familles
Par une cheminée où je mets en guenilles
Mon manteau le plus neuf qui sur mes chausses pend [1].

Un trait distingue Don César des héros ordinaires de la *novela picaresca*, c'est la gaîté :

Je vais dormir avec le ciel bleu sur ma tête ;
Je suis heureux ainsi. Pardieu, c'est un beau sort !
Tout le monde me croit dans l'Inde, au diable, — mort.
La fontaine voisine a de l'eau : j'y vais boire,
Et puis je me promène avec un air de gloire [2].

Les *pícaros* sont de pauvres hères, toujours en quête d'un dîner, enchaînant péniblement des aventures qui tournent à leur confusion. Don César ne connaît pas les angoisses du Lazarille chez son aveugle, de Pablo de Ségovie chez le licencié Cabra. Il est d'un monde joyeux où l'on vit sans inquiétude du lendemain. Il semble que le poète nous ait transportés en plein XVIIIe siècle, à l'époque des *majos*. Les *pícaros* ont quitté leurs allures brutales et repoussantes ; ils se parent d'élégance ; la bohème exerce une sorte de fascination. Ramón de la Cruz met en scène des raffinés et des dames élégantes qui courent les bals de *majos* dans les quartiers mal famés. « Que nous importe, » déclare le baron Eusebio, « pourvu qu'ils nous divertissent [3]. » Ici, c'est un abbé futé qui conduit au *fandango* l'élève qu'on lui a confié [4] ;

vientos, caballero huracán, y encrucijada de apellidos, galán de noviciado, y estudiante de profesión, embarazado con un broquel y una cortadora espada, aprendía á gato por el caballete de un tejado, huyendo de la justicia, que le venía á los alcances. »

1. *Ruy-Blas*, acte IV, sc. II.
2. *Ibid.*, acte I, scène II.
3. Ramón de la Cruz, *La comedia de Maravillas* :

D. EUSEBIO

¿ Que nos importa á nosotros
Una vez que nos diviertan ?

4. Ramón de la Cruz, *El Fandango de candil* :

ABATE

Venga usted conmigo.
Que no le daré crianza
Opuesta á la de los que
Más en Madrid se señalan.

ailleurs, un noble biscayen qui vient quitter ses airs de province en parcourant avec le petit-maître Eusebio les quartiers du Barquillo et du Lavapiés[1]. Hugo connaissait au moins par les récits de voyage cette gueuserie insouciante, ces aventuriers en résille. Don César tient du *pícaro*, du *valiente*, du *gitano* et du *majo;* tantôt, il fait penser à quelque bandit sublime de la *comedia heróica*, tantôt à quelque fripon d'une nouvelle picaresque, parfois à cette Espagne chantante et dansante qui, au XVIIIe siècle, paradait en costume andalous[2].

Assurément, les personnages de Hugo ne sont pas espagnols. Mais n'est-ce pas à l'esthétique du poète qu'il en faut demander la raison? Sans doute, il commet des erreurs plaisantes; il emprunte des traits à des œuvres de date et de genre différents. La faute n'est pas impardonnable. On sait que l'anachronisme est une tradition dans la *comedia*. Il semble bien que le grand tort du poète, aux yeux d'un public castillan, soit d'avoir réalisé des abstractions et des symboles. Écoutons Mesonero lorsqu'il parodie la pièce romantique :

ELLE ET LUI

Drame romantico-naturel, emblématieo-sublime, anonyme, synonyme, tétrique et spasmodique.

PERSONNAGES

La Femme (toutes les femmes, toute la femme).
Le Mari (tous les maris).
Un Homme sauvage (l'amant) 3.

M. Valera s'est expliqué clairement sur ce point : « Tout ce que peut faire le lecteur, c'est convertir chaque héros en un fantôme, une allégorie ou une prosopopée de tel vice ou de telle vertu, ou plutôt de telle idée philosophique, sociale ou politique, conçue par le poète. Il arrive uniquement à se

1. *La Maja majada.*
2. Mesonero Romanos, voulant nous conduire au *baile de candil*, c'est-à-dire évoquer le monde joyeux des *majos*, choisit pour cicerone un héros qui ressemble singulièrement à César de Bazan.
3. Mesonero Romanos, *Escenas matritenses*, t. II, p. 34 (Bibl. universal).

convaincre qu'en faisant ce travail il est en train de *traiter les ombres comme une chose solide :*

Trattando l'ombre como cosa salda [1].

Ce reproche, un Français aurait pu le faire, et de nos jours les critiques espagnols le reprennent contre leur compatriote, M. Echegaray.

⁂

Ce que Victor Hugo a le mieux vu de l'Espagne, c'est le grotesque et le bizarre. Il a pu retenir de son voyage des silhouettes et des attitudes. Ce souvenir l'a conduit à la littérature picaresque. On comprend que l'auteur de *Bug-Jargal* ou de *Han d'Islande* ait été séduit par le *Lazarillo,* les *Nouvelles* de Cervantes ou les *Jácaras*.

Cette influence est manifeste dans *Notre-Dame de Paris*. Le roman fut composé immédiatement après *Hernani*, à une époque où l'auteur était obsédé de réminiscences espagnoles. Il est naturel qu'il ait fait servir son information à l'œuvre qu'il entreprenait. Nous savons qu'il était pressé par le temps, qu'il écrivait sous la menace du libraire [2]. Qu'il ait demandé à l'Espagne des noms, des formes, des scènes toutes faites, rien de plus vraisemblable.

Tantôt, il insère des fragments de poésies comme ce début du « romance » du roi Rodrigue après la bataille de Jérez :

Cuando las pintadas aves
Mudas están y la tierra [3]...

La Esmeralda chante les strophes suivantes :

Un cofre de gran riqueza
Hallaron dentro un pilar.
Dentro del, nuevos banderas
Con figuras de espantar
Alarabes de cavallo, etc... [4].

1. Juan Valera, *Estudios críticos (Los Miserables),* t. III, p. 100.
2. *Victor Hugo raconté,* t. II, p. 336.
3. *Notre-Dame de Paris,* livre II, ch. VII.
4. *Ibid.,* livre II, ch. III.

Un chapitre est intitulé « Besos para golpes ». On parle castillan jusqu'à la Cour des Miracles *(Un pedazo de pan, Hombre quita tu sombrero).* L'auteur est en pleine crise d'espagnolisme.

A vrai dire, il serait vain de rechercher l'original d'une œuvre de Hugo : jamais il ne s'asservit à un modèle. On constatera cependant qu'il doit aux Espagnols l'idée des principales scènes du roman. Il a surtout mis à contribution les *Nouvelles* de Cervantes *(la Jitanilla, Rinconete y Cortadillo)*, le *Guzmán de Alfarache* de Mateo Alemán et jusqu'à une comédie d'Antonio de Solís : *la Gitanilla de Madrid.*

La pièce n'est pas une réédition de la nouvelle[1]. Solís s'inspire de Cervantes, mais son imitation reste libre et son originalité s'affirme. De ce récit un peu traînant, il supprime beaucoup d'incidents que Victor Hugo négligera après lui : le voyage des bohémiens, les aventures du galant qui, envoyé à la maraude, achète ce qu'il devrait voler; la rancune d'une fille d'auberge qui, ne pouvant le séduire, l'accuse de vol et le fait arrêter, etc. L'intrigue était simple et fort peu dramatique. Solís donne à Preciosa une rivale : Doña Isabel. Toutes deux croient aimer le même cavalier, car l'amant de chacune d'elles se nomme Don Juan. On s'apercevra, d'ailleurs, au dénouement que le fiancé de Doña Isabel est un certain Don Enrique, qu'il a pris ce déguisement pour obliger son ami, le véritable Don Juan; que ce dernier, amoureux de Preciosa, a voulu par cette ruse éviter un mariage qu'on lui imposait. Il est à remarquer que tout l'intérêt de la pièce repose sur la rivalité des deux héroïnes. Hugo, qui dans son roman oppose Fleur de Lys à la Esmeralda, s'est souvenu de cette donnée. Solís établit ses bohémiens à Madrid. C'est au quartier de Maravillas qu'ils tiennent leurs assemblées[2], pré-

1. A. Schaeffer, *Geschichte des spanischen Nationaldramas*, t. II, p. 150 : « Eine Vergleichung der Novelle mit der Comödie ist sehr lehrreich, denn Solís hat den für dramatische Bearbeitung sehr magern Stoff der ersten auf vortreffliche Weise vervollständigt und künstlerich abgerundet. »

2. ¿ Y a qué venimos ahora
A este inculto mentidero
De las Maravillas ?

(*La Gitanilla de Madrid*, Dramáticos posteriores á Lope de Vega, t. I, Rivadeneyra, p. 72.)

sidées par le comte Maldonado. La nuit, ils ont leurs postes assignés. On reconnaît l'organisation des truands et de la Cour des Miracles. Solís rattache à l'intrigue ce tableau de mœurs pittoresques. Lorsque Preciosa veut éviter les recherches de Don Pedro, père de Don Juan, la troupe entière des *gitanos* se dispose à quitter Madrid[1]. On verra de même dans *Notre-Dame de Paris* l'armée des truands prendre fait et cause pour la Esmeralda. Il est difficile de croire à une simple coïncidence. Comment admettre que Victor Hugo, s'il n'avait connu Solís, ait eu l'idée des mêmes suppressions et des mêmes additions?

On s'explique qu'il ait lu cette comédie. Antonio de Solís était connu en France. Thomas Corneille avait traduit *El Amor al uso* sous le titre de l'*Amour à la mode*. Durant tout le XVIIIe siècle, la *Gitanilla* fut jouée avec succès par des actrices célèbres, telles que Pepita Huerta ou la Carreras[2]. Abel Hugo, ayant entrepris un grand ouvrage sur le théâtre espagnol, ne pouvait ignorer cette pièce. Peut-être l'avait-il vu représenter à Madrid. Elle est, d'ailleurs, citée avec éloge par Signorelli (*Storia critica de' Teatri*) et signalée dans le *Manuel* de Bouterweck[3].

Le premier rôle qui se présente à l'esprit est celui de la

1. Ce projet de départ est un ressort de l'action :

...en oyendo
Las doce hemos de marchar,
Porque aquel buen caballero
Que cuando estuvo en el siglo
Se llamó Don Juan de Oviedo
...está tan perdido
Por Preciosa, que ha propuesto
Seguirnos si antes del dia
En viaje nos ponemos.
(*La Gitanilla de Madrid*, Dramáticos posteriores á Lope de Vega, t. I, Rivadeneyra, p. 74.)

Dans Cervantes ce départ ne tient pas à l'amour d'Andres pour Preciosa : « Otrò dia les rogó Andres que mudasen de sitio, y se alejasen de Madrid porque temia ser conocido si allí estaba : ellos dijeron que ya tenian determinado irse á los montes de Toledo y desde allí correr y garramar toda la tierra circunvecina. »

2. Voir Signorelli, *Storia critica de' Teatri*, 1813, t. VII, p. 107, cité par Von Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, t. III, p. 391.

3. Il s'est formé un véritable cycle de la *Gitanilla*. Cervantes avait emprunté son personnage à l'*Apolonio* de Tarsiana. Les principales imitations sont la *Belle Égyptienne* de Hardy, la *Belle Égyptienne* de Sallebray, la *Spanish Gipsy* de Rowley et Middleton, la *Preciosa* allemande de Wolf, l'opéra de Weber. (Voir le livre de M. J. Fitzmaurice Kelly, *Spanish Literature*, p. 237 et 53.)

Esmeralda. Le nom vient d'un jeu de mots de Cervantes. L'héroïne de la nouvelle s'appelle Preciosa. Un galant, se plaignant de sa cruauté, lui adresse cette épigramme ingénieusement entortillée :

Por lo que de piedra tienes
Te llama el mundo Preciosa [1].

« C'est à cause de ce que tu as de commun avec la pierre que le monde t'appelle Précieuse. » De pierre précieuse à émeraude *(esmeralda)* le passage est facile. « La première apparition que Preciosa fit à Madrid [2], » lisons-nous dans Cervantes, « ce fut un jour de Sainte-Anne, patronne et avocate de la ville, dans un ballet où figuraient huit bohémiennes, quatre vieilles et quatre jeunes, et un bohémien, grand danseur, qui les conduisait. Quoiqu'elles fussent toutes propres et bien attifées, Preciosa était mise avec tant de goût que peu à peu elle amouracha les yeux de tous ceux qui la regardaient. Parmi le bruit que faisaient le tambourin, les castagnettes et l'entrain du bal, il s'éleva une rumeur d'éloges sur la beauté de la jeune bohémienne, si bien que les petits garçons accouraient pour la voir et les hommes, l'admirer... » Victor Hugo s'est souvenu de cette description dont il s'inspire à diverses reprises : « Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de Perse jeté négligemment sous ses pieds ; et chaque fois qu'en tournant sa rayonnante figure passait devant vous, ses grands yeux noirs vous jetaient un éclair. Autour d'elle tous les regards étaient fixes, toutes les bouches ouvertes ; et, en effet, tandis qu'elle dansait ainsi, au bourdonnement du tambour de basque que ses deux bras ronds et purs élevaient au-dessus de sa tête, mince, frêle et vive comme une guêpe,

1. Cervantes, *La Jitanilla*, Rivadeneyra, p. 193.
2. *La Jitanilla*, p. 191 : « Y la primera entrada que hizo Preciosa en Madrid fué un día de Santa Ana, patrona y abogada de la villa, con una danza en que iban ocho jitanas, cuatro ancianas y cuatro muchachas, y un jitano, gran bailarín, que las guiaba ; y aunque todas iban limpias y bien aderezadas, el aseo de Preciosa era tal que poco á poco fué enamorando los ojos de cuantos la miraban. De entre el son del tamboril y castañetas y fuga del baile salió un rumor que encarecía la belleza y donaire de la Jitanilla, y corrían los muchachos á verla, y los hombres á mirarla. » Ce rapprochement a été signalé par M. Baret dans son *Histoire de la littérature espagnole*.

avec son corsage d'or sans pli, sa robe bariolée qui se gonflait, avec ses épaules nues, ses jambes fines que sa robe découvrait par moments, ses cheveux noirs, ses yeux de flamme, c'était une surnaturelle créature[1]. » « Ses pieds disparaissent dans leur mouvement comme les rayons d'une roue qui tourne rapidement... Ses bras souples et bruns se nouaient et se dénouaient autour de sa taille comme deux écharpes. La forme de son corps était surprenante de beauté. Oh! la resplendissante figure qui se détachait comme quelque chose de lumineux dans la lumière même du soleil[2]! »

Sans doute, la Esmeralda ne nous semble pas dépaysée au milieu des héros de Victor Hugo. Son caractère est d'une simplicité antithétique, comme celui des bandits sublimes, des monstres héroïques, qui apparaissent dans les *Misérables*, dans le *Roi s'amuse* et dans *Lucrèce Borgia*. Pourtant, l'énigme de cette destinée étrange s'explique si nous lisons la pièce ou la nouvelle. Preciosa est une jeune fille noble qui devra sa fortune à une reconnaissance. Nous retrouvons l'un des premiers rôles de la comédie romanesque. De là sa dignité, sa finesse et l'ascendant qu'elle a pris sur ses compagnons. Dans la *Boba para los otros* de Lope, Diana, paysanne à la première scène, duchesse à la troisième, déjoue, malgré une éducation rustique, les intrigues subtiles de ses prétendants. Preciosa est bien née en pays de vieux chrétiens. Elle nous vient de cette littérature où les bergères sont des princesses, les bandits des grands seigneurs déguisés. La Esmeralda, comme Preciosa, aime un cavalier. Cet amour payé de retour est menacé par une rivale riche et jalouse. Hugo a seulement modifié le dénouement. Dans *Notre-Dame de Paris*, l'Égyptienne est fille de la recluse.

Phœbus de Châteaupers n'est autre que le Don Juan de la pièce. Comme lui, il délaisse sa fiancée pour les beaux yeux d'une bohémienne. Cependant, Hugo s'est affranchi de la donnée primitive. Le caprice du capitaine pour la Esmeralda n'est que passager Cet amour d'un instant ne doit pas changer sa destinée. Au contraire, le Don Juan de Solis est dominé tout

1. *Notre-Dame de Paris*, édition Furne, 1844, t. I, p. 98.
2. *Ibid.*, t. II, p. 144.

entier par sa passion. Il va jusqu'à se faire gitane pour épouser Preciosa. De là une scène très pittoresque, le mariage de bohème. que l'on retrouve dans le roman, au chapitre de la Cruche cassée.

Gringoire fait songer au Clément de Cervantes. Dans la nouvelle, Preciosa a deux amoureux, un cavalier et un poète; « Eh bien! la vérité que je veux que vous me disiez, » reprit Preciosa, « c'est si par bonheur vous êtes poète. — Si je l'étais, » repartit le page, « ce serait forcément par bonheur. Mais il faut que tu saches, Preciosa, que ce nom de poète, bien peu de gens le méritent; aussi, ne le suis-je point, mais seulement un amateur de poésie... Il faut user de la poésie comme d'un bijou très précieux, que son maître ne porte pas tous les jours, qu'il ne montre pas à toutes gens et en toute occasion, mais au contraire quand il est sage et raisonnable de le montrer[1]... » Gringoire est aussi un poète malheureux en amour, devenu bohémien par accident.

On se rappelle son arrivée à la Cour des Miracles. Il est surveillé et suivi par des mendiants qui l'interpellent l'un en latin, l'autre en italien, tel en castillan. Nous connaissons par Solís cette habile organisation. Chacun a son poste, car tout a été prévu par le comte Maldonado : « Car, comme je vous le dis, *señores*, vous savez que c'est notre coutume que les ordres soient donnés à la tombée de la nuit sur les travaux qu'il faut faire jusqu'au jour[2]. » « Que Diego et son camarade le Borgne

1. « Pues la verdad que quiero que me diga, dijo Preciosa, es, si por ventura es poeta. A serlo, replicó el paje, forzosamente había de ser por ventura; pero has de saber, Preciosa, que ese nombre de poeta muy pocos le merecen y así yo no lo soy, sino un aficionado á la poesía... hase de usar de la poesía, como de una joya preciosísima, cuyo dueño no la trae cada día, ni la muestra á todas gentes, ni á cada paso, sino cuando convenga y sea razón que la muestre » (*La Jitanilla*, p. 106). Je cite la traduction Viardot.

2.
Pues como digo, señores,
Ya sabeis que es uso vuestro
Que los órdenes instruya
El conde, en lobregueciendo,
De lo que ha de trabajarse
Hasta el día...
Con su camarada el Tuerto
Busquen la vida esta noche
A la calle de Toledo
Y sus contornos. — ¿ Podré
Alargarme al Matadero ?
— No, señor, que está ya usado
Ese barrio.

(*Jornada* III, p. 73.)

cherchent leur vie cette nuit à la rue de Tolède et dans ces parages. » Et Diego d'enlever humblement sa *montera :* « Est-ce que je pourrai m'étendre jusqu'à l'Abattoir? — Non, *señor*, car ce quartier est déjà usé. »

Gringoire, à la Cour des Miracles, n'est qu'un dédoublement du Don Juan espagnol. Don Juan inspire et éprouve un amour violent; dans le roman, c'est Phœbus que l'on aime et Gringoire qui se fait bohémien, à son corps défendant, il est vrai. « Voici un gentil oiseau que nous prenons », s'écrie Maldonado, « c'est Preciosilla qui l'a chassé... Don Juan, sois le bienvenu. Enfin, viens-tu avec la détermination d'être des nôtres? — Je viens, ami, désirant vous servir en toute sincérité[1]. » La bohème a ses obligations pénibles : « De sorte, » dit Julio, valet de Don Juan[2], « que mon maître s'appelle Andrés et moi Hernando et qu'il nous faut voler et nous taire? Les deux noms, passe encore, mais pourvu, grand Dieu, que les deux verbes ne nous attirent pas un mauvais coup. Je me vois déjà chevauchant une monture mal dressée (le chevalet), tandis que sous la corde on m'oblige à confesser sans contrition mes péchés. »

1. MALDONADO

Lindo pájaro cogemos;
Preciosilla le ha cazado
. . . .
Don Juan, bien venido seas;
En fin ¿ ya determinado
A ser de los nuestros vienes?

DON JUAN

Vengo amigo, deseando
Serviros con todas veras.

2. JULIO

¿ De suerte que mi señor
Se llama Andrés y yo Hernando
Y hemos de hurtar y callar?
Por los dos nombres yo paso;
Mas los dos verbos, por Dios,
Que no los pase un balazo,
Porque ya me considero
En un potro mal domado,
En cuya caballería
Me hacen que por debajo
De la cuerda les confiese
Sin contrición mis pecados.

(*Jornada* I, p. 61.)

La scène dans le roman est beaucoup plus brutale :

— Maraud, tu veux donc être truand ?
— Sans doute, répondit le poète.
— Ce n'est pas le tout de vouloir, dit le bourru Clopin. La bonne volonté ne met pas un oignon de plus dans la soupe et n'est bonne que pour aller en Paradis. Or, Paradis et argot sont deux. Pour être reçu dans l'argot, il faut que tu prouves que tu es bon à quelque chose et pour cela que tu fouilles ce mannequin [1].

Déjà, dans Cervantes, le héros était soumis à une épreuve imaginaire qui devait le familiariser avec la pensée du supplice. « Ensuite, on lui découvrit un bras et, avec un ruban de soie neuve attaché à un tourniquet, on lui donna doucement deux tours de corde [2]. »

Solís avait mis en présence Preciosa et Doña Isabel. En décrivant l'entrée de la bohémienne chez la fiancée de Phœbus, Hugo se souvenait en même temps d'une page de Cervantes : « L'arrivée de la bohémienne rompit brusquement cet équilibre. Elle était d'une beauté si rare que, au moment où elle parut à la porte de l'appartement, il sembla qu'elle y répandait une lumière qui lui était propre... C'était comme un flambeau qu'on venait d'apporter du grand jour dans l'ombre [3]. » On lit dans la nouvelle : « A peine les bohémiennes furent-elles entrées que Preciosa parut resplendissante au milieu des autres comme une torche allumée au milieu de petits cierges [4]. »

Cervantes ajoute ce trait : « La dame sa voisine épluchait la bohémienne, la mettait en pièces, faisait un abatis de ses membres et de leurs plus petits détails. Quand elle en vint à louer la fossette que Preciosa avait au menton : *Oh! quelle fossette!* s'écria-t-elle; *dans cette fossette doivent trébucher tous les yeux qui la voient.* » Hugo nous montrera les amies de

1. *Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 140.
2. « Luego le desnudaron un brazo y con una cinta de seda nueva y un garrote le dieron dos vueltas blandamente. » (*La Jitanilla*, p. 109.)
3. *Notre-Dame de Paris*, t. II, p. 13.
4. « Y apénas hubieron entrado las jitanas, cuando entre las demás resplandeció Preciosa, como la luz de una antorcha entre otras luces menores. » (*La Jitanilla*, p. 103.)

Fleur-de-Lys détaillant avec une minutie jalouse le costume de la Esmeralda :

— Mais cela est vrai, petite, dit la Montmichel; où as-tu pris de courir ainsi par les rues sans guimpe ni gorgerette ?

— Voilà une jupe courte à faire trembler, ajouta la Gaillefontaine.

— Ma chère, poursuivit assez aigrement Fleur-de-Lys, vous vous ferez ramasser par les sergents de la douzaine pour votre ceinture dorée.

— Petite, petite, reprit la Christeuil, avec un sourire implacable, si tu mettais honnêtement une manche sur ton bras, il serait moins brûlé par le soleil.

... Elles étaient cruelles et gracieuses; elles fouillaient, elles furetaient malignement dans sa pauvre et folle toilette de paillettes et d'oripeaux [1].

A cette jalousie s'ajoute une rivalité d'amour. Dans le roman, c'est la chèvre de la Esmeralda qui, avec des lettres de buis, forme le nom de Phœbus. Dans la pièce, c'est un portrait qui échappe à Preciosa, tandis qu'elle danse devant Doña Isabel [2] :

Dª Isabel. — Regarde ce que tu as laissé tomber. Mais qu'est-ce que je vois ? ce portrait n'est-il pas le mien ?

D. Alonso. — Tu as raison, et c'est celui que j'ai donné à D. Juan; le chiffre le dit.

. . . .

D. Alonso à Dª Isabel. — Dissimule pour le moment.

Dª Isabel. — Tu dis juste. Je suis sans vie.

L'artifice du portrait a pu paraître usé au romancier; toujours est-il qu'il ne l'a pas supprimé, mais remplacé :

La bohémienne vit la sottise que venait de faire la chèvre. Elle devint rouge, puis pâle, et se mit à trembler comme une coupable devant le capitaine qui la regardait avec un sourire de satisfaction et d'étonnement.

1. *Notre-Dame de Paris*, t. II, p. 17.

2. Dª ISABEL

— Mira qué se te cayó :
Mas que veo! este retrato
¿ No es mio ?

D. ALONSO

Tienes razón
Y el que dí á Don Juan ; la cifra
Lo dice.

. . . .

Disimula hasta despues.

Dª ISABEL

— Bien dices ¡ sin vida estoy!

(*Jornada* I, p. 64.)

— Phœbus! chuchotaient les jeunes filles stupéfaites, c'est le nom du capitaine!

— Vous avez une merveilleuse mémoire, dit Fleur-de-Lys à la bohémienne pétrifiée.

Puis, éclatant en sanglots :

— Oh! balbutia-t-elle douloureusement en se cachant le visage de ses deux belles mains, c'est une magicienne!

Et elle entendait une voix plus amère encore lui dire au fond du cœur : C'est une rivale!

Elle tomba évanouie.

— Ma fille! ma fille! cria la mère effrayée. Va-t'en, bohémienne de l'enfer [1].

Il n'est pas jusqu'à Claude Frollo qui n'ait ses origines espagnoles. Don Alonso, l'amoureux éconduit, se porte à toutes les violences : « Ce que je te dis, » s'écrie Preciosa, « c'est de me laisser sortir ou il faudra que tu me voies mourir et que tu meures avec moi [2]. » Mais Claude Frollo ressemble moins au Don Alonso de Solís qu'à un personnage de Calderón, l'étudiant du *Magicien prodigieux*, qui vend son âme au diable pour posséder une femme. Victor Hugo lui-même nous met sur la voie de ce rapprochement, ayant inséré dans les *Odes et Ballades* une longue tirade du *Mágico prodigioso*. C'est bien de ce drame étrange que nous vient son héros ténébreux [3]. « Ce tourment porte mon imagination à un tel point — (c'est une défaillance folle, indigne d'un esprit noble, et c'est fort provoquer l'enfer) — que je donnerais au plus diabolique

1. *Notre-Dame de Paris*, t. II, p. 22.

2. PRECIOSA

Lo que os digo
Es que me dejeis salir
O me habeis de ver morir
Y habeis de morir conmigo.
(*Jornada* III, p. 75.)

3. Ode XXV :

Tanto; ay de mi! este tormento
Lleba mi ymajinacion,
Que diera (despecho es loco
Yndigno de un libre [in]jenio
Al mas diabolico jenio
Arto al ynfierno proboco)
Ya rendido, ya sujeto
A penar y padecer
Por goçar á esta mujer
Diera el alma.
(*El Mágico prodigioso*, v. 1576 sqq., édition de M. Morel-Fatio.)

génie, rendu et déjà prêt au châtiment et à la souffrance, oui, pour posséder cette femme, je donnerais l'âme... Je suis tellement aveuglé et perdu (ma peine te fera peur) que pour lui paraître un autre homme, je me suis trompé en me déguisant, j'ai donné mes études à l'oubli comme au vulgaire ma réputation ; j'ai abandonné mon âme à ma passion, ma douleur à la risée, mes espérances au vent, ma raison au mépris. J'ai dit, et je ferai ce que je dis, que j'offrirais libéralement l'âme à un génie infernal (juge par là de ma passion) pour qu'il récompensât par la possession cet amour qui m'accable. Mais ma plainte est vaine, et je présume que l'âme est un faible don, puisqu'on ne me donne pas cette femme en échange de l'âme. » Hugo a repris ce thème dans la déclaration sinistre du prêtre (ch. IV, livre VIII) : « Oui, à dater de ce jour, il y eut en moi un homme que je ne connaissais pas. Je voulus user de tous mes remèdes : le cloître, l'autel, le travail, les livres. Folies ! Oh ! que la science sonne creux quand on y vient heurter avec désespoir une tête pleine de passions ! Sais-tu, jeune fille, ce que je voyais toujours désormais entre le livre et moi ? Toi, ton ombre, l'image de l'apparition lumineuse qui avait un jour traversé l'espace devant moi... Oh ! aimer une femme ! être prêtre, être haï ! l'aimer de toutes les fureurs de son âme, sentir qu'on donnerait pour le moindre de ses sourires son

Estoy tan ciego y perdido
Porque mi pena te asombre,
Que por parecerla otro hombre
Me engañé con el vestido.
Mis estudios di al olbido
Como al bulgo mi opinion;
El alma di á mi pasion,
A la burla el sentimiento,
Mis esperanças al viento
Y al desprecio mi raçon.
Dije, y hare lo que dije,
Que ofreciera liveral
El alma á un jenio ynfernal
(De aqui mi pasion colije)
Porque este amor que me aflije
Premiase con merecella;
Pero es vana mi querella,
Tanto que presumo que es
El alma corto ynteres
Pues no me la dan por ella.
(*Mágico prodigioso*, v. 2513 sqq.)

sang, ses entrailles, sa renommée, son salut, l'immortalité et l'éternité, cette vie et l'autre[1] ! » Sans doute, des différences multiples séparent le Claude Frollo de Victor Hugo de ce Cipriano dont Calderón a fait un saint au dénouement. On sait que Gœthe s'est inspiré de la même légende. Hugo a pu se souvenir à la fois des deux modèles. Le chapitre II du livre IV fait songer à Faust : « Le décret digéré, il se jeta sur la médecine, sur les arts libéraux. Il étudia la science des herbes, la science des onguents, il devint expert aux fièvres et aux contusions... Il parcourut également tous les degrés de la licence, maîtrise et doctorerie des arts. Il étudia les langues, le latin, le grec, l'hébreu, triple sanctuaire alors bien peu fréquenté. C'était une véritable fièvre d'acquérir et de thésauriser en fait de science. A dix-huit ans, les quatre facultés y avaient passé; il semblait au jeune homme que la vie eût un but unique : savoir[2]. »

Clopin Trouillefou est une figure de roman picaresque. Il apparaît pour la première fois à la représentation du mystère de Pierre Gringoire : « Il s'était assis, sollicitant l'attention et la pitié de la multitude, avec ses haillons et une plaie hideuse qui couvrait son bras droit... — Eh! mais... sur mon âme, reprit Joannes, c'est Clopin Trouillefou. Holà! hé! l'ami, ta plaie te gênait donc à la jambe que tu l'as mise sur ton bras[3]? »

Cette plaisanterie rappelle une ruse fréquemment employée par Guzmán de Alfarache : « Je n'y fus pas sitôt rendu que, me couvrant la tête d'une fausse teigne, que je savais admirablement bien faire, je me plaçai à la porte d'une église. Le gouverneur de la ville passa près de moi, par hasard, et, après m'avoir regardé avec quelque attention, me fit la charité. Un assez grand nombre d'habitants des deux sexes suivirent son exemple, et ce fut une bénédiction pendant cinq à six jours; mais l'avidité, comme l'on dit, fait crever le sac. Un jour de fête, ma teigne me paraissant une invention usée, il me prit

1. *Notre-Dame de Paris*, t. II, p. 146 et 150.
2. *Ibid.*; t. II, p. 227.
3. *Ibid.*, t. I, p. 44.

envie d'avoir un ulcère à la jambe[1]. » A la procession du pape des Fous, les gueux défilent, par nations. « D'abord, marchait l'Égypte. Le duc d'Égypte, en tête, à cheval, avec ses comtes à pied lui tenant la bride et l'étrier... Après le royaume des argotiers, venait l'empire de Galilée... Chacune des sections de cette procession grotesque avait sa musique particulière. Les Égyptiens faisaient détonner leurs balafos et leurs tambourins d'Afrique, etc...[2]. » Cette répartition des truands en nations est expliquée tout au long dans le *Guzman d'Alfarache :* « Comme les gueux de chaque nation se font distinguer par la manière dont ils demandent l'aumône; que les Allemands mendient par troupes et en chantant, le Français en priant, les Flamands en faisant des révérences, les bohémiens en disant la bonne aventure, les Portugais en pleurant, les Italiens en haranguant, les Anglais en injuriant et les Espagnols en grondant d'un air orgueilleux, nous leur ordonnons à tous d'observer les statuts suivants, sous peine de désobéissance... Nous ordonnons que dans chaque pays les mendiants aient des tavernes fixes où puissent présider trois ou quatre de leurs anciens, avec leurs bâtons à la main pour marque de leur autorité, etc...[3]. »

La description d'une assemblée de truands est un lieu commun de la littérature espagnole. Solís nous fait assister à une séance présidée par le comte Maldonado, qui semble bien le prototype de Clopin Trouillefou. Tous deux siègent avec la même majesté burlesque, l'un sur son caillou, l'autre sur son tonneau. « Sujets et compagnons, apportez-moi une pierre, car je m'habitue mal à présider de la hauteur du sol[4]. »

1. Je cite la traduction de Le Sage, que Victor Hugo devait connaître. Cette traduction n'est pas littérale, mais elle rend tout ce qu'il y a d'important dans l'original. On en pourra juger : « Descubrì mi cabeza como recien llegado, no prevenido de lo necesario : para luego y presto valime de tiña que sabia contrahazer por excelencia. Entrando el Governador, passô por mi los ojos, diôme limosna, fuème razonable algunos dias : y como la codicia rompe el saco, parcciome un dia de fiesta sacar nueva invencion : hize mis preparamentos, aderezè une pierna, que valia una viña. Fuyme à la Iglesia con ella, comencè à entonar la boz, alçando de punto en punto la plaga.... » (*Vida y Hechos del picaro Guzman de Alfarache, atalaya de la vida humana*, Mateo Aleman, en Amberes, 1736; traduction Le Sage, Ledoux, 1828, p. 287.)

2. *Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 107.

3. *Guzmán d'Alfarache*, trad. Le Sage, p. 273.

4. ...llegadme
Súbditos y compañeros
Un canto; que no me amaño
A presidir desde el suelo. (*Jornada* III, p. 73.)

A l'appel de leur nom, ses subordonnés se découvrent respectueusement *(quítanse la montera)*. Le trait, bien qu'insignifiant, a passé dans le roman et presque dans les mêmes termes : « *Hombre quita tu sombrero*, dit l'un des trois drôles à qui il était, et avant qu'il ait compris ce que cela voulait dire, l'autre lui avait pris son chapeau[1]. » Les discours de Maldonado présentent les mêmes oppositions de dignité et de trivialité. « Voler dans les églises, c'est péché et grand méfait, car il n'y a pas de pire moyen de violer le commandement. Que personne ne fasse main basse sur les bijoux, quand il y a de l'argent. Les vieux bijoux sont comme un petit chien qui recherche son maître, tandis que l'argent ne connaît pas son maître d'hier[2]. » Hugo pouvait songer encore au Monipodio de *Rinconete y Cortadillo* : « Son chapeau était à la bravache, de forme renflée et de bords étendus. De ses épaules et sur sa poitrine descendait un baudrier de cuir d'où pendait une épée large et courte, à la manière de celles du *petit chien*. Ses mains étaient courtes et velues, les doigts gros, les ongles épatés. On ne voyait pas ses jambes sous les chausses, mais ses pieds étaient d'une largeur démesurée avec de gros os saillants[3]. » L'entourage de Clopin rappelle de bien près les amis de Rincon et de Cortado. « L'individu qui s'était ainsi vissé une panoplie sur le corps disparaissait tellement sous l'habit de guerre qu'on ne voyait plus de sa personne qu'un nez effronté, rouge, retroussé, une boucle de cheveux blonds, une bouche rose et des yeux hardis.

1. *Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 133.

2.
El hurtar en las iglesias
Es pecado y muy mal hecho;
Que no tiene otro peor modo
De quebrarse el mandamiento;
Nadie me trabe en alhajas
La ejecución, si hay dineros :
Que el trasto es como perrillo
Que siempre busca á su dueño
Y el dinero no conoce
Al dueño de ayer.

(*Jornada* III, p. 73.)

3. « El sombrero era de los de la ampa, campanudo de copa y tendido de falda ; atravesábale un tahalí por espalda y pechos, á do colgaba una espada ancha y corta, á modo de las del perrillo ; las manos eran cortas y pelosas, los dedos gordos, y las uñas hembras y remachadas ; las piernas no se le parecían, pero los pies eran descomunales de anchos y juanetudos. » (Cervantes, Rivadeneyra, *Rinconete y Cortadillo*, p. 138.)

Il avait la ceinture pleine de dagues et de poignards, une grande épée au flanc, une arbalète rouillée à sa gauche et un vaste broc de vin devant lui, sans compter à sa droite une épaisse fille débraillée [1]. » Nous retrouvons ce bravo dans plus d'une nouvelle espagnole. Qu'on se rappelle les spadassins de Monipodio et leurs amies la Cariharta et la Gananciosa. « Parmi les derniers arrivèrent aussi deux braves et élégants gaillards, avec la moustache longue, le chapeau à large bord, le collet à la wallonne, les bas de couleur, les jarretières à grande rosette, les épées longues outre mesure, chacun un pistolet en guise de dague et leurs boucliers pendus à la ceinture [2]. » Il serait vain de prétendre que dans *Notre-Dame de Paris* Victor Hugo n'a peint que les gueux d'Espagne. Il avait étudié le vieux Paris du xve siècle, il avait lu Villon, son œuvre abonde en détails historiques et locaux. Il est juste toutefois de reconnaître qu'il avait été précédé dans cette peinture des mœurs populaires par la plupart des romanciers espagnols.

*
* *

Victor Hugo doit peu à la littérature espagnole qui ne lui a fourni que des cadres et des traits isolés. Jamais il ne traduit. Il transpose et transfigure plutôt qu'il n'imite. Nous savons, d'autre part, ce qu'il faut penser de l'histoire dans ses œuvres. L'étude de M. Morel-Fatio sur *Ruy-Blas* ne laisse aucun doute à ce sujet. L'Espagne de Victor Hugo est un monde irréel qu'il a construit d'imagination, d'après quelques données pittoresques : d'abord, sur les souvenirs du premier voyage. Si ce séjour de quelques mois n'a laissé dans sa mémoire que des noms et des anecdotes, du moins le futur poète avait été vivement frappé de l'exaltation de ce peuple en révolte. Il ne verra que les aspects farouches du pays, les côtés violents du caractère national. Un second voyage plus récent dans la région des

1. *Notre-Dame de Paris*, t. II, p. 266.

2. « Llegaron tambien de los postreros dos bravos y bizarros mozos, de bigotes largos, sombreros de grande falda, cuellos á la valona, medias de color, ligas de gran balumba, espadas de más de marca, sendos pistoletes cada uno en lugar de dagas, y sus broqueles pendientes de la pretina. » (*Rinconete y Cortadillo*, p. 138.)

Pyrénées a confirmé cette impression première. Les montagnes lui ont donné la sensation du grandiose. De là, ces héros géants de la *Légende des Siècles.* Mais Hugo s'est surtout inspiré des peintres. Sa cour de *Ruy-Blas* semble une évocation de Velázquez. Ce roi qui chasse, annonçant à la reine qu'« il fait grand vent » et qu'il a « tué six loups », n'est-ce pas le Philippe IV des portraits en pied, cette figure pâle se détachant sur un pourpoint noir mat, avec ses chiens ternes comme le sol, sous un ciel gris de Castille? Cet ennui, le poète l'a lu sur le visage impassible des infantes, dans l'atmosphère palpable du tableau des *meninas.* Avec Don César apparaît la gueuserie déguenillée de Callot, avec les truands le fantastique de Goya.

Une chose reste vraie du jugement de Saint-Victor. L'imagination de Hugo a bien un tour espagnol. Les romantiques de langue castillane l'ont imité à leurs débuts. Son accent se retrouve dans l'œuvre de Zorrilla, amoureux comme lui des grandes antithèses *(El Zapatero y el Rey).* De nos jours les pièces de M. Echegaray font songer à *Hernani* ou à *Ruy-Blas.* « Lorsque Victor Hugo est en castillan, » écrit un Américain, « on dirait qu'il est parmi les siens et dans sa propre langue [1]. » Comme tous les grands poètes espagnols, il a le don de vision. L'idée chez lui s'accompagne naturellement d'images qui l'enrichissent jusqu'à la faire oublier. Partout il associe la peinture brutale au symbole, le détail trivial à la description épique. Cet emploi des oppositions pour donner du relief aux situations et aux caractères rappelle cette littérature où tout est contraste. La sonnerie des mots, l'exaltation des sentiments peuvent contribuer à l'illusion [2].

Malgré ces affinités, personne, sauf peut-être en Amérique, ne le reconnaît pour un Espagnol de race. Nous chercherions en vain chez lui le genre d'humour qui caractérise les écrivains castillans. S'il atteint à la véhémence de l'invective, à la puissance dans le burlesque, il n'a point l'ironie, du moins cette ironie particulière, faite d'observation cruelle et de psychologie

1. Rivas Groot, prologue à la collection intitulée *Victor Hugo en América* (Bogotá, 1889), cité par M. Menéndez y Pelayo dans son *Histoire des idées esthétiques.*

2. C'est l'opinion de M. Brunetière (*Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, 4e série, p. 67).

désenchantée. Ajoutons que les poètes vraiment populaires, comme un Lope ou un Zorrilla, furent de merveilleux improvisateurs, ignorant le sentiment de l'effort, de la difficulté vaincue ou rencontrée, qui plaisent par leur abandon, séduisent par leur nonchalance. Les effets sont plus étudiés, l'art plus apparent dans l'œuvre de Hugo. « Toujours, » dit M. Valera, « il lui manque cette fraîcheur, cette divine et immaculée candeur, semblable au flocon de neige tombé sur l'herbe verte et que la boue ne souille pas[1]. »

Georges LE GENTIL.

1. Juan Valera, *Nuevos Estudios críticos*, prologue XX.

ARTICLES DES REVUES FRANÇAISES

OU ÉTRANGÈRES

CONCERNANT LES PAYS DE LANGUE ESPAGNOLE OU PORTUGAISE[1]

L'Anthropologie, tome X, n° 2, mars-avril 1899 : L. JACQUOT, *Les troglodytes espagnols d'Oran.* — M. BOULE, Comptes rendus de *The little pottery of lake Chapala, Mexico*, de Frederick Staar ; de *The Kabal, or potter's wheel of Yucatan*, de H.-C. Mercer ; de *Marked human bones from a prehistoric Tarasco Indian burial place in the State of Michoacan, Mexico*, de Carl Lumholtz et Ales Hrdlicka **Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik**, XXI Jahrgang, Heft 7, janvier 1899 : partie sud de la carte des îles Philippines (la partie nord est dans le 1er fascicule, septembre 1898), à l'échelle 1 : 2,500,000.

The Geographical Journal, march 1899, p. 285 : *On the sub-oceanic physical features of the coast of werstern Europe, including France, Spain and Portugal*, by prof. Edward Hull ; july, p. 112, signale *Die geographischen Ursachen von Spaniens Niedergang*, par J. Maerker (dans *Geographische Zeitschrift*, 1899) ; p. 113, signale *Trade of Corunna and district for the year 1898*, Foreign office, annual, n° 2216, 1899.

Historische Zeitschrift, erstes Heft, 1899, p. 183 : P. B. Notice sur le *Joachim Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne*, par le comte Murat, Paris, Plon, 1897 ; zweites Heft, p. 305 : SOUCHON, Notice sur *Die spanische Nation und das Konstanzen Konzil ; Ein Beitrag zur Geschichte des grossen abendländischen Schismas*, de Bernhard Fromme, Münster, Regensberg, 1896 ; p. 364, note sur *Ricerche ispano-italiane*, de Benedetto Croce, Napoli, 1898.

Mitteilungen des Instituts für œsterreichische Geschichtforschung, Band XX, Heft 2, 1899 ; HANNS SCHLITTER, Compte rendu de *Die französisch-spanische Allianz in den Jahren 1796-1805*, I und II Theil, hinz 1895-96, Ebenhöchsche Buchhandlung.

Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde, vierundzwanzigster Band, zweites Heft, 1899 : KARL ZEUMER, *Geschichte der westgothischen Gesetzgebung*, III.

The North American Review, mai 1899 : NICOLÁS ESTÉVANEZ, *What Spain can teach America.*

Petermanns Mitteilungen, Band XLV, 1899, p. 99 : Th. FISCHER, Compte rendu de *L'Espagne en 1897*, par Gaston Routier, Paris, 1897 ; de *Costas y Fronteras españolas*, par José Aller y Vicente, Alicante, 1897 ; de *Reconocimiento de la presencia del primèr piso mediterráneo en el Panaclés. Descripción y cortes locales de esta*

1. L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro les sommaires des revues.

comarca, par Jaime Almera (dans le *Boletín de la Real Acad. de Ciencias y Artes de Barcelona*, junio de 1896); de *Notice préliminaire sur l'île de Cabrera*, par M. Nolan (dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, 1897).

Revue critique, 29 mai 1899: H. de Curzon, *Publications de la maison Édouard Privat, de Toulouse, pour l'enseignement de l'espagnol: Collection de classiques espagnols avec notes et questionnaires*, publié par MM. Alaux, Mareca et Sagardoy (Samaniego, Iriarte, Quintana, Mesonero), 3 vol. in-12; *Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français de Darbas et Igon*, revu par M. Mareca, nouvelle édition, 1 vol. in-12.

Revue du Droit public, n° 2, mars-avril 1899: A. Mérignhac, *La paix hispano-américaine.*

Revue encyclopédique, 25 février 1899: José Ramón Mélida, *L'Art en Espagne.*

Revue d'histoire diplomatique, 13e année, n° 2, 1899: Mac Swiney de Mashanglass, *La Mission de Mgr Tanara en Portugal*, 1691-1692.

Revue de Paris, février 1899: G. Reynier, *La vie universitaire à Salamanque au commencement du XVIIe siècle.*

Revue politique et parlementaire, 10 mars 1899: Oscar d'Araujo, *Le fédéralisme au Brésil et dans les Républiques hispano-américaines*; — 10 avril: Gaston Routier, *La situation financière de l'Espagne: Déclaration de M. Navarro Reverter, ancien ministre des finances.*

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE CORRESPONDANCE HISPANIQUE

(Suite.)

COMITÉ DE BORDEAUX

M. Alaux, professeur d'espagnol au lycée.

M. Sagardoy, professeur d'espagnol, 70, rue de Saint-Genès.

MEMBRES ÉTRANGERS

M. Émile Hübner, à Berlin.

MEMBRES FRANÇAIS

M. É. Barry, professeur d'espagnol au lycée de Tarbes.

M. R. Cagnat, professeur au Collège de France, membre de l'Institut.

M. Morel-Fatio, secrétaire de l'École des Chartes, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, 20, rue du Cardinal-Lemoine, Paris.

M. G. Reynier, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, directeur de la *Revue Universitaire*.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Quelques documents récents à propos de l'enseignement des langues méridionales.

Les deux vœux suivants ont été déposés par des membres du Conseil supérieur de l'Instruction publique, et seront sans doute discutés dans la prochaine session du Conseil. Ils répondent très exactement à ce que nous avons demandé depuis longtemps, et résument avec précision les revendications unanimes de tous les professeurs d'espagnol et d'italien.

Proposition relative aux épreuves de langues méridionales dans les divers baccalauréats

Le développement en France de l'enseignement, au degré secondaire, des langues italienne et espagnole, diversifierait heureusement notre culture générale; il rendrait un champ de recherches, en partie peu exploré encore, accessible à un plus grand nombre d'hommes d'étude. D'une grande utilité au point de vue politique et militaire, il serait surtout un moyen assuré de développer l'influence tant intellectuelle qu'économique de la France chez de grands peuples de l'Europe et du Nouveau Monde, que rapprochent de nous la force de la tradition et l'étroite parenté des génies nationaux.

L'administration et le Conseil supérieur, en mettant, dans les examens supérieurs de l'enseignement primaire et dans ceux de l'enseignement des jeunes filles, l'italien et l'espagnol sur le même pied que l'allemand et l'anglais, en réorganisant les agrégations d'italien et d'espagnol, se sont déjà inspirés de ces considérations.

Nous leur demandons de compléter leur œuvre, en décidant :

1° *Qu'au baccalauréat classique, devant toutes les universités où sera donné l'enseignement de l'italien et de l'espagnol, l'une de ces deux langues pourra être substituée par les candidats à l'anglais ou à l'allemand ;*

2° *Que dans l'enseignement moderne, partout où existera le personnel enseignant nécessaire, l'italien ou l'espagnol pourra être choisi comme langue principale, en admettant, si l'on veut, que la seconde langue devra être, en ce cas, l'allemand ou l'anglais.*

Déposée par M. Henri Bernès. — Signée par Mlle Salomon, MM. F. Exupérien, E. Girard.

*
* *

A l'avant-dernière session du Conseil académique de Toulouse, M. Mérimée a donné lecture d'un rapport dont il avait été chargé

sur différents vœux dont le Conseil avait été saisi relativement à l'introduction de l'espagnol dans les lycées et collèges, plus particulièrement en ce qui concerne l'enseignement moderne. On peut lire le texte complet de ce rapport dans le *Bulletin de l'Enseignement secondaire de l'Académie de Toulouse* (15 décembre 1898). Nous nous bornerons ici à énumérer les vœux auxquels il aboutit et qui, après discussion, ont été votés à l'unanimité par le Conseil :

« 1° Qu'un élève de l'enseignement moderne, déclarant vouloir étudier une langue dite complémentaire (espagnol, italien) qui n'est enseignée que dans une classe postérieure, ne soit astreint jusque là à apprendre qu'une seule langue.

» 2° Que les divers cours de langues vivantes soient faits à des heures différentes.

» 3° Que dans l'enseignement moderne, et dans des régions déterminées, les langues méridionales (espagnol, italien) puissent être choisies comme langues principales, et que les candidats au baccalauréat moderne (1re partie) soient autorisés à faire un thème d'espagnol ou d'italien, et une version allemande, anglaise ou russe.

» 4° Que les candidats aux bourses des lycées puissent faire le thème ou tout au moins la version de langue vivante qui leur sont demandés, en espagnol ou en italien.

» 5° Que ces deux dernières langues figurent au concours général de l'Enseignement moderne. »

Il y aurait intérêt, croyons-nous, à ce que des vœux analogues fussent présentés et discutés aux Conseils académiques de Bordeaux, de Montpellier, d'Aix-Marseille, de Grenoble et de Lyon.

*
* *

Plusieurs des dépositions faites dans l'enquête sur l'enseignement secondaire insistent sur la nécessité d'introduire dans l'enseignement classique, et de fortifier dans l'enseignement moderne, l'étude des langues méridionales, en tenant compte des besoins et de la situation géographique de nos diverses régions. Parmi ces témoignages, nous nous bornerons aujourd'hui à citer celui de M. Paul Leroy-Beaulieu, professeur au Collège de France, en faveur de la langue espagnole :

« Si l'on se place au point de vue de l'utilité pratique, on ne peut borner à l'anglais et à l'allemand l'enseignement des langues modernes. Cela ne pourrait se soutenir en tout cas qu'au point de vue littéraire et scientifique. D'autres langues ont et surtout auront des mérites tout aussi grands pour le gros public que, sinon l'anglais, du moins l'allemand. Voici une langue qui a une grande littérature, quoique un peu moins accessible à nos esprit modernes, et qui va devenir une

des langues principales du globe, c'est l'espagnol. L'Espagne a beau avoir essuyé toutes les catastrophes dont nous sommes, nous autres Français, plutôt affligés, il ne faut pas perdre de vue que dans vingt-cinq ou trente ans, à plus forte raison dans cinquante ou soixante, la langue espagnole sera la langue parlée par une fraction énorme du monde et précisément l'une des fractions avec lesquelles nous faisons le plus d'affaires.

» Chaque peuple a sa clientèle. Nous vendons beaucoup aux Anglais; mais une partie de ce que nous leur vendons leur est acheté par d'autres peuples, et ils ne sont que distributeurs. Au contraire, le monde espagnol est un des premiers clients de la France, et aussi un peu le monde italien. Il faudrait donc apprendre l'espagnol et l'italien. J'espère que, au point de vue commercial, pour nous autres Français, étant donné le débouché que notre commerce a, et surtout peut avoir, non seulement dans la péninsule hispanique, mais dans toute l'Amérique du Sud, la connaissance de la langue espagnole peut avoir plus d'importance que celle de l'allemand, qui est surtout une langue scientifique. »

Empruntons encore à la déposition de M. Anatole Leroy-Beaulieu, également membre de l'Institut, les lignes suivantes, qui nous intéressent particulièrement :

« Si vous allez sur la frontière d'Espagne, vous constaterez que les langues vivantes enseignées dans les collèges sont généralement l'anglais et l'allemand, alors que les familles pourraient trouver avantage à faire apprendre à leurs enfants la langue espagnole. L'espagnol, cependant, est pour nous une grande langue commerciale, non moins utile que l'anglais ou l'allemand

» A cet égard, en France, on ne tient pas suffisamment compte de ces conditions dans l'enseignement des langues. D'une manière générale, une des choses qui me paraissent manquer à notre enseignement, c'est la flexibilité, la souplesse, la variété ; on a voulu y mettre trop d'uniformité. »

LA RÉDACTION : Ernest MÉRIMÉE, Pierre PARIS, Georges CIROT.

Georges RADET; *Directeur-Gérant.*

Vol. 1. Octobre-Décembre 1899 N° 4.

Bulletin hispanique

AIGUIÈRE DE BRONZE DU MUSÉE DE MADRID

(PLANCHE IV)

L'amphore et le plateau qui font l'objet de cette note sont entrés au Musée de Madrid après 1872 avec la précieuse collection du marquis de Salamanque. L'origine italienne n'en est pas douteuse.

Parmi les autres ustensiles de bronze qui les entourent, ils se distinguent très franchement par la délicatesse de la patine verdâtre, la grâce de la forme et la richesse de l'ornementation[1].

La phototypie ci-jointe dispense d'une description minutieuse. Je noterai seulement que les deux pièces sont faites pour marcher l'une avec l'autre, car le décor essentiel est reproduit sur l'une et l'autre; on retrouve ici et là, sur le col du vase et sur le bord du plateau, la même frise de palmettes à forme d'antéfixes; sur la panse du vase et sur le bord du plateau, les deux mêmes groupes de guerriers. Remarquons, toutefois, qu'il n'y avait pas place sur ce dernier objet pour les tête en appliques qui terminent les anses, ni sur le vase pour les longues et souples palmes qui encerclent les combattants. Et j'ajouterai que les figures des groupes sont d'un relief beaucoup plus saillant sur le vase que sur le plateau, comme il est naturel, puisque le premier objet devait être posé sur le second.

L'un des groupes est composé de deux guerriers debout et opposés bouclier contre bouclier. L'un est armé de la lance, l'autre de l'épée; tous les deux ont le corps nu, mais celui de gauche a une courte chlamyde attachée à son cou et flottant en arrière, l'autre, sur le bras gauche, une longue étoffe dont les pans tombent presque jusqu'à ses pieds, selon une disposition bien connue. Tous les deux aussi portent un casque ionien à grand cimier et à visière.

1. Le vase porte à l'inventaire le n° 9842 et le plateau le n° 2882. Le premier objet est haut de 27 centimètres; le diamètre du second est de 25 centimètres.

L'autre groupe est plus compliqué; il y paraît un héros tombé sur le genou droit, que pressent de part et d'autre deux ennemis équipés comme ceux déjà décrits[1]. Le vaincu se défend énergiquement, du bouclier et de la lance, contre son adversaire de droite. Sa tête est couverte d'un casque étroit et très élevé, ayant, en la perspective maladroite que lui a donnée le dessinateur, l'aspect d'un haut bonnet pointu et recourbé en avant. Sur le plateau, le sommet du casque est coupé par le cercle central simulant un *umbo*.

Rien de plus banal que ces deux représentations. Le motif du guerrier demi-vaincu, tombé sur le genou et accablé par un ou deux ennemis, est un thème usé depuis les métopes du Parthénon et les innombrables centauromachies, gigantomachies, amazonomachies figurées sur les frises des monuments et sur les vases peints. Pour ne citer que les exemples les plus connus, on trouve des modèles analogues sur l'une des métopes du Parthénon[2], sur la frise sud du temple de la Victoire Aptère[3] et celle du temple de Phigalie et du Theseion d'Athènes[4], sur la grande frise inférieure du soubassement du monument des Néréides à Xanthos[5], sur la frise de l'ordre du Mausolée d'Halicarnasse[6], et deux fois sur la frise du grand autel de Pergame, en particulier dans le groupe de Zeus[7]. On le relève également sur la stèle funéraire de Dexiléos[8] et sur le grand sarcophage d'Alexandre au musée de Constantinople[9]. La statue de guerrier, malheureusement très mutilée, que M. Salomon Reinach a découverte à Délos, provient certainement d'un groupe, ainsi que le Gaulois blessé du Louvre[10].

Mais toujours, dans chacun des monuments cités, l'artiste s'est efforcé de traiter le sujet à sa façon, de le renouveler et de le rendre original. Rien de plus différent que le groupe de la frise du monument des Néréides, par exemple, et celui du grand autel de Pergame. L'auteur de l'amphore n'a fait aucun essai personnel; ni les attitudes ni les types ne sont étudiés avec quelque recherche; l'armement même des guerriers est quelconque, et quant aux draperies elles sont mollement copiées sur des modèles classiques. A ce titre, la comparaison de nos groupes est particulièrement instructive avec les scènes peintes sur le vase

1. Peut-être le guerrier de gauche vient il au secours de celui qui a faibli, au lieu de l'attaquer de son côté; le geste de ce dernier, dont la tête est tournée à droite, permettrait de le croire.
2. Max. Collignon, *Phidias*, p. 69.
3. Max. Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, II, fig. 49.
4. Overbeck, *Griech. Plastik*, I, fig. 94, n[os] 4, 7, 13; fig. 77.
5. Max. Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, II, fig. 103.
6. *Ibid.*, fig. 168.
7. *Ibid.*, pl. XII.
8. *Ibid.*, fig. 89.
9. *Ibid.*, fig. 214, 216.
10. *Ibid.*, fig. 263 et 264.

connu d'Aristophanes (fabrique d'Erginos) [1]. On dirait par endroits un simple démarquage. En somme, il faut seulement savoir gré au décorateur d'avoir cherché son bien dans l'art classique. Il est d'ailleurs plein de maladresse; il n'a pas su mettre quelque lien entre les deux groupes, et ce qui passe encore pour l'aiguière, dont on ne peut voir toute la panse à la fois, est inacceptable pour le plateau, où l'on ne reconnaît plus qu'un travail mécanique de décalque. Enfin, le dessin de tous les personnages est médiocre; il est rare que les jambes ne soient pas trop longues, et qu'elles soient bien placées en perspective; tous les raccourcis, ou à peu près, sont manqués. Une fois de plus se trouve juste cette remarque que l'écueil des décorateurs, c'est le corps humain; elle s'applique à l'art antique aussi bien qu'à l'art moderne.

Mais si l'on a beau jeu à critiquer la composition et le détail de l'ornementation, on ne peut que louer l'élégance harmonieuse du vase tout entier. La silhouette, malgré le gros renflement du ventre et la ténuité relative du col, en est fine et légère, grâce à l'heureux évasement des anses, aux souples crochets qui les exhaussent, et surtout grâce à leur raccord direct avec les lèvres de l'embouchure, qu'elles semblent élargir et prolonger. Les têtes d'applique, modelées avec un certain soin, sont d'un bon style sévère et d'exécution bien supérieure aux bas-reliefs. Telle qu'elle est, l'aiguière avec son bassin est certainement une des plus jolies pièces décoratives qu'ait produites, aux premiers temps de l'Empire, l'industrie des bronziers italo-grecs.

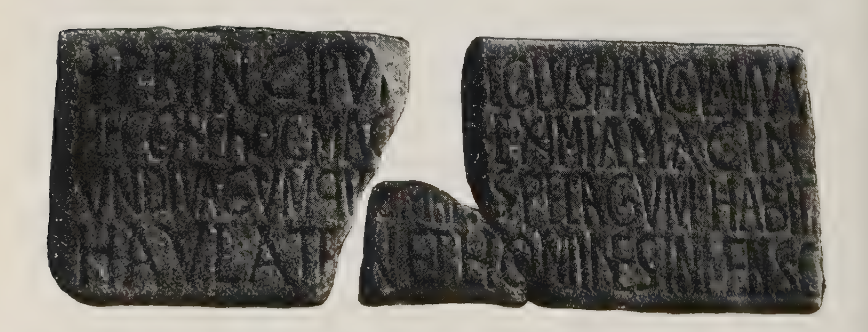
P. PARIS.

1. Saglio, *Dict. des Antiquités*, art. *Gigantes*, fig. 3561, d'après Gerhard, *Trinkschalen und Gefässe zu Berlin*, Taf. II, III.

NOUVELLE INSCRIPTION MÉTRIQUE, DU VIIIe SIÈCLE, TROUVÉE A OVIEDO

M. Raphaël Altamira, littérateur distingué et éditeur-fondateur de la *Revista crítica de Historia y Literatura*, etc., arrivée, avec la fin de 1898, à sa troisième année et à son quatrième volume, — espérons qu'elle continuera! — et à présent professeur de droit à l'Université d'Oviedo, m'a envoyé, avec une lettre du 13 février de cette année, une photographie très bonne et, plus tard, des estampages non moins parfaits d'une inscription latine récemment trouvée à Oviedo. Sur les circonstances de la trouvaille, je donne la parole à M. Altamira lui-même, en répétant les mots suivants de sa lettre :

« La Comisión provincial de monumentos, de que soy secretario, ha emprendido algunos trabajos de investigación arqueológica en la antigua capilla de Santa Leocadia, situada bajo de la Cámara santa [1], y que, probablemente, fue una de las primitivas iglesias de la Reconquista. Al demoler la mesa de altar han aparecido, formando parte del macizo, tres piedras pertenecientes á una inscripción, en que faltan un trozo de en medio y algo del final, de los renglones. Adjunta la fotografía de los tres pedazos, sin que hasta el presente hayan aparecido otros. Dada la colocación de las piedras, cabe dudar si eran de la misma ara de Santa Leocadia, ó traídas de cualquier otro de los templos antiguos que luego se fundieron en la catedral para utilizarlas, sin parar mientes en la inscripción, como materiales constructivos indiferentes. »



1. La « Sainte Chambre » de la cathédrale d'Oviedo est la chapelle, fort intéressante, du XIe siècle, contenant le fameux trésor du *rey casto*, Alphonse II, dont les objets, tous d'une valeur artistique de premier ordre, ont été publiés, après beaucoup d'autres auteurs, par feu M. José Amador de los Rios, dans les *Monumentos arquitectónicos de España*, avec un commentaire abondant et des planches parfaitement dessinées et gravées.

L'inscription, comme nous le verrons, était destinée à une *aula*. Le mot *aula*, fréquemment employé dans les inscriptions chrétiennes avoisinant cette époque, peut indiquer des édifices tant ecclésiastiques que profanes, quoiqu'il s'agisse généralement de chapelles ou d'églises. Voyez les numéros de mes *Inscriptiones Hispaniae christianae* 149 : *hec macina sacra;* 217 : *hac functus in aula;* 219 : *sacra in aula;* 223 : *sacra aula;* 243 : *haec Christi aula;* 244 : *in hac aula dei;* 259 : *aula huius sancte ecclesie.* Il paraît sûr que l'inscription n'appartenait pas originairement à l'autel de sainte Léocadie, mais qu'elle était destinée à un autre édifice, dont elle-même indique le but. La dalle de pierre calcaire sur laquelle elle se trouve gravée mesure, si l'on unit les trois fragments dont elle se compose, environ 1^m 35 de long sur 50 centimètres de haut; la partie qui manque à la gauche doit avoir eu au moins 30 centimètres; de sorte que sa longueur totale doit avoir été d'environ 1^m 70. Les lettres, hautes de 1 centimètre, sont creusées profondément dans une matière assez grossière, et, quoique inégales et parfois mal dessinées, elles ne manquent pas d'une certaine élégance; leur caractère paléographique est celui de bien des monuments du VIIIe siècle trouvés en Asturie. La pierre est tout à fait dépourvue des ornements si fréquents dans les monuments épigraphiques de ce genre. Mais elle peut avoir été encadrée dans le mur de l'édifice, par exemple au-dessus de la porte d'entrée, comme le texte semble indiquer, et entourée d'autres pierres sculptées à ornements, comme d'une marge.

Je transcris d'abord le texte avec les restitutions que je défendrai ensuite. Je les ai soumises à l'approbation du premier connaisseur vivant en fait de *Musa lapidaria*, M. Bücheler, à Bonn, l'éditeur des *Carmina Latina epigraphica* (deux volumes, *Lipsiæ,* Teubner, 1895 et 1897). Il avait d'abord conçu d'autres suppléments, mais, plus tard, il a accepté les miens, sauf celui du dernier vers, que j'indiquerai tout de suite.

Je lis donc ainsi :

> + *principum [eg]regius hanc aulam Vu[lfila fecit];*
> *hec ore hoc mag[no] eximia macina [pollet],*
> *undivagumque maris pelagum habita[re suetos]*
> *haula tenet homines inmenso [aequore vectos].*

C'est, comme on le voit, une épigramme en quatre hexamètres dactyliques, qui suivent, en général, la prosodie classique, mais ne connaissent plus les élisions et admettent partout l'hiatus *(principum egregius, ore hoc, magno eximia, pelagum habitare, inmenso [aequore]*).

V. 1. L'excellent prince des Asturies, fondateur de cette *haula*, doit avoir eu le nom gothique de *Vulfila* (le petit loup), bien connu

par le fameux traducteur des évangiles en langue gothique du IVe siècle. Le supplément est presque certain, de même que le verbe *fecit*. Nous l'avons trouvé, M. Bücheler et moi, simultanément. Cependant, un prince de ce nom à cette époque m'est inconnu; j'espère que les savants de son pays pourront nous donner sur lui des renseignements. L'édifice, l'*aula*, encore une fois nommée dans le quatrième vers, semble avoir eu, comme je l'ai déjà soupçonné, un but profane; ce qui n'exclut pas qu'il fût joint à une église ou chapelle.

V. 2. *Hec eximia macina ore hoc magno pollet;* le sens est clair, le supplément *mag[no]* est certain, celui de *pollet* très vraisemblable, car la poésie de ces temps aime l'usage topique des mots de ce genre. J'ai déjà cité la *macina sacra* de l'inscription d'une localité voisine, Cangas de Onis *(Inscr. Hisp. christ.*, n° 149), qui est de l'an 739. Il est à croire que le portail de l'édifice, l'*os magnum*, était relativement grand et orné de la dalle à inscription et d'autres ornements tectoniques. L'expression *ore hoc magno pollet* est rare et, peut-être, sans exemple; il est à supposer que l'aspect même de l'architecture la justifiait. Je me figure qu'il y avait une grande rosace ou fenêtre ronde au-dessus de l'entrée, qui pouvait être appelée *os magnum*.

V. 3-4. *Undivagum maris pelagus* — la lecture est certaine — forme un pléonasme poétique digne de ce siècle de décadence; l'adjectif *undivagus* est fort aimé par Corippus, le poète africain du VIe siècle (*undivagos latices*, Iohann., VII, 343; *undivagum salum*, ibid., VIII, 344; *undivagum fontem*, laud. Iustini, I, 110).

Homines pelagum habitare sueti — si mon supplément est juste — s'applique fort bien aux marins intrépides du pays basque et de l'Asturie, qui, longtemps avant Colomb, comme on le croit à présent, ont franchi l'océan jusqu'au New-Foundland, et comme pêcheurs de baleines sont arrivés au Groenland.

Si ces navigateurs ont trouvé un tombeau honorable dans cette *aula*, ou s'ils ont vécu dans l'édifice, je ne saurais le dire, car l'expréssion *haula tenet homines* est vague. Cependant, j'incline vers la seconde alternative; il me semble peu probable que le prince Vulfila ait construit un bel édifice, *hec eximia macina*, qui se distinguait par son grand portail, simplement pour y mettre le tombeau de personnes qui ne sont pas nommées, à moins que, dans une autre inscription, qui pouvait suivre sur une autre pierre, leurs noms n'aient été indiqués et le but de l'édifice spécifié. Si ce n'est pas une chapelle sépulcrale, il faut penser à un hospice pour les marins, un asile de navigateurs, un *sailors home* ou *Seemannsheim*, comme disent les Anglais et nous autres Allemands. Ce n'est aussi qu'une supposition conjecturale, car je n'en saurais proposer de preuves ou d'exemples.

V. 4. *Haula* (l'aspiration ajoutée faussement est un vulgarisme aussi répandu dans le latin de l'époque basse que l'est la bonne orthographe) *tenet homines inmenso* [*aequore vectos*]. Mon supplément n'ajoute, il est vrai, rien de nouveau à l'expression précédente : *undivagum maris pelagum habitare* [*sueti*]; mais cette classe de poésie n'évite point les pléonasmes, comme *undivagum maris pelagus*. M. Bücheler propose, en évitant l'hiatus : *haula tenet homines inmenso* [*culmine surgens*], ce qui donnerait une autre exagération palpable, comme l'*os magnum* de l'*eximia macina*. Mais il me semble douteux qu'un poète, même de cette époque, ait attribué à un édifice qui n'était certainement pas très grand, un *inmensum culmen*, un toit, une coupole immense. Du reste, c'est une question de goût discutable. Le monument est si singulier qu'il est impossible de se prononcer positivement dans l'un ou l'autre sens ; il y a même lieu de penser à d'autres suppléments. Si le reste de la pierre se trouve un jour, ce qui n'est point impossible, nous constaterons peut-être que nos suppléments ne sont pas tous justes. Car les cas où les restitutions proposées ont été vérifiées par des trouvailles postérieures sont beaucoup plus rares que les cas contraires. Néanmoins, l'épigraphe nouvelle d'Oviedo, avant d'entrer dans mon *Supplément des inscriptions chrétiennes de l'Espagne*, qui est sous presse, me semble digne d'être publiée dans le *Bulletin hispanique*, pour exciter les amateurs et connaisseurs de poésie médiévale à en essayer de meilleurs suppléments.

E. HÜBNER.

Berlin, juillet 1899.

Post-scriptum.— Dans un ouvrage récemment publié par M. Félix de Aramburu y Zulóaga, recteur de l'Université d'Oviedo (*Monografía de Asturias*, Oviedo, 1899, 8°), l'inscription de S. Léocadie a été publiée avec mon explication et quelques notes intéressantes de l'éditeur, M. Aramburu constate qu'un prince du nom de Vulfila, au VIIIe siècle, dans les Asturies, et l'existence d'un édifice, à Oviedo, destiné aux navigateurs, sont pleinement inconnus et bien difficiles à expliquer.

BIBLIOGRAPHIE

J. R. **Mélida**, *Viaje á Grecia y Turquía.* Madrid, 1899; 1 vol. in-8° de 61 pages, avec 14 gravures.

Conservateur au Musée de Madrid, où il a sous sa direction tout ce qui regarde la préhistoire de l'Antiquité historique, M. José Ramón Mélida est un des archéologues les plus attentifs et les plus consciencieux de l'Espagne. A la nouvelle que la *Revue générale des Sciences* organisait un voyage d'études en Grèce et en Turquie, il sollicita et obtint de son gouvernement une mission à l'effet d'aller examiner sur place, conformément au programme de M. Louis Olivier et de ses collaborateurs, les grands champs de fouilles de Delphes et d'Olympie, de Délos et de Troie, les couvents de l'Athos, les Musées d'Athènes et de Constantinople. Cette croisière, qui eut lieu au printemps de 1898 dans des conditions particulières de confort, d'économie et d'agrément, n'a pas déçu les espérances de M. Mélida. Malgré de patriotiques angoisses, que l'imminence du conflit hispano-américain augmentait à chaque escale, il en a conservé le meilleur souvenir et il en a tiré le plus réel profit. C'est ce dont témoigne le rapport qu'il a écrit au retour. Parmi les questions traitées dans ce mémoire, il en est une qui mérite de nous arrêter. En cours de route, durant nos longues heures de navigation à bord du *Sénégal*, j'eus l'occasion d'entretenir M. Mélida d'un projet vieux d'un demi-siècle : celui de la création d'une section étrangère à l'École française d'Athènes. De son côté, pendant les fêtes du cinquantenaire de cet établissement, M. Homolle en toucha un mot à notre compagnon de voyage. Il est sûr que l'Espagne, dont le sol renferme d'incalculables filons du passé, aurait tout intérêt à envoyer se former en Grèce l'élite de ses archéologues futurs, et il est non moins certain que la France, en accueillant là-bas ces jeunes missionnaires, en les guidant, en les associant fraternellement à son œuvre, contribuerait à resserrer des liens qui, dans l'état actuel de l'Europe, doivent nous être de plus en plus chers. M. Mélida, très frappé des avantages que son pays trouverait à s'entendre avec nous sur ce point, les a exposés en termes chaleureux. Remercions-l'en, et souhaitons que l'idée fasse promptement son chemin.

Georges RADET.

L. Dubois et F. Oroz, *Pièces choisies du théâtre espagnol. Traduction nouvelle.* Paris, Garnier, 1899; in-8° de XI-478 pages.

Depuis que les romantiques l'ont réhabilité, le théâtre classique espagnol a toujours été en honneur et il paraît être à la mode aujourd'hui plus que jamais. Il est un peu partout en Europe le sujet favori de ceux qui s'occupent de littérature espagnole. Les érudits prodiguent sur ce domaine les études et les éditions critiques. Le grand public lui-même ne reste pas indifférent. On a célébré avec éclat, il y a quelques années, le deuxième centenaire de la mort de Calderón. Chaque semaine, María Guerrero fait applaudir au *Teatro español* une *comedia* du XVIe ou du XVIIe siècle. L'illustre actrice a même osé franchir les Pyrénées et jouer ces vieux chefs-d'œuvre sur une scène parisienne. Son audace a été couronnée de succès.

Les traductions de MM. Dubois et Oroz arrivent donc bien à leur heure. Ils ne se sont pas bornés, d'ailleurs, au théâtre classique proprement dit. Ils sont descendus jusqu'à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, et, à côté de *las Mocedades* et de *las Hazañas del Cid*, de Guillén de Castro et de *la Verdad sospechosa*, de Alarcón, ils nous donnent deux comédies bien connues de Moratín, *la Comedia nueva* et *el Sí de las niñas :* cinq pièces en tout.

Quels ont été les motifs de ce choix? Nos traducteurs n'en font pas mystère : ces pièces figurent au programme de l'enseignement classique moderne. *Las Hazañas* pourtant font exception. Mais pouvait-on traduire *las Mocedades* sans y joindre l'indispensable complément? C'est là une première raison. Il en est une seconde sur laquelle nous n'avons pas besoin d'insister : Castro et Alarcón ont inspiré Corneille; Moratín est un admirateur, imitateur, adaptateur de Molière. Nous sommes en territoire franco-espagnol. Il en est même une troisième : ces cinq pièces ont un très grand mérite littéraire et sont comptées parmi les chefs-d'œuvre du théâtre de nos voisins.

Pourquoi les a-t-on traduites? Tout simplement parce que les versions qui en existent sont ou anciennes et rares, comme celles de La Beaumelle, ou de « belles infidèles », comme celles de Hollander, ou qu'elles ne s'interdisent pas assez le contresens, comme celles de Royer.

Les traductions de MM. Dubois et Oroz sont faites avec conscience, science et goût. Elles sont à la fois exactes et élégantes, celles de M. Dubois surtout. M. Oroz paraît connaître un peu moins toutes les ressources de sa langue d'adoption, et il rend peut-être moins bien le mouvement et la couleur de ses originaux [1]. Il croit la syntaxe française plus rigide qu'elle ne l'est en réalité depuis que les écrivains de ce

1. M. Oroz a traduit *las Mocedades* et *la Comedia nueva*. C'est par inadvertance que son nom n'a pas été imprimé sur la portée de la première de ces pièces.

siècle l'ont assouplie et disloquée, et il croit notre goût et notre imagination aussi timides qu'ils l'étaient avant les romantiques. D'ailleurs, en serait-il ainsi, le génie français ne serait-il pas obligé à faire les plus larges concessions au génie espagnol, en traduisant ses chefs-d'œuvre? En un mot, M. Oroz est trop classique. De là vient qu'il alourdit plus d'une tournure, éteint plus d'une métaphore. Ce sera là peut-être une qualité auprès de bien des lecteurs. Pour nous, il nous semble que c'est un léger défaut qui, s'il n'enlève rien à la sûreté et à la solidité de la traduction, la rend moins brillante et moins attrayante.

Les textes sont précédés de notices courtes mais substantielles, et aussi complètes que cela est nécessaire dans cette sorte d'ouvrages, qui s'adressent toujours aux collégiens ou au grand public et jamais aux savants et aux spécialistes. L'annotation, pour le même motif, est également très sobre.

Nous ne ferons à nos traducteurs qu'un seul reproche : ils ont oublié d'indiquer les éditions qu'ils suivaient, et cela est important, surtout pour des textes dramatiques espagnols qui présentent de nombreuses variantes et même répartissent parfois d'une façon toute différente les vers entre les personnages. Il y a là de quoi dérouter le lecteur qui se trouverait avoir un texte entre les mains et aurait la curiosité de le rapprocher de la traduction. D'autre part, comme MM. Dubois et Oroz se sont servis, nous en sommes sûrs. des meilleures éditions, ils auraient bien mérité du grand public en les lui indiquant.

Terminons en souhaitant que ce volume, fort convenablement édité par M. Garnier, ait le succès qu'il mérite, ce qui encouragera MM. Dubois et Oroz, ce sont eux-mêmes qui le confessent, à continuer leur œuvre et à nous donner toute une série de traductions des meilleures pièces du théâtre espagnol. On pourrait, de la sorte, continuer à en parler beaucoup et commencer à les connaître un peu.

J. DUCAMIN.

Homenaje á Menéndez y Pelayo en el año vigésimo de su profesorado. Estudios de erudición española con un prólogo de D. Juan Valera. Madrid, V. Suárez, 1899; 2 vol. de XXXIV-869 et 952 pages in-8°.

Les amis, les élèves, les admirateurs de D. Marcelino Menéndez y Pelayo ont eu la pensée de célébrer le vingtième anniversaire de son professorat à l'Université de Madrid en lui offrant un recueil de dissertations sur divers points d'histoire. de littérature et de linguistique. Jusqu'ici, chez nos voisins, on ne célébrait guère que les morts, on attendait qu'un homme illustre eût accompli sa carrière pour

déposer sur sa tombe une « couronne funèbre » de souvenirs émus et de panégyriques éloquents. L'innovation paraîtra très heureuse et l'on ne pouvait choisir un meilleur prétexte pour introduire en Espagne un usage adopté depuis longtemps dans d'autres pays. En effet, le savant professeur auquel est décerné cet hommage a commencé de si bonne heure à produire, il a déjà derrière lui un si beau cycle de travaux, qu'il est permis de considérer cette première étape de sa carrière comme formant un tout digne de lui gagner l'estime et la reconnaissance des lettrés en général.

Je ne connais pas d'existence d'érudit plus brillante, plus heureuse, plus harmonieuse que celle de Menéndez y Pelayo. Il a eu des débuts faciles et bruyants, qui l'ont tout de suite désigné à l'attention de personnes influentes et ont même répandu son nom dans des milieux assez étrangers aux études érudites. Bien armé pour la lutte par une jeunesse des plus laborieuses, des aptitudes rares, entre autres une mémoire admirable; dirigé et instruit par des maîtres tels que Laverde Ruiz et Milá y Fontanals, dont la doctrine et la méthode ont laissé leur marque dans les premiers écrits de ce disciple exceptionnel, il s'est, au sortir des écoles, posé en champion de la science et de la philosophie espagnoles méconnues, relevant le gant qu'avaient lancé un peu inconsidérément des écrivains mal préparés à combattre dans le champ de l'érudition et de la bibliographie. Il n'eut pas beaucoup de peine à triompher, sur un terrain où il se sentait très à l'aise, d'adversaires assez médiocres et qui ne surent pas se servir de leurs armes; il les éblouit par le flux de ses connaissances bibliographiques et il persifla avec une légèreté spirituelle, inconnue jusqu'alors en Espagne, les assertions vagues et les erreurs de faits de ses contradicteurs. Il mit les rieurs de son côté; il plut aux délicats par son talent de polémiste et au grand public en remuant sa fibre patriotique. De toutes ces disputes, aujourd'hui un peu oubliées, il reste un livre, intitulé *La Ciencia española*[1], utile répertoire où peuvent puiser ceux qui ne manient pas aisément les instruments spéciaux de l'érudition espagnole et où se lisent de bons morceaux de propagande en faveur d'études à tort négligées. Quant à la thèse elle-même, à la *vindicación*, — pour employer un mot cher à l'espagnolisme — de la science et de la philosophie espagnoles, elle me paraît toujours sujette à beaucoup de réserves, et quoique Menéndez y Pelayo l'ait plus tard reprise, par fragments[2], mais, à ce qu'il semble, avec moins de

1. *Polémicas, indicaciones y proyectos sobre la ciencia española*. Madrid, Victor Saiz, s. d. [1876], 1 vol. in-8°. — Deuxième édition corrigée et augmentée : *La ciencia española (polémicas, indicaciones y proyectos)*. Madrid, Victor Saiz, 1879, 1 vol. in-8°. — Troisième édition refondue et augmentée : *La ciencia española (polémicas, proyectos y bibliografía)*. Madrid, Pérez Dubrull, 1887-88, 3 vol. in-8° *(Colección de escritores castellanos)*.

2. *Ensayos de crítica filosófica*. Madrid, 1892, 1 vol. in-8° *(Colección de escritores castellanos)*.

décision qu'auparavant et sans la traiter méthodiquement, comme on pouvait s'y attendre, il n'a pas réussi à convaincre les témoins impartiaux de ses efforts, à retourner l'opinion, ce *consensus gentium*, qui reste, somme toute, assez équitable, qui ne commet guère dans ses jugements d'injustices flagrantes.

A la conviction très forte, très enracinée chez lui, que la grandeur morale de l'Espagne a toujours reposé et repose encore sur l'unité de foi répond son premier grand ouvrage, *Historia de los heterodoxos españoles*[1], qu'il publia au sortir de son « Sturm und Drang » et qui, malgré les applaudissements assez compromettants de ceux qui n'y virent qu'un livre de parti flattant leurs passions et leurs intérêts, lui assura l'estime des érudits qui en apprécièrent l'information très étendue et la composition bien ordonnée. Ce livre, empreint d'une belle ardeur juvénile et qui se ressent de la période de fièvre que traversait alors le nouvel apôtre, sera sans doute récrit un jour dans le calme de la méditation, soigneusement revu pour le détail et réduit aux proportions d'un exposé historique exempt de tendances apologétiques et doctrinaires.

La publication des *Heterodoxos* assit définitivement la réputation de Menéndez y Pelayo dans son pays. Entre temps un concours, où il l'emporta avec aisance sur ses rivaux, lui valut une chaire à l'Université de Madrid[2] et les académies bientôt lui ouvrirent leurs portes. Il obtint ainsi très rapidement, avec les signes extérieurs de la considération publique, les moyens matériels de réaliser au moins en partie le programme annoncé dans sa *Ciencia española*. Sans renoncer tout à fait à découvrir dans le passé de sa nation des philosophes et des penseurs, il fut insensiblement ramené, par les circonstances ou ses goûts personnels, à la littérature d'imagination, poésie, roman, théâtre, qui demeure bien le trésor incontesté et incontestable de l'Espagne intellectuelle. A côté de l'*Historia de las ideas estéticas en España*, son œuvre capitale[3], et qui est essentiellement une étude critique des doctrines littéraires depuis le xve siècle jusqu'à nos jours, il publia à l'occasion de livres nouveaux, d'anniversaires ou de réceptions académiques, une série d'études variées[4]. Sa manière ici se rapproche assez de celle de nos critiques littéraires en renom; il

1. Madrid, 1880-81, 3 vol. in-8°.

2. Il fut nommé professeur d'histoire critique de la littérature espagnole le 20 décembre 1878 (Miguel García Romero, *Apuntes para la biografía de D. Marcelino Menéndez Pelayo*, Madrid, 1879, p. 132).

3. Madrid, 1883-96, 5 tomes en 9 volumes in-8° *(Colección de escritores castellanos)*. Les trois premiers tomes ont une seconde édition.

4. *Estudios de crítica literaria*, 1re et 2e série, Madrid, 1884-95, 2 vol. in-8° *(Colección de escritores castellanos)*. Les autres principaux écrits de critique littéraire publiés par Menéndez y Pelayo sont : *Estudios críticos sobre escritores montañeses. I. Trueba y Cosío*. Santander, 1876. — *Horacio en España*. Madrid, s. d. [1878]; 2e édition, Madrid, 1885, 2 vol. *(Colección de escritores castellanos)*. — *Calderón y su teatro*. Madrid, 1881 (huit conférences).

analyse, compare, s'occupe surtout des idées et ne tient compte que dans une mesure restreinte du milieu et de la personne de l'écrivain. S'il manque un peu d'originalité, son style de bon aloi ne pèche par aucun des défauts qu'on peut reprocher à tant d'autres modernes : ni incorrection ni impropriété de termes; ni ce vain cliquetis de mots sonores et de périodes cadencées; ni cette recherche pédante de l'archaïsme ou du *classicisme*, d'autant moins justifiée qu'on ne s'entend guère en Espagne sur les limites du *buon secolo* et que l'étude de la grammaire et la syntaxe des auteurs réputés classiques n'a même pas commencé.

L'esprit, la doctrine qui se dégagent de ces écrits de critique et d'histoire littéraire, c'est que l'Espagne, à peu près dans tous les genres, a tenu la tête du cortège pendant un temps, soit par le mérite de l'invention, soit en sachant par d'heureux procédés d'imitation égaler les meilleurs étrangers : le besoin de revendiquer de la gloire pour son pays, au détriment de ceux qui se l'étaient indûment arrogée, se retrouve ici comme dans les écrits précédents. Il y a une part de vérité dans ces tentatives qui apporteront à l'histoire littéraire quelques utiles rectifications. Je ne sais toutefois si cette préoccupation constante de proclamer le *primato* de sa nation et de rehausser les siens en rabaissant les autres méritera l'approbation générale, ni même si elle sert les intérêts de la cause qu'il défend. Pour tirer de comparaisons entre deux littératures des jugements équitables et des conclusions justes, il faudrait posséder également bien les deux termes de la question, et cela est déjà fort difficile; car en dehors du beau éternel, sans temps ni lieu, qu'il est donné à tout bon esprit de sentir, il y a un beau plus particulier et contingent, *local*, si l'on peut ainsi dire, le beau qui tient à la nature d'un pays et de ses habitants, au génie d'une nation et qu'on n'arrive à apprécier qu'en pénétrant très profondément dans l'histoire de ce pays et de cette nation. Et quand on arriverait même, par de longues études, à hiérarchiser l'expression du beau chez tous les peuples, à donner, à coup sûr, des places et des points aux talents si divers qui ont su charmer les hommes, quel bénéfice y trouverait-on? Dire qu'Homère est plus beau que Virgile, je n'en vois pas l'avantage; mais j'en vois bien l'inconvénient, qui est de détourner peut-être quelques-uns de lire Virgile. N'y a-t-il pas quelque danger à introduire autant de « nationalisme » dans l'histoire littéraire? Les jeunes gens, qui aiment les formules, ne risquent-ils pas de répéter et d'amplifier des assertions un peu aventurées parfois d'un maître qui leur tiennent lieu de credo, exaltent, si l'on veut, leur sentiment patriotique pour un moment, mais les exposent peut-être à des désillusions et, en tout cas, les détournent d'étudier la littérature que le maître a dépréciée. Combien ne voyons-nous pas maintenant de ces jeunes Espagnols affirmer, comme un axiome, la supériorité de leur ancien théâtre sur tous les théâtres du monde! Cependant, ils

n'ont jamais lu que quelques pièces de Calderon et de Lope, et ne lisent rien de Racine ou de Molière. Assurément, cet état d'esprit ne vaut pas beaucoup mieux que celui du siècle dernier, où tout Espagnol de bon ton faisait fi du théâtre national et déclarait seul acceptable le genre de nos comédies et de nos tragédies.

Les deux entreprises auxquelles Menéndez y Pelayo consacre maintenant la meilleure part de son activité sont une *Antología de poetas líricos castellanos*[1] et la grande édition des œuvres dramatiques de Lope de Vega[2]. Le titre d'*Antología* ne donne pas une idée exacte de la première publication, où l'œuvre personnelle, les longues dissertations, dépassent de beaucoup ce que son titre annonce, c'est-à-dire un choix de textes. Les textes, souvent incertains, non établis sur la revision des manuscrits ou des éditions et dépourvus de notes historiques ou grammaticales, n'ont guère de valeur et se lisent tout aussi bien, sinon mieux, ailleurs; mais, en revanche, les morceaux que l'auteur a écrits pour servir d'introduction aux volumes du recueil le rendent vraiment inestimable. L'ensemble de ces dissertations formera une histoire de la poésie lyrique castillane du plus haut intérêt, où la solidité du fond et l'étendue des investigations le disputeront à l'agrément du récit et à l'ingéniosité des aperçus. Non moins méritoire est la majestueuse édition du théâtre de Lope, œuvre digne du savant qui en a pris la direction et de l'Académie Espagnole qui la lui a confiée. Ici encore, il faut faire deux parts, distinguer entre les textes et les analyses qui les expliquent aux lecteurs. Rétablir un texte correct des *comedias* de Lope, si altérées par les copistes ou les imprimeurs qui ont cyniquement exploité sa gloire, et les commenter dans le détail exigerait presque une vie, et Menéndez y Pelayo nous a donné les raisons pour lesquelles il a reculé devant cette tâche écrasante. Celle qu'il a assumée et qui consiste à analyser les pièces, à en indiquer les sources, à en suivre la destinée dans la littérature espagnole et les littératures étrangères, reste considérable et lui fait le plus grand honneur.

De tous ces travaux, de cette production incessante, si riche et si variée, qui converge vers un même but, la glorification de la littérature nationale, que résultera-t-il à la longue? Un très grand profit pour tous les lettrés qui trouveront ainsi dans quelques livres bien écrits et bien composés une matière triturée, des renseignements sûrs, des jugements motivés, parfois contestables, mais qui par cela même piqueront l'attention et provoqueront d'utiles discussions. En résultera-t-il aussi pour la littérature espagnole un regain de faveur dans les centres où elle est aujourd'hui assez inaccessible, faute de

1. Madrid, 1890-99 *(Biblioteca clásica)*. La collection compte actuellement huit volumes in-8°.

2. *Obras de Lope de Vega publicadas por la Real Academia Española*. Madrid, 1890-99. Le tome neuvième a paru récemment.

moyens d'information? Je le crois; seulement l'on ne doit pas demander à cette littérature ce qu'elle ne peut pas donner Pour des raisons multiples, cette littérature n'a jamais été et ne sera sans doute jamais ce que les Allemands appellent une « Weltliteratur ». Sauf le *Don Quichotte,* elle ne possède pas de ces livres essentiels, qui sont comme le patrimoine intellectuel de notre humanité et son guide, où l'on peut puiser des conseils et des exemples dans toutes les circonstances de la vie et sans la connaissance desquels la culture de l'esprit demeure incomplète; elle n'a pas de livres de chevet s'adressant indistinctement à tous. Il est vrai que ce qu'elle perd en universalité et en profondeur, elle le regagne en partie par son originalité et un parfum de terroir bien faits pour captiver l'artiste et l'historien. Que d'actions tragiques et d'ingénieuses situations à recueillir dans le théâtre de l'Espagne, que de délicates nuances de sentiment à saisir dans ses mystiques et à la source toujours jaillissante de sa poésie populaire, que de beaux sujets d'étude à trouver dans toutes les périodes de son histoire héroïque et concentrée! Pour ceux-là, pour les esprits sensibles à toutes les beautés et les chercheurs curieux, la littérature espagnole tient en réserve de quoi les contenter longtemps: Menéndez y Pelayo leur ouvre l'entrée du palais magique, ils l'y suivront et en rapporteront des trésors.

Et puisque je me suis laissé aller à écrire ces pages sur le héros de la fête que célèbre en ce moment l'Espagne lettrée, je voudrais dire, pour conclure, ce qui, à mon sens, caractérise le mieux cette figure si attachante. Parmi les précieuses qualités qui ornent notre ami, j'en aperçois une qui prime les autres et les gouverne: sa parfaite sincérité. Dès ses origines, il a toujours poussé droit devant lui et abordé de front les problèmes qui s'offraient à son esprit ardent et sagace: sa maison est de verre, il a toujours combattu avec de bonnes armes loyales et travaillé au grand jour de la controverse. Sans rien sacrifier des convictions religieuses ou autres déposées au plus profond de sa conscience, il n'a jamais esquivé la discussion, jamais persévéré par faux amour-propre dans des erreurs, quand elles lui ont été démontrées et qu'il les a lui-même reconnues; sa carrière d'érudit est bien une marche ascendante vers la vérité. Ayant appris de bonne heure à se corriger, il a progressé sans cesse, et c'est ce qui l'a conduit à ce complet épanouissement de son talent auquel applaudissent en ce jour ses disciples et ses confrères. Puisse-t-il continuer bien longtemps encore son noble labeur et nous faire jouir de ses résultats si féconds!

Voici maintenant ce que contiennent ces deux gros volumes, que je décrirai en insistant plus particulièrement sur les articles de véritable importance ou dont les sujets me sont quelque peu familiers.

D. Juan Valera, le célèbre romancier et critique, ouvre la marche; il a écrit pour cet « Hommage » une notice littéraire où est discrètement et délicatement jugée l'œuvre de Menéndez y Pelayo. Nul mieux que cet éminent écrivain, qui sut deviner D. Marcelino encore étudiant et le chaperonna dans le public, toujours sensible à la recommandation d'un grand nom, ne pouvait parler de la carrière de notre ami : il n'avait qu'à rassembler ses souvenirs et à répéter, sous une autre forme, ce qu'il avait écrit déjà en diverses circonstances. Après cette étude, qui sert de prologue au recueil, commence la série des mémoires proprement dits, et je regrette d'avoir à me nommer le premier.

I. Alfred Morel-Fatio, *Lettres inédites du marquis de Mondéjar et d'Étienne Baluze (1679-1690).* — Cette correspondance porte sur divers sujets d'histoire sacrée et profane qui intéressaient les deux érudits et nous donne un bel exemple de la courtoise confraternité qui existait alors dans la « république des lettres ».

II. Cárlos Cambronero, *La petite tour du Prado.* — Note sur une petite tour construite au Prado en 1620 pour y placer des musiciens et dont une épigramme de Villamediana attribue l'invention (très intéressée) au *regidor* de Madrid Juan Fernandez, connu dans l'histoire madrilègne du XVIIe siècle par son fameux jardin (*la Huerta de Juan Fernandez,* qui est aussi le titre d'une comédie de Tirso de Molina).

III. James Fitzmaurice-Kelly, *Un hispanophile anglais du XVIIe siècle.* — Cet hispanophile du nom de Leonard Digges, né en 1580, mort vers 1640, a traduit en bon style l'*Español Gerardo* de Gonzalo Céspedes y Meneses.

IV. Léo Rouanet, *Un auto inédit de Valdivielso.* — M. Rouanet, excellent connaisseur de l'ancien théâtre espagnol, nous décrit un *auto* inédit de maître José de Valdivielso, représenté à Tolède en 1616, lors de l'inauguration de la chapelle de *Nuestra Señora del Sagrario.* L'*auto*, intitulé *Descención de Nuestra Señora á dar la casulla á san Ildefonso,* a inspiré *El capellan de la Virgen* de Lope de Vega et peut-être aussi *La Virgen del Sagrario* de Calderon.

V. José Ramón de Luanco, *Clavis Sapientiæ Alphonsi regis Castellæ.* — Cet ouvrage, composé au commencement du XVIIe siècle, a été, comme bien d'autres, faussement attribué à Alphonse le Savant. La désignation de *filius domini Servandi* est le résultat, non point d'une faute d'impression comme le croit M. Luanco, mais d'une faute de lecture : l'*f* a été prise pour une *s* longue et l'*n* pour un *v*.

VI. Emilio Cotarelo y Mori, *Traducteurs castillans de Molière.* — L'auteur de cet article, bien connu par de solides travaux sur la littérature des XVIIe et XVIIIe siècles, nous donne ici une étude raisonnée et très complète sur les traducteurs castillans de Molière qui enrichira et rectifiera notre bibliographie moliéresque. Dans l'introduction à

cette étude, où sont énumérés les emprunts de Molière au théâtre espagnol, M. Cotarelo signale comme avérées des imitations au moins douteuses. Je ne crois pas que Molière ait connu directement *El Burlador de Sevilla ;* je ne crois pas non plus que les pièces « médicales » de notre grand comique doivent à Tirso autre chose que le titre de l'*Amour médecin.* Admettre que Molière ait lu telle scène de la *Venganza de Tamar* ou telle autre scène de *La fingida Arcadia* (pièce que M. Cotarelo a omis de citer) me paraît fort aventuré.

VII. Ernest Mérimée, « *El Ramillete de flores poéticas* » *d'Alejandro de Luna.* — Le savant professeur de Toulouse a fait une jolie trouvaille : celle d'un recueil d'historiettes, d'élégances de style et de remarques grammaticales destiné à l'enseignement de l'espagnol en France et qui a pour auteur un Alejandro de Luna, docteur en médecine, originaire de Tolède et domicilié un temps à Toulouse, où fut imprimé, en 1620, son petit volume. Ce *Ramillete*, dont le seul exemplaire actuellement connu se trouve dans la bibliothèque de Montauban, appartient à cette curieuse littérature des Espagnols résidant en France, depuis l'époque de la Ligue jusqu'après le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche.

VIII. Felipe Pedrell, *Palestrina et Victoria.* — Parallèle intéressant mais trop sommaire des deux grands musiciens italien et espagnol par un historien très compétent de la musique religieuse de son pays.

IX. Fr. Francisco Blanco Garcia, *Fr. Luis de León; rectifications biographiques.* — Le religieux augustin, auquel l'on doit une utile histoire de la littérature espagnole moderne (*La literatura española en el siglo XIX*, Madrid, 1891-96, 3 vol.), s'occupe en ce moment de reviser la biographie du plus célèbre religieux de son ordre, Fr. Luis de León. Il a détaché de ce travail, publié dans la *Ciudad de Dios*, quelques notes concernant la famille, le professorat et plusieurs incidents du procès de Fr. Luis, qui font espérer que l'auteur réunira bientôt en un volume ces articles épars et peu accessibles.

X. Benedetto Croce, *Deux éclaircissements au « Voyage au Parnasse » de Cervantes.* — Le savant et fécond écrivain napolitain, qui a consacré déjà une vingtaine de mémoires à l'étude des relations littéraires entre l'Espagne et l'Italie, continue ici ses fructueuses investigations ; il traite cette fois du *Voyage au Parnasse* de Cervantes, des rapports de cet ouvrage avec deux autres poèmes italiens et des allusions aux choses de Naples qu'on peut recueillir chez l'Espagnol. M. Croce compare d'abord Cervantes à Caporali, ensuite à Cesare Cortese, auteur d'un *Viaggio di Parnasso,* en dialecte napolitain, postérieur à Cervantes. Ce dernier poème, publié en 1621, est dédié à un Diego de Mendoza. M. Croce se demande si ce Mendoza est celui qu'a chanté Cervantes dans le *Canto de Caliope*, c'est-à-dire l'homme d'État, poète et érudit, auteur de la *Guerra de Granada.* Certainement non, puisque

le Mendoza en question mourut en 1575. Peut-être doit-on identifier celui de Cortese avec le capitaine Diego de Mendoza de Barros dont il y a des compositions dans les *Flores* d'Espinosa, mais nous ne le savons pas. Quant au comte de Salina (pour Salinas) mentionné par Cortese, et qui était un Sarmiento de Villandrando, il n'a rien de commun avec le Sévillan égrillard Juan de Salinas. — Cervantes, qui désirait beaucoup rejoindre à Naples son protecteur le comte de Lemos, parle dans son *Viaje* en termes enthousiastes de cette ville. A ce propos, M. Croce recherche ce que l'auteur de *Don Quichotte* a pu en connaître pendant le ou les séjours qu'il y fit en 1575 ou antérieurement. Il commence par se débarrasser d'une prétendue découverte de Luigi Conforti (*I Napolitani a Lepanto*, Naples, 1886) et montre que le *Michele Cervantes* des documents de 1571 et 1572 cités par cet auteur doit être lu *Michele Cerdant;* il ajoute qu'aucune pièce des cédules de trésorerie des archives napolitaines ne mentionne le nom du grand Espagnol. Avis aux Cervantistes qui avaient ajouté foi aux communications de M. Conforti.

XI. J.-L. ESTELRICH, *Traductions de poésies lyriques de Schiller.* — Il s'agit de traductions en castillan et catalan, plus nombreuses qu'on ne s'y serait attendu.

XII. Arturo FARINELLI, *Quelques mots sur « Don Juan » et la littérature donjuanesque de l'avenir.* — Dans ce supplément à l'étude très nourrie qu'il avait publiée en 1896 dans le tome XXVII du *Giornale storico della letteratura italiana,* M. Farinelli s'attache surtout à préciser les points encore à résoudre du problème et complète ses propres recherches. Il me fait beaucoup d'honneur en me conviant à donner une édition critique du *Burlador* et déclare que cette édition détromperait définitivement ceux qui défendent l'attribution de la pièce à Tirso de Molina. Je n'oserais pas dire à l'avance ce qui pourrait résulter d'un examen minutieux des deux versions du drame : pour l'instant, j'incline à penser qu'en effet cette attribution n'a pas de fondement solide. Le seul argument qu'on puisse invoquer en faveur de Tirso est le titre de la plus ancienne édition connue du *Burlador* (Barcelone, 1630) où figure le nom du célèbre dramaturge ; mais chacun sait ce que valent les déclarations des imprimeurs de comédies espagnoles. Une autre circonstance vient encore confirmer nos doutes. Aucun contemporain de Tirso, sauf cet imprimeur, ne lui reconnaît la paternité de la pièce, aucun ne parle de ce *Burlador de Sevilla,* qui semble avoir assez longtemps passé inaperçu. Rien, à mon avis, à tirer du style, dans l'état actuel de nos connaissances : le *Burlador,* tel qu'il se présente dans l'édition de 1630 ou dans la version *Tan largo,* pourrait avoir été écrit soit par Tirso, soit par beaucoup d'autres auteurs de l'époque ; je remarquerai seulement que la pièce n'offre pas d'exemple d'une particularité notable de la langue du religieux de la

Merci, l'emploi de substantifs avec la valeur d'adjectifs joints à d'autres substantifs (*atrevimientos ladrones; competencias narcisas, favores barberos*, etc.) : il est vrai que ces licences ne se rencontrent pas partout chez lui, plusieurs de ses pièces les plus authentiques en sont exemptes. Voilà des arguments négatifs. Mais il existe, d'autre part, quelques raisons d'attribuer le drame à un auteur, sinon sévillan, au moins andalous. D'abord, la connaissance précise de la topographie de Séville, principalement de ses mauvais lieux (*barrio de Cantarranas, calle de la Sierpe*, où vivaient des filles galantes portugaises), puis des environs (*Vejer, Dos-Hermanas, Lebrija*) ; secondement, cette remarque qui se trouve dans la description de Lisbonne : « Tiene desde alli (du couvent d'Odivellas) Lisboa, En distancia muy pequeña Mil y ciento y treinta quintas, *Que en nuestra provincia bética Llaman cortijos;* » enfin, et surtout, les mœurs qui caractérisent une région de l'Espagne où les « seigneurs » dominaient de très haut leurs vassaux et pouvaient se permettre de les malmener à leur guise. L'attitude soumise et humble des victimes de don Juan, hommes et femmes, est bien celle des habitants des grands *señoríos* de l'Andalousie : des *labradores* castillans eussent supporté moins facilement de tels outrages. Sans doute, Tirso, qui a résidé à Séville, aurait pu s'appliquer à peindre ce milieu et ces mœurs, mais aucune de ses autres pièces ne dénote une connaissance aussi précise des choses du midi de l'Espagne et il semble donc plus vraisemblable de rapporter la nôtre à quelqu'un du cru. Quant à la chronologie des deux versions, on doit certainement tenir le *Burlador* pour la première : M. Cotarelo l'a déjà prouvé par de bons arguments (*Tirso de Molina: investigaciones bio-bibliográficas*, Madrid, 1893, p. 119). J'ajouterai que la description de Lisbonne, hors-d'œuvre, si l'on veut, dans le *Burlador*, comme les trois quarts des *relaciónes* de comédies, n'est au moins qu'un hors-d'œuvre quelconque, destiné peut-être à conduire la représentation jusqu'au terme obligé des deux heures, tandis que la description de Séville, d'une banalité ridicule, substituée à l'autre dans *Tan largo*, se dénonce au premier coup d'œil comme l'œuvre d'un maladroit qui a voulu accorder la *relacion* avec les autres parties du drame. Restons-en là pour le moment, c'est plus prudent; mais souhaitons qu'on nous donne enfin une édition critique de cette pièce fameuse dont tant de gens parlent sans en connaître le texte authentique.

XIII. Julían Apráiz, *Curiosités cervantines*. — M. Apráiz, un Basque, qui a voué à Cervantes un culte d'autant plus méritoire que le grand manchot n'a pas ménagé les Vizcainos, traite : 1° des autographes de Cervantes, c'est-à-dire des lettres ou documents écrits par lui ou bien où se trouve sa signature; 2° de quelques œuvres de Cervantes non publiées de son vivant ou qu'on lui attribue; 3° du manuscrit perdu de Porras qui contenait *Rinconete y Cortadillo*, *El*

celoso Extremeño et *La tia fingida;* 4° d'Isidoro Bosarte, qui a eu le mérite de transcrire les nouvelles du manuscrit de Porras. L'article de M. Apráiz, plein de curieux renseignements, manque un peu de précision et de méthode.

XIV. José Franquesa y Gomis, « *Venganza en el sepulcro,* » *drame inédit de D. Alonso de Córdoba Maldonado.* — Analyse d'une médiocre imitation du *Burlador de Sevilla*, par un poète inconnu de la deuxième moitié du xvii° siècle dont le style rappelle la manière de Calderon. M. Franquesa y Gomis dit à tort du *Burlador* que « á los pocos meses ya avasallaba los públicos de toda España, y á los pocos años fascinaba los de toda la Europa latina ». Nous ne savons rien de l'accueil qui fut fait au *Burlador* sur les théâtres d'Epagne, lors de son apparition, et les premières imitations étrangères datent de la seconde moitié du xvii° siècle.

XV. Mario Schiff, *La première traduction espagnole de la* « *Divine Comédie* ». — M. Schiff a découvert dans un volume de l'ancienne bibliothèque Osuna (aujourd'hui à la Nationale de Madrid) la traduction supposée perdue de la *Divine Comédie* par Enrique de Villena. Quoique le manuscrit ne nomme pas le traducteur, quiconque connaît un peu la littérature castillane du xv° siècle s'associera aux conclusions de M. Schiff. L'agencement du manuscrit fournit déjà une preuve. Ce volume, en effet, contient un texte italien de la *Comédie* daté de 1354 et, dans les marges, la traduction castillane en prose. Or, nous savons par une déclaration explicite de D. Enrique qu'il fit sa version de Dante, à la demande du marquis de Santillana, pendant les moments de loisir que lui laissait un travail plus important, la traduction de l'*Enéide;* de plus, des gloses marginales du marquis de Santillana, habilement identifiées par M. Schiff, et le style même du pénible mot à mot de D. Enrique confirment et garantissent cette précieuse trouvaille.

XVI. Luis Carmena y Millán, *Le périodisme tauromachique.* — Catalogue de journaux et de revues consacrés au sport national espagnol, par un spécialiste connu déjà par sa *Bibliografía de la tauromaquia.*

XVII. José Gestoso y Pérez, *Les anciennes industries artistiques de Séville.* — Aperçu intéressant des anciennes corporations d'art industriel à Séville qui donne une idée avantageuse de l'ouvrage que rédige M. Gestoso y Pérez sous le titre d'*Ensayo de un diccionario de artistas industriales que florecieron en Sevilla desde el siglo* XIII *hasta* XVIII.

XVIII. Eduard Böhmer, *Quarante lettres inédites d'Alfonso de Valdés.* — Ces lettres, tirées des Archives de Genève, de Frauenburg et de la bibliothèque d'Upsal et adressées pour la plupart à Joannes Dantiscus, ambassadeur du roi de Pologne près Charles-Quint et évêque de Kulm, renferment, à côté de bulletins politiques des années

1526 à 1532, quelques nouvelles de la cour et des disputes littéraires ou théologiques de l'époque. Dans l'une de ces lettres, du 14 février 1529, Valdés parle en termes assez méprisants du *Marco Aurelio* de Guevara : « Noster Suarez te toties salvere vult quot mendacia sunt in Marco Aurelio. » M. Böhmer nous apprend qu'il reste encore à Frauenburg dix-neuf lettres inédites d'Alfonso de Valdés au même Dantiscus.

XIX. Manuel Serrano y Sanz, *Deux odes inédites de Cervantes.* — Si ces deux odes relatives à l'expédition de la grande *armada*, — composées l'une dans la période d'inquiétude et d'espoir, l'autre après la confirmation du désastre, — sont bien de Cervantes, il ne faudrait pas s'en réjouir outre mesure, car elles n'ajouteront rien à sa gloire. La correction et la ponctuation des textes laissent beaucoup à désirer.

XX. Ramón Menéndez Pidal, *Notes pour le romancero du comte Fernán González.* — L'un des plus importants articles du recueil. M. Pidal applique à la légende de Fernán González la méthode qu'il avait appliquée à celle des Infants de Lara, et cette fois encore il obtient des résultats surprenants et dignes de sa sagacité critique. Je ne puis en quelques lignes rendre compte de cette belle étude ; je dirai seulement que ses conclusions m'en paraissent en général très sûres. On pourrait faire quelques réserves sur des points de détail. Ainsi, je ne suis point persuadé que *toutes* les pièces du costume chevaleresque énumérées dans *Castellanos y Leoneses* puissent appartenir au xive siècle aussi bien qu'aux siècles suivants ; je ne garantirais pas non plus l'origine *gonzalesque* de la romance asturienne *En la ciudad de Leon.*

XXI. Francisco Pons, *Deux œuvres très importantes d'Ibn Hazm.* — Ces deux ouvrages du célèbre philosophe et historien espagnol du xie siècle sont le *Livre de l'amour* et le *Livre des religions et des sectes.* L'auteur de l'article les analyse en détail et en fait ressortir la valeur littéraire, en même temps qu'il y relève divers renseignements historiques.

XXII. Carlos Cañal y Migolla, *Notes biobibliographiques sur le P. Martin de Roa.* — Bibliographie très soignée des œuvres du célèbre jésuite, qu'accompagne un résumé de sa vie fondé sur l'étude de documents inédits.

XXIII. Eduardo de Hinojosa, *Le droit dans le « Poema del Cid ».* — Dissertation admirablement conduite d'un juriste éminent. Sa conclusion est que l'état social et juridique que reflète ce poème place sa composition dans la seconde moitié du xiie siècle. Les nombreux érudits qui s'occupent aujourd'hui de la légende du Cid apprendront beaucoup dans ces pages d'une science si sobre et précise. A propos de la barbe, considérée comme symbole de la virilité, du respect qu'on accordait à ce symbole et de l'offense mortelle qu'on infligeait à un

homme en le tirant par la barbe, je signalerai le serment de Jacques Ier d'Aragon, lorsqu'il apprit que le roi musulman de Majorque refusait de faire droit à ses réclamations : « E jura per Deu que no volia haver nom de rey, *si ell nol prenia per la barba* (Chronique de Desclot, éd. Buchon, ch. XIV); et, toujours chez les Catalans, cette plainte de Ramon Lull à son hermite :

> Enquer que no saubets com eu suy menyspreat
> Per Deu, ferit, maldit e greument blastomat
> Et en perill de mort e *per barba tirat*...

(*Lo Desconort*, str. 51). Bien plus tard encore, l'idée persiste. Tirso, par exemple, met dans la bouche de la reine Marie de Molina, qui vient d'engager à un marchand son voile de veuve, cette anecdote dont j'ignore l'origine :

> Capitan he leido yo
> Que, para pagar su gente,
> Cuando sin joyas se vió,
> Cortó la barba prudente
> Y á un mercader la empeñó.
> Las tocas son, en efeto,
> Como la barba en el hombre,
> De autoridad y respeto.

XXIV. ESPINOSA Y QUESADA (pseudonymes de D. Manuel Remon Zarco del Valle et du comte de Las Navas), *Pierre Perret (1555-1639)*. — Utiles rectifications à la biographie de ce graveur belge, né à Anvers et appelé par Philippe II en Espagne, où il travailla pour la maison royale jusqu'en 1639, date de sa mort.

XXV. Cristóbal PÉREZ PASTOR, *Documents inédits concernant Lope de Vega*. — M. Pérez Pastor, qui a déjà beaucoup rectifié et complété la biographie de Cervantes dans ses *Documentos cervantinos* (Madrid, 1897), publie plusieurs documents relatifs à Lope dont les plus importants sont : 1° l'acte de mariage de Lope avec Isabel de Alderete ou de Urbina, sa première femme ; 2° l'acte de mariage de Lope avec sa seconde, femme Juana de Guardo ; 3° la procuration de Lope à un libraire pour la publication de *La Hermosura de Angélica*, suite du *Roland Furieux;* 4° l'acte de baptême d'un fils de Lope et de Michaela de Lujan, qui reçut le nom de son père ; 5° l'acte de décès de Juana de Guardo ; 6° l'acte de baptême de Feliciana, fille de Lope et de Juana de Guardo ; 7° l'acte de décès de Marta de Nevares, maîtresse de Lope.

XXVI. Comte de LA VIÑAZA, *Deux livres inédits de maître Gonzalo Correas*. — Description d'un *Arte de la lengua*, par Gonzalo Correas, professeur de grec à Salamanque dans la première moitié du XVIIe siècle, et d'un *Vokabulario de refranes i frases proverbiales i otras formulas*

komunes de la lengua kastellana, du même auteur. Le comte de La Viñaza loue beaucoup ce second ouvrage et le tient pour un des recueils de proverbes et d'expressions usuelles les plus précieux de la littérature grammaticale espagnole. Il nous annonce que le R. P. Mir en reproduira une partie dans son ouvrage en préparation intitulé : *Frases castellanas* [1]; et lui-même se propose d'imprimer l'*Arte* dans une collection d'anciennes grammaires castillanes publiée à ses frais, mais qui n'est pas mise dans le commerce de la librairie, en sorte qu'elle échappe à ceux qui en auraient le plus besoin.

XXVII. F. de Bofarull y Sans, *Alphonse V d'Aragon à Naples.* — Quelques pièces intéressantes sur la bibliothèque et les relations littéraires d'Alphonse V, tirées des archives de Barcelone, entre autres une lettre du roi à Leonardo Bruni pour lui demander l'envoi immédiat de sa traduction des *Politiques* d'Aristote. M. de Bofarull rappelle qu'on a attribué à Alphonse V une traduction en castillan de Sénèque : à tort, car jamais le roi ne sut assez de latin pour entreprendre un travail de ce genre. La seconde partie du mémoire se rapporte à l'histoire du Château Neuf de Naples.

XXVIII. C. Michaelis de Vasconcellos, *Une œuvre inédite du connétable D. Pedro de Portugal.* — Il s'agit de la *Tragedia de la insigne reyna Doña Isabel,* sorte de moralité écrite en castillan, à l'occasion de la mort de cette reine (1455), par son frère le connétable D. Pedro de Portugal, si connu par ses aventures, ses malheurs et ses goûts artistiques et littéraires. Mme Michaelis imprime cette « tragédie » et l'entoure d'un commentaire qui ne laisse rien à désirer. Il est fâcheux que l'œuvre soit si ennuyeuse, mais l'auteur ne l'est pas et il mérite d'être étudié même dans ses lourdes et pédantes proses.

XXIX. Fr. Justo Cuervo, *Fr. Luis de Granada et l'Inquisition* — Le célèbre *Libro de la oracion* a été prohibé parce qu'il contenait quelques propositions frisant l'hérésie ou qui pouvaient être interprétées comme une concession à la secte des Illuminés *(Alumbrados).* Fr. Luis accepta de bonne grâce cette prohibition momentanée, corrigea son livre et ne garda point rancune au Saint-Office, qu'il loua en plusieurs occasions, par exemple dans son sermon dit *des scandales.*

XXX. Toribio del Campillo, *Le chansonnier de Pedro Marcuello.* — Ce chansonnier de l'alcaide Pedro Marcuello, originaire de Calatorao sur le Jalón, qui se composait surtout de pièces en l'honneur des Rois Catholiques et des princes de la famille royale, fut compilé au commencement du xvie siècle et très richement illustré de beaucoup de miniatures, entre autres de portraits de la reine Isabelle, de Philippe le Beau, de Jeanne la Folle, etc. Le recueil, longtemps conservé dans la chartreuse d'Aula Dei, près Saragosse, a disparu après la suppression des

1. Cet ouvrage a paru récemment sous le titre de *Frases de los autores clásicos españoles entresacadas* por el P. Juan Mir y Noguera. Madrid, 1899, un vol. in-4°.

ordres religieux vers 1835. Cardera en 1832 put encore en copier quelques miniatures. Pour le reste, nous possédons une description très détaillée du texte et de l'ornementation du volume, exécutée en 1775 par Félix de Latassa, l'auteur des *Bibliotecas de autores aragoneses*. C'est cette description que publie M. Toribio del Campillo.

XXXI. Joaquin HAZAÑAS, *L'annaliste Zuñiga, auteur de nouvelles et poète.* — Quelques vers assez insignifiants extraits d'une nouvelle intitulée *La Aurora*, péché de jeunesse du laborieux historiographe de Séville.

XXXII. Manuel GÓMEZ IMAZ, *Le prince de la Paix, la Santa Caridad de Séville et les tableaux de Murillo.* — Curieuse histoire d'un complot administratif à l'effet de dépouiller une confrérie charitable de Séville de onze tableaux de Murillo qu'elle tenait de son fondateur. Le complot échoua, grâce à une habile temporisation et à l'intervention de Godoy.

XXXIII. Victor FERNÁNDEZ LLERA, *Une étymologie : « fatilado, fetillado. »* — L'auteur rejette les formes avec *z* ou *c*, admises par M. Cornu et s'en tient à *fatilado, fetilado, fetillado*, qu'il tire de *fictus*. Or, il n'est pas sûr du tout que *fatilado* et *fetillado* soient le même mot. Ce dernier se rattache très probablement aux mots catalans *fetillar*, « ensorceler », *fetilleria*, *fatiller*, *fatilleria*, au provençal *faitilha*, dérivés de *factilis*. L'article contient des inutilités et quelques erreurs linguistiques, surtout dans le passage concernant le changement d'*e* en *a* dans les syllabes protoniques.

XXXIV. Juan GARCÍA, *Antiquités de la Montagne. Aborigènes, grottes, dolmens, étymologies.* — L'auteur n'est pas linguiste, cela se voit, et quelques-unes de ses étymologies font frémir. Sur *Santander*, on peut dire que le nom d'*Emetherius* explique les formes *San Meder*, *San Medel; Ander* a dû subir l'influence d'*Andrés*.

XXXV. A. PAZ Y MELIA, *La Bible mise en langue vulgaire par Rabi Mosé Arragel de Guadalfajara.* — Cette Bible castillane du XV[e] siècle, joyau des collections de la maison d'Albe, présente ceci de particulièrement intéressant qu'elle est le résultat d'une collaboration d'un rabbin juif et de théologiens catholiques. Décrite déjà en 1791 par Joaquin Lorenzo Villanueva dans son ouvrage *De la lección de la Sagrada escritura en lenguas vulgares*, elle a été l'objet d'une notice dans le beau volume publié en 1898 par M[me] la duchesse d'Albe : *Catálogo de las colecciones del palacio de Liria*. M. Paz, reprenant le sujet, nous conte l'histoire de ce grand travail, il nous donne sur son inspirateur, D. Luis de Guzman, maître de Calatrava, et sur un parent de ce dernier, D. Vasco Ramirez, qui y contribua aussi, des détails nouveaux et précis ; il extrait enfin du manuscrit beaucoup de gloses qui éclairent singulièrement la méthode des traducteurs et termine son savant mémoire par un petit vocabulaire des mots rares relevés par lui dans les textes. Cette publication s'ajoute très heureusement aux

recherches qu'a publiées M. S. Berger sur les traductions castillanes de la Bible (*Romania*, juillet et octobre 1899).

XXXVI. Antonio Rubió y Lluch, *La langue et la culture catalanes en Grèce au XIVe siècle.* — Le catalan ne prit pas pied en Grèce comme le français, ou comme plus tard aussi l'italien, quoique à un moindre degré, et ce qui demeura en cette contrée de la « culture catalane » n'apparaît guère. L'intérêt du mémoire de M. Rubió consiste principalement dans trois lettres du roi Jean d'Aragon relatives aux travaux littéraires et historiques du grand maître de l'ordre de Saint-Jean, D. Juan Fernandez de Heredia.

XXXVII. Leopoldo Eguílaz y Yanguas, *Notes étymologiques sur « Don Quichotte ».* — Le savant arabisant de Grenade examine et rectifie plusieurs étymologies de mots d'origine arabe, pour la plupart, employés par Cervantes. *Tizona* ne vient pas de *teutona;* la seule forme authentique et ancienne du nom de cette épée du Cid est *Tizon*, qui est le latin *titio*, comme l'avait déjà vu Sanchez; le féminin *Tizona* a été refait sur *Colada,* nom de l'autre épée.

XXXVIII. Frédéric Wulff, « *De las rimas de Juan de la Cueva, primera parte* ». — Rapports entre l'édition des poésies de Juan de La Cueva imprimée en 1582 et la seconde édition manuscrite de 1603.

XXXIX. F. de Haan, *Pícaros et ganapanes.* — Étude très nourrie sur le type du *pícaro* espagnol dès son apparition dans la littérature. Sur l'origine du nom de *pícaro*, l'auteur n'a abouti à aucun résultat, ce qui ne m'étonne pas beaucoup. Ayant jadis longuement étudié la question, je présenterai quelques remarques sur les déductions de M. de Haan. Le mot *pícaro* n'apparaît pas, en effet, avant le milieu environ du XVIe siècle: on le trouve, comme dit M. de Haan, dans un *paso* de Lope de Rueda, qui peut avoir été composé vers 1550 (j'ajoute que dans le même *paso*, à côté de *pícara* se lit *piquera*), et dans la lettre du *Bachelier d'Arcadie* dont la date correspond à peu près à celle du *paso.* Mais ce qui prouve que le mot n'avait pas auparavant pénétré dans la langue littéraire, c'est qu'un *hablista* de la force d'Antonio de Guevara ne l'emploie jamais, et Dieu sait s'il aurait eu des occasions de s'en servir! Point de *pícaro* non plus chez les Valdés ou chez Villalobos. Et puisque l'accentuation du mot, établie par la versification de l'époque, aussi bien que sa terminaison excluent la dérivation de *picar*, il faut chercher ailleurs. Mais où? M. de Haan, après avoir rejeté quelques étymologies invraisemblables, se tourne du côté de l'arabe. Les *ganapanes*, dit-il, ou autres espèces de gueux se recrutaient volontiers parmi les Morisques, et comme les lettres *f*, *k*, *r*, constituent en arabe une racine qui signifie « être pauvre », peut-être rencontrerait-on dans les dérivés de cette racine un mot qui serait notre *pícaro*. Mais, même en admettant l'existence du mot arabe, il faudrait expliquer le changement d'*f* initiale en *p*, ce qui

semble impossible: les exemples de comparaison cités par M. de Haan, tels que *pantasia*, *pantasma*, ne sauraient être invoqués, car il s'agit de mots grecs, passés très anciennement en latin, qui a transformé le φ en *p*, et ce *p* s'est continué dans la langue vulgaire d'Espagne. Qui sait si nous n'avons pas affaire à un mot d'argot, de la *germanía* valencienne ou andalouse qui échappe aux lois phonétiques? M. de Haan traite aussi de *picardía*, *picardear;* il a bien reconnu que ces mots sont tout à fait indépendants de *pícaro*, mais il n'explique pas bien, à mon avis, l'origine du sens qu'ils ont pris en castillan. Les Picards firent beaucoup parler d'eux au Moyen-Age en Espagne et en Italie et s'acquirent une réputation universelle de férocité. Muntaner, dans sa chronique (ch. 125), parle, à propos du sac de Peralada en 1285, des *malvats Picarts*, et, chez plusieurs historiens italiens et espagnols des XVe et XVIe siècles, les *Picardi* ou *Picardos* ne sont pas mieux traités. *Picardo* devint donc en Espagne synonyme de soudard et de pillard, et le mot donna naissance aux dérivés *picardear*, *picardía*, qui, à la longue et grâce à de nombreuses plaisanteries, entrèrent dans la famille *picaresque*.

XL et XLI. Julián Ribera, *Origines de la philosophie de Ramon Lull;* Miguel Asin, *Mohidin*. — Je réunis ces deux mémoires, car ils se complètent l'un l'autre et traitent tous deux des rapports de la philosophie lulienne avec la philosophie arabe. M. Ribera a été frappé de l'analogie que présentent le genre de vie et la méthode de Lull avec les pratiques des marabouts et les procédés intellectuels de certains mystiques arabes; il appelle très justement l'ermite de Majorque *un sofi chrétien* et retrouve plusieurs traits essentiels de l'art lulien dans les écrits d'un philosophe arabe du XIIe siècle Mohidin Ibn Arbi de Murcie. Le second mémoire de M. Asin, élève de M. Ribera, développe les idées du premier; il contient une longue analyse d'un des ouvrages de Mohidin, intitulé *Alfotohat*, qui aurait fourni à Lull son fameux cercle et les explications métaphysiques qu'il en donne. Malgré mon incompétence en cette matière, qui m'impose une grande réserve, je crois pouvoir dire que ces travaux des deux arabisants comptent parmi les plus notables du recueil. Comme MM. Ribera et Asin le disent modestement, ils n'ont opéré qu'une première reconnaissance dans un champ qui reste à explorer; mais les résultats obtenus semblent déjà considérables. Chose singulière ni l'un ni l'autre n'ont eu recours au tome XXIX de l'*Histoire littéraire de la France*, où la biographie de Lull a été reconstituée d'après des documents inconnus aux lulistes espagnols et où toutes les œuvres du docteur Illuminé se trouvent analysées beaucoup mieux que dans le médiocre livre de Weyler y Laviña.

XLII. José R. Lomba y Pedraja, *Le roi D. Pedro au théâtre*. — Excellente étude d'histoire littéraire. Après une bibliographie des

pièces du théâtre espagnol et étranger relatives à Pierre le Cruel, M. Lomba étudie le roi dans l'imagination espagnole et définit les traits de sa figure qu'elle a accentués. Un antagonisme, comme on sait, se produisit bientôt entre le Pierre de l'histoire, qui est essentiellement celui d'Ayala, c'est-à-dire Pierre le Cruel, et le Pierre de la tradition populaire, Pierre le Justicier. A quoi attribuer cette sympathie du peuple castillan, qui augmente avec le temps, qui peu à peu gagne une partie de la nation? Le plus démocrate des souverains de la Castille, Pierre, a surtout exercé ses cruautés et ses « justices » au détriment des grands vassaux, des *riches hommes :* de là la faveur dont il jouit auprès des opprimés et des faibles. Puis, la mort du roi, le guet-apens de Montiel, le règne du bâtard qui sacrifie tout à la haute noblesse et la comble de donations et de privilèges, avivent encore les regrets du peuple. Ce souverain absolu et dur devient le symbole du roi juste. A cela s'ajoute une véritable campagne de réhabilitation entreprise par les Castilla, descendants de Pierre, par Diego de Castilla, doyen de Tolède, qui écrit contre Ayala, par Francisco de Castilla, auteur de la *Theorica de virtudes en coplas*, où se lisent les vers fameux :

El gran rey Don Pedro quel vulgo reprueva,
Por selle enemigo quien hizo su historia,
Fue digno de clara y famosa memoria,
Por bien qu'en justicia su mano fue seva...

Aussi ne doit-on pas s'étonner que la littérature du XVIIe siècle, le théâtre surtout, qu'attiraient d'ailleurs tant d'épisodes romanesques de la vie de Pierre, ait suivi ce courant et se soit plu à représenter plutôt le type du « justicier » que celui du « cruel ». Les modernes, naturellement, se rendent plus indépendants de la tradition; mais, sauf peut-être quelques scènes du drame de Zorrilla, *El zapatero y el rey*, rien de ce qu'ils ont écrit ne mérite l'attention.

XLIII. Emil Huebner, *Les plus anciens poètes de la Péninsule.* — Recueil des poésies funéraires latines espagnoles publiées dans le *Corpus* et dans les *Carmina latina epigraphica* de Bücheler. M. Hübner les accompagne d'un précieux commentaire.

XLIV. Roque Chabas, *Arnaud de Villeneuve et ses erreurs théologiques.* — Publication d'une énergique protestation de Ramon de Conesa, l'un des exécuteurs testamentaires d'Arnaud, contre la condamnation des écrits de ce dernier. A cette occasion, M. Chabas cite quelques extraits de sermons en langue vulgaire de saint Vincent Ferrier, qui n'ont pas de rapport avec le sujet, mais qu'on lit avec plaisir. Quand donc nous donnera-t-on une édition des œuvres en valencien du grand prédicateur?

XLV. Pio Rajna, *A Roncevaux. Quelques observations topogra-*

phiques pour servir à l'étude de la « Chanson de Roland ». — M. Rajna, le seul romaniste peut-être qui ait lu la *Chanson de Roland*, à Roncevaux, aux portes du monastère, assis sous un chêne, refait la topographie de la célèbre déroute du 15 août 778, en contrôlant le récit des historiens et de la *Chanson* par la connaissance qu'il a acquise du terrain.

XLVI. R. de Hinojosa, *La juridiction apostolique en Espagne et le procès de D. Antonio de Covarrubias.* — Épisode de la lutte de la royauté, du haut clergé et des jurisconsultes *regalistes* contre la juridiction du nonce en Espagne au XVII[e] siècle. L'auteur apprécie sévèrement la conduite du personnel politique et ecclésiastique espagnol pendant ces démêlés. Je note en passant qu'il a été établi par feu Guardia que le *Norte de principes*, attribué à Antonio Perez, appartient à Baltasar Alamos de Barrientos.

XLVII. — Antonio Restori, *Poésies espagnoles ayant appartenu à Donna Ginevra Bentivoglio.* — Cahiers de chansons destinées à être chantées sur la guitare et que quelque cavalier de l'entourage du marquis Enzo Bentivoglio copia pour la sœur de ce dernier, dans la première moitié du XVII[e] siècle.

XLVIII. Antonio Rodriguez Villa, *D. Francisco de Mendoza, amiral d'Aragon.* — Biographie d'un illustre « raté ». Ce cadet de grande famille, — il appartenait à la branche des Mendoza-Mondéjar, — contracte d'abord un mariage avec une Cardona-Colon, qui l'engage dans un interminable procès (succession du duché de Veragua) où sombre sa fortune; puis il se mêle de contrecarrer une alliance entre le duc d'Albe et le duc d'Alcalá, ce qui lui vaut quelques années de prison; puis, ayant perdu sa première femme, il manque un mariage avec la fille du comte de Chinchon, ministre très en faveur auprès de Philippe II. En Flandre, où il suit l'archiduc Albert en qualité de grand-maître de sa maison, il ne réussit pas et n'en rapporte que le sobriquet de *capitaine du Rosaire*, dû à des pratiques dévotes que la soldatesque de l'endroit trouvait assez déplacées. Revenu à la cour, de nouveaux malheurs l'assaillent; des ennemis l'accusent d'avoir participé à de ténébreuses machinations : coût, cinq années de prison. Il a assez du monde, il se fait prêtre et se consacre à la revision d'une *Généalogie de Jésus-Christ*, qu'il avait élaborée pendant ses années de détention. L'avènement d'un nouveau roi en 1622 semble devoir le venger d'une vie de déboires. Philippe IV, en effet, le nomme évêque de Sigüenza; mais il a à peine le temps de prendre possession de son évêché et meurt le 1[er] mars 1623. Le mémoire de M. Rodriguez Villa abonde en petits faits bien présentés, qui nous introduisent dans l'intimité d'un type fort curieux de la grandesse espagnole.

XLIX. Fermin Canella y Secades, *D. Cárlos Gonzalez Posada.* —

Notice bio-bibliographique de cet antiquaire asturien, ami de Jovellanos.

L. Marquis de Jerez, *Quelques fiches bibliographiques.*—Description soignée de quelques livres fort rares, surtout des recueils de poésies des xvie et xviie siècles, entre autres un *Juego de flores francesas y españolas* d'un D. Sylvestre de Cabrera y Espinossa, imprimé à Paris en 1661, où se lisent plusieurs pièces adressées à des filles espagnoles de Marie-Thérèse; dans le nombre un sonnet à la Maria de Molina dont parlent si souvent les mémoires de Mlle de Montpensier et de Mme de Motteville.

LI. Juan Catalina García, *Le second mariage du premier marquis del Cenete.* — Le marquis était un bâtard du grand cardinal d'Espagne, D. Pedro González de Mendoza. La tragique histoire de son mariage avec une Maria de Fonseca fait le sujet de cette notice très agréablement écrite et qui donne une idée exacte de la brutalité des mœurs de la noblesse espagnole au temps des Rois Catholiques.

LII. Alphonso Miola, *Un chansonnier manuscrit de la Brancacciana.* — Recueil qui renferme bon nombre de pièces d'auteurs connus du xviie siècle, tels que Lope de Vega, Góngora, Quevedo, etc.

LIII. M. R. de Berlanga, *Iliberis, examen des documents historiques authentiques iliberitains.* — Dissertation sur le nom et les destinées d'Illiberri (que l'auteur veut qu'on écrive *Iliberis*), l'antique cité, l'une des premières d'Espagne qui acceptèrent le christianisme, distincte de Grenade, laquelle fut fondée par des juifs et agrandie par plusieurs dynasties musulmanes.

LIV. Francisco Rodriguez Marin, *Cervantes et l'Université d'Osuna.* — M. Rodriguez Marin, Andalous plein d'esprit et de savoir, voudrait venger sa ville natale Osuna des plaisanteries qu'ont décochées sur son Université certains écrivains de l'âge d'or, et particulièrement Cervantes. Quoiqu'il plaide *pro domo sua*, il ne dit rien que d'exact en nous énumérant tous les hommes distingués qui se sont assis sur les bancs du collège fondé en 1548 par le quatrième comte d'Ureña et dont plusieurs feraient honneur à de plus grands centres universitaires. Mais j'hésite à le suivre quand il cherche des motifs personnels à l' « animosité » de Cervantes contre cette modeste Université. Cervantes, enfant d'Alcalá, a épousé le dédain que professaient les élèves des fondations de Cisneros pour les universités *silvestres,* comme les nommait Suarez de Figueroa, et quand il eut à ridiculiser des *bonnets*, le nom d'Osuna lui vint tout naturellement sous la plume: il n'y mit aucune malice particulière. Ne nous dit-il pas du pensionnaire de l'hôpital des fous de Séville que, « gradué d'Osuna, il n'eût pas été moins fou s'il l'avait été de Salamanque »? A ce compte, il faudrait aussi expliquer son « animosité » contre Salamanque.

LV. Miguel Mir, *Un grand travailleur inconnu.* — Il s'agit d'un

brave prêtre appelé D. José Maria Saenz del Prado, qui a eu la patience de consacrer beaucoup d'années de sa vie à la rédaction de « concordances » du *Don Quichotte,* d'un recueil d'expressions tirées de tous les volumes de la *Biblioteca Rivadeneyra* (ce qui ne le recommande pas à première vue), et d'autres travaux lexicographiques qui sont aujourd'hui la propriété de l'Académie Espagnole.

LVI. Pedro Roca, *Origines de l'Académie des sciences exactes, physiques et naturelles.* — Long travail très documenté sur la création de cet institut, ses antécédents et ses vicissitudes pendant les premières années de son existence.

LVII. J. M. de Pereda, *Comment on célèbre encore un mariage dans un coin perdu de la cordillère cantabrique.* — Un romancier avait ouvert l' « Hommage », un autre romancier le ferme. Le célèbre conteur de la Montagne, J. M. de Pereda, n'a pas voulu que son nom manquât dans un livre dédié à son ami, à son « pays » Marcelino : il dit cela beaucoup mieux que je ne le dis, comme bien l'on pense. Aussi détache-t-il de son carnet quelques feuillets où il avait noté, au cours d'une excursion, les jolis détails d'un mariage *montañés*, avec ses cérémonies à la fois bruyantes et graves, bien représentatives des gens de cette région.

Tel est cet « Hommage », tels sont ses cinquante-sept mémoires ou articles que j'ai analysés de mon mieux. On appréciera, je crois, la richesse de cet imposant recueil dont la variété aussi répond bien à l'érudition si vaste, au talent si multiple de Menéndez y Pelayo. Livre de circonstance, il conservera néanmoins longtemps de la valeur : sa place est vraiment marquée dans tous les cabinets d'hispanisants, dans toutes les grandes bibliothèques.

Alfred MOREL-FATIO.

Andrés Bello, *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los Americanos; sexta edición hecha sobre la última del autor con extensas notas y un copioso índice alfabético de* **D Rufino José Cuervo**. Paris, A. Roger et F. Chernoviz, 7, rue des Grands-Augustins, 1898; IX-366-160 pages in-8°.

Une situation toute nouvelle a été faite en France à l'enseignement de l'espagnol par la création d'une agrégation d'espagnol dont le premier concours aura lieu en 1900 et par le décret récent qui, à partir de la même année, autorise les candidats au baccalauréat classique à se faire interroger exclusivement sur l'espagnol dans les

Facultés des Lettres où on l'enseigne. C'est donc le moment de recommander les ouvrages que leur valeur désigne comme manuels indispensables aux professeurs aussi bien qu'à leurs élèves.

Cette recommandation, on peut la formuler sans restriction au sujet de l'excellente réédition que l'auteur du *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana* a donnée l'année dernière de la *Gramática castellana destinada al uso de los Americanos* (il s'agit des Sud-Américains), de Andrés Bello.

La dernière édition que Bello avait donnée de sa grammaire avait été déjà publiée à nouveau en 1874 et 1881 par D. Rufino José Cuervo, avec des notes qui furent depuis assez goûtées dans l'Amérique du Sud, puisqu'elles y furent réimprimées par trois fois avec le texte de Bello, sans l'assentiment de leur auteur ; si bien que M. Cuervo s'est décidé à affirmer sa paternité en publiant une troisième fois cet ouvrage, dans lequel sa part de collaboration posthume est représentée par 160 pages de notes et d'index. L'édition de 1898 est donc en somme la sixième de Bello-Cuervo, en comptant les éditions américaines dont on a fait à M. Cuervo la « surprise ».

Bello avait modestement destiné sa grammaire à ses frères, les Américains du Sud. Il voulait maintenir leur langue dans la pureté du castillan de Castille, la préserver de la corruption et, par conséquent, de la différenciation qui s'annonçait inévitable dans toute cette bande de continent qui va de la Terre de Feu jusqu'à la Californie. L'unité de langue n'y a sans doute pas jusqu'ici empêché des guerres fratricides ; mais elle sera dans l'avenir pour tous ces peuples un lien bien fort et bien apparent, quand ils auront à se défendre contre les empiètements d'une race agressive et antipathique. On voit par là l'importance du service rendu par Bello à l'Amérique espagnole. De plus, entre elle et l'ancienne métropole, il a contribué à entretenir une affinité qui permet en somme de dire que malgré des séparations politiques, des rancunes et peut-être des ingratitudes, il existe un *monde espagnol* qui peut et saura défendre et affirmer son unité ethnique ainsi que son influence en face d'autres mondes.

Pour en revenir au point de vue grammatical, disons que les Espagnols de la péninsule n'ont pas été les derniers à reconnaître le grand mérite de l'ouvrage de Bello. Sans être un puriste, puisqu'il admet certains américanismes dans la morphologie et dans la syntaxe[1], Bello est un conservateur, un restaurateur de la langue apportée sur le sol américain par les Pizarre et les Cortés. Les Espagnols de la métropole ont donc pu adopter sans aucun inconvénient une grammaire qu'on n'avait pas eu la prétention d'écrire pour eux ; et ils en

1. Il critique pourtant avec raison certains abus propres aux Américains, par exemple l'usage de *señorita* et des diminutifs de noms de femmes appliqués à des matrones *por mas ancianas y corpulentas que sean.*

ont fait un de leurs livres classiques. C'est dire que les étrangers qui veulent étudier leur langue peuvent les imiter et se servir de cet excellent manuel[1], dont des traductions ne paraissent pas d'ailleurs indispensables, étant donné que, par la façon détaillée et approfondie dont les questions y sont traitées, il s'adresse à des personnes déjà au courant du castillan, plutôt qu'à des commençants.

Une traduction aurait pourtant un avantage : celui de faire connaître Bello comme grammairien, en dehors des Hispano-américains et des espagnolisants. Bien qu'il se soit sagement abstenu des théories *a priori* ou *a posteriori* qui tendent à ériger en lois générales du langage les lois qui ne sont vérifiées que pour une langue particulière, la manière très concrète, justement, dont il a étudié les faits grammaticaux pour tirer les règles vraies d'un idiome déterminé, tel qu'on le parle, fait de sa grammaire comme le type de la bonne grammaire, qui est à la fois la science et le code d'une langue. L'usage de la préposition *á* devant le régime direct du verbe, l'emploi des pronoms accumulés (une difficulté que les Espagnols trouvent aussi à leur tour dans le français) et surtout la signification des temps, sont autant de questions qu'un philologue doit avoir un vrai plaisir à étudier dans Bello. J'espère avoir l'occasion de faire ressortir, par exemple, l'excellence de la classification qu'il a proposée pour les temps du verbe, et d'autres innovations qu'il n'a pas craint de faire et de maintenir. Il est certain que ce n'est pas seulement pour l'étude du castillan que son livre est précieux, mais aussi pour l'étude de cette « grammaire générale » ou « comparée » dont il se méfiait d'une façon peut-être, après tout, un peu exagérée.

Il est à peine besoin de louer les notes que M. Cuervo, par respect pour le texte de Bello, a discrètement placées à la fin du volume. L'auteur du *Diccionario de construcción y régimen* n'a pas à être recommandé[2]. Quelques-unes de ces notes sont presque des articles[3], écrits par l'homme qui est sans doute aujourd'hui le plus au courant de l'histoire de sa langue.

M. Cuervo, sans toucher au texte même de Bello, l'a pourtant amélioré d'une façon bien considérable. Bello avait eu le tort de citer

1. Bien que certaines questions ne soient pas aussi détaillées qu'il conviendrait pour eux : par exemple la distinction entre l'emploi de *ser* et celui de *estar*, laquelle fait seulement l'objet d'une courte note au bas d'une page et de trois numéros (1086-1089) de quelques lignes chacun ; l'essentiel y est bien, mais ce n'est pas tout à fait suffisant : M. Cuervo pourrait peut-être combler cette petite lacune. Il y aurait très peu de chose à faire pour adapter complètement cette grammaire aux besoins de tous, espagnols ou non.

2. On voudrait seulement, s'il était possible, l'encourager à poursuivre la publication de cet inestimable *Littré* de la langue castillane, qui, jusqu'ici réduit aux lettres A-D, rend déjà pourtant de grands services par les notices si claires et si complètes sur les prépositions *á*, *con*, *de*, les adjectifs *cuyo*, *cual*, les adverbes *como*, *cuando*, et sur un grand nombre de verbes de construction variable et difficile.

3. Par exemple sur l'emploi de l'infinitif (note 70), du gérondif (note 72), de la construction réfléchie (note 106). De même pour le genre des noms, matière assez

les auteurs d'une façon très souvent inexacte. Avec une indulgence pleine de sagacité, M. Cuervo l'en excuse en faisant remarquer que, pour le grammairien qui veut avant tout enseigner la langue *actuellement* parlée, les exemples tirés des classiques ne sont pas toujours de bons exemples et qu'il n'est pas mauvais de les modifier. Soit : mais M. Cuervo n'en a pas moins donné à cette grammaire une valeur vraiment scientifique qui lui manquait par là, en corrigeant une assez grande quantité d'exemples, et en dressant une table alphabétique des auteurs cités, dans laquelle on peut voir quels passages ont été inexactement reproduits par Bello, et quels sont, parmi ceux-là, ceux que M. Cuervo a cru devoir rétablir conformément aux meilleures éditions [1].

Telle qu'elle est à présent, la grammaire Bello-Cuervo est assurément la meilleure que l'on puisse proposer aux personnes qui veulent étudier à fond le castillan.

G. CIROT.

délicate sur laquelle les grammaires sont généralement peu d'accord avec le véritable usage, parce qu'elles tiennent trop de compte de certaines locutions toutes faites, stéréotypées et déjà anciennes. La grammaire de l'Académie (éd. de 1883) déclare par exemple que « la palabra *mar* es ambigua, aunque con más tendencia al género femenino, COMO LO PRUEBAN las locuciones siguientes *do va la mar*, *vayan las arenas*, *hacerse á la mar*, *quien no se aventura no pasa la mar* ; y otras varias ». Cela n'empêche pas que le genre actuel de *mar*, en dehors des expressions de cette sorte, ne soit en fait le masculin.

1. M. Cuervo a également dressé une table analytique des matières qui rend des plus commodes l'usage du volume. Pour l'accentuation, il suit les règles de l'Académie plus strictement qu'elle ne fait elle-même. Il écrit *reír*, *fue* (au contraire *rué*, dissyllabe). La logique est une trop belle chose pour que ce système n'arrive pas à prévaloir... au moins chez nous.

SOMMAIRES DES REVUES

CONSACRÉES AUX PAYS DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Revue hispanique.

Num. 17. 1er trimestre 1899.

P. 5-52. Correspondance philologique [échangée du 13 juillet 1884 au 24 octobre 1887, entre le prince L.-L. Bonaparte et M. A.-R. Gonçalves Vianna, sur différents points de phonétique portugaise et galicienne. Contribution très savante à l'étude des différences qui séparent la prononciation du galicien des dialectes septentrionaux du portugais, plus particulièrement en ce qui concerne les nasales et les gutturales]. — P. 52-61. Varia. Foulché-Delbosc. Cortamonte [*Capitan* espagnol dans une comédie vénitienne de 1603]. — Leo Rouanet. Note sur l'*Auto de las pruebas del linaje umano.* [Il existe de cet *Auto*, publié par L. R., deux autres mss. à la *Nacional* de Madrid.] — Foulché-Delbosc. Le sonnet *A Cristo crucificado.* [Il établit que ce sonnet, déjà étudié par l'auteur, était imprimé dès 1665, et attribué à S. François Xavier]. — A. Farinelli. Une lettre inédite de G. de Humboldt [A M. Ducos, de Saint-Jean-de-Luz; 23 octobre 1801]. — P. 62-80. A. Paz y Melia. Poesías intercaladas en la Crónica Troyana romanceada. [1re publication, d'après un ms. de Madrid, de ces poésies du xive s.] — Serrano y Sanz. Cartas de Fernández de Navarrete, de Ceán Bermúdez y Clemencín à Tomas González, archivero de Simancas [11 lettres inédites de Navarrete, 10 de Ceán Bermúdez, et 8 de Clemencín sur des sujets littéraires et artistiques]. — Comptes rendus. P. 130-38. Mario Schiff. Crónicas gles de España, de R. Menéndez Pidal. [Analyse et loue comme il convient le précieux Catalogue de M. M. P.] — P. 138-40. Chronique. E. M.

Boletín de la Real Academia de la Historia.

Avril 1899

P. 273. I. Cosme Parpal y Marqués. El almirante D. Francisco Diaz Pimienta en Menorca (1637-1646-1648). [Détails inédits sur les différents séjours de l'amiral-gouverneur dans l'île, avec, à l'appui, le texte de

neuf documents tirés des archives de Simancas.] — P. 289. Vicente Paredes. Repoblación de la villa de Garrovillas. [Étude, aux points de vue géographique, géologique et archéologique, du terrain concédé à Garrovillas par un privilège de Alfonso XI, publié dans le numéro de février.] — P. 304. III. Fernández Duro. Compte rendu de *Les calomniateurs modernes du serviteur de Dieu Christophe Colomb* [œuvre posthume du comte Roselly de Lorgues. Pour maintenir son opinion que Christophe Colomb était un saint chargé d'une mission divine, l'historien français a prétendu démontrer qu'il avait été légitimement marié à Cordoue avec Doña Béatrix et que son fils Fernando était, en dépit des textes, un fils légitime et non un fils naturel, « car la plus grande des missions n'aurait pas été confiée par Dieu à un pécheur. » M. Fernández Duro réfute ironiquement cet argument et d'autres du même genre et refuse à l'œuvre tout entière une valeur critique sérieuse]. — P. 311. Fidel Fita. San Miguel de Escalada y Santa María de Piasca. Datos inéditos. [Étude, pour la première de ces églises, de quatre inscriptions tumulaires des XIIe et XIIIe siècles, et, pour la seconde, de plusieurs documents manuscrits.] — P. 343. V. José Gómez de Arteche. Analyse élogieuse du livre du général belge Wauwermans, traduit du français avec notes du colonel D. Mariano Bosch : *Le marquis de Verboom, ingénieur militaire flamand au service de l'Espagne.* — P. 351. *Variétés.* I. D. Lorenzo Dieguez y Ramírez de Arellano. Elogio de D. Agustín de Montiano y Luyando, premier directeur de la Academia de la Historia. — P. 362. II. Fidel Fita. Epitafio romano, inédito, de Alcalá de Henares.

Mai 1899.

P. 369. I. José Gómez de Arteche. Analyse du livre de M. le commandant P. Boppe, chef d'escadron de cavalerie territoriale : *Les Espagnols à la Grande Armée.* — P. 378. II. Gabriel Puig y Larraz fait connaître un ouvrage de l'archiduc Luis Salvator sur l'île méditerranéenne d'*Alboran*, qui, par sa petite superficie, semblait destinée à être toujours oubliée par les historiens et les géographes.— P. 381. III. Francisco Codera expose longuement une méthode pour l'application des connaissances linguistiques (la connaissance de l'arabe, spécialement) aux investigations historiques et, plus particulièrement, pour la *Période musulmane* de l'histoire d'Espagne. — P. 406. IV. Adolfo Herrera envoie à l'Académie quatre volumes de son ouvrage *Médailles espagnoles.* — P. 409. V. Gómez de Arteche remercie D. Francisco López Alen pour la publication de son livre, *Iconografía biográfica de Guipúzcoa.* [Galerie de portraits de Guipuzcoans distingués, collectionnés et dessinés à la plume, avec un récit succinct des actions les plus remarquables de chacun d'eux.] — P. 415. VI.

Marqués de Monsalud. Nuevas inscripciones romanas de Estremadura y Andalucía (Medellin, Villafranca de los Barros, Itálica). — P. 423. *Variétés*. I. José de Soto. Nota biográfica y necrológica del Dr. D. Francisco Martínez Marina. — P. 433. Roque Chabas. Nombramiento de almirante de Cataluña y Mallorca á favor de Carroz. [Document latin de 1230.] — P. 435. D. Juan González Cabo Reluz. Elogio académico de D. Vicente González Arnao (doyen de la Faculté de jurisprudence de l'Université de Madrid). — P. 448. Fidel Fita. El monasterio dúplice de Piasca y la regla de San Fructuoso de Braga en el siglo x [d'après les pactes signés par les religieuses et religieux de cette communauté, soumis les uns et les autres à l'autorité d'une abbesse, comme au monastère de Fontevrault, en France].

Juin 1899.

P. 466. I. Emilio Huebner. Nuevas fuentes para la geografía antigua de España: El monte Testáceo en Roma. [Étude des inscriptions, marques de fabrique et noms des lieux d'origine de débris, amoncelés pendant plus d'un siècle, de poteries et d'amphores importées de la péninsule ibérique, d'où 80 noms nouveaux de localités dont il importera de déterminer l'emplacement (avec planches).] — P. 504. II. Fernández Duro, *Archivo del bibliófilo filipino*. Notice sur diverses œuvres collectionnées par D. Wenceslas E. Retana, destinées à enrichir cette collection. — P. 508. III. José María Asensio. Compte rendu de deux ouvrages: *Apuntes para la historia de Villafranca de los Barros* et *Descubrimientos y viajes científicos por el mediodía de España y norte de Africa*. — P. 513. IV. Francisco R. de Uhagón. Compte rendu de *Sevilla intelectual, sus escritores y artistas contemporáneos*, par D. José Cascales y Múñoz. — P. 515. V. Fernández Duro. Compte rendu de *Un soldado de la conquista de Chile*, par D. Domingo Amunátegui Solar. [Il s'agit de Pedro Cortes Monroy qui, parti avec le marquis de Cañete en 1556, combattit au Chili jusqu'à la fin de sa longue vie.] — P. 518. VI. Le marquis de Monsalud. Nuevas inscripciones romanas de Mérida. — P. 524. VII. Francisco R. de Uhagón. Compte rendu de trois ouvrages de D. Gregorio Lazaga Larreta: *Compilación histórica, biográfica y marítima de la provincia de Santander*, *Cuadros históricos y de costumbres antiguas de la misma provincia*, *Monografía de Santa María de Yermo*. — P. 527. *Documents officiels* I. Translación de los restos mortales de D. Francisco Javier de Salas al Panteón de marinos ilustres. — P. 529. II. Fernández Duro. Reseña histórica de la Academia en el año 1898-1899. — P. 542. *Variétés*. I. Fernández Duro. Epigrafía del castillo de San Telmo en Nápoles. — P. 548. II. Fidel Fita. Santa María de Piasca y el primer Concilio de Toledo.

Juillet-Septembre 1899.

P. 5-167. F. R. de Uhagón. Documentos de la orden militar de Calatrava. [Très importante et très utile publication. Une partie des archives de l'ordre avait été déposée, après diverses péripéties, à la Trésorerie générale de Ciudad Real : le catalogue en a paru au tome XX, pp. 545-72 du *Boletín*. L'autre partie a été cédée par le Conseil des Ordres aux Archives historiques. Les deux parties de cette précieuse collection ayant été enfin réunies, M. de Uhagón en publie l'*indice* complet. Les documents sont au nombre de 1,459, dont 354 documents royaux, 195 ecclésiastiques, 910 particuliers. Ils ne forment qu'une partie des Archives de Calatrava, et laissent en dehors toute la partie administrative et judiciaire. Le plus ancien document remonte à l'année 1078.] — P. 167-177. D. Constantino Garrán. Catálogo de los documentos históricos referentes á lás antiguas cortes del reino de Navarra existentes hoy en el Archivo del ayuntamiento de Tudela. [Liste, avec indication sommaire, de 97 documents, allant de 1411 à 1828. Les Archives de Tudela possèdent, en parfait état de conservation, tous les actes et décisions de l'Ayuntamiento depuis 1573.] — P. 177-184. F. P. Garofalo. Marseille et ses colonies en Espagne. — P. 187-210, F. Simón y Nieto. El monasterio de San Salvador de Nogal. Su estado actual. Breve noticia de su historia. Recientes descubrimientos epigráficos. [Cet antique monastère, fondé antérieurement au xi[e] siècle, était situé à 6 kilomètres au nord de Carrión de los Condes. Il fut incorporé à celui de Sahagún le 25 octobre 1093.] — P. 211-18. Codera. Historia de los Benialahmar de Granada, y Boletín bibliográfico del Islam Magribín. — P. 218-22. F. Fita et V. Vignau. Valor de los sueldos Barceloneses de terno. [= 1 real 20 marav. 18/21.] — P. 222-25. Monsalud Nuevas inscripciones visigóticas de Estremadura. — P. 226-58. C. Fernández Duro. Peregrinación por las Indias occidentales en el siglo xvi. [Récit des voyages en Amérique de Bartolomé Lorenzo, par le P. Acosta, auteur de la *Historia natural y moral de las Indias*, d'après une copie faite, en 1778, par J. B. Múñoz, et assez différente de celles jusqu'ici connues.] — P. 258-60. F. Fita. El P. Cristóbal de Castro, nuevo dato bibliográfico. — P. 261-81. F. Fita. Blas Franco Fernández, escritor Murciano del siglo xvii. [Nombreux documents relatifs à cet auteur.] — P. 281-88. Noticias.

E. B.

(Section de Toulouse.)

Boletín de la Sociedad arqueológica Luliana (Palma).

Avril 1899.

P. 53-55. Alcover. Saint Pierre est-il venu aux Baléares? *(Suite.)* — P. 55-7. Fajarnés. Émigration des Juifs de Mallorca en 1392. [Six

documents contemporains.]— P. 60. Le même. Notes d'anthropologie. — P. 62. Ferrá. Toits artistiques à Mallorca. — P. 64-8. Fajarnés. Curiosités historiques. [Treize documents divers.]

Mai 1899.

P. 69. Alcover. Folk-lore Balear. — P. 71. Règlements de la confrérie de Saint-Georges (Catalan). — P. 74. Lettre de D. Martín el Humano sur son mariage avec Dª Margarita de Prades (1409). — P. 76. Rullan. Notes sur l'histoire ecclésiastique de Mallorca. — Fajarnés. Règlement des eaux d'En Bester (1402), et P. 81. Curiosités historiques (neuf documents).

Juin 1899.

P. 86. Lettre de Philippe II sur le concile de Trente (tirée des archives capitulaires de Mallorca). — P. 87. Règlements de la confrérie de Saint-Georges *(suite)*. — Règlements déterminant les lieux réservés à la préparation du lin (1513). — P. 92-94. Camps Mercadal. La grotte d'Es Ravellá, à Menorca [avec planche]. — P. 94. Lettres royales sur les biens confisqués des Juifs, et P. 99. Curiosités historiques (trois documents). — P. 95. E. Pascual. Restes artistiques d'antiques constructions de Mallorca. — P. 98. Aguiló. Documents sur la fondation de la Maison des Orphelines (1618-21).

Juillet 1899.

P. 101. Alcover. Traditions populaires de Mallorca *(suite)*. — P. 105. Liste des médecins et pharmaciens de Mallorca en 1770. P. 106. Document latin sur la représentation de Manacor et Luchmayor dans le Syndicat (1479). — P. 108. Prières publiques pour la fin du schisme (1407). — P. 109. Fajarnés. Notes d'anthropologie, et P. 119. Curiosités historiques (deux documents). — P. 111. Mémoire sur la nécessité d'un nouveau cadastre (1676). — P. 113. Lettre de Philippe II sur la Saint-Barthélemy (1572). — P. 115. Licence accordée par D. Pedro IV d'Aragon pour mettre les Juifs à la torture (1364). — P. 117-19. E. Pascual. Notes de cuisine. (Recettes catalanes de 1568.)

Août 1899.

P. 121. Alcover. Traductions populaires *(suite)*. — Fajarnés. Mestre Jordi, médecin mallorquin du XIIIᵉ S. — Aguiló. Autographes. — P. 127. Pons Fabregues. Le 1ᵉʳ ayuntamiento de Mallorca en 1718. — P. 129-136. Divers documents (Autorisation au juif Cardoso Núñez (1771).

— Un enterrement remarquable (1703). — La momie du roi En Jaume II (1463). — Lettre de la vicomtesse de Canet. — Lavoirs publics de Palma. — Annuaire bibliographique de Mallorca. — Un Sarrasin se vendant comme esclave.) — Curiosités historiques.

Septembre-Octobre 1899.

P. 217-35. Berlanga. Suite des *Estudios epigráficos*. — P. 235-38. Fajarnés. El Judío Elías Cresques, médico de la R. Casa de Aragón en el siglo xiv. [Ajoute un nom nouveau à la série assez nombreuse des Juifs portant ce nom.] — P. 239. J. Pié. Suite des Annales de la ville de Selva. — P. 254-76. Notes bibliographiques (Dietari del antich Consell Barceloni. Astapa. Religiões da Lusitania. Asociación de arquitectos de Cataluña. Portugalia). — P. 276-80. Résumé des Revues. [A propos du *Bulletin hispanique*, le rédacteur se félicite de l'apparition de la nouvelle Revue, à laquelle il souhaite la bienvenue en excellents termes, et offre son appui, sur lequel nous comptons et dont nous lui sommes reconnaissants.]

E. M.

Butlletí del Centre excursionista de Catalunya.

Janvier 1899.

P. 1-8. Jaume Massó-Torrents : Sessió publica inaugural de l'any 1899. Memoria del senyor secretari. — P. 8-17. Joaquim Cabot y Rovira : Discurs del senyor president. — P. 18-37. Liste des membres. — P. 37-38. Crónica del Centre. — P. 38. Noves. — Phototypie : *Tresor de San-Feliu d'Avall*, pour illustrer l'*Art religiós en el Rosselló*, de M. Brutails.

Février 1899.

P. 41-50. Joaquim Miret y Sans : Lo castell *de Montbrió*. [Étude historique sur un village de la province de Tarragone. Texte d'une donation par Raimond de Barcelone en 1075.] — P. 51-60. Manel Font y Torné : Ascenció al pic d'Aneto (Maladetta). *(A suivre.)* — P. 61-64. Crónica del Centre. — Fulletí de l'*Art religiós en el Rosselló*, per Jean-Auguste Brutails (traduit du français, revu et augmenté). Phototypie, *Creu de Terrats*.

Mars 1899.

P. 65-77. Ceferí Rocafort : Excursió a la Pobla de Segur y sa comarca. [Parmi les simili-gravures : clocher et façade de l'église.] — P. 78-85. Manel Font y Torné : Ascenció al pic d'Aneto (Maladetta)

— P. 85-86. Secció official. — Crónica del Centre. [Mention d'une lecture sur la *Sigillographie catalane.*]

Avril 1899.

P. 89-96. CEFERÍ ROCAFORT SAMSÓ : Excursió á la pobla de Segur y sa comarca. *(Fin.)* — 96-110. MANEL FONT Y TORNÉ : Ascenció al pic d'Aneto (Maladetta). *(A suivre.)* — P. 111-112. Crónica del Centre : Sessions oficials; excursions, conferencies y lectures. — Fulletí 6 des *Notes sobre l'art religiós en Rosselló,* par Jean-Auguste Brutails (traduit du français), avec deux zincogravures, *Iglesia abacial de Sant-Martí de Canigó, Sant-Joan lo Vell de Perpinyá* et deux phototypies, *Portal de Saint-Joan lo Vell, Perpinya (sota'l campanar),* et *Perpinyá, Sant-Joan lo Vell, Porta exterior.*

Mai 1899.

P. 113-117. MANEL FONT Y TORNÉ : Ascenció al pic d'Aneto (Maladetta). *(Fin.)* — P. 118-126. F. CARRERAS CANDI : Lo priorat de Bon-Repós y les pretencions de la Mitra d'Urgell en 1786. [Outre la copie d'une inscription insérée par le chanoine de Bellpuig de los Avellanes, P. Jaume Pasqual, dans un de ses volumes de notes manuscrites (Sacrae Antiquitatis catalonia monumenta), le récit du même historien touchant ses propres démêlés avec l'évêque d'Urgell en 1786 au sujet de ce prieuré de Bon-Repós.] *(A suivre.)* — P. 126-138. Crónica del Centre : Sessions oficials (extrait d'un discours de M. Massó Torrents sur D. Joaquim Rubió y Ors, etc.), excursions, conferencies y lectures. — Fulletí 7 de l'*Art religiós en Rosselló,* de J.-A. Brutails, avec deux zincogravures, *Iglesia colegiata de Cornellá de Conflent, Iglesia de Santa Eulalia de Follá,* et une phototypie, *Ruines de Sant-Martí de Canigó.*

Juin 1899.

P. 137-159. F. CARRERAS CANDI : Fin de *Lo priorat de Bon-Repós y les pretencions de la Mitra d'Urgell en 1786*, du Dr. Jaume Pasqual. — P. 158-160. Secció oficial (en particulier Donatius pera la biblioteca). — P. 160. Cronica del Centre. — Fulletí 8 de l'*Art religiós en Rosselló*, avec deux zincogravures. *Iglesia abacial d'Arles del Tech, Iglesia abacial de Sant-Miquel de Cuixà*, et une phototypie, *Iglesia y campanar de Cuixà.*

Juillet 1899.

P. 161-174. LLUÍS M. VIDAL : Excursió al castell de Requesens, Agullana, Besalú, Olot y Collsacabra (avec les vues). — P. 175-176.

VICENS BOSCH : Notes folk-loriques : Oracions pera cura mals : per mal de ventre; pera treure la broma de l'ull; pel mal de queixal; pel mal d'aristol; per la erissipela. — Fulletí 9 de l'*Art religiós en el Rosselló*, avec une zincogravure, *Iglesia abacial de Sant-Andreu de Sureda*, et une phototypie, *Ruines de Reglella*.

Août 1899.

P. 178-201, LLUÍS M. VIDAL : Excursió al castell de Requesens, etc. (*Fin*, avec des vues.) — P. 201-203. Pau Teixidor : La Cova del Manou. — P. 204-207. VICENS BOSCH : Notes folk-loriques. Bolangeres y Corrandes; Lo molí dels pecats (avec musique); La vida de les galeres (avec musique). — Phototypie, *Claustre de Cuixà (Banys de Prada)*.

G. C.

Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos.

Núm. 3 y 4. Marzo y Abril de 1899.

P. 129-137. M. MENÉNDEZ Y PELAYO. — Opúsculos de Prisciliano y modernas publicaciones acerca de su doctrina. [*(Suite.)* Le *Liber ad Damasum episcopum*, apologie personnelle de l'auteur et manifeste de la secte; plus intéressant encore que le *Liber apologeticus* au point de vue historique. *(A suivre.)*] — P. 138-144. L. TRAMOYERES BLASCO. Las cuevas de Bocairente (Nota arqueológica). [Récit d'une excursion aux « Casetes dels Moros », curieuses grottes de la province de Valence, qui ont servi d'habitation à l'homme aux temps préhistoriques (Figures dans le texte; deux planches en phototypie hors texte).] — P. 144-176. M. SERRANO Y SANZ. Pedro de Valencia. Estudio biográfico y crítico. [Ce travail très intéressant fait regretter, avec l'auteur, que la plus grande partie des œuvres de Pedro de Valencia soit encore inédite. Cet illustre humaniste (1555-1620) fut aussi un économiste clairvoyant, précurseur de Quesnay et de Jovellanos, très en avance sur ses contemporains, au point que les socialistes modernes pourraient, dans une certaine mesure, se réclamer de lui. *(A suivre.*] — P. 171-180. JOSÉ DEMETRIO CALLEJA. Compluto Romana. Estudio acerca de su importancia y de los notables objetos de arte hallados en sus ruinas. [La conclusion, très admissible, de l'auteur est que, contrairement à l'opinion du marquis de Monsalud, la Compluto Romana, détruite vers 409 par les Vandales, était une grande ville, située dans la plaine du Henares, là où s'élève aujourd'hui Alcalá.] — P. 187-191. J. JIMÉNEZ DE LA ESPADA. Vocabulario de la lengua general de los Indios del Putumayo y Caquetá. *(Suite. — A suivre.)* — *Sección de documentos*. P. 192-198 : Fuero de Agüero, copie par M. F. Mourillo. — Documento

curioso que puede servir para nuevo comentario é inteligencia de algún pasage del Ingº Hidalgo (relatif au chef de bandits Roca Guinarda), copie par J. M. A. — P. 198-236. JUAN PÍO GARCÍA Y PÉREZ. Indicador de varias crónicas religiosas y militares en España *(Suite. — A suivre.)* — Feuilles détachables, pagination spéciale : 1° P. 33-80. Suite du Catálogo 1° del Archivo histórico nacional : Inquisición de Toledo. *(A suivre.)* — 2° P. 65-96. Suite du Catálogo de las piezas de teatro que se conservan en el departamento de manuscritos de la Biblioteca nacional, por A. PAZ Y MELIA. *(A suivre.)*

Núm. 5. Mayo de 1899.

P. 257-271. F. R. DE UHAGÓN. Diego Velázquez en la órden de Santiago. [Curieux exposé des déboires que, malgré la protection du roi et même l'intervention du pape, Velázquez dut subir avant d'être admis dans l'ordre de Santiago. Anobli tout exprès par le roi, Velázquez fut enfin admis le 27 novembre 1659. Il mourut quelques mois après. L'Espagne vient de fèter avec éclat son troisième centenaire.] — P. 272-277. M. DE BARCIA. Velázquez en la sección de estampas de la Biblioteca Nacional. [Liste des gravures et dessins attribués à Velázquez (on sait que les dessins de ce peintre sont très rares et plutôt de médiocre importance) et des portraits du même conservés à la B. N. Quatre planches en phototypie hors texte.] — P. 278-291. JOSÉ RAMÓN MÉLIDA. Bibliografía de Velázquez. [Indications bibliographiques des travaux littéraires et artistiques de quelque mérite, consacrés à la biographie et aux œuvres de Velázquez. L'auteur ne prétend pas en donner une liste complète.] — P. 290-312. M. SERRANO Y SANZ. Pedro de Valencia. [Suite de cette très intéressante étude. Pedro de Valencia, économiste : Ses *Discursos sobre la moneda de vellon, sobre el precio del trigo*. Remarquable esprit de tolérance qui anime son *Discurso acerca de los Moriscos;* son *Discurso sobre las brujas y cosas tocantes á magia.* « Rien, dit Menéndez Pelayo, cité par le critique, ne contribua autant que ce discours à la bénignité croissante avec laquelle le Saint-Office procéda depuis dans les causes de sorcellerie. » *(A suivre.)*] — P. 313-314. *Sección de documentos.* Carta de edificación, etc., copie par V. V. — Feuilles détachables, pagination spéciale : 1° P. 81-96. Suite du Catálogo 1° del Archivo histórico nacional : Inquisición de Toledo. *(A suivre.)* — 2° P. 97-127. Suite du Catálogo de las piezas de teatro que se conservan en el departamento de manuscritos de la Biblioteca nacional, por A. PAZ Y MÉLIA. *(A suivre.)*

Núm. 6. Junio de 1899.

P. 321-334. D. M. SERRANO Y SANZ, de la Biblioteca nacional. Pedro de Valencia. *(Suite.)* [Scepticisme de P. de Valencia à l'endroit des

faits extraordinaires rapportés par les historiens anciens et dans lesquels il ne voit que des phénomènes ordinaires ou des supercheries, alors que bien des théologiens les attribuaient au diable. — Son flair avisé en matière de falsification de documents historiques : le parchemin, les reliques et les *plomos* du Sacro Monte de Grenade.] *(A suivre.)* — P. 335-350. D. J. R. MÉLIDA. Bibliografía de Velázquez. *(Suite.)* [Complète ou corrige l'article précédent en indiquant des ouvrages qu'on avait omis de citer et les travaux parus depuis, parmi lesquels un livre de vulgarisation de D. Jacinto Octavio Picón : *Vida y Obras de D. Diego Velázquez*, bien composé, bien écrit et plein d'intérêt.] — P. 350-358. D. J. OLAVIDE. Nuestra Señora de Trianos. [Exposé des vicissitudes par lesquelles passa ce monastère de religieux augustins d'abord, de dominicains plus tard.] — P. 358-362. D. J. JIMÉNEZ DE LA ESPADA. Vocabulario de la lengua general de los Indios del Putumayo y Caquetá. *(Suite.)* — P. 362-365. FRANCESCO P. GARÓFALO. Intorno ad alcuni recenti lavori italiani di storia romana antica. [Les travaux signalés sont le premier volume d'une *Storia di Roma*, par le Prof. Ettore Pais, et un mémoire de Mario Tarantino, *la Congiura Catilinaria.*] — P. 365-369. *Sección de documentos.* Carta de Lope Félix de Vega Carpio al Sr Antonio de Mendoza ; copiée par A. Paz y Melia. — Carta del Maestro Francisco Sánchez Brocense á Juan Vázquez de Mármol ; copiée par A. Paz y Melia. — P. 370-375. *Crónica de archivos, bibliotecas y museos :* Códice amiatino de la Biblia, por el P. J. Herrera. — Bronce antiguo con incrustaciones de plata, por D. J. R. Mélida (gravure hors texte.) — Feuilles détachables à pagination spéciale. — P. 97-112. Pliego 7° del Catálogo 1° del Archivo historico nacional. Inquisición de Toledo. P. 112-160. Pliegos 9° et 10° del Catálogo de las Piezas de Teatro que se conservan en el departamento de manuscritos de la Biblioteca nacional.

Núm. 7. Julio de 1899.

P. 385-391. D. A. JIMÉNEZ SOLER, del Archivo de la Corona de Aragón. El Justicia de Aragón, Martín Diez de Aux. [Ce haut magistrat aragonais, auteur d'*Observancias*, qui ne manquent ni de mérite ni d'utilité, d'ailleurs, peu scrupuleux dans l'accomplissement des devoirs de sa charge, finit par être arrêté comme concussionnaire par l'ordre d'Alphonse V sans que l'Aragon se soulevât, et assassiné dans sa prison.] — P. 392-416. D. M. SERRANO Y SANZ, de la Biblioteca nacional Pedro de Valencia. *(Suite et fin.)* [P. de Valencia défend la version latine de la *Paráfrasis Caldáica*, d'Arias Montano, contre le P. Andrés de León. — Ses traductions du grec et du latin. — Indication de ses autres œuvres, conservées manuscrites à la B. N. —

Appendices: *Partida de nacimiento* de P. de Valencia [Longue lettre adressée par lui en 1613 à Góngora, dans laquelle il apprécie avec une remarquable sûreté de goût les *Soledades* et le *Polifemo* de ce poète.] — P. 416-425. ELOY BULLÓN. Alfonso de Castro. Noticia bio-bibliográfica. [Travail intéressant consacré à un théologien et juriste du XVIe siècle, très oublié aujourd'hui. Adversaire acharné du protestantisme et redoutable controversiste, il a, en outre, par son traité *de Potestate legis pœnalis,* été le prédécesseur de Beccaria et exercé une très grande influence sur le développement de la science du droit pénal.] — P. 425-429. D. J. BONSOR. Notas arqueológicas de Carmona. Gravures, planches hors texte. — P. 430-435. *Sección de documentos.* 1° Cuatro Reales órdenes curiosas de los años 1818, 1830 y 1831; copiées par A. P. y M. — Carta de don Antonio de Tassis al Cardenal Granvela; id. — Carta de D. Manuel Quintana al Marqués de Perales [sur la nécessité de suspendre la représentation de la Comédie *El fiscal de su delito;* copiée par L. Navarro]. — P. 434-439. D. JUAN PÍO GARCÍA Y PÉREZ. Indicador de Varias crónicas religiosas y militares en España. (*Suite.(* — *(A suivre.)* P. 440-446. *Crónica de archivos, bibliotecas y museos.* Inscripción cristiana de Entrambasaguas (Teruel) por D. E. Hübner, de la R. Acad. de Berlin. — Aumentos en el Archivo hist° nac¹; etc. — Feuilles détachables à pagination spéciale. P. 113-128. Pliego 8° del Catálogo 1° del Archivo histórico nacional. Inquisición de Toledo. — P. 161-192. Pliegos 11 et 12 del Catálogo de las Piezas de Teatro que se conservan en el departamento de manuscritos de la Biblioteca nacional.

L. D.
(Section de Toulouse.)

Revista de la Asociación artístico-arqueológica Barcelonesa.

Núm. 14. Juillet-Août 1899.

P. 193-208. MANUEL R. DE BERLANGA. Estudios epigráficos. [Suite de cette étude très détaillée et très documentée sur les inscriptions fausses et les découvertes supposées de Grenade.] — P. 209-24. J. PIÉ. Anals inédits de la vila de la Selva del camp de Tarragona. [2me article. Charte donnée à la ville de la Selva par Hugo de Cervelló, archevêque de Tarragone en 1165, d'après un parchemin de 1539. — Agrandissements de la ville. — Vilanova de la Selva et Populeta. — Les murailles, les tours et les portes.] — P. 225-42. P. B. COMES. Description du couvent de Saint François de Barcelone. [Suite de la publication de ce ms.] — P. 242-56. GUILLÉN-GARCÍA. Dominico Theotocópuli, El Greco. [*(Suite.)* Liste de ses œuvres. Jugement sommaire.]

E. M.

Revista crítica de historia y literatura españolas, portuguesas é hispano-americanas.

Janvier-Février 1899.

Notas críticas. P. 1-9. Giménez Soler. — Scriptura privada ó la fi del conde d'Urgell; crónica privada del siglo xv; estudio crítico. [Il s'agit d'un manuscrit édité en 1889 dans la *Revista Catalana* et où est contenue l'histoire du dernier comte d'Urgel, D. Jaime d'Aragon. L'auteur de l'article considère cette chronique comme une œuvre de mauvaise foi, destinée à nuire au compétiteur de D. Jaime, D. Fernando de Antequera.] — P. 9-13. Fernando García signale l'intérêt que présente *O auto dos esquecidos* de D. José de Souza Monteiro, Lisboa, 1898, œuvre d'un genre difficile à identifier et où l'auteur a voulu exprimer les sentiments d'abnégation fataliste qui ont poussé le peuple portugais dans la voie des découvertes qui fut celle de sa propre ruine. — P. 13-19. Antonio Elías de Molins : Compte rendu du *Manual de novells ardits vulgarment apellat Dictari del antich Consell de Barceloni; volum seté, que comprén lo volúmen original XXII; any 1597-1602, Part.* Barcelone, 1898. — *Comunicaciones y noticias*. P. 20-55. A. Elías de Molins : Bibliografía literaria de España; obras y estudios sobre la historia de la literatura (lettre A à F compris). [Bibliographie très utile; elle comprend les ouvrages de critique ou d'histoire littéraires, ceux de Nicolás Antonio aussi bien que l'*History of spanish literature* de M. James Fitzmaurice Kelly.] — P. 56-65. Severiano Doporto : Costumbras funerarias de la provincia de Teruel. — Francesco P. Garofalo : Algunas notas sobre la historia antigua de España. [Indications bibliographiques sur Scipion l'Africain, Scipion Émilien, et sur les anciens habitants de l'Espagne.] — P. 68-79. A. Elías de Molins : La Imprenta en Europa en los siglos xvi y xvii. [C'est un catalogue paru à Barcelone en 1686 et dont on ne connaît, dit M. E. de Molins, que deux exemplaires. Il fut publié par les imprimeurs-libraires, qui avaient maille à partir avec les imprimeurs non vendeurs de livres; on y trouve les noms des libraires de Lyon, de Paris, de Flandre, d'Angleterre, etc., qui ont imprimé des ouvrages.] — P. 79-81. Compte rendu d'une conférence faite à l'Athénée de Madrid, par M. Menéndez Pelayo sur Raimond Lull. — P. 81-84. *Necrologías :* D. Fernando Cos-Gayón; D. Eduardo Vidal de Valenciano. — P. 84-93. *Noticias*. — P. 93-95. Libros españoles. — P. 95-96. Libros hispano-americanos. — P. 96. Libros extranjeros.

Mars-Avril 1899.

Notas críticas. P. 97-100. R. D. P. : Un discurso de recepción en la Academia de Buenas Artes de Barcelona. [Compte rendu d'un discours

sur les Catalans qui ont écrit en castillan.] P. 100-103. R. ALTAMIRA : Compte rendu de *De Oñate á la Granja*; — *Luchana* de B. Pérez Galdós *Episodios nacionales*, tercera serie, Madrid, 1898-99, 2 v. in-8°). [M. Altamira note dans cette nouvelle œuvre du célèbre romancier l'influence de Cervantes, très marquée dans ses premiers romans, très effacée dans ses *Novelas contemporáneas*.] — P. 103-105. LEÓN DE LA TEJERINA : Compte rendu des *Obras completas del Excmo. Sr. D. Manuel Josef* (sic) *Quintana* (nouvelle édition de luxe, Madrid, 1897-98, 3 vol. in-fol.) [C'est la première édition complète de cet auteur, dont la collection Rivadeneyra n'avait donné qu'une partie dans son volume XIX, intitulé pourtant *Obras completas*, et dans les *poetas líricos del siglo XVIII* (vol. LXVII). Aux œuvres inédites publiées par Medina et Navarro (*Obras inéditas de Quintana*, 1 vol., 1872), le nouvel éditeur, aidé d'un neveu du célèbre écrivain, a ajouté un certain nombre de lettres, de notes (en particulier sur la bataille de Bailen), la biographie du duc d'Albe, etc.] — *Comunicaciones y noticias*. P. 106-128. A. ELÍAS DE MOLINS : Suite de la Bibliografía literaria de España (lettres F à M ; v. le numéro précédent). — P. 129-145. BUENAVENTURA CARLOS ARIBAU : Libros de caballerías ; Amadis de Gaula. [Ce travail inédit de l'auteur était destiné au tome de la collection Rivadeneyra qui devait contenir les *Libros de caballerías*. *(A suivre.)*] — P. 146-152. R. D. PERÉS : Notas literarias catalanas. [L'auteur rend compte du *Llibre de la mort* de Mariano Aguiló ; de la traduction catalane de l'Iphigénie de Gœthe par J. Maragall, des Perses et du Prométhée enchaîné d'Eschyle et de l'Hamlet de Shakespeare par Arturo Masriera ; de la *Bogería* du romancier Narciso Oler ; de deux pièces de Guimerá : *Mossen Janot*, drame rustique, qui, joué à Madrid en castillan sous le titre de *El padre Juanico*, a été un triomphe pour l'auteur, et *la Farsa*, satire des mœurs électorales en Espagne.] — P. 153-157. Compte rendu des conférences qui ont eu lieu au *Rat-Penat* de Valence en mars et avril derniers : *Misión social educativa de la arqueología*, par D. Luis Tramoyeres Blasco ; *Renovaciones y Restauraciones de monumentos y obras de arte*, par D. Vicente Alcayne ; *la Expulsión de los moriscos* par le baron de Alcalí ; *la Literatura valenciana en el siglo XV* (Juan Ruíz de Corella, Fenollar, etc.), par D. L. de Ontalvilla ; *Numismática valenciana*, par D. Juan Espiau Bellveser. — P. 157-158. Compte rendu et extrait du discours de réception de D. Daniel Cortázar à la R. Academia Española (sur les néologismes en castillan, particulièrement ceux qui procèdent des nomenclatures des sciences physiques). — P. 159-168. COSME PARPAL Y MARQUÉS : Rubió y Ors historiador [discours lu à la *Sociedad barcelonesa de amigos de la Instrucción* sur ce Catalan, poète et historien, ancien professeur de *literatura general y española* à Valladolid (1847-1858) et d'*Historia universal á* Barcelone (1858-1899). *(A suivre.)*] — *Necrologías :* D. Ro-

mualdo Nogués; D. Angel Lasso de la Vega; D. Joaquín Rubió y Ors (avec un extrait de son livre de poésies *Lo gaiter*, et la liste de ses œuvres poétiques et historiques). — *Noticias*. P. 183-188. En particulier p. 185, liste de 47 monnaies romaines découvertes à Alacuás. — P. 189-191. Revistas españolas. — P. 191. Revistas extranjeras. — P. 192. Libros españoles.

Mai-Juin 1899.

Notas críticas. P. 193-195. W. Webster : Compte rendu de *Life writings and correspondence of George Borrow* (auteur de *Zincali or an account of the Gipsies of Spain*, 1881, de *The Bible in Spain*, 1843, de *El Evangelio según san Lucas traducido al Romanico dialecto de los gitanos de España*, 1836, etc.), par le Dr William J. Knapp, Londres; de *Story of the Princess des Ursins*, par Constance Hill, Londres, 1899; de *A corner of Spain*, par Marian Coles Harris, New-York et Boston, 1898; de *In modern Spain : some sketches and impressions*, par Reginald St Barbe, Londres, 1899; de *Toledo*, par Hannah Lynch, Londres; de *The spanish government*, publié dans *The Forum*, avril 1899, New-York, par Butler Clarke; de *O schea's Guide to Spain*, par John Lomas, Londres, 1899. — A. Giménez Soler : Compte rendu de *Llibre dels Privilegis de Tarrassa*, par Joseph Soler y Palet, Barcelone, 1898. [Tarrassa autrefois ville de *señorío* devint ville de *realengo* en se faisant incorporer à Barcelone; l'histoire de cette transformation est intéressante parce que ce fut là un mouvement général en Aragon au xve siècle]. — A. Elías de Molins : Compte rendu de l'Éloge de D. Manuel Tamayo y Baus, lu à la R. Academia española par D. Alejandro Pidal y Mon, publié à Madrid, 1899. [L'auteur a surtout vanté *La locura de amor*, un des plus beaux drames, en effet, de Tamayo.] — *Comunicaciones y noticias*. P. 199-104. Cayetano Soler : Verdadera significación histórica del Tamborillo de Sampedor. [Piquante critique de la légende de ce personnage quasi légendaire des guerres de l'Indépendance.] — P. 204-216. A. Elías de Molins : Suite de la Bibliografía literaria de España (Voir les numéros de janvier-avril), lettres M-R. — P. 217-218. Z... : Portugal. Centenario de Garretti (auteur du *Fr. Luis de Sousa*, vanté par Edgar Quinet); Muerte de Simões (João Simões Dias, auteur des *Peninsulares* et de *A Hespanha moderna*). — P. 219-231. *Necrologías*. Rafael Altamira : Juan Ochoa [très élogieux pour ce jeune romancier, auteur de *Su amado discípulo*, *Un alma de Dios*, *Los señores de Hermida*, et qui laisse plusieurs œuvres inachevées]. — M... : Don Francisco Miquel y Badía (critique d'art et littérature). D. Emilio Castelar [courte notice biographique et bibliographique, avec un extrait du discours prononcé par D. Juan Valera à la R. Academia española en annonçant

la mort du grand homme d'État]. — P. 232-247. COSME PARPAL Y MARQUÉS : Rubió y Ors historiador (fin. Voir le numéro précédent). — P. 247-262. FRANCISCO MIQUEL Y BADÍA : Velázquez. [Bonne biographie, suivie de Juicios acerca de Velázquez : versos de Francisco de Quevedo et du jugement de Viardot, p. 263-275.] — P. 275-276. Compte rendu de la réception du marquis de Ayerbe à la R. Academia de la Historia et du discours du récipiendaire *Enlaces de reyes de Portugal con infantas de Aragón*. — P. 277-278. Muerte del Conde de Urgel, jefe del Partido de la Unión [on signale une note de D. L. Comenje, parue dans la *Revista de Ciencias medicales* (10 avril 1899), et relative à un manuscrit du XIV[e] siècle intitulé *Receptari* (registres d'ordonnances médicales) provenant de Manresa où mourut don Jaime. Les prescriptions des médecins qui soignèrent celui-ci, consignées dans ce *receptari*, font supposer qu'il mourut d'une fièvre quarte et non par le poison]. — P. 278-279. Texte de la *Licencia á Lope de Vega para que pueda imprimir en los Reinos de la corona de Aragón el libro de los « Rimas sacras »* [donnée en 1614, et préalable à l'édition de Lérida, 1615]. — P. 280-281. Compte rendu des Jeux floraux de Cologne du 7 mai dernier. — P. 282-285. *Noticias*. [On signale en particulier la substitution, à l'ancienne *Revista de Sciencias naturaes e sociaes*, d'une autre revue intitulée *Portugalia* (anthropologie, archéologie, ethnographie) et publiée à Oporto]. — P. 286. Revistas españolas. — P. 287. Revistas extranjeras. — P. 288. Libros españoles.

Juillet-Août 1899.

Notas críticas. P. 289-292. RAFAEL ALTAMIRA. Compte rendu de *Quien fué Francisco de Quevedo*, *estudio psicológico*, par Cayetano Soler, Barcelone. [L'auteur de cette étude voit surtout en Quevedo un homme politique, pour lequel la littérature n'a été qu'un moyen ou une distraction.] — P. 293. J. DE B., compte rendu de la *Enseñanza en el siglo XX*, par Ricardo Becerro de Bengoa, Madrid, 1899-1900. [Ce livre contient, outre des considérations doctrinales sur la pédagogie, des détails intéressants sur un certain nombre d'écoles ou fondations espagnoles peu connues.] — P. 295-299. EDUARDO L. CHARIVARI, compte rendu de l'*Histoire de la musique : Espagne*, *Des origines au XIII[e] siècle*, par Albert Soubies, Paris, 1899. [Très élogieux.] — P. 299-301. L. DE LA T. signale le recueil de poèmes *Fugaces*, de Sofía Casanova, La Corogne, 1898. — *Comunicaciones y noticias*. P. 302-308. FELIPE PEDRELL : *Libros de música españoles raros ó desconocidos*. [Notes détachées sur Vila, l'organiste de la cathédrale de Barcelone, et sur la collection de Brudieu, maître de chapelle de

1. Cf. le prologue du même aux *Obras de M. Tamayo y Baus*, tome I, Madrid, 1898, in-8°.

la Seo d'Urgel.] — P. 309-325. ENRIQUE FAJARNÉS TUR : Ensayo de una bibliografía-Orfila [comprend les œuvres du célèbre médecin minorquin et les travaux dont il a été l'objet]. — P. 326-344. Buenaventura Carlos Aribau : Libros de caballerías *(Fin)*. Serie de los Palmerines : Palmerín de Oliva, Primaleon, Platir, Palmerín de Inglaterra ; Serie de Artús y de la Tabla redonda : crónica de Artús según Godofre de Monmouth ; origen del libro de Artús, cita de Gibbon ; autor primitivo del libro de Artús ; existencia de Artús ; Merlín ; el baladro del sabio Merlín con sus profecías. — A. E. DE MOLINS : Bibliografía literaria de España. (*Suite ;* lettres R à T.) — Documentos inéditos [provenant de la maison des Santisteban et publiés par JOAQUÍN Mª DE SANTISTEBAN] : Pedro de Castro y la campaña de 1560-65 en Africa. 1° Hoja de servicios del capitán Pedro de Castro ; 2° Carta de la Reyna á Pedro de Castro ; 3° Aluala ó título de capitán de ginetes dado al capitán Pedro de Castro ; 4° instrucciones á Pedro de Castro para la rendición de Argel ; 5° orden de S. M. á Pedro de Castro para que reclutase 300 infantes. — P. 362-371. ADOLFO BONILLA Y SAN MARTÍN : oda latina de Garci Lasso de la Vega. — P. 372-376. A.-E. DE MOLINS : Monedas inéditas catalanas [faisant partie de la collection de D. Arturo Pedrals y Moliné, acquise récemment par la Diputación provincial de Barcelone : la plus ancienne de ces monnaies est une pièce d'or de Witeric, frappée à Girone.] — P. 376-381. *Noticias.* — P. 382. Revistas españolas. — P. 383-384. Revistas extranjeras. — P. 384. Libros.

G. C.

ARTICLES DES REVUES FRANÇAISES

OU ÉTRANGÈRES

CONCERNANT LES PAYS DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Annales de géographie, 15 janvier 1899 : M. ZIMMERMANN dans la *Chronique géographique : Sur la ruine de l'empire colonial espagnol, ses conséquences*, p 93 ; — 15 septembre : Bibliographie géographique annuelle, 1898 : p. 154 et 208, bibliographie pour l'Espagne ; p. 157, pour le Portugal.

L'Anthropologie, mai-juin 1899 : M. BOULE, Compte rendu de *Notched bones from Mexico* de Frederick Staar.

Bulletin critique, 15 juillet 1899 : G. CIROT, Compte rendu de

M. Tamayo y Baus, par Boris de Tannenberg. — 15 août 1899 : ALFRED BAUDRILLART, Compte rendu du *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France : tomes XII et XII bis, Espagne, 1701-1795*, par A. Morel-Fatio et H. Léonardon.

Deutsche Rundschau, août 1899 : E. HUEBNER, Compte rendu de *Bædeker's Spanien und Portugal.*

Journal des Économistes, juillet-septembre 1899 : MAURICE JABLET, *Le mouvement financier et commercial* (p. 37 et 55, sur la situation financière en Espagne). — FRÉDÉRIC PASSY, Compte rendu de l'*Individu et la réforme sociale*, par E. Sanz y Escartín, traduit de l'espagnol par Aug. Diétrich, 1 vol., Félix Alcan, Paris. — ROUXEL, Compte rendu sur les *Finances de la République argentine (Budget, dépenses, revenus et dettes publiques)*, par Albert B. Martínez, Buenos-Ayres, Compañia Sud-Americana, 1898. — G. de M..., Chronique (p. 157 et 158, sur les procédés civilisateurs des Américains aux Philippines; sur les remèdes officiels aux maux de l'Espagne).

Journal des Savants, février 1899 : ALFRED MOREL-FATIO, Article sur le Catalogue de la collection paléographique du palais de Liria, par Mme la duchesse d'Albe. — Avril 1899 : CH. DE LA RONCIÈRE, Compte rendu de *Antigua marina catalana, memoria leida en la sesión celebrada por la Real Academia de Buenas Letras el día 16 de noviembre de 1896*, par Francisco de Bofarull y Sans, Barcelone, 1898.

Le Moyen-Age, revue d'histoire et de philologie, juillet-août 1899 : Abbé DOUAIS, *Saint Raymond de Peñafort et les hérétiques, directoire à l'usage des inquisiteurs aragonais*, 1242.

Polybiblion, partie littéraire, 3e livraison, septembre : LÉO ROUANET, Compte rendu du *Poema del Cid* de Ramón Menéndez Pidal. — D. V..., Compte rendu des *Origines de la Compagnie de Jésus* de Hermann Müller. — G. BERNARD, Compte rendu de *Orígenes históricos de Cataluña* de José Balari.

Revue archéologique, janvier-février 1899 : p. 154, S. R..., Compte rendu de *Religiões da Lusitania*, de J. Leite de Vasconcellos, Lisbonne, 1897. — Juillet-août : GEORGE BONSOR, *Les colonies agricoles pré-romaines de la vallée du Bétis.*

Revue bleue, 28 octobre 1899 : H. DE CURZON, *Le « Don Juan Tenorio » de Zorrilla.*

Revue britannique, juillet 1899 : PIERRE GUERRAZ, *Correspondance d'Orient* (p. 130 et 131, sur l'Espagne et le Maroc).

Revue critique, 24 juillet 1899 : P. 78 (chronique). L... signale *Concepto y teoría del derecho, estudio de metafísica jurídica* par Adolfo Bonilla y San Martín, Madrid, 1897; *El derecho internacional privado*

en la república Argentina, Apuntaciones bibliográficas, par Sylla J. Monségur, Buenos-Ayres, 1898; le discours de D. José de Bustos y Miguel, sur la part prise par l'Université de Salamanque à la réforme grégorienne du calendrier. — 16 octobre : H. Léonardon, Compte rendu de *Spanien und Portugal, Handbuch für Reisende* (Baedeker), 2e édition, 1899.

Revue des Deux Mondes, 1er août 1899 : E. Varagnac, *Un homme d'État espagnol : I. Les années de jeunesse.* Suite dans les nos du 15 août : *II. La république en 1875*, et du 1er septembre : *III. Sa présidence, son rôle politique sous la monarchie.* — 15 septembre : Charles Benoist, *L'avenir de Cuba.* — 1er octobre : A. Fouillée, *Le peuple espagnol.*

Revue de géographie, janvier 1899 : Mme de Harrasowski, *Les Baléares.* — Juin, P. Barré, *Les États-Unis d'Amérique et leur extension en 1899, conséquences de la guerre hispano-américaine.* — Juillet : Ludovic Drapeyron, *La fin de l'empire colonial espagnol.*

Revue d'histoire diplomatique, n° 3, 1899 : Cte de Vorges, Compte rendu de *Les précurseurs de Vasco de Gama*, Rome, 1898, et *Le Portugal et le Saint-Siège*, Paris, 1898, par le marquis Mac Swiney.

Revue d'histoire et de littérature religieuse, juillet-août 1899 : P. Chavanne, *Le patriotisme de Prudence ;* — 1er art. *Prudence et Rome considérée comme capitale du monde.* — Septembre-octobre : 2e art. *Sentiments de Prudence à l'égard des institutions et des traditions romaines.* — Juillet-août : A. Dubois rend compte, dans la *Chronique d'Histoire moderne de l'Église*, du *Saint Ignace de Loyola* de H. Joly et des *Origines de la Compagnie de Jésus, Ignace et Lainez* de Muller.

Revue historique, septembre-octobre 1899 : H. Léonardon, Compte rendu de l'*Espagne de l'ancien régime; La société*, par G. Desdevises du Dézert, Paris, 1897. — G. Desdevises du Dézert, Compte rendu de *Órdenes militares*, par D. Francisco de Uhagón, Madrid, 1898 ; — de *Documentos para a historia contemporanea ; Jose da Silva Carvalho e seu tempo*, par Antonio Vianna, Lisbonne, 1891-1894.

Revue internationale de l'Enseignement, 15 octobre 1899, p. 382 : analyse sommaire du *Boletín de Enseñanza primaria* de l'Uruguay, de décembre 1896 à septembre 1898.

Revue maritime, juin 1899 : J. C..., note sur *Potencialidad naval de España, lo que ha sido, lo que es y lo que puede ser* de José Ricart y Giralt, Barcelone, tip. « l'Avenç », Ronda de la Universidad, 20, 1899 ; signale des articles du *Memorial de la artillería*, de la *Revista general de marina militar y mercantil española.*

Revue numismatique, 2e trimestre 1899 : M. de Vienne, *Éclaircis-*

sements sur les monnaies d'Alphonse X de Castille (suite). — R. Mowat, *Numismatique lusitanienne : Salacia et Baeturis.*

Revue de Paris, février 1899 : Gustave Reynier, *Les bacheliers de Salamanque*[1] (étude sur l'Université de Salamanque). — 15 octobre 1899 : Lieutenant X..., *Aux Philippines. — Le siège de Manille.* (A suivre.)

Revue pédagogique, août 1899 : E. Mérimée ; *Revue de l'étranger : Espagne; Coup d'œil sur l'état de l'enseignement primaire en Espagne; Nécessité d'une réforme; Les réformes de M. Gamazo; Le décret sur les écoles normales; La réorganisation de l'instruction publique et de l'instruction primaire.*

Revue politique et parlementaire, 1er juillet 1899 : Gaston Routier, *Émile Castelar.*

Revue des Pyrénées, janvier-février 1899 : P. 56-67. J. Fontès. Quelques mathématiciens pyrénéens espagnols au xvie siècle, contribution à la bibliographie pyrénéenne. [Premier article sur ce sujet; il sera suivi d'un autre sur Pedro Ciruelo et Gaspar Lux. L'auteur rend hommage en passant aux intéressants travaux sur la matière de D. Acisclo Fernández Vallín, dont la science espagnole déplore la perte.] — Mars-avril : P. 215. En Arthur Osona : Guia-itineraria del Llusanés, de las Concas del Llobregat, del Cardoner y del Segre, etc. [Compte rendu par M. Saint-Saud.] — Mai-juin et juillet-août. [Ces deux fascicules, réunis en un volume, sont entièrement consacrés à l'analyse des communications faites au 37e congrès des Sociétés savantes, qui a eu lieu à Toulouse en avril. Quelques-unes de ces communications ont indirectement trait à la géographie ou à l'histoire des provinces d'Espagne limitrophes du Midi de la France.] — Septembre-octobre : P. 513-529. Desdevises du Dézert. L'Espagne d'aujourd'hui à propos d'un livre de M. Yves Guyot et d'une conférence de Mme Pardo Bazán. [M. D. proteste contre le jugement injuste, à force de sévérité, de M. Yves Guyot, l'auteur de l'*Évolution politique et sociale de l'Espagne,* et analyse la conférence de Mme Bazán. Il conclut que l'Espagne n'est pas morte et ne veut pas mourir, mais qu'elle fera bien, pour sa régénération, de ne compter que sur elle.] — P. 610. Bibliothèque méridionale. *L'Espagne de l'ancien régime.* [Analyse du vol. II de l'ouvrage de M. Desdevises du Dézert.] — De Vidiago à la Montaña. — La Cerdagne espagnole (de M. Albert Salsas). [E. M.]

Revue des Questions historiques, juillet 1899 : Bernou, compte rendu de *Elisabeth von Aragonien Gemahlin Friedrichs des Schönen von Œsterreich* (1314-1330), par Henri de Zeissberg, Vienne. — Octo-

1. L'intitulé de cet article avait été mal reproduit dans notre numéro 2.

bre : E. Jordan, compte rendu de *Historia apologética de los papas*, par D. Urbano Ferreiroa, tomes V-VII, Valence, 1897. — A. d'Avril, compte rendu du *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française... II Espagne, avec une introduction et des notes*, par A. Morel-Fatio et H. Léonardon ; t. II et III, Paris, 1899. — Dom A. du B..., compte rendu de *Le Pèlerinage à Compostelle et la confrérie des pèlerins de Monseigneur Saint-Jacques de Moissac*, Paris, 1898, et des *Chansons des pèlerins de Compostelle*, Montauban, 1899, par l'abbé Camille Daux. — Ch. de la Roncière, compte rendu de *Vasco de Gama, und die Entdeckung des Seewegs nach Ostindien, auf Grund neuer Quellenuntersuchungen dargestellt*, par le Dr Franz Hümmerich, Munich, 1898.

Romania, juillet 1899 : S. Berger, *Les bibles castillanes*. — La Chronique signale, p. 480, le *Poema del Cid, nueva edición,* par Ramón Menéndez Pidal, Madrid, Ducazcal, 1898 ; p. 485, les *Notas philológicas* (II, Paris, 1898) de J. Leite de Vasconcellos (extrait de la *Revue hispanique*). — Dans le compte rendu (par G. Paris) de *Il cantare di Fioro e Brancifiore,* édité par Vincenzo Crescini, v. p. 445, sur le roman de Floire et Blanchefleur en Espagne.

The Geographical Journal, signale ouvrages et cartes (anciennes colonies espagnoles ou portugaises) dans les nos d'août 1899, p. 226, 229-230, 239 ; septembre, p. 335, 337, 341-342 ; octobre, p. 462-463.

Wiener Zeitung, 4 août 1899 : Dr Rudolph Beer, *Kaiser Leopold I als Freund des spanischen Litteratur.*

Zeitschrift für romanische Philologie, Band XXIII, Heft 3 : A. Restori, Compte rendu de *Obras de Lope de Vega publicadas por la Real Academia Española,* Madrid, vol. V, 1895 ; vol. VI, 1896.

G. C.

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE CORRESPONDANCE HISPANIQUE

(Suite.)

Alicante :

Sr. D. **Niceto Cuenca**, catedrático del Instituto de Alicante, Alfonso XII, 12.

Barcelona :

Sr. D. **Francisco Bofarull**, jefe del Archivo de la corona de Aragón ;

Sr. D. Pelegrín Casades y Gramatxes, director de la *Revista de la Asociación artístico-arqueólogica barcelonesa*, Templarios, 3, 3°.

Sr. D. J. Massó Torrents, secretari del *Centre excursionista de Catalunya.*

BURGOS :

Sr. Alfaro, abogado, Almirante Bonifaz, 23 ;

Sr. Elizalde, Almirante Bonifaz, 23 ;

Sr. D. Isidro Gil, secretario del Ayuntamiento ;

Sr. D. Anselmo Salvá, archivero de Ayuntamiento, Moneda, 5 ;

Sr. D. Rodrigo de Sebastián, Almirante Bonifaz, 23.

MADRID :

Sr. D. Francisco de P. Cáceres Pla, gentilhombre de S. M., Florida, 3 ; correspondant de la R. Academia de la Historia ;

Exmo. Sr. Conde de Cedillo, vizconde de Palazuelos, director del *Boletín de la Sociedad española de Excursiones*, Hernán Cortés, 3.

PALMA DE MALLORCA (Islas Baleares) :

Sr. D. Henrique Fajarnés y Tur, director del *Boletín de la Sociedad arqueológica luliana*, Palacio, 81, entresuelo.

SAGUNTO :

Sr. Dr. Chabret.

VALENCIA :

Sr. D. Roque Chabas, canónigo de la Iglesia catedral ;

M. A. Duprat, Collège de France.

VITORIA :

Sr. D. Fermín Álvarez, Fueros, 11 ;

Sr. Baráibar, alcalde de Vitoria ;

Sr. D. Alberto Cuesta Gredilla, San Antonio, 45 ;

Sr. D. Luciano Gisbert, catedrático del Instituto, San Antonio, 47.

MEMBRES FRANÇAIS

Mlle Jeanne Mairaut, rue Alsace-Lorraine, 69, Toulouse.

M. Georges Le Gentil, élève de l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm, Paris ;

M. H. Léonardon, directeur adjoint de la Bibliothèque de Versailles, 47, boulevard de la Reine, Versailles ;

M. Boris de Tannenberg, 8, rue Crevaux, Paris ;

M. de Veyran, sous-directeur et bibliothécaire de l'Institut Thiers, 5, rond-point Bugeaud, Paris.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Les Études hispaniques à l'Université de Bordeaux[1].

En fondant, l'année dernière, un enseignement d'Études hispaniques à la Faculté des lettres, le Conseil de l'Université de Bordeaux n'a pas seulement eu en vue l'importance, jusqu'ici vraiment trop méconnue, de la littérature espagnole, prise en elle-même ou considérée dans ses rapports avec la nôtre. De toutes les créations auxquelles on pouvait songer, il a choisi celle qui lui a paru la plus désirable au point de vue régional. Il a pensé qu'il n'était pas indifférent pour notre grande cité qu'aux relations commerciales et industrielles, déjà si développées entre elle et l'Espagne, s'ajoutassent des relations intellectuelles. Celles-ci ne pouvaient évidemment faire tort à celles-là.

La première des relations intellectuelles entre deux pays, celle qui facilite le mieux les autres, c'est la connaissance de la langue. Aussi est-ce là le premier point du programme à accomplir.

Nous avons à Bordeaux des cours d'espagnol fort bien faits, et aux trois lycées, et à la Société Philomathique, et ailleurs. Dans les lycées, collèges, écoles normales, écoles primaires supérieures de toute l'Académie, depuis Périgueux jusqu'à Bayonne, l'espagnol tient une place considérable à côté de l'anglais et de l'allemand. Sur 197 candidats qui se présentaient cette année aux examens du baccalauréat moderne, pour lesquels l'espagnol est admis comme langue vivante, 127 candidats demandaient à faire la version espagnole, 35 la version anglaise et 35 la version allemande. Tous sont obligés de faire soit le thème anglais, soit le thème allemand. Mais c'est déjà un

1. Extrait de la *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest* (numéro du 1er septembre 1899).

grand pas de fait que d'avoir pu obtenir pour l'espagnol une place officielle dans l'enseignement moderne. Dans l'enseignement classique, cette place, officiellement, est nulle, ou à peu près. L'épreuve orale qui en est la sanction ne dispense pas des épreuves écrites et orales soit sur l'anglais, soit sur l'allemand. A peine un candidat par-ci par-là demande-t-il à la subir. On comprend qu'il en soit ainsi à Lille ou à Caen; mais à Bordeaux, comme d'ailleurs aussi à Toulouse, à Montpellier, à Aix, cela est inexplicable. Est-il donc nécessaire, pour une raison d'uniformité, de sacrifier, en matière d'enseignement, les intérêts du Midi à ceux du Nord[1]?

Quoi qu'il en soit, l'Université de Bordeaux a fait ce qui était en son pouvoir, en donnant dans l'enseignement supérieur une place officielle à l'espagnol, comme l'État l'avait fait, il y a longtemps, pour Toulouse. Cette mesure doit avoir, du reste, ses conséquences dans l'enseignement secondaire. Avant que M. Mérimée eût organisé à Toulouse un centre d'études espagnoles, les professeurs qu'on chargeait ou qui se chargeaient d'enseigner chez nous la langue de nos voisins, étaient ce qu'on appelle des autodidactes. Ils avaient dû nécessairement se former tout seuls. Ce n'est pas, tant s'en faut, la plus mauvaise manière; mais ce n'est pas non plus la plus commode. Elle n'est pas à la portée de tout le monde. En établissant à Bordeaux un enseignement analogue à celui de Toulouse, l'Université bordelaise a donc voulu assurer, dans la mesure où ce devoir lui incombait, le recrutement des professeurs d'espagnol. Ce n'est pas parce que Toulouse fait très bien que Bordeaux était dispensé de faire quelque chose. Notre Académie a besoin de professeurs d'espagnol : notre Université doit contribuer à en former et fournir son contingent.

Mais dans une Faculté des lettres, on ne forme pas seule-

1. Cet article était sous presse quand nous avons reçu la nouvelle que le Conseil supérieur venait d'adopter un vœu présenté par M. Bernès (voir le *Bulletin hispanique* n° 3, p. 198) et tendant à faire mettre l'espagnol et l'allemand dans l'enseignement secondaire classique. Désormais, en vertu d'un décret du 24 juillet 1899, et à partir de la session juillet-août 1900, « l'interrogation de la langue vivante à la première partie du baccalauréat de l'enseignement secondaire classique, peut porter, au gré des candidats, soit sur l'anglais ou l'allemand, soit, dans les Facultés des lettres des Universités où cet enseignement est organisé, sur l'italien ou l'espagnol ».

ment des maîtres. Ils ne sont pas rares, ils devraient pourtant l'être moins encore, ceux qui viennent y chercher la culture littéraire pour en faire le luxe intelligent de leur existence. On passe un peu aujourd'hui sa licence ès lettres (cela est vrai surtout à Paris) comme on passait il y a trente ou quarante ans son baccalauréat. Pourquoi la licence ou le certificat d'aptitude d'espagnol ne tenteraient-ils pas de futurs avocats, de futurs médecins, de futurs commerçants, industriels ou employés d'administration ? Indépendamment des résultats pratiques, serait-ce un mérite peu appréciable et une satisfaction peu désirable que d'avoir fait ses études hispaniques comme on fait ses études latines ? Que l'on songe, d'une part, à ce que notre littérature doit à l'Espagne, et, d'autre part, à ce que la littérature espagnole renferme de richesses pour un esprit lettré capable de les goûter et de les comprendre. Un commerçant ou un industriel qui aurait passé deux ans de sa vie, entre dix-sept et dix-neuf, à expliquer Cervantes, Lope de Vega, Tirso de Molina, Alarcón, et qui se serait mis en mesure d'occuper ses loisirs à lire les dramaturges ou les romanciers contemporains, aurait, à côté de sa vie d'affaires, sa vie à lui, faite d'affections littéraires peu courantes : ce ne serait pas là un snobisme inélégant et banal.

Quant à ceux qui ne peuvent songer à ce luxe et qui, sans vouloir, du reste, passer aucun examen, désirent simplement se perfectionner dans la connaissance d'une langue qu'ils auront besoin de manier correctement, les cours de grammaire, qui font partie de cet enseignement d'études hispaniques, seront pour eux le complément, la suite des cours du lycée. C'est là comme un service régional. Il n'est pas négligé, on le sait, à la Société Philomathique. Il ne doit pas l'être davantage à la Faculté des lettres.

***

La vie d'une Université n'est pas toute dans son enseignement. Elle est aussi dans sa production scientifique. Celle-ci est moins connue du grand public. Elle ne se chiffre

pas comme le nombre d'étudiants ou d'auditeurs. C'est pourtant elle qui classe les Universités, qui fait la réputation des unes auprès des autres, et celle de notre enseignement supérieur à l'étranger. Les Études hispaniques ne pouvaient se réduire à un rôle purement pédagogique. Comme toutes les études qui ont place dans les Universités, elles devaient aussi comprendre l'œuvre d'enquête et de recherches qui fait de celles-ci des « ateliers de science ». Le second point de leur programme, et non le moins important, est donc de travailler à faire connaître davantage, en France et au dehors, l'Espagne, sa littérature, son histoire.

L'Espagne n'est pas précisément un pays inconnu pour nous, en ce sens qu'il y a chez nous des hommes qui la connaissent. Cela n'est vrai, du reste, que depuis peu de temps. Si nous avons regagné du terrain depuis, nous n'avons pas été les premiers à la besogne. C'est à un Américain, Ticknor, que nous avons laissé l'honneur de donner, en 1849, une *Histoire de la littérature espagnole* dont la traduction française nous sert depuis trente-cinq ans. C'est à un Allemand, Schack, que nous devons une *Histoire de l'Art et de la Littérature dramatiques en Espagne*, qui n'a, du reste, été traduite qu'en espagnol; c'est à un Allemand encore, M. Hübner, qu'il nous faut être reconnaissants de l'immense travail qui a consisté à réunir toutes les inscriptions trouvées sur le sol de la péninsule. Mais, à présent, les travaux du comte de Puymaigre, de MM. Forel-Fatio, Mérimée, Desdevises du Dézert, Mariéjol, Fouché-Delbosc, du P. Baudrillart, les découvertes de M. Paris, forment un total respectable, que les nouveaux venus ont l'ambition d'augmenter encore. Grâce à ces érudits, l'hispanisme n'est plus un mythe en France. Et s'il est vrai qu'il n'y ait que les premiers pas qui coûtent, nous voilà décidément bien en route.

Le grand obstacle auquel on se heurte encore, c'est la rareté des communications intellectuelles entre nos voisins et nous. On affirme assez couramment en France que l'érudition espagnole n'existe pas. Cela se comprend; on n'y connaît pas les savants espagnols. La faute en est bien un peu à eux. Il en est

qui font tout ce qu'ils peuvent pour être ignorés. Tel ce savant illustre (en Espagne), M. Rodríguez de Berlanga, qui n'a mis dans le commerce aucune de ses œuvres. Les revues espagnoles viennent très peu en France, et comme le castillan n'y est guère familier, même aux hommes d'études, on laisse de côté celles qui viennent. On ne les connaît pas parce qu'on ne les lit pas, et on ne les lit pas parce qu'on ne les connaît pas. Il faut pourtant sortir de ce cercle vicieux. A la Bibliothèque nationale, la seule *España moderna* a les honneurs de la table des périodiques. Or, il y a en Espagne un grand nombre de revues. Plusieurs, très importantes, ont commencé à paraître en 1892, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Il semble qu'il y ait eu, en effet, à ce moment un renouveau qui dure encore. Ces revues sont généralement les organes de sociétés savantes, et les tendances régionalistes ne sont pas sans encourager ces créations de *Revistas* et de *Boletines* à Barcelone, à Pampelune, à Orense, à Palma de Mallorca, à Saint-Sébastien, à Séville, tout aussi bien qu'à Madrid. C'est même, ajoutons-le, un excellent exemple pour nous.

D'autre part, il y a en Espagne beaucoup de savants locaux qui, sans se borner à la connaissance de l'histoire de leur petite patrie, s'en sont fait cependant comme une spécialité. Ils ont fouillé les archives municipales ou provinciales; ils ont fouillé leur vieux sol ibérique; ils sont à l'affût de tous les vestiges de l'époque romaine, wisigothique ou arabe. Ils font cela avec amour, n'ayant guère d'autre plaisir intellectuel dans ces petites villes mortes où les générations antiques se survivent. En un temps et dans une Europe où l'on ne pense qu'aux progrès de demain, on songe, dans ces oasis du passé, aux gloires d'autrefois, dont on fait encore, en les ressuscitant, des gloires d'aujourd'hui. N'oublions pas non plus les encouragements donnés par les Académies, par les députations provinciales, les « ayuntamientos », la Bibliothèque nationale (dont les concours nous ont valu des œuvres de valeur), enfin, la libéralité des particuliers, tel le marquis de Jérez de los Caballeros, à qui l'on doit l'impression de travaux très impor-

tants. Il y a là une production considérable; seulement nous l'ignorons en général. Il faut dire aussi que les Espagnols ne s'occupent guère que de leur pays, et ils ont, en effet, assez à faire; de sorte que leurs travaux n'intéresseraient guère que ceux d'entre nous que l'Espagne intéresse. La question est de savoir si nous donnons à l'Espagne l'attention que mérite son passé, et aussi son présent.

Ces ouvrages, ces revues, ces sociétés, ces savants, il faut les faire connaître en France. Il faut réduire à néant ce préjugé, cet *a priori* dont nous sommes si pénétrés, que l'Espagne, pays de l'Inquisition et du catholicisme, n'a jamais rien fait qui vaille dans l'ordre intellectuel et scientifique. Pour remplir cette tâche, le meilleur moyen était de se mettre en relation avec ces archéologues, ces historiens, ces philologues; de les inviter à nous faire connaître leurs travaux, les découvertes archéologiques, les événements littéraires intéressants de la péninsule. Il s'agissait de former une société de *correspondance hispanique*, de créer une fraternité d'études entre eux et nous, avec un champ commun, leur propre pays, leur langue, leur littérature, leur art, leur histoire. Cette fraternité, nous avons cru qu'elle ne devait pas se renfermer dans les limites politiques de l'Espagne; qu'elle devait s'étendre au Portugal, qui en est comme une province indépendante. Il fallait faire abstraction des nationalités, qui n'ont qu'une importance politique, pour considérer seulement l'unité ethnique, la race hispano-portugaise, et la suivre, s'il est possible, partout où elle s'est répandue, dans cette Amérique latine, qui forme précisément, avec la péninsule, le grand secteur extérieur de notre région bordelaise, le prolongement de notre Sud-Ouest français sur le globe. Nous aurons d'abord par là une satisfaction, qui n'est pas petite pour des Français, celle de protester contre l'ostracisme dont tous ces peuples se trouvent frappés, dans les sphères politiques comme dans les sphères scientifiques, sous des prétextes hypocrites où il est triste de voir certains de nos concitoyens se laisser prendre. Nous obtiendrons un autre résultat, ce sera de nous faire connaître une Espagne, une race espagnole assez différente de celle que

connaît M. Yves Guyot, de celle aussi que connaissait M. Masson, ce collaborateur de l'Encyclopédie du XVIIIe siècle, dont les attaques contre *le pays de l'Inquisition* nous ont peut-être plus aliéné nos voisins que l'invasión napoléonienne.

***

Il ne suffisait pas de mettre en commun nos relations personnelles avec les érudits espagnols, il fallait une publication régulière pour rendre compte de leurs ouvrages, insérer leurs communications, donner les sommaires et analyser les articles les plus importants de leurs revues, sans nous dispenser pour cela nous-mêmes de produire et de faire connaître les résultats de nos propres recherches. Il fallait une Revue, une Revue consacrée à l'Espagne. Il y en a une excellente, depuis quelques années; c'est la *Revue hispanique*, créée et dirigée par un érudit de grande valeur. Mais elle ne fait de place ni à l'antiquité ni aux questions d'enseignement, circonscrite qu'elle est dans les études d'histoire et de littérature médiévales et modernes. Nous n'avons pas eu cette sagesse. Dans notre pensée, notre publication devait être avant tout un manifeste destiné à attirer l'attention sur l'Espagne. Nous voudrions que archéologues, historiens, critiques, la fissent entrer dans le cercle de leurs études; que l'hispanisme ne fût plus une spécialité, et que des hommes d'une compétence reconnue dans une des branches de l'érudition s'occupassent des questions hispaniques de leur compétence. C'est ce qu'ont fait M. Gaston Paris, dans un article récent, très savant et très goûté[1]; M. Lanson, pour les rapports entre la littérature espagnole et la nôtre[2]; M. Engel, pour l'antiquité. Il s'agissait donc de faire appel à la sympathie et à la bonne volonté de tous les savants espagnols que nous connaissions, quel que fût leur ordre de compétence, afin de les mettre en rapport avec les nôtres. La Revue qui serait leur rendez-vous devait être forcément très composite.

1. Sur la légende des Infants de Lara, dans la *Romania*.
2. Dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*.

***

Nous avions des sentiments très hospitaliers, mais où loger ces articles, ces comptes rendus, ces sommaires de revues? Nous nous le demanderions encore si nous n'avions eu à notre disposition une maison très hospitalière elle-même. Il y a vingt ans, deux professeurs de la Faculté des lettres de Bordeaux, M. Couat et M. Liard, émirent l'idée de fonder une revue où les professeurs de la Faculté seraient chez eux et tiendraient à honneur d'accueillir les travaux venus du dehors, tout en assurant une place particulière aux études locales. Cette revue fut fondée. Elle vit encore. Elle s'est appelée, pendant quinze ans, *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux et des Universités du Midi;* puis, *Revue des Universités du Midi.* Cette année, elle s'est dédoublée en une *Revue des Études anciennes* et une *Revue des Lettres françaises et étrangères*, celle-là consacrée à l'Antiquité, et naturellement destinée plutôt aux érudits; celle-ci consacrée aux littératures vivantes, et tout à fait accessible au public lettré.

Le caractère régional de la publication primitive n'a du reste pas disparu dans cette refonte et ce dédoublement. C'est ainsi que le deuxième fascicule de la *Revue des Lettres françaises et étrangères*, outre une note de M. Jullian sur *Un libraire de Montesquieu*, contenait un article de M. Bourciez sur *Jasmin poète de sa terre natale.* Mais ce caractère s'est amplifié, et cela précisément par la place très considérable qui est donnée à présent à notre voisine régionale, l'Espagne. Un *Bulletin hispanique* est annexé à la *Revue des Études anciennes* comme à la *Revue des Lettres françaises et étrangères.* Ce double Bulletin, tiré à part et enrichi d'articles et d'un dépouillement de périodiques que le cadre des deux Revues ne comporte pas, forme une troisième revue, toute spéciale, puisqu'elle a sa direction et ses abonnés à elle.

Trois revues pour une Faculté, ce serait peut-être beaucoup si le principe établi dès la fondation des *Annales*, et en vertu duquel la Rédaction tenait, si l'on peut dire, table ouverte, n'avait été consacré par la collaboration continue des autres

Facultés françaises, en particulier des méridionales, et si surtout l'Université de Toulouse, où se trouve depuis une douzaine d'années le centre des études espagnoles en France, n'avait apporté son concours très effectif, sous forme de subvention et de collaboration. Toulouse et Bordeaux vivent à présent dans ces trois Revues sous le régime de la communauté. Au lieu de disperser leurs efforts et d'amasser chacune de son côté son pécule de savoir et d'influence, elles ont préféré mêler capitaux et revenus, apportant au système régionaliste des Universités (lequel tend à les séparer puisqu'il en fait des rivales) le correctif salutaire des alliances conclues dans un but déterminé, supérieur aux questions de concurrence. Elles savent que de telles ententes ne suppriment de leur indépendance mutuelle que ce qui pourrait contrarier leur action et diminuer le total des résultats possibles.

*
* *

Les archéologues, les historiens, les philologues ne sont pas seuls intéressés à cet essai, jusqu'ici très heureux, d'une marche parallèle des Universités méridionales vers l'Espagne intellectuelle. N'est-il pas vrai que, dans ces Universités méridionales, du fait de la proximité de la péninsule hispanique, les enseignements de droit romain, d'histoire du droit, d'économie politique, ont comme une orientation particulière? D'une part, le droit wisigoth et les conciles de Tolède, les *Siete Partidas*, le code espagnol moderne, les dérivations ou transformations du droit romain et des coutumes germaniques chez le peuple le plus théocratiquement organisé du monde chrétien au Moyen-Age; d'autre part, un pays qui s'offre, par son histoire et sa situation actuelle, comme un champ d'observations à quiconque cherche à dégager du pêle-mêle des faits économiques les lois physiques et psychologiques qui les dirigent [1] : voilà, n'est-il pas vrai, des annexes importantes au programme ordinaire des Facultés de droit.

1. La question du change, par exemple, n'a-t-elle pas acquis des données nouvelles après l'énorme agio de l'année dernière?

Les Facultés de médecine et de sciences perdraient-elles à se mettre en relations avec les Universités espagnoles et sud-américaines? Elles y auraient avantage, d'abord au point de vue patriotique, puisqu'elles y feraient mieux connaître la science française; ensuite au point de vue de leurs registres d'inscriptions. Certaines Universités françaises ont un assez grand nombre d'étudiants étrangers. La nôtre n'est pas de celles-là. En 1898, Paris en avait 1,129, Montpellier 202, Bordeaux 31, si nous en croyons les statistiques. C'est trop peu pour Bordeaux. Notre Université est une de celles qui devraient en attirer le plus. Il n'y a pas, entre elle et la clientèle étrangère qui lui est dévolue par sa situation, un mur de haine et d'antipathie. Voyez Lille, qui a un centre très florissant d'études d'histoire naturelle : les étudiants belges y vont se former comme ils iraient à Louvain. Je ne sais si les Allemands vont de même à Nancy; je le souhaite. Mais à Bordeaux[1] l'Espagne et le Portugal seraient chez eux. D'autre part, les capitales de la science ne sont pas toujours et forcément celles de la politique. Il n'est donc pas vain d'espérer que la réputation personnelle de nos professeurs et celle de toute notre Université retiendront chez nous de plus en plus cette élite de la jeunesse hispano-portugaise qui vient en France se former à notre école et à qui l'on a omis sans doute de communiquer le mot d'ordre de *décentralisation*.

Georges CIROT.

1. Je ne parle ici que de Bordeaux, mais il est bien évident que ce qui est vrai de Bordeaux l'est tout autant de Toulouse, où l'on a tant fait pour encourager l'étude de la langue et de la littérature espagnoles et où les rapports intellectuels avec la péninsule sont, depuis plusieurs années surtout, si étroits et si sympathiques.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond

II. Bibliographie.

III. Nouvelles, Chroniques, etc.

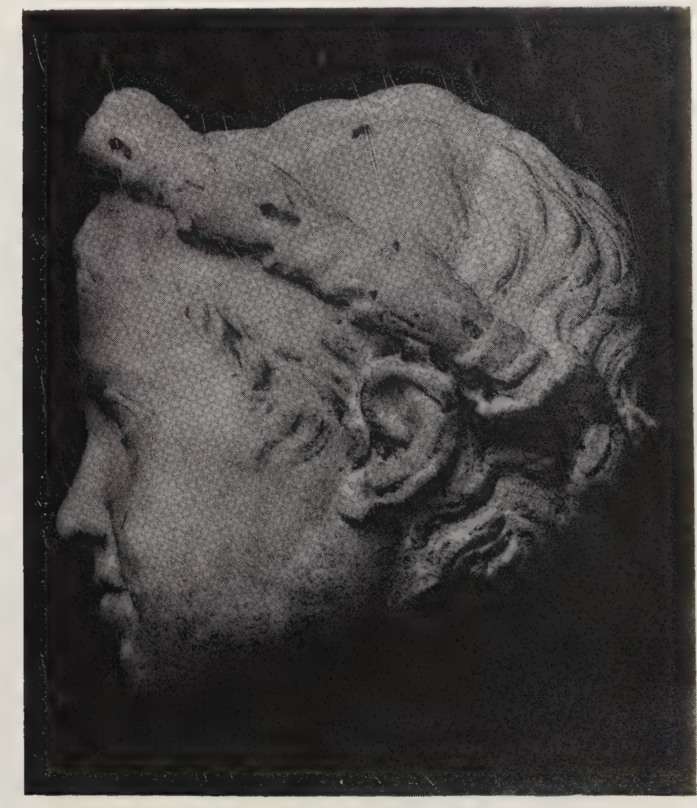
IV. Dépouillement des Revues.

V. Gravures.

VI. Planches.

LA RÉDACTION : Ernest MÉRIMÉE, Alfred MOREL-FATIO, Pierre PARIS, Georges CIROT.

Georges RADET, *Directeur-Gérant*.



PHOTOTYPIE CH. CHAMBON, BORDEAUX.



Phototypie Ch. Chambron, Bordeaux



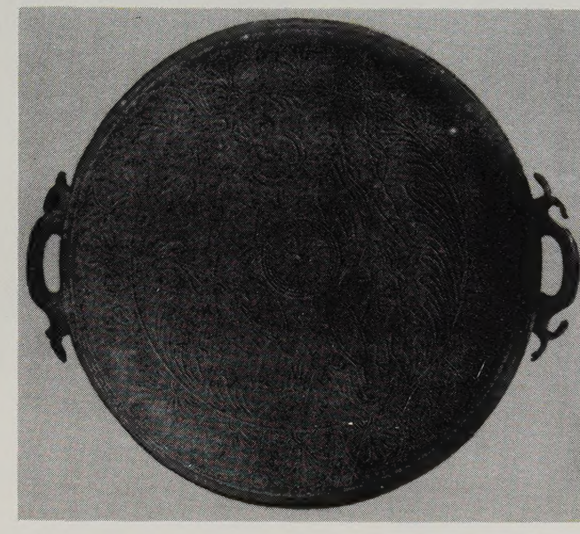
Phototypie Ch. Chambon, Bordeaux.

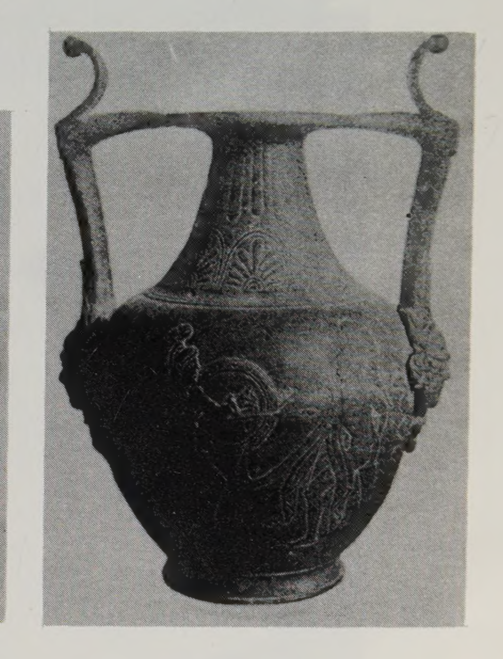
L'ANE DE SILÈNE

ORNEMENT D'UN BISELLIUM DE BRONZE

(COLLECTION A. VIVÈS, MADRID)







PHOTOTYPIE CH. CHAMBON, BORDEAUX.

AIGUIÈRE DE BRONZE DU MUSÉE DE MADRID